PL ISSN 0012-782

EOS

COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

GEORGIUS DANIELEWICZ SILVESTER DWORACKI

Volumen LXXV 1987

Fasciculus 1

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK · ŁÓDŹ
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EDITORUM CONSILIUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, VARSAVIAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
MARIA CYTOWSKA, VARSAVIAE
GEORGIUS DANIELEWICZ, POSNANIAE
SILVESTER DWORACKI, POSNANIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
ROMUALDUS TURASIEWICZ, CRACOVIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
61–874 POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124–126
INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR

LESZEK MROZEWICZ

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

EOS LXXV 1987

EOS

ORGAN
POLSKIEGO TOWARZYSTWA
FILOLOGICZNEGO

POD REDAKCJĄ

JERZEGO DANIELEWICZA SYLWESTRA DWORACKIEGO

Rocznik LXXV 1987

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK · ŁÓDŹ
ZAKŁAD NARODOWY IM. OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EOS

COMMENTARII
SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

GEORGIUS DANIELEWICZ SILVESTER DWORACKI

Volumen LXXV 1987

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

WROCŁAW • WARSZAWA • KRAKÓW • GDAŃSK • ŁÓDŹ
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK
1987

EDITORUM CONSILIUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, VARSAVIAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
MARIA CYTOWSKA, VARSAVIAE
GEORGIUS DANIELEWICZ, POSNANIAE
SILVESTER DWORACKI, POSNANIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
ROMUALDUS TURASIEWICZ, CRACOVIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
61–874 POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124–126
INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
LESZEK MROZEWICZ

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

© *Copyright by Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydawnictwo, Wrocław 1987*

Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydawnictwo. Wrocław 1987
Nakład: 600 egz. Objętość ark. wyd. 18,30, ark. druk. 14,25, ark. A_1-19. Papier druk. sat. kl. III, 80 g, B-1. Oddano do składania 1986.10.16. Podpisano do druku 1987.10.11. Druk ukończono w listopadzie 1987. Wrocławska Drukarnia Naukowa
Zam. 1523/86. Cena zł 270, –

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

ΛΟΓΟΣ ET ΝΟΥΣ CHEZ DEMOCRITE ET HERACLITE

Par

BOHDAN WIŚNIEWSKI

V. E. Alfieri[1], en s'appuyant sur le fr. B 53 oppose λόγος comme raisonnement abstrait et théorique lié avec érudition à νοῦς comme intellect faculté de discerner. G. Casertano[2] pense qu'Alfieri a tort d'identifier l'érudition avec μάθησις. G. Casertano est aussi d'avis que la disinction entre νοῦς comme une faculté théorique et λόγος comme une faculté pratique n'est pas valable pour Démocrite, le domaine théorique et le domaine éthique étant liés entre eux chez le philosophe d'Abdère[3]. En outre, il dit que la connaissance διὰ τῶν αἰσθήσεων et la connaissance διὰ τῆς διανοίας chez Démocrite correspondent au rapport δόξα-ἀλήθεια chez Parménide[4]. On serait tenté de croire que Démocrite admet l'existence de la vérité qui est l'essence des choses et du monde des phénomènes physiques qui est son reflet. Le même point de vue est représenté par A. Alessandro[5], suivant lequel Démocrite admet qu'il existe deux voies de la connaissance, la première étant les sens, la seconde l'intelligence. Il va de soi que seule cette dernière est en mesure de saisir la vérité cachée, c'est-à-dire les principes qui régissent le monde des vérités.

Quant à moi je voudrais bien établir les liens qui unissent la philosophie de Démocrite à celle d'Héraclite et je me propose de prouver que:

1. le νοῦς de Démocrite de même que le λόγος d'Héraclite est une force motrice intellectuelle qui met toutes choses en mouvement. A la différence d'Héraclite selon lequel λόγος et πῦρ sont délimités, πῦρ

---

[1] *Gli atomisti*, p. 222, n. 563.

[2] *Logos e nous in Democrito*, Siculorum Gymnasium XXXIII 1980 (Catania), pp. 228–229.

[3] *O.c.* p. 255.

[4] *O.c.* pp. 249–250.

[5] *Aspetti della teoria della conoscenza in Democrito*, AFBL XXIV 1981, pp. 5–29; cf. J. Ferguson, *Plato, Protagoras and Democritus* "Bucknell Review XV 1967, p. 54: "It is true that Democritus insists that there is objective knowledge, not through the senses but through the intellect... it is also true that Democritus theory of sense-perception is precisely that of Protagoras".

n'étant pas identique avec λόγος, lequel est seulement pénétré par la Raison, Démocrite est d'avis que νοῦς = πῦρ, cela veut dire qu'ils sont identiques.

2. le λόγος d'Héraclite est un moyen de la connaissance de la vérité, tandis que chez Démocrite c'est le νοῦς qui remplit cette fonction et le λόγος signifie la raison particulière surnommée par Héraclite νοῦς.

Chez Héraclite, le feu est un mélange des points arrangés (nombres) d'une certaine manière en figures géométriques et ayant par conséquent des limites[6]. Le feu avait donc une origine géométrique étant né à partir des triangles. La nature du feu est par conséquent abstraite et qualitativement indéterminée. Le feu est un principe immatériel, dépourvu de toute nature corporelle[7]. Bien que πῦρ soit φρόνιμον, il n'est pas identique avec la raison. Le πῦρ est pénetré par la raison sans être identique avec elle[8]. Le πῦρ de Démocrite lui aussi a une origine géometrique, car il est nommé σφαιροειδής, il est semblable à une sphère, ce qui suggère l'idée qu'il ressemble à l'Etre absolu de Parménide. Néanmoins nous pouvons dire que le πῦρ a une origine géométrique de même que le πῦρ d'Héraclite, bien que les figures qui correspondent au feu ne soient pas les mêmes chez les deux penseurs. Chez le premier, c'est une sphère, chez le second, c'est un triangle. En outre, il paraît que le νοῦς de Démocrite correspond au λόγος d'Héraclite selon lequel νοῦς = πῦρ. Il y a pourtant une différence entre les deux penseurs. Tandis que pour Héraclite le πῦρ n'est pas identique au λόγος, le πῦρ étant seulement pénetré par la raison sans être identique avec elle, pour Démocrite au contraire le πῦρ est le synonyme du νοῦς, il est identique avec le νοῦς (sc. πῦρ)[9]:

Δ. δὲ... ψυχὴν μὲν γὰρ εἶναι ταὐτὸ καὶ νοῦν. τοῦτο δ'εἶναι τῶν πρώτων καὶ ἀδιαιρέτων σωμᾶτων, κινητικὸν δὲ διὰ μικρομέρειαν καὶ τὸ σχῆμα. τῶν δὲ σχημάτων εὐκινητότατον τὸ σφαιροειδὲς λέγει· τοιοῦτον δ' εἶναι τόν τε νοῦν καὶ τὸ πῦρ.

Le πῦρ est un incorporel comme chez Héraclite[10]:

ἀσώματον δὲ εἶπε τὸ πῦρ, οὐ κυρίως ἀσώματον ..., ἀλλ' ὡς ἐν σώμασιν ἀσώματον διὰ λεπτομέρειαν.

Noῦς, force motrice intellectuelle, qui met toutes choses en mouvement, est un agent qui donne vie à toutes les choses matérielles, c'est pourquoi il est surnommé ψυχή, souffle de la vie, qui est une condition indispensable de toute existence. C'est le πῦρ, c'est-à-dire le νοῦς, force rationnelle, qui est à l'origine de la naissance de toutes choses[11]:

Αἰτίαι περὶ πυρὸς καὶ τῶν ἐν πυρί. Nous arrivons à connaitre l'essence

---

[6] Platon, *Timée* 53 c–e.

[7] Arist. *de anima* A 2 405a24; D.-K. 22 A 15; cf. B. Wiśniewski, *Heraclitea*, Quaderni Urbinati 1970, n. 9, pp. 137–139.

[8] D.-K. 22 B 41; Wiśniewski, *o.c.* p. 139.

[9] Arist. *de anima* A 2 404a27; D.-K. 68 A 101.

[10] Philop. *ad de anima*, p.83, 27; D.-K. 68 A 101.

[11] D.-K. 68 A 33.

des choses par l'intelligence qui nous donne la connaissance de la vérité même, la science sur la nature des choses, et c'est pourquoi qu'on l'appelle γνησίη[12]: ὧν τὴν μὲν διὰ τῆς διανοίας γνησίην καλεῖ προσμαρτυρῶν αὐτῇ τὸ πιστὸν εἰς ἀληθείας κρίσιν. Comme nous le croyons avoir établi suivant Héraclite, on arrive à connaître l'essence des choses par le λόγος, raison universelle qui donne naissance à toutes choses et à laquele nous participons. Chez Démocrite par contre on arrive à la connaissance de la réalité cachée par l'intermédiaire des νοῦς, διανοία qui remplissent la même fonction que le λόγος d'Héraclite; le νοῦς de Démocrite étant la Raison universelle en vertu de laquelle toutes choses viennent à l'existence. Il me semble que le λόγος, raison universelle, force cosmique qui signifie les lois et les principes suivant lesquels toutes choses naissent et viennent à l'existence diffère du νοῦς, force motrice qui n'est qu'une cause de l'activité du λόγος. Que λόγος signifie les lois qui régissent toutes choses nous atteste un fragment de Leucippe[13]: Οὐδὲν χρῆμα μάτην γίνεται, ἀλλὰ πάντα ἐκ λόγου τε καὶ ὑπ' ἀνάγκης. Cela veut dire qu'aucune chose ne vient à l'existence sans raison[14] (μάτην), c'est-à-dire sans la force motrice qui met toutes choses en mouvement (νοῦς) et sans les lois suivant lesquelles toutes choses viennent à l'existence (λόγος), ces lois étant rationnelles (ἐκ λόγου), inchangeables. Une théorie analogue nous est attestée par rapport à Démocrite par Simplicius[15] qui nous dit que tous les éléments se réunissent en vertu des lois rationnelles: διὸ καί φασι μόνοις τοῖς ἄπειρα ποιοῦσι τὰ στοιχεία πάντα συμβαίνειν κατὰ λόγον. Comme il résulte de nos considérations il existe deux forces rationnelles différentes et indépendantes l'une de l'autre qui contribuent à la naissance du monde: νοῦς et λόγος. La première met les choses en mouvement, tandis que l'autre constitue des lois suivant lesquelles ce mouvement s'accomplit. La différence par rapport à Héraclite consiste dans le fait que chez ce dernier λόγος, Raison universelle remplit deux fonctions à la fois et notamment celles du mouvement rationnel et des lois suivant lesquelles les choses se développement, tandis que chez Démocrite, ces deux fonctions sont remplies par deux forces rationnelles différentes et séparées l'une de l'autre: νοῦς et λόγος.

Nous savons qu'Héraclite[16] admettait l'existence d'une intelligence particulière, propre à chaque homme et qu'il surnommait νοῦς. Cette intelligence n'était pas un moyen de la connaissance de l'essence de l'être, mais avait un caractère pratique, elle permettait aux hommes d'agir proprement dans la vie pratique, privée et publique. Je pense que Démocrite admettait lui aussi l'existence d'une raison particulière, indivi-

---

[12] Sext. Emp. *adv. math.* VII 138; D.-K. 68 B 11.
[13] Aët. I 25, 4; D.-K. 67 B 2.
[14] cf. P. Chantraine, *Dictionnaire etymologique de la langue grecque*, II, 672.
[15] *Phys.* 28, 15; D.-K. 68 A 38.
[16] Wiśniewski, *o.c.* p. 140–142.

duelle, propre à chaque homme, comme à mon avis le suggère un fragment de Démocrite (Fr. B 146): τὸν λόγον ἐντὸς ἤδη τρεφόμενον καὶ ῥιζούμενον ἐν ἑαυτῷ καὶ κατὰ Δημόκριτον αὐτὸν ἐξ ἑαυτοῦ τὰς τέρψεις ἐθιζόμενον λαμβάνειν.

Le λόγος nourri et enraciné à l'intérieur (ἐντὸς), c'est-à-dire au fond de notre âme, doit puiser toutes les joies de lui-même. Je pense que ce fragment pourrait se faire aisement comparer au fr. B 34 d'Héraclite: ἀξύνετοι ἀκούσαντες κωφοῖσιν ἐοίκασι φᾶτις αὐτοῖσιν μαρτυρεῖ παρεόντας ἀπεῖναι. Les endormis sont ceux qui se servent de la raison particulière, ils sont comme des sourds, car ils ne sont pas en état de connaître la nature des choses[17]. De même le λόγος de Démocrite confiné à notre âme et incapable d'en sortir se voit obligé d'évaluer les choses suivant son propre jugement, c'est-à-dire d'une manière subjective, ses opinions n'ayant pas de valeur objective. Tel me parait être le sens des paroles ἐξ ἑαυτοῦ τὰς τέρψεις ... λαμβάνειν. Comme il résulte du texte de Démocrite, la raison particulière constitue une partie intégrale de chaque individu, elle est innée à chaque homme à tel point que beaucoup ne s'en rendent même pas compte de l'existence de cette raison et ne l'ayant jamais apprise vivent et agissent pourtant conformément à elle.

Fr. B 53: πολλοὶ λόγον μὴ μαθόντες ζῶσι κατὰ λόγον. On serait encore tente d'interpréter ce fragment d'une manière différente en attribuant au premier λόγος un sens différent de celui du second λόγος. Dans πολλοὶ λόγον μὴ μαθόντες, λόγος pourrait désigner les lois qui régissent la réalité des choses, tandis que dans l'expression ζῶσι κατὰ λόγον, — λόγος désigne la raison particulière. Alors, les hommes, bien qu'ils ne sachent pas les lois qui régissent le monde, vivent cependant suivant leur propre raison individuelle, toute pratique. Chez Héraclite, la connaissance des choses se fait par l'intermédiaire du λόγος, Raison universelle, à laquelle l'homme participe. Démocrite suit fidélement Héraclite en attribuant à la διανοία, Raison universelle, la capacité de découvrir l'essence des choses, c'est-à-dire la vérité[18]: τὴν μὲν διὰ τῆς διανοίας γνησίην καλεῖ προσμαρτυρῶν αὐτῇ τὸ πιστὸν εἰς ἀληθείας κρίσιν. Cette théorie du λόγος, Raison pratique qui facilite les activités privées et publiques des hommes apparaît dans le fr. B 182 sous forme de ὀρθῶς πράττειν qui est le résultat d'un choix rationnel, d'une volonté bien éduquée et d'un long et pénible effort[19]. Ὀρθῶς πρᾶττειν caractérise l'homme qui possède σύνεσις (intelligence) et ἐπιστήμη (connaissance des choses pratiques). Fr. B 181: διόπερ συνέσει τε καὶ ἐπιστήμῃ ὀρθοπραγέων τις ἀνδρεῖος ἅμα καὶ εὐθύγνωμος γίγνεται.

Il me semble qu'avec le problème de la Raison universelle en vertu de laquelle toutes choses viennent à l'existence et grâce à laquelle nous

---

[17] Wiśniewski, *l.c.*

[18] Sext. Emp. *adv. math.* VII 138; D.-K. 68 B 11.

[19] Casertano, *o.c.* p. 256; cf. pp. 238–239. „λόγος, quella capacità che a l'uomo a discorrere, a ragionare a riflessere sugli aspetti della sua vita d'ogni giorno, per meglio organizzarla, per vivere in pace con se stesso".

arrivons à la connaissance de l'essence des choses est lié le problème du divin, de l'existence des dieux. Il faut tout d'abord considérer le problème d'eidola. Il existe deux conceptions d'eidola. Tandis que Sextus Empiricus[20], Hérmippus[21] et Cicéron[22] pensent que les eidola signifient les dieux eux- mêmes, Clément[23] est d'avis que les eidola proviennent de l'être divin; ce point de vue est aussi partagé par Cicéron dans le passage susmentionné[24]. Clément dit d'une manière explicite que les εἴδωλα, images, tirent leur origine de l'essence divine, c'est-à-dire de l'être lui-même[25]: Δ... τὰ γὰρ αὐτὰ πεποίηκεν εἴδωλα τοῖς ἀνθρώποις προσπίπτοντα καὶ τοῖς ἀλόγοις ζώιοις ἀπὸ τῆς θείας οὐσίας. Dieu est donc l'essence des choses, l'être lui-même. Démocrite entend en outre par les eidola des images qui nous sont transmises par l'intermédiaire des organes sensoriels et l'esprit[26] (Fr. B 195): Δ... εἴδωλα ἐσθῆτι καὶ κόσμῳ διαπρεπέα πρὸς θεωρίην, ἀλλὰ καρδίης κενεά. —

Le P. Herc. 1428 fr. 16 (N 1428 fr. 16 HV II 5; 01222) ne paraît pas être en contradiction avec ce que nous dit Clément:

καὶ
2 θέρος εν... [.....]
Χε[ι]μὼν καὶ ἔ[αρ καὶ]
4 μεθόπωρον [κ]αὶ πᾳ [ν]-
τα ταῦτα ἄν<ω>θεν δι-
6 ειπετῆ γε<ί>νεται· *δι-
ὸ δὴ καὶ τὸ ἐξεργα-
8 ζόμενον γνόντας
σέβεσθαι. *Οὐ φαίνε-
ται δέ μοι Δημόκριτος
ὥσπερ ἔνιοι τὸν [κόσμον θεὸν δοξάζειν] (Crönert)

... that... summer..., winter, spring, autumn, and all such phenomena, come from on high, heaven — sent; that not surprisingly, therefore, they recognised and worshipped the agent behind these occurences. But in my estimate, Democritus, unlike others, did not...[27]

Ce fragment nous apprend que tous les phénomènes de la nature se produisent comme résultat de l'intervention d'une force supérieure. Croenert supplée le texte τὸν [κόσμον θεὸν δοξάζειν], ce qu'on pourrait

---

[20] D.-K. 68 B 166.
[21] D.-K. 68 A 78.
[22] D.-K. 68 A 74.
[23] D.-K. 68 A 79.
[24] Donald Mc Gibbon, *The Religious Thought of Democritus*, Hermes XCIV 1965, p. 391.
[25] D.-K. 68 A 79.
[26] Gibbon, *o.c.* p. 392.
[27] A. Henrichs, *Democritus and Prodicus on Religion*, Harvard Studies in Classical Philology LXXIX 1975, p. 96.

traduire de manière suivante: „A mon avis Démocrite ne croyait pas que le monde ait été un dieu". Le monde lui-même n'est pas un dieu, mais les forces qui contribuent à la formation du monde νοῦς et λόγος, comme nous le croyons avoir etabli, peuvent être considérées comme de nature divine dans ce sens qu'elles participent à la naissance du monde. Le monde n'est pas un dieu, mais les forces qui le font naître le sont. Cela ressort du P. Herc. 1428 fr. 16 où il est dit que les hommes, en tenant compte des phénomènes de la nature, soupçonnent l'existence d'un être supérieur derrière ces phénomènes.

Il parait que les lignes 2–9 sont un exposé d'une doctrine populaire et n'ont rien à voir avec le point de vue de Démocrite. Les lignes 10–11 séparées par un espace blanche après le dernier mot de la dernière section semblent-être le commencement d'une nouvelle section. Il ressort de ce texte que Démocrite avait une conception du monde différente de celle des autres philosophes de la nature[28].

Si Démocrite ne considére pas le monde comme un dieu comme le faisaient les autres philosophes de la nature, il en ressort que les forces contribuant à la formation du monde ne constituent pas une partie intégrante du monde, mais se trouvent en dehors de lui, étant tout-à-fait indépendentes et c'est ainsi à mon avis qu'il faut interpréter les paroles du texte P. Herc. 1428 fr. 16: οὐ φαίνεται δέ μοι Δημόκριτον ὥσπερ ἔνιοι τὸν [κόσμον θεὸν δοξάζειν]. Dieu, selon Démocrite, c'est νοῦς, force motrice mettant toutes choses en mouvement, et λόγος, ce sont des lois suivant lesquelles toutes choses naissent, viennent à l'existence. Si λόγος et νοῦς sont de nature divine, par conséquent le fond de l'être auquel ils donnent vie est aussi de nature divine.

Le fr. 68 A 75 nous prouve que Démocrite s'est montré fort critique par rapport à la religion populaire qui simplifiait toutes choses. Suivant Démocrite le peuple est arrivé à la conception de dieu par suite de l'observation superficielle des choses surprenantes dans la nature. Les hommes d'autrefois, voyant les phénomènes tels que le tonnerre, les éclairs, la foudre, les comètes, les eclipses du soleil et de la lune, s'effrayaient et crurent que les dieux en étaient la cause.

Résumé. Chez Héraclite, c'est le λόγος qui désigne la Raison universelle, tandis que chez Démocrite, c'est le νοῦς qui remplit cette fonction. Le rapport du πῦρ, λόγος et νοῦς se présente d'une manière différente chez Héraclite et Démocrite. Chez le premier λόγος et πῦρ ne font pas corps, λόγος n'est qu'associé au πῦρ, mais il n'est nullement identique avec lui, tandis que chez le second νοῦς et πῦρ constituent une seule et même chose, force rationnelle qui est à l'origine de toutes choses. En ce qui

---

[28] Henrichs, *o.c.* pp. 98–100.

concerne la signification du λόγος chez Démocrite, il faut bien avouer qu'il en a deux:

1. En premier lieu, il désigne les lois selon lesquelles toutes choses viennent à l'existence mises en mouvement par νοῦς.

2. En plus λόγος signifie la raison particulière surnommée par Héraclite νοῦς et dont les hommes se servent dans la vie pratique, privée et publique.

Łódź

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

"TO CORRECT THE ARGUMENT OF MELISSUS" ("DE NAT. HOM." 1): AN ALLUSION TO GORGIAS?

By

MARIAN WESOŁY

Although my aim here is to explain the final phrase of chapter 1 of Hippocrates (or Polybus) *De natura hominis*, it will be useful to give in full the text of this complex passage. Just the very way it is translated will show my proposed interpretation.

"He who is accustomed to hear speakers talk about the nature of man beyond its relations to medicine will not find the present argument suitable to listen to. I do not say that man is all air nor fire nor water nor earth nor anything else that is a manifest constituent of man. But I leave such matters to those who wish to speak about them. However, those who make such assertions do not seem to me to apprehend correctly; for they all adopt the same opinion (γνώμη), but they do not assert the same things: yet they make the same conclusion (ἐπίλογος) from their opinion — for they say that «the one is, what it is, and this is the one and the all» (ἕν τε εἶναι, ὅ τι ἐστί, καὶ τοῦτο εἶναι τὸ ἓν καὶ τὸ πᾶν) — but they do not agree on their names (ὀνόματα) for it. For one of them says that this one and the all is air, another says fire, another water, another earth, and each adds to his own argument evidences and witnesses which are nothing. For when they adopt the same opinion, but do not assert the same things, it is clear that they apprehend nothing. One can apprehend this most easily by being present at their contradictions (αὐτοῖσιν ἀντιλέγουσιν). When the same men contradict one another in front of the same listeners, one is never victorious three times in succession in his argument, but now one prevails, now another, and now whoever happens to have the most glib tongue in the face of the crowd. Yet it is right that anyone who says he apprehends correctly about these things should always make his argument prevail, if he does apprehend the beings and indicates them corrrectly (εἴπερ ἐόντα γινώσκει καὶ ὀρθῶς ἀποφαίνεται). But such men seem to me to overthrow themselves in the words of their arguments through their lack of understanding, and to correct the argument of Melissus (ἀλλ' ἔμοιγε δοκέ-

ουσιν οἱ τοιοῦτοι ἄνθρωποι αὐτοὶ ἑωτοὺς καταβάλλειν ἐν τοῖσιν ὀνόμασιν τῶν λόγων <τῶν> ἑωυτῶν ὑπὸ ἀσυνεσίης, τὸν δε Μελίσσου λόγον ὀρθοῦν)"[1].

1. According to Jaques Jouanna[2], in the late fifth century B.C. there was a confrontation of the two different monisms: on the one hand the followers of the Ionian monism, philosophers and sophists, who gave a new lustre to the old cosmologies by adopting them into the field of biology, and on the other hand, there appeared the representatives of the new Eleatic monism. But the polemic of the Hippocratic author is mainly directed against the adherents of Ionian monism, in particular against Diogenes of Apollonia, who was famous also for his medical doctrines. Moreover, there was to be personal antagonism between Diogenes of Apollonia and Melissus of Samos. Thus the writer turned against Diogenes but — inspired by Melissus' analysis of being — used the latter in order to ridicule and to refute all positions of Ionian monism. Although he does not level the criticism against Melissus, it does not mean, however, that Melissus was the winner in this controversy because in the opinion of the author, who defends the pluralistic approach to medicine, any monism is wrong.

2. However, the evidence does not allow this interpretation[3]. It is certain anyway that speakers contending about the nature of man criticized in chapter 1 are not professional doctors, for the writer turns to physicians at the beginning of chapter 2. Yet it is generally recognized that there were followers of Ionian monism. But their names are not mentioned and it is also unclear how the Hippocratic writer could refer to the older monism at that time, when the new Eleatic monism was just in fashion. The conjecture that he saw, among the natural philosophers whom he himself criticized, especially Diogenes of Apollonia, remains a suggestion without due support. Thus there is no reason to suppose that the author deals in effect with antagonism between Ionian monism (Diogenes of Apollonia) and Eleatic monism (Melissus), for in the late fifth century there was controversy rather between Eleatic monism and pluralism, the latter shared as well by the writer himself. As it is better known, one of the implications of Eleatic monism was the sophistic movement with its antilogic, eristic and ontological relativism (Protagoras, Gorgias)[4], whereas

---

[1] I depart from the text edited by J. Jouanna, *Hippocrate, La nature de l'homme*, Berlin 1975.

[2] J. Jouanna, *Rapports entre Mélissos de Samos et Diogène d'Apollonie à la lumière du traité hippocratique «De natura hominis»*, Revue des études anciennes LXVII 1965, p. 306–323. See also „Introduction", p. 39–43, to his edition of the text from 1975.

[3] Jouanna's thesis has been criticized by J. Ducatillon, *Polemiques dans la collection hippocratique*, Lille-Paris 1977, p. 131 f.

[4] W. K. C. Guthrie (*A History of Greek Philosophy*, III 1969, p. 47) correctly remarks: "One branch of Presocratic philosophy had a profound influence on sophistic as on all other Greek thought: the extreme monism of Parmenides and his follow-

the pluralistic positions tried to explicate the positive theories of being and the philosophy of nature (Empedocles, Anaxagoras, the Atomists). It leads to recognition of the context od the critical problem situation which permits us to explain this reference to Melissus by the Hippocratic author. It seems likely that those contrasting arguments on the nature of man are both in origin and in content closely connected on the one hand with the Eleatic monistic formula that "all things are one", and on the other with the sophistic instructions in public lectures or "displays" (ἐπιδείξεις). There is a problem concerning this connection, namely the connection between the monistic argument of Melissus and his "corrective" reversal by Gorgias.

3. The Hippocratic author quotes the following formula as the *epilogos* of debates on the nature of man: "the one is, what it is, and this is the one and the all". — It must be poited out that this is a typical formula derived not from Milesian monism, but properly from the Eleatic monistic approach[5]. In the doxographical tradition the monism of Ionian physicists was qualified simply by showing up a certain material substratum as primary and the other elements as derivatives of it. Nevertheless, the writer of *On the Nature of Man* in chapter 1 alluded to the monistic anthropological views based on air or fire or water or earth. But, in my opinion, the use of this monistic element theory in these public debates derives less from the older natural philosophers like Thales, Anaximenes or Heraclitus. Were there really so many epigones of Ionian monism, contradicting one another? — According to Aristotle, however, among the physicists nobody took earth as an element alone (cf. *Metaph.* A 8). This assumption of earth as a constituent of man can be explained well, if we suppose that these contending speakers were less the followers of Ionian monism than sophists, inspired by the Eleatic approach, and their monism was rather of an eclectic character. At any rate the formula mentioned above can be considered as a methodological paradigm for speculation on the nature of things.

Therefore the context of chapter 1 makes clear that these disputants on the nature of man were more sophists, inspired by the Eleatic argumentation, than natural philosophers. The sophists, as it is well known, imitating philosophical investigations, made a show of their erudition in many arts and disciplines including physics, mathematics, astronomy

---

ers." — For the new interpretation of the sophists, see the excellent study of G. B. Kerferd, *The Sophistic Movement*, Cambridge 1981. On the Parmenidean origin of Gorgias' sophistic, see the work of B. Cassin, *Si Parmenide*, Lille 1980.

[5] In fact, the notion of ἕν as τὸ ὄν is derived from Parmenides. According to his *logos* "all beings are one and this is the being" (ἓν ἅπαντα εἶναι τὰ ὄντα καὶ τοῦτο εἶναι τὸ ὄν — *Metaph.* B 4, 1001a 32–b1; cf. A 5, 986b19). On the distrinction of the two monisms, see *Metaph.* A 3, 984a27–b8; A 8, 988a22–989a19; cf. GC 325a2.

and other special subjects of their instruction. Apparently some of sophists also engaged in "displays" concerning medical tenets[6].

The fact that here the author has the sophists in mind, appears evident from the following circumstancies. First, he draws a contrast between γνώμη and ὀνόματα. The speakers on the nature of man adopt the same opinion, but they do not agree on their names for it; in consequence they comprehend nothing. This contrast would appear to be similar to that drawn by Xenophon (*Cyn.* 13) in his attack on the sophists "because the wisdom they profess consists of words (ὀνόματα, ῥήματα) not of thoughts (γνῶμαι, νοήματα)".

Secondly, the Hippocratic writer objects to his unnamed opponents, in that they practise antilogic and eristic; for this reason their arguments are overthrowing and not understandable. What the author must have in mind here are beyond doubt the two famous arts of sophistic argumentation[7].

Finally, he mentions an erroneously speaking practice about the things (ἀμφὶ τῶν πραγμάτων) without making an argument prevail. It is perhaps directed against the sophistic approach "to make the weaker argument the stronger", i.e. to prove the worse paradoxical thesis. With this is strictly connected his requirement "to apprehend the beings and to indicate them correctly", presumably in opposition to Gorgias' second and third thesis that, even if something is, it is incomprensible and incomunicable to anyone else. At this point one could find a reaction to the sophist from Leontini.

4. At the end of chapter 1 the author complained that these speakers, overthrowing themselves in their arguments, "correct the argument of Melissus" (as I would translate τὸν δὲ Μελίσσου λόγον ὀρθοῦν). In this last statement he alludes to the polemical problem situation concerning, in general, the contemporary debates on the nature of beings (cf. above ἐόντα). The refrence to Melissus, although marginal, must have an important meaning. But the word ὀρθοῦν was translated here usually as "establish" (approbare, confermare, dare ragione, remettre sur pied, zu bestätigen). If this is the translation, the sense is rather strange and unclear. How, in the author's opinion, could those contradicting one another monists "establish the theory of Melissus"? How could they confirm its truth? Can contradictory debates prove any theory? Perhaps for this reason Vegetti translates: "e *confermino all'opposto* la teoria di Melisso", but this inverse sense of ὀρθοῦν is hard to see[8]. From the Hippocratic writer's point of

---

[6] See Guthrie, *o. c.* p. 41–48; Kerferd, *o.c.* p. 28–41; G. E. R. Lloyd, *Magic, Reason and Experience*, Cambridge 1979, p. 87–98.

[7] See Plato, *Phaed.* 89d–90c; *Euth.* 272a-b; *Phaedr.* 261c–e; *Thaet.* 164c–d; *Soph.* 225b; *Phileb.* 17a; *Rep.* 454a. For the best analysis of antilogic and eristic, see Kerferd, *o. c.* p. 59–67.

[8] *Opere di Ippocrate*, a cura di Vegetti, Torino 1965, p. 414. ὀρθοῦν strictly means

view Melissus as a monist himself does not find approval, indeed. Admitting even the antagonism between Ionian and Eleatic monism, it follows that the adherents of the former must "refute", not "establish", the theory of Melissus. However, with this sense of ὀρθοῦν it is not evident in what this malicious allusion to his false theory consists.

Now, in my opinion, the interpretation of this phrase depends on the meaning that has to be given to the expression λόγον ὀρθοῦν[9]. The technical sense of *logos* in Melissus is probably related to the general meaninge "argument" or "account" rather than "theory" or "doctrine". In the light of the extant passages from Melissus' book, his own monistic *logos* that "only one is" (ἓν μόνον ἔστι) appears clearly in fragment B 8. It seems that this *logos* of Melissus is connected closely with the sense of *epilogos* given by the Hippocratic writer[10]. It deals here, indeed, with the monistic paradigm for investigation on nature and being.

5. In my previous paper (Eos LXXIV 1986, p. 49–60) I attempted to give an account of how Gorgias' special argument (ἴδιος ἀπόδειξις or λόγος) was derived from the monistic argument of Parmenides. In his poem *On nature* Parmenides — using implicitly the ambiguity of the Greek verb "is" and "to be" — presented a certain ontological argument: "being (= one) is, for being is being". Gorgias, however, makes a parody of this by offering a meontological argument: "notbeing is, for notbeing is notbeing". In consequence Gorgias still attempts to demonstrate, in the manner of a refutation, that "it is not neither to be nor not to be", i.e. "nothinig is". It must be pointed out that Parmenides and Gorgias both adopt the same methodological rules of monism, although they differ completely on their issues[11]. Yet in my opinion much remains to be done in order to explain better the connection between Eleatic monism and

---

"to set straight", "to set right", "to erect" (Lat. "erigere"). This word is found in Democritus (187 B = 784 Luria) with the meaning of κατιθύνειν. Cf. Herodotus, VII 103: ὀρθοῖτ' ἂν ὁ λόγος "the utterence would be correct".

[9] According to the Galen's commentary of *De nat. hom. 1*, those who assert that man is one of the four elements are not successful in their arguments, but they ὀρθοῦσιν the *logos* of Melissus concerning "the one and the all" with the meaning of a common underlying substance or matter of the four elements. Apart from the question whether Galen intends by these words anything like what the *logos* of Melissus means, he seems to understand ὀρθοῦν as "erigere". S. Dworacki has called my attention to the implicit contrast between καταβάλλειν and ὀρθοῦν which would suggest that Melissus is presented in an advantageous light. Certainly there is possibly an another point of view.

[10] My opinion is that the *epilogos*, mentioned by the Hippocratic writer, must be read in the light of Melissus' surviving fragments. In this way one could explain what ὅ τι ἔστι refers to. But this question is not to be discussed here.

[11] The approach which B. Cassin has suggested should have been the advantage of showing up certain important connections between the Parmenidean monism and the sophistic movement. However, my interpretation of Gorgias' special argument is different from mentioned above.

Gorgias' sophistic nihilism. In fact, Gorgias' arguments were modelled on those of the Eleatics themselves. Isocrates in his *Helen* (2–3) and in *Antidosis* (268–9) already compared the argument of Gorgias with that of Zeno and Melissus. According to the paraphrase of his treatise given by *De Melisso Xenophane Gorgia* (979a22), Gorgias tried to demonstrate some points "like Melissus", and other "like Zeno". But these resemblances cannot be discussed here. With regard to Zeno of Elea we can only say that he defended Parmenides' monistic argument in a dialectical way, not by arguing in its favour, but by showing up its contrary position as absurd. His method of refutation was plainly adopted by Gorgias[12].

So far as our evidence goes, it is possible to recognize some connection between the book of Melissus and that of Gorgias. Melissus of Samos, at least one generation after Parmenides, reformed and systematized his master's monism even more by addition of some modifications[13]. Diogenes Laertius (IX 24 = DK 30A1) says that according to Apollodorus Melissus flourished in the eighty-fourth Olympiad, namely at 444–441. Melissus' writing, from which the ten surviving fragments come, is said by Simplicius (*Phys.* 70, 16; *De caelo* 557, 10 = DK 30A4) to have been entitled *On Nature or on the Being* (περὶ φύσεως ἢ περὶ τοῦ ὄντος). According to Olympiodorus (*In Plat. Gorg.* 8, 3–5 Westering), Gorgias wrote his "not banal" (οὐκ ἄκομψον) treatise *On nature* in the eighty-fourth Olympiad. But his title is generally accepted as given by Sextus Empiricus (*Adv. math.* VII 65): *On the Notbeing or on Nature* (περὶ τοῦ μὴ ὄντος ἢ περὶ φύσεως).

As it was correctly understood, when Gorgias entitled his writing in this way, "this sounds very plainly like a polemical reaction – not devoid of irony – against the title of Melissus' treatise" [...] "Finally from a chronological point of view it is much more likely that Gorgias was turning against Melissus than he was attacking Parmenides"[14].

It is worth noting, however, that Melissus' monistic argument – as the whole Eleatic position – was inverted by Gorgias within the same monistic approach to the being and nature. For this reason his refined inversion of the monists' arguments could be considered more as the ironical "correction" than the very refutation. Therefore, there is some ground for the conjecture that the Hippocratic author, turning against the sophists, overthrowing themselves in their arguments, alludes to the most famous of them who "corrected" the monistic argument of Melissus as well the title of his book. Evidently the *logos* of Melissus was considered as standard and all monists sought to confirm it. But Gorgias went over

---

[12] At this point see my article: *Le tecniche argomentative di Gorgia intorno alla tesi che nulla esiste*, [in:] *Gorgia e la sofistica*, Catania 1986.

[13] See G. Reale, *Melisso, testimonianze e frammenti*, Firenze 1970.

[14] J. H. M. M. Loenen, *Parmenides, Melissus, Gorgias*, Assen 1959, p. 182f. Cf. J. Zofiropulo, *L'école éléate*, Paris 1950, p. 222 f.

towards an ontological and epistemological nihilism. Perhaps there was an ancient tradition with regard to this connection between the argument of Melissus and his "corrective" consequence invented by Gorgias. At any rate the final phrase of chapter 1 of *De natura hominis* could point this connection whereof the details, unfortunately, are not known as of yet.

Postscript

Professor K. Gaiser (Tübingen), who was so kind to read the manuscript of this paper, agreed with this that the Hippocratic author (*De nat. hom.* 1) referred rather to the sophists displaying themselves in the eristic lectures on the nature of man, than to the Ionian philosophers. He did not agree, however, with my thesis that among those sophists was Gorgias to whom the reference was made. According to his opinion, the allusion to Gorgias is not evident in the Greek text. The word ὀρθοῦν means rather „aufrichten", „gerademachen", „aufstellen", and not „korrigieren", and the relation to the logos of Melissus is of ironic character.

Whether Gorgias belonged to those sophists depends of course on the question of whether or not he was interested in the problems concerning the nature of man, *viz.* whether he professed any „Elementenlehre". Recently G.B. Kerferd (*Gorgias and Empedocles*, in: *Gorgia e la sofistica*, and p. 595–605) pointed out that Gorgias' „detailed interest in physical speculation is rather strong". Hence, the allusion to Gorgias as mentioned above, though slightly evident, seems not to be excluded.

Poznań

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

ANTROPOLOGICZNA WIZJA CZASU U SOFOKLESA

Napisała

MARIA MAŚLANKA

1

Pojęcie czasu jest na tyle abstrakcyjne i wieloznaczne, że wymyka się konkretnym sądom i definicjom, a próby zmierzające do przybliżenia go naszym wyobrażeniom łączą się często z bezowocnym wysiłkiem intelektualnym: uświadamiamy sobie, że czas należy do tych kategorii filozoficznych, które bez względu na naszą wiedzę całkowicie nas przerastają[1]. Podobnie, lecz w jeszcze większym stopniu starożytny Grek musiał napotykać trudności, gdy usiłował rozwiązać zagadkę czasu.

Próba naszkicowania, czy wręcz dokładnego przedstawienia greckiej koncepcji czasu, może być niewątpliwie interesująca sama w sobie, ale dla nas jest pożyteczna głównie dlatego, że pozwala lepiej uchwycić i zrozumieć pewne aspekty psychiki starożytnych i ich ewolucję. Zawężenie zaś tego tematu do tragedii nie jest przypadkowe, lecz podyktowane przekonaniem, że właśnie ona w większym stopniu niż jakikolwiek inny gatunek literacki związana jest z czasem, gdyż tragizm, najogólniej mówiąc, opiera się na kontraście pomiędzy „przed" i „po", i tym jest większy, im wyraźniejszy jest ten kontrast. Innymi słowy, istotą tragedii decydującą o sile jej oddziaływania na odbiorcę nie jest to, że odtwarza ona w pewnym określonym porządku serię wydarzeń składających się na jej fabułę (μῦθος), której zasadniczy zrąb znany jest przeważnie z tradycji mitologiczno-literackiej, lecz to, że uwypukla wzajemne relacje pomiędzy owymi wydarzeniami, a tym, co je poprzedza, i tym, co po nich następuje. Można dodać, chociaż jest to spostrzeżenie natury subiektywnej, że „obec-

---

[1] Por. S. Zalewski, *Czas i istnienie*, Warszawa 1971, s. 5: „Doniosłość problemu czasu płynie stąd, że czas jest dla człowieka czymś niesłychanie istotnym, czymś, co w sposób nieuchronny wyznacza granice ludzkiej egzystencji".

ność" czasu[2] w tragedii greckiej odczuwa się znacznie silniej niż w tragedii nowożytnej, a to dlatego, że myślenie greckie, mniej abstrakcyjne od naszego, pojmuje czas plastyczniej i sugestywniej, co świadczy o bardziej osobistym stosunku starożytnych do tego pojęcia. Dla Greka epoki klasycznej czas jest często podmiotem działającym, protagonistą, który ludzkie czyny, myśli i uczucia dostrzega, odkrywa, zmienia, zaciera, sądzi itd.[3] A jeśli nawet stanowi jedynie tło dla wydarzeń i działań bohaterów, to jest ciągle bytem rzeczywistym, chociaż już nie samoistnym[4], oderwanym od istot i rzeczy materialnych.

Wybór w tych rozważaniach Sofoklesa jako autora tragedii, z których przebija pewna określona wizja czasu, nie jest przypadkowy, ale wynika z przeświadczenia o istnieniu ścisłego związku pomiędzy jego sądami o charakterze filozoficznym, głównie etycznym, a sformułowaniami odnoszącymi się do roli, jaką czas pełni w jego dziele. Taki związek występuje również u jego wielkiego poprzednika, Ajschylosa, ale czas jako kategoria filozoficzna i psychologiczna jest tam zdecydowanie podporządkowany koncepcji boskiej sprawiedliwości (teodycei) i stanowi głównie narzędzie w jej realizacji, niosąc naukę dla bohatera tragicznego. Kserkses z *Persów* poznaje z czasem swoją „hybris", a również i Prometeusz, choć jeszcze pełen urazy i buntu wobec Zeusa, musi przyznać, że ἀλλ' ἐκδιδάσκει πάνθ' ὁ γηράσκων χρόνος[5].

U Sofoklesa bogowie odsunięci są nieco w mgliste zaświaty, a ich sprawiedliwość staje się o wiele bardziej problematyczna. Dlatego też czas nabiera tu większej autonomii, nie krępowanej słusznością wyroków boskich, i dzięki temu odsłania się cała jego złożoność wobec jednostki ludzkiej i jej problemów. Zainteresowanie człowiekiem, tak znamienne dla naszego poety, znajduje wyraz także w roli, jaką odgrywa u niego czas będący tu kategorią antropologiczną. Los bohaterów tragicznych spełnia się w nieustannej dialektyce przeszłości, teraźniejszości i przyszłości.

Przed przystąpieniem do właściwego tematu wypada — choć z konieczności pobieżnie — zastanowić się, jaką tradycję kulturową reprezentuje pojęcie czasu (χρόνος), a następnie, jak ono i związane z nim inne terminy i wyrażenia (gdyż chodzi tu o problem, a nie o zakres semantyczny jednego pojęcia) funkcjonują u Sofoklesa.

---

[2] Problem czasu w tragedii greckiej rozumiemy tu w sensie filozoficznym, a więc kategorię czasu jako przeżycie egzystencjalne, nie zaś w znaczeniu elementu struktury świata przedstawionego w dziele literackim.

[3] Por. Soph. *Oed. rex*, w. 1213; Diog. Laërt. I 35; Soph *Aiax*, w. 646 n.; *ibid.* w. 678 nn. i w. 714; Soph. Fr. 280 N; Soph. *Oed. Col.* w. 1453 n.

[4] To znaczy, że czas nie istnieje w oderwaniu od rzeczy i istot materialnych. Por. Zalewski, *o.c.* s. 33: „Istota tego podejścia polega na tym, że odrzuca się pogląd, jakoby czas istniał sam w sobie i niezależnie od bytów materialnych".

[5] Aesch. *Prometh.* w. 981.

2

Nasze pojęcia abstrakcyjne, takie jak np. sprawiedliwość, pokój, miłość, mądrość itd. występują w greckiej mitologii jako bóstwa[6]. Natomiast czas dla Greków nie był początkowo żadną postacią mitologiczną ani bóstwem. W poematach Homera nigdy nie pojawia się on jako podmiot działający[7]. Dopiero teogonie orfickie przynoszą pierwsze próby personifikacji tego pojęcia, które nabiera tam cech boskich. Niektóre z nich czynią z czasu bóstwo odwieczne, praprzyczynę świata (ὕστατον καὶ πρῶτον πάντων)[8]. Ferekydes z Samos, twórca pierwszego prozaicznego dzieła orfickiego z VI wieku p.n.e., zatytułowanego *Hepłamychos* (*O siedmiu jamach*)[9], rozróżniał bóstwa odwieczne i bóstwa stworzone później. Według niego istnieją trzy stare bóstwa: Zas, Chronos i Chthonie[10]. Stwierdza on również, że późniejsze bóstwa pochodzą od Chronosa[11].

Nie jest wykluczone, że te orfickie próby personifikacji wynikały w jakiejś mierze ze zbliżenia pojęć Chronos i Kronos[12]. Dla nas istotna jest odpowiedź na dość retoryczne zresztą pytanie, dlaczego Grecy, poza orfikami, nie uznali czasu od samego początku za bóstwo. Być może dlatego, że człowiek personifikując pojęcie abstrakcyjne nagina je do

---

[6] Por. J. P. Vernant, *Mito e pensiero presso i Greci*, PBE, Torino 1982, s. 94: „I Greci contano tra i loro dèi delle passioni e dei sentimenti, Érōs, Aidṓs, Phóbos, degli atteggiamenti mentali, Pístis, delle qualità intellettuali, Mḕtis, degli errori o traviamenti della mente, Átē, Lýssa".

[7] Na temat Homerowej koncepcji czasu jako przedmiotu zdarzeń i okoliczności im towarzyszących zob. M. Treu, *Von Homer zur Lyrik*, München 1955.

[8] Por. P. M. Schuhl, *Essai sur la formation de la pensée grecque*, Paris 1949, s. 232 i nn., a także Vernant, *o.c.* s. 114: „Si badi a non ingannarsi sul significato di questa divinazione di Chronos e sull' importanza nuova attribuita al tempo in questo tipo di teogonia. Ciò che viene sacralizzato è il tempo che non invecchia, il tempo immortale, imperituro, cantato nei poemi orfici, sotto il nome di „Chrónos Agḗraos".

[9] Nie jest całkowicie rozstrzygnięty problem, czy dzieło Ferekydesa nosiło tytuł *Heptamychos*, o czym by świadczył Fr. A2, czy też *Pentemychos*, na co by wskazywał Fr. A8.

[10] Ferekydes z Samos, *Heptamychos*, Fr. B1.

[11] Ibid. Fr. A8; na ten temat por. R. B. Onians, *The Origins of European Thought about the Body, the Mind, the Soul, the World, Time and Fate*, Cambridge 1954, s. 248, n. 6: „It is [...], the same belief which underlies the doctrine of the Orphics (fg 29K) and of Pherekydes (fg B4d), that the first cosmic power was Ὀφίων or ὀφιονεύς (ὄφις — serpent) with his consort described ὠκεανίς and that after a struggle with Kronos he duelt in ὠκεανός or ὠγηνός"; także s. 250: „we can perhaps also better understand [...] why in this Orphic version the serpent was called χρόνος and why, when asked what χρόνος was, Pythagoras answered that it was the ψυχή of universe" (Plut. *Quaest. Plat.* VIII 4 [1007 Af]).

[12] Por. na ten temat uwagi J. de Romilly, [w:] *Le temps dans tragédie grecque*, Paris 1971, s. 36—37, oraz E. Degani, [w:] ΑΙΩΝ *da Omero ad Aristotele*, Padova 1961, s. 120 n.

swojego ludzkiego wymiaru, to znaczy nadaje mu pewne własne cechy, które, jego zdaniem, najlepiej odpowiadają wyobrażeniom o nim. Im bardziej obiektywne, ale zarazem wieloznaczne jest dane pojęcie, tym trudniej jest uchwycić jego istotę i upersonifikować je. Czas jest o wiele mniej „ludzki" niż inne pojęcia, gdyż nie jest on owocem ani naszych poglądów etycznych, jak na przykład pojęcie Δίκη, ani naszych wyobrażeń estetycznych, jak na przykład pojęcie Χάρις, ani też nic go nie łączy z uczuciami czy stanami umysłu, jak to ma miejsce w przypadku pojęć: μῆτις, Φόβος czy Ἔρος. Dlatego też nie ma nic dziwnego w tym, że w panteonie greckim zabrakło początkowo miejsca dla bóstwa czasu, gdyż musiałoby ono stać poza wszelkimi ocenami o charakterze etycznym i estetycznym oraz istnieć niezależnie od człowieka i jego wyobrażeń. Pojawiające się później próby personifikacji uwzględniają na ogół tę swoistą odrębność, powstrzymując się od zbyt subiektywnych sądów. Dla Solona czas był czymś, co wyjawia prawdę (9,1 i 2: δείξει). Tales zwraca uwagę na niezwykłą mądrość czasu i daje zarazem przekonujące uzasadnienie dla takiego mniemania: σοφώτατον χρόνος. ἀνευρίσκει γὰρ πάντα[13]. W słowach tych zawarty jest nie tylko podziw dla mądrości, ale i cześć dla potężnej mocy czasu, przed którą nic się nie ukryje i nie uchroni. Podobnie władcze jego rysy dostrzegają lirycy: Bakchylides i Pindar. Pierwszy nazywa go πανδαμάτωρ χρόνος (13, 204), a Pindar w II *Odzie olimpijskiej* mówi: χρόνος ὁ πάντων πατήρ (w. 17)[14].

W próbach takiego przedstawienia czasu można się doszukać swoistej genealogii na wzór orfickiej. Nawiązują do niej również pewne sformułowania u tragików, zwłaszcza u Eurypidesa, choć i tam czas nie posiada rysów bóstwa antropologicznego. W jednym z fragmentów stwierdza on, że „czas nie jest zrodzony z nikogo"[15]. Z kolei zaś w *Błagalnicach* nazywa go „starożytnym ojcem dni" (w. 787), a w *Heraklidach* uważa czas za rodzica Ajona[16], który początkowo oznaczał długość życia, jaką los przeznaczył człowiekowi[17].

Te i podobne myśli o charakterze genealogicznym nie wypływają, jak to bywa w podobnych przypadkach, z tradycji mitologicznej, lecz dzieje się raczej odwrotnie: oprawa mitologiczna dostosowuje się do upersonifikowanego pojęcia, nadając mu tym samym większą doniosłość[18].

[13] Diog. Laërt. I 35.

[14] Por. także *Pyth.* 1 46; 12, 30; *Ol.* 12, 13; 6, 97; Fr. 24.

[15] Eurip. Fr. z *Bellerofonta*, n. 303: ὀγὰρ οὐδενὸς ἐκφὺς χρόνος.

[16] Eurip. *Heraclides*, w. 900: Αἰών τε Χρόνου παῖς.

[17] Por. uwagi Deganiego na temat znaczenia pojęcia Ajon w wyżej cytowanym (przyp. 16) fragmencie, *o.c.* s. 65. Autor stwierdza tam, że o ile u Eurypidesa Chronos jest rodzicem Ajona, o tyle u Proklosa (jedenaście wieków później) genealogia ta ulega odwróceniu i Ajon nazwany zostanie ojcem Chronosa. Tego rodzaju „ewolucja" pojęcia Ajon jest według Deganiego wynikiem długofalowej zmiany jego znaczenia z „długości życia" na jedno z określeń wieczności (s. 77 nn.).

[18] Por. de Romilly, *o.c.* s. 41.

Ciekawe rozważania na ten temat snuje J. P. Vernant. Uważa on, że narastanie mitologii wokół pojęcia Chronos wynika w dużej mierze z trudności w jego dokładnym oddaniu, jak również z załamania się koncepcji tzw. czasu cyklicznego, którą spotyka się u Homera i Hezjoda[19]. Ten swoisty kryzys nastąpił w VII wieku p.n.e., w okresie budzenia się indywidualności greckiej, a wraz z nią nowego spojrzenia na człowieka, co jest widoczne w poezji lirycznej. Archaiczna koncepcja czasu cyklicznego z jej akcentem spoczywającym na następowaniu po sobie kolejnych pokoleń ludzkich, „odnawiających się wzajemnie dzięki nieprzerwanej więzi cyklicznej, istniejącej pomiędzy światem żywych i umarłych"[20], przestaje odpowiadać nowej filozofii jednostki. Dla Semonidesa, Mimnermosa i późniejszych poetów, m.in. dla tragików, ważne są konsekwencje, jakie nieubłagana ucieczka czasu zmiennego, nieodwracalnego i zdominowanego przez fatalistyczne widmo śmierci wywiera na życie jednostki. Cykliczny porządek świata ustępuje miejsca czasowi ludzkiemu „mijającemu bezpowrotnie wzdłuż niezmiennie ciągłej linii"[21]. Byłoby jednak wielkim uproszczeniem twierdzenie, że teoria kolistości czasu nawiązująca do cykliczności zjawisk natury zniknęła bez śladu ze świadomości greckiej; pojawia się ona np. w *Timajosie* Platona, a jeszcze Arystoteles pisze w *Fizyce*: [...] καὶ γὰρ ὁ χρόνος αὐτὸς εἶναι δοκεῖ κύκλος τις[22].

Dla nas bardziej istotny jest fakt pojawienia się właśnie koncepcji czasu linearnego, gdyż z nią spotykamy się w tragedii.

3

U Sofoklesa czas pozostaje na ogół w ścisłym związku z podmiotem działającym, dla którego stanowi przedmiot myśli, sądów, uczuć itd. Niekiedy jednak bardziej bezpośrednio związany jest on z wydarzeniami, wobec których pełni rolę tła albo przyczyny sprawczej i nabiera tym samym bardziej obiektywnego charakteru.

Przed przystąpieniem do dokładniejszej analizy poszczególnych jego funkcji należy zatrzymać się nad jego naturą i istotą w pojęciu starożytnych. Fenomen istnienia i upływu czasu niepokoił od najwcześniejszych czasów myśl i wyobraźnię grecką. Dopiero jednak na przełomie V i IV wieku p.n.e. wyłaniają się dwie zasadnicze teorie: pierwsza z nich skrajnie realistyczna, znamienna zwłaszcza dla myśli Platońskiej, zakładała substancjalność czasu, któremu przypisywała byt rzeczywisty, niezależny od przedmiotów zewnętrznych; według drugiej natomiast, której rzecznikiem był Arystoteles, czas, posiadając realny byt, nie istniał jednak sam przez się jako autonomiczna substancja.

---

[19] Por. Vernant, *o.c.* s. 115.
[20] Ibid., s. 115 (tłumaczenie własne).
[21] Ibid., s. 116 (tłum. jw.).
[22] Arist. *Phys.* IV 14. 223b. w. 28–29.

Oczywiście Sofokles nie mógł znać poglądów Arystotelesa, ale czas u niego posiada te dwie podstawowe cechy: jest bytem, ale na ogół nie samoistnym, nie oderwanym od rzeczy czy istot materialnych, na które oddziałuje. Poprzez takie określenia, jak χρόνος ξυνών[23], czy Χρόνῳ τῷ ζῶντι καὶ παρόντι νῦν[24] poeta traktuje czas jak istotę żyjącą, która wywołuje samą swoją obecnością określony skutek, np. odpowiednie reakcje podmiotu mówiącego czy działającego. W pierwszym z podanych przykładów mowa o tym, że czas ma przekonać Edypa o pogodzeniu się z własnym losem:

στέργειν γὰρ αἱ πάθαι με χὠ Χρόνος ξυνὼν
μακρὸς διδάσκει καὶ τὸ γενναῖον τρίτον[25].

Słowa te ilustrują jedną z funkcji czasu. Przez swoją tylko obecność wywołuje on wewnętrzne zmiany w psychice bohatera, oddziałując na jego uczucia i sposób myślenia. Jest tym samym pośrednikiem pomiędzy rzeczywistością zewnętrzną, w której tkwi, a wewnętrzną, na którą działa. Należy jednak — celem uniknięcia sprzeczności z dalszym tokiem wywodów — podkreślić, że ta właśnia funkcja czasu jest u Sofoklesa sporadyczna i niezbyt istotna, gdyż zmiany w psychice protagonisty nie mają na ogół większego wpływu na jego postępowanie i dalszy los, a więc i na przebieg wydarzeń. Najlepszym tego przykładem jest Ajas i jego słowa w słynnym monologu, w którym wyzbywa się on uczucia gniewu i zemsty w stosunku do Atrydów. Wiele kontrowersyjnych sądów wypowiedziano na temat owego monologu, uważając m.in., że sens myśli w nim zawarty nie znajduje potwierdzenia w następującej po nim scenie samobójstwa bohatera. Sprzeczność jest jednak pozorna: Ajas mógł rzeczywiście zmienić swoją postawę wobec dawnych wrogów i mimo to odebrać sobie życie na znak wierności samemu sobie i ideałom własnej ἀρετή i τιμή. Nie ma tu miejsca na rozstrzyganie tej kwestii; istotne jest jedynie to, że czas zmienia sposób myślenia bohatera, co on sam wielokrotnie sugeruje, wypowiadając takie np. słowa:

ἄπανθ' ὁ μακρὸς κἀναρίθμητος Χρόνος
φύει τ' ἄδηλα καὶ φανέντα κρύπτεται.
κοὐκ ἔστ' ἄελπτον οὐδέν, ἀλλ' ἁλίσκεται
χὠ δεινὸς ὅρκος καὶ περισκελεῖς φρένες,
κἀγὼ γάρ, ὃς τὰ δεῖν' ἐκαρτέρουν τότε,

---

[23] Soph. *Oed. Col.* w. 7.
[24] Soph. *Trach.* w. 1169.
[25] Soph. *Oed. Col.* w. 7–8:

[. . . .] bo dawne cierpienia
I czas przydługi, duch wreszcie wrodzony,
Jako się godzić z losem, mnie poucza.
(Tu i niżej tłum. K. Morawski)

βαφῇ σίδηρος ὡς ἐθηλύνθην στόμα
πρὸς τῆσδε τῆς γυναικός[26].

Nieco dalej kontynuuje tę myśl, objaśniając ją szczegółowiej:

τοιγὰρ τὸ λοιπὸν εἰσόμεσθα μὲν θεοῖς
εἴκειν, μαθησόμεσθα δ' Ἀτρείδας σέβειν[27].

Komentarz Chóru, zdziwionego tak pomyślną przemianą „wbrew nadziei" (ἐξ ἀέλπτων) podkreśla łagodzącą właściwość czasu, zacierającego to, co złe i przykre: πάνθ' ὁ μέγας Χρόνος μαραίνει[28]. Jego działanie nie ogranicza się jedynie do sfery psychicznej danej postaci, ale przede wszystkim wkracza w wydarzenia związane z jej losem. Ta ingerencja ma często ambiwalentny charakter: czas jest tłem dla akcji, a zarazem jej przyczyną sprawczą.

Elektrę, pogrążoną w rozpaczy nad haniebną śmiercią ojca, którego nie ma kto pomścić, i nad własną dolą osamotnionej dziewczyny, nie rozumianej przez siostrę, pomiatanej przez okrutną matkę i ojczyma, pociesza chór, zwracając jej uwagę na zmienność jako ogólną zasadę życia:

Χρόνος γὰρ εὐμαρὴς θεός.
οὔτε γὰρ ὁ τὰν Κρῖσαν
Βούνομον ἔχων ἀκτὰν
παῖς Ἀγαμεμνονίδας ἀπερίτροπος
οὔθ' ὁ παρὰ τὸν Ἀχέροντα θεὸς ἀνάσσων[29].

Pod koniec *Filokteta* sytuacja wydaje się beznadziejnie zagmatwana, gdyż tytułowy bohater, egoistycznie zapatrzony w wyrządzone mu kiedyś przez Atrydów i Odysa krzywdy, pogrąża się w masochistycznej rozpaczy nad własnym losem, dla którego nie widzi pozytywnego rozwiązania, i w ten

---

[26] Soph. *Aiax*, w. 646 nn.:

Nieobliczony czas ten, wszechpotężny
Wskaże, co skryte, co jawne, zacieni,
Wszystko ma w mocy; kto krzywoprzysiężny,
Tego obnaży, zaciętą myśl zmieni.
Bo i ja przecież, tak twardy w mym szale,
Zmiękłem, jak płynem zroszone metale,
Przez tę niewiastę;

[27] Ibid., w. 666n.:

Toż zapamiętam na przyszłość, że bogom
Trzeba się ugiąć, szanować Atrydów.

[28] Ibid., w. 714.

[29] Soph. *El.* w. 179–184:

Czas, to zręczny bóg — on zmieni
Myśl Oresta, co u skłonu
Skał Kryzejskich dziś się leni,
On zmiękczy nawet władcę Acheronu.

sposób stwarza sztuczną sytuację tragiczną. Nie stać go na wspaniałomyślny gest pogodzenia się z dotychczasowymi wrogami, a tym samym uratowania siebie i zapewnienia Grekom zwycięstwa, które zależało od jego obecności pod Troją. Wówczas Sofokles wprowadza Heraklesa w charakterze „deus ex machina", aby ten, opowiadając o swoim losie pełnym cierpień, który spotkała pomyślna, w pełni zasłużona odmiana, przekonał Filokteta o konieczności udania się pod Troję:

καὶ πρῶτα μέν σοι τὰς ἐμὰς λέξω τύχας,
ὅσους πονήσας καὶ διεξελθὼν πόνους
ἀθάνατον ἀρετὴν ἔσχον, ὡς πάρεσθ' ὁρᾶν.
καὶ σοί, σάφ' ἴσθι, τοῦτ' ὀφείλεται παθεῖν,
ἐκ τῶν πόνων τῶνδ' εὐκλεᾶ θέσθαι βίον[30].

Nieubłaganie upływający czas rzadko jednak przynosi w tragedii zmiany pozytywne, gdyż z definicji jest ona gatunkiem, w którym protagonista popada εἰς τὴν δυστυχίαν [...] δι' ἁμαρτίαν τινά[31]. Tym samym jego los uwieńczony zostaje cierpieniem, jakkolwiek i ono zawiera niekiedy głębszy sens, jak np. stwierdza w *Królu Edypie* Kreon w ostatecznej konkluzji nad życiem tytułowej postaci: πάντα γὰρ καίρῳ καλά[32].

Tragiczny zwrot w życiu jednostki wynika z popełnionego błędu, a owa ἁμαρτία jest, jak stwierdza Bremer w ślad za Arystotelesem, działaniem zamierzonym, lecz pozbawionym złych intencji i stanowiącym punkt wyjścia dla przypadkowo powiązanego toku wydarzeń, prowadzącego do klęski[33].

Zdaniem tego uczonego ἁμαρτία u Sofoklesa łączy się niejednokrotnie z ἄτη rozumianą jako ingerencja bóstwa powodująca zaślepienie i przekroczenie granic dozwolonych człowiekowi[34]. Z sądem tym nie pozostaje chyba w sprzeczności spostrzeżenie, że zaślepieni przez ἄτη bohaterowie tragiczni tracą σοφρωσύνη, postawę zabezpieczającą ich przed gniewem bogów i zemstą Mojry, stając się ὑβριστεῖς. Tym niemniej do końca uważają, że jedynie postępując zgodnie z własnymi, niekiedy

---

[30] Soph. *Phil.* w. 1418 i nn.:

Naprzód ci moje przypominam losy,
Jakiem ja znosił i przeszedł cierpienia,
Zanim — jak widzisz — posiadłem niebiosy.
Wiedz, że i tobie piszą przeznaczenia
Po trudach dożyć tej chwalebnej doby.

[31] Arist. *De arte poetica*, 13, 1453a, 9–10.

[32] Soph. *Oed. rex*, w. 1516.

[33] Por. J. M. Bremer, *Hamartia*, Amsterdam 1969, s. 63.

[34] Por. następujące wnioski dotyczące „tragicznego błędu", np. Ajasa: „Hamartia is an essential feature of the plot [...] but does not contribute much to the understanding of the play unless it is integrated in the more comprehensive notion of ate", Bremer, *o.c.* s. 139.

wyimaginowanymi (jak w przypadku Filokteta), ale zawsze wzniosłymi ideałami, pozostaną wierni sobie samym, nawet jeśli cena, jaką będą musieli zapłacić, okaże się niewspółmierna do winy. „Dopiero w cierpieniu — stwierdza Jaeger — a nawet w całkowitym zniszczeniu jego ziemskiego szczęścia, czy też jego społecznej i fizycznej egzystencji, wznosi się Sofoklesowy «człowiek tragiczny» na wyżyny prawdziwego człowieczeństwa" [35].

Jedną z bardziej tragicznych, gdyż bardziej świadomych własnej sytuacji postaci jest Ajas mszczący się na Atrydach i Odysie za nieposzanowanie jego τιμή. Fakt odmówienia mu przez nich zbroi po zmarłym Achillesie poczytuje on za największą hańbę, za cios zadany jego ἀρετή. Postanawia więc zabić wrogów, lecz sympatyzująca z nimi Atena mąci mu zmysły i w morderczym szale nieszczęsna ofiara bogów rzuca się na stado baranów, przez co podwaja tylko swoją hańbę, zamiast ją zmazać. Zdezorientowany chór stawia wówczas trwożne pytanie:

τί δ' ἐνήλλακται τῆς ἠρεμίας νὺξ ἥδε βάρος;[36]

Nieco później znając już odpowiedź, czyli wiedząc, na czym polega ἁμαρτία Ajasa, ocenia ją bojaźliwie jako coś zdecydowanie negatywnego:

ἔμελλες, τάλας, ἔμελλες Χρόνῳ
στερεόφρων ἄρ' ἐξανύσσειν κακὰν
μοῖραν ἀπειρεσίων πόνων[37].

Ajas został tu nazwany Χρόνῳ στερεόφρων, czyli nieugięty w swoim postanowieniu (προαίρεσις), decydującym o wielkości jego ἦθος[38], lecz zarazem sprowadzającym nań κακὰν μοῖραν ἀπειρεσίων πόνων. Ta cecha charakteru protagonisty, niezdolnego w danej sytuacji ustąpić, poddać

---

[35] W. Jaeger, *Pajdeja*, t. I, Warszawa 1962, s. 299.

[36] Soph. *Aiax*, w. 208—209:

Jakąż się szczęście wśród tej nocy siłą
W klęskę zmieniło?

[37] Ibid., w. 925—927:

To przeznaczone byłoć, przeznaczone,
Abyś tak upadł twardy, nieugięty
W niezmiernej klęski odmęty.

[38] Wybór, czyli postanowienie (προαίρεσις) jest według Arystotelesa istotą zarówno dzielności etycznej (ἀρετή), jak i charakteru (ἤθη). Por. *Eth. Eud.* II 11, 1227b 37 oraz 1228a 2—3. Zgodnie z poglądem Stagiryty ma ono większą wartość przy ocenie charakteru człowieka niż jego czyny. Por. *Eth. Nic.* III 2, 1111b 5. Na temat znaczenia pojęcia ethos, m. in. w twórczości Sofoklesa, instruktywna jest praca R. Turasiewicza, *Z badań nad rozwojem semantycznym pojęcia* ἦθος (*okres przed Arystotelesem*), Meander XXVIII 1973, s. 342 i 344 n. Czytamy tam np.: „W twórczości zaś Sofoklesa ethos w singularis wyraźnie oznacza, jak w *Antygonie* (w. 705) i w *Ajasie* (w. 595), wewnętrzną siłę, a nawet wielkość tragicznego bohatera (s. 342).

się biegowi wydarzeń, odnosząca się w równej mierze i do innych postaci tragicznych, dotyczy nieco dalszego problemu, a mianowicie reakcji bohatera na zmiany, wyraźnie kontrastującej z reakcją jego otoczenia.

Klęska bohatera tragicznego jest spowodowana, jak wiadomo, jakąś winą. Czas natomiast jest tym, który sprowadza i wymierza karę (δίκη). Wobec tego jest on dla człowieka sędzią, i to sędzią najwyższym, bo od jego wyroków nie ma odwołania. Ta jego funkcja najwyraźniej występuje w *Edypie królu*, a wskazują na nią słowa Chóru: ἐφηῦρέ σ' ἄκονθ' ὁ πάνθ'ὁρῶν Χρόνος (w. 1213[39]). Specyficzny, zbyt — zdawałoby się — wycinkowy obiektywizm czasu jest siłą wrogą wobec szlachetnych postaci: Edypa, Antygony, Dejaniry czy Ajasa, skoro skazuje je na sytuację bez dobrego wyjścia z powodu nieakceptowania granic własnej wolności i bezkompromisowego afirmowania prawa do własnego „ja".

Smutny los bohatera skłania niekiedy jego bliższe lub dalsze otoczenie do pewnych pesymistycznych refleksji uwypuklających determinizm i fatalizm życia człowieka, któremu nie pozostaje nic innego jak tylko konieczność przybrania pasywnej postawy wobec sił wyższych. Człowiek rozumny, mając przed oczyma smutny obraz jednostki tragicznie zbuntowanej, utwierdza się tylko we własnych, konformistycznych, lecz przecież z ludzkiego punktu widzenia zrozumiałych poglądach. I tak np. Menelaos w *Ajasie*, który nigdy nie darzy bohatera tytułowego sympatią, a po jego nieudanym zamachu na obu Atrydów traktuje go wręcz jak zbrodniczego ὑβριστής, wygłasza zwrócone przeciw nie żyjącemu już Ajasowi, zawierające przy tym pewne uogólnienie słowa:

> ὅπου δ'ὑβρίζειν δρᾶν θ' ἃ βούλεται παρῇ,
> ταύτην νόμιζε τὴν πόλιν Χρόνῳ ποτὲ
> ἐξ οὐρίων δραμοῦσαν ἐς βυθὸν πεσεῖν[40].

O ile jednak Menelaos wypowiadając tę myśl jest pełen nie ukrywanej nienawiści do Ajasa, o tyle główny przeciwnik naszego bohatera, szczęśliwy posiadacz zbroi Achillesa, Odys, wykazuje o wiele więcej mądrości, zrozumienia i taktu wobec zmarłego. Jest on ponadto najbardziej symptomatycznym u Sofoklesa przykładem postawy „zdroworozsądkowej", nie pozbawionej rysów głębokiego humanizmu. Również i on podziela pogląd, że za wolą bogów wszystko stać się może[41], lecz wnioski, jakie stąd wysnuwa,

---

[39] Tym niemniej czas widzący, a zarazem wszystko osądzający pojawia się jako podmiot działający również w innych tragediach lub ich fragmentach; por. *Oed. Col.*, w. 1453 n.: ὁρᾷ δ' ὁρᾷ ταῦτ' ἀεὶ χρόνος; Fr. 280 N: ὁπάνθ' ὁρῶν καὶ πάντ' ἀκούων/πάντ' ἀναπτύσσει χρόνος; Fr. Adesp. 510 N: ὀξὺ βλέπει γὰρ ὁ χρόνος

[40] Soph. *Aiax*, w. 1081 nn.:

> A tam, gdzie gwałty i swawola władną,
> Wiedz, że te grody po czasie niedługim —
> Miast pewnie płynąć — pochylą się na dno.

[41] Ibid., w. 85.

nie godzą w jego wrogów, a więc w Ajasa, który skądinąd dał za życia dowód, że odrzuca podobne przekonanie[42]. Właśnie z racji akceptowania władzy czasu nad światem i ludźmi Odys przejawia daleko idący, tolerancyjny humanizm. Ulubieniec Ateny współczuje Ajasowi, poczuwając się do ludzkiej solidarności w obliczu klęski zesłanej na niego przez boginię[43].

Bardzo rozpowszechnione w literaturze, a w szczególności w poezji greckiej mniemanie, że życie jest splotem radości i nieszczęść, prowadzi często do konkluzji, że nikogo przed śmiercią nie należy zwać szczęśliwym. W tym kontekście czas kierujący tak różnie losem jednostek urasta do rangi niemal samego przeznaczenia, gdyż jest „początkiem i końcem" wszystkich cierpień ludzkich. Wieńcząca *Edypa króla* myśl:

> θνητὸν ὄντα κείνην τὴν τελευταίαν ἔδει
> ἡμέραν ἐπισκοποῦντα μηδέν' ὀλβίζειν, πρὶν ἂν
> τέρμα τοῦ βίου περάσῃ μηδὲν ἀλγεινὸν παθών[44]

występuje u Sofoklesa szczególnie często, zwłaszcza w tych tragediach, gdzie nagły, tragiczny zwrot (περιπέτεια) w życiu bohatera sprawia, że kontrast pomiędzy minionym szczęściem, a późniejszą klęską staje się niezwykle ostry. Dotyczy to w pierwszym rzędzie *Edypa króla* i *Trachinek*[45].

Skoro powszechna dla człowieka Sofoklesowego zmienność jest czymś naturalnym i wręcz koniecznym, zdawać by się mogło, że wszystko, co ludzkie, powinno się jawić jako kruche i nietrwałe. Świadomość takiego stanu rzeczy wywołuje różne reakcje u jednostek bardziej uwrażliwionych na ból istnienia i przemijania. Przytoczone powyżej na ten temat myśli nie wychodziły od bohatera tragicznego, lecz przedstawiały fatalistyczno-pesymistyczną postawę innych postaci lub też dawały w formie uogólnionej wyraz poglądom przeciętnego Greka. Należy zauważyć, że jeden z rysów charakteru jednostki, decydujący o jej tragizmie, wiąże się ze skrajnie odmiennym od wspomnianego reagowaniem na zmiany, jakie

---

[42] Por. ibid., w. 766 nn.

[43] Por. de Romilly, *o. c.* s. 92. Odnośnie do zachowania się Odysa zauważa autorka: „L'homme reconnaît sa propre faiblesse et son peu de résistance aux caprices du temps, mais il tire de cette idée plus de prudence et de patience".

[44] Soph. *Oed. rex*, w. 1528–1530:

> A więc bacząc na ostatni bytu ludzi kres i dolę,
> Śmiertelnika tu żadnego zwać szczęśliwym nie należy,
> Aż bez ciepień i bez klęski krańców życia nie przebieży.

[45] Zob. *Trach.* w. 1 nn:

> λόγος μὲν ἔστ' ἀρχαῖος ἀνθρώπων φανείς,
> ὡς οὐκ ἂν αἰῶν' ἐκμάθοις βροτῶν, πρὶν ἂν
> θάνῃ τις, οὔτ' εἰ χρηστὸς οὔτ' εἴ τῳ κακός.

Ta sama myśl powtarza się w *Trachinkach*, w. 127 nn. oraz w. 943 nn.; *Oed. rex*, w. 1192 nn.

przynosi czas. Konsekwentnie do końca, to jest do rozwiązania jednoznacznego ze śmiercią lub sytuacją bez dobrego wyjścia pozostaje ona wierna własnemu ἦθος, a zwłaszcza pewnym ideałom wyznaczającym cel i kierunek jej postępowania. Nie słuchając rad bliskich ani Chóru, nie szuka ona w biegu wydarzeń pozytywnych dla siebie ostrzeżeń lub wskazówek, nie wynosi żadnej nauki z działania czasu, gdyż wartości, które świadomie wybrała, są siłą tryumfującą nad nim. W ten sposób rodzi się konflikt pomiędzy działaniem czasu a działaniem człowieka. Ten ostatni, będąc z natury istotą słabą i przemijającą, tym bardziej gdy jest osamotniony, staje się nosicielem idei przerastających go w sposób zasadniczy, gdyż nieśmiertelnych[46]. Ἀμέριος ἄνθρωπος[47] nie akceptuje zmian. O ile jednak jego tragizm wynika w dużej mierze z faktu, że rzeczy zmieniają się w czasie, o tyle jego wielkość wiąże się z tym, w jaki sposób odpowiada on na owe zmiany.

Ajas, broniąc prawa do własnej pohańbionej τιμή, mimo dwuznaczności słów monologu nie zmienia postanowienia i popełnia samobójstwo wywołując bezsilną rozpacz Tekmessy i Chóru.

Antygona przeciwstawia się bezkompromisowo rozkazowi Kreona, gdyż widzi w nim bezduszny symbol władzy reprezentującej prawo państwowe, stojące w jawnej sprzeczności z tym, co powszechnie uważano za ἄγραπτα κἀσφαλῆ θεῶν νόμιμα[48]. Religijne νόμοι stanowią dla niej obowiązek, który spełnia bez wahania nawet wobec perspektywy śmierci[49].

Całe życie Edypa jest przykładem ciągłego dokonywania wyboru na przekór zmianom, jakie przynosi czas. Nie znaczy to oczywiście, że zawsze jest on w pełni świadomy prawdziwego znaczenia własnych czynów. Chęć wykrycia zabójcy Lajosa i ulżenia cierpieniom obywateli prowadzi go do szukania prawdy o sobie samym. Mimo że wydarzenia działają wyraźnie na jego niekorzyść, ujawniając coraz to bardziej kompromitujące go fakty i dowody, Edyp nie schodzi z raz obranej drogi gorączkowego poszukiwania prawdy i nie zwracając uwagi na ostrzeżenia wróżbity[50] oraz na prośby i błagania Jokasty[51] kieruje swoim losem „na własny rachunek". Można zauważyć, że Sofokles daje Edypowi kilkakrotnie „szansę" przystosowania się do biegu wypadków i do strasznych faktów ciążą-

---

[46] Por. na ten temat de Romilly, *o.c.* s. 93.

[47] Zob. Soph. *Ant.* w. 89 n.; Soph. *Aiax*, w. 398–400.

[48] Zob. Soph. *Ant.* w. 452–456. Słowa Chóru zwrócone do Kreona:

A wszelka władza za prawdę ci służy
I nad zmarłymi, i nami, co żyjem
(w. 210 n.).

mają wydźwięk ironiczny, gdyż zmarli nie podlegają ziemskiej władzy.

[49] Por. w. 519. Na temat zakresu semantycznego pojęcia nomos zob. R. Turasiewicz, *W kręgu znaczeniowym pojęcia NOMOS*, Meander XXIX 1974, s. 7–22.

[50] Zob. Soph. *Oed. rex*, w. 328–353.

[51] Zob. ibid., w. 706–724, w. 1060–1072.

cych na jego życiu oraz do „zatuszowania" ich przed osobami z dalszego otoczenia. Poeta przez usta kochającej syna i zarazem męża Jokasty podsuwa mu pewne, mające ich oboje „uratować" sugestie, przypuszczalnie po to, by podkreślić, że Edyp mimo wszystko posiada wolność wyboru (προαίρεσις)i że tragizm dopiero wówczas, gdy jest uświadomiony i akceptowany, zasługuje na to miano.

Końcowa scena samooślepienia mogłaby świadczyć o tym, że nieszczęsny król, poznawszy całą prawdę, poddaje się zrezygnowany zmianom, jakie przynosi potężny czas. Byłaby to jednak interpretacja uproszczona. Edyp akceptuje bieg wydarzeń tylko o tyle, o ile czuje się odpowiedzialny za to, co popełnił, ale nie ma poczucia winy ze względu na okoliczności dokonanych zbrodni. Samooślepienie jest w rzeczywistości wyzwaniem rzuconym przeznaczeniu: bohater buntuje się przeciwko biegowi wydarzeń w tym sensie, że gdyby to od niego zależało, nigdy by do nich nie dopuścił.

Elektra trwająca w miłości do ojca i w pragnieniu pomszczenia jego śmierci wbrew wszelkim przeciwnościom, poświęca swoją młodość i dostatnie życie, byle tylko doprowadzić do spełnienia swoich zamierzeń. Nawet całkowicie osamotniona i opuszczona przez przywiązaną do życia bojaźliwą siostrę Chryzotemidę nie zmienia decyzji i nie upada na duchu. Dzięki pomocy niespodziewanie zjawiającego się Orestesa realizuje plan zemsty na matce i ojczymie. Klitajmestra ginie od miecza własnego syna. Egist, zanim umrze, musi jeszcze wysłuchać złudnych słów dziewczyny:

καὶ δὴ τελεῖται τἀπ' ἐμοῦ. τῷ γὰρ Χρόνῳ
νοῦν ἔσχον, ὥστε συμφέρειν τοῖς κρείσσοσιν[52].

Ironia w nich zawarta odnosi się nie tylko do Egista, ale i do samej idei czasu niosącego naukę dla człowieka.

Ofiarą przeznaczenia, podobnie jak Edyp, jest także Dejanira. Jednak w jej przypadku — brzmi to nieco paradoksalnie — dotyczy ono wielkiego Heraklesa, jej męża, a ona jest tylko narzędziem w ręku Mojry. Najbardziej pasywna wśród tragicznych postaci Sofoklesa poprzez jedyną ważniejszą decyzję, na jaką, nie bez pewnego wahania, samodzielnie się zdobywa, usiłuje odzyskać miłość wiarołomnego męża. Jej postawa wynika z pobudek intuicyjno-obronnych. „Wina" tej kobiety polega na naiwnym zaufaniu biegowi wydarzeń. Jej samobójstwo jest nie tylko ceną, jaką musi zapłacić za tragiczną pomyłkę, ale i symbolem konfliktu zachodzącego pomiędzy nią a otaczającą ją rzeczywistością i jednocześnie próbą dowiedzenia swojej niewinności.

---

[52] Soph. *El.* w. 1464 n.

Dokonam tego, co miałam, bo czasy
Mnie nauczyły, by służyć przedniejszym.

Jak miała pokazać powyższa analiza — czas stanowi dla bohatera tragicznego w chwilach dla niego przełomowych swoiste zagrożenie, a każde przeciwstawienie się jego potężnej i niebezpiecznej mocy prowadzi nieuchronnie do klęski. Z drugiej jednak strony położenie zbytniego nacisku na ten właśnie jego aspekt, ważny niewątpliwie dla lepszego zrozumienia istoty tragizmu, mogłoby spowodować pominięcie tak znamiennej cechy czasu, jaką stanowi jego niezaprzeczalny obiektywizm. Będąc nie tylko „najwyższym sędzią", ale i „wszechwidzącym świadkiem", pozwala on człowiekowi na postępowanie zgodne z jego wolą i wolnym wyborem pozostawiając sobie jednocześnie naturalne prawo do oceny zarówno tego, co dobre, jak i tego, co złe[53]. Ta myśl, że czas ukazuje prawdę końcową, jest zresztą dość powszechna w greckiej poezji[54]. Ten sam czas, który działa na niekorzyść Edypa, w ostatecznym rozrachunku musi w nim uznać jednostkę szlachetną i nieprzeciętną. W trakcie poszukiwań zabójcy Lajosa, nie zawsze zmierzających we właściwym kierunku, podejrzenie króla Teb pada nieoczekiwanie na tajemniczo i niemal dwuznacznie zachowującego się Terezjasza, jak również na potencjalnego pretendenta do tronu — Kreona. Wówczas ten ostatni, odpierając niesłuszne zarzuty, mówi:

ἀλλ' ἐν χρόνῳ γνώσει τάδ' ἀσφαλῶς, ἐπεὶ
χρόνος δίκαιον ἄνδρα δείκνυσιν μόνος,
κακὸν δὲ κἂν ἐν ἡμέρᾳ γνοίης μιᾷ[55].

Choć niewątpliwie słowa te odnosi Kreon do siebie, tym niemniej wypowiedziana myśl nabiera uniwersalnego charakteru. Również i Edyp zasługuje w pełni na miano δίκαιος ἀνήρ i mimo że końcowy fragment tragedii przedstawia go jako przeklętego przez bogów nieszczęśnika, to jednak jego późniejsza rehabilitacja w *Edypie w Kolonos* i zapowiedź wyniesienia go po śmierci do rangi herosa stanowią z perspektywy czasu ustępstwo na rzecz obiektywizmu. Podobny wydźwięk ma decyzja oddania pośmiertnego hołdu Ajasowi, którą Odys, jego dawny wróg, tak gorąco popiera, powołując się na prawo boskie wobec nieustępliwych Atrydów:

Pierwszym on mężem po jednym Achillu.
A więc byś zhańbił człowieka niesłusznie
I tym nie jego umniejszył, lecz prawa
Boże. Niegodziwe, byś dzielnych ohydził
Po zgonie, choćbyś ich wprzód nienawidził[56].

---

[53] Por. np. Fr. 832N:
πάντ' ἐκκαλύπτων ὁ χρόνος εἰς φῶς ἄγει.

[54] Por. Solon, Fr. 8, Teognis, w. 967; Pindar, *Ol.* I, w. 34—35, *Ol.* X, w. 53—55.

[55] Soph. *Oed. rex*, w. 613—615:
Poznasz to z czasem stanowczo, albowiem
Cnocie czas jeden świadectwo wystawi,
A złość nieprawych dzień jeden wyjawi.

[56] Soph. ***Aiax***, w. 1430 nn.

Przeświadczenie o słuszności własnego postępowania ma również Antygona (ὅσια πανουργήσασ', w. 73), przewidująca swoją pośmiertną sławę płynącą z działania zgodnego z wolą nieśmiertelnych bogów[57]. Nie mniej od niej bezkompromisowa i heroiczna w swoim zaślepieniu matkobójczyni Elektra spodziewa się, że czas doda blasku jej krwawym czynom dokonanym w imię idei[58]. Nawet Dejanira, umierając z przekleństwem męża i syna, przynajmniej w oczach tego ostatniego znajduje pośmiertne współczucie:

τῆς μητρὸς ἥκω τῆς ἐμῆς φράσων ἐν οἷς
νῦν ἔστιν ὡς θ' ἥμαρτεν οὐχ ἑκουσία[59].

Kończąc powyższe rozważania można stwierdzić, że określone funkcje, jakie czas pełni w dziele Sofoklesa, składają się na pewną konsekwentną całość, a ogniwem spajającym je jest bohater tragiczny. Antropologiczna koncepcja czasu rzutuje na pewne inne ważne kwestie nierozerwalnie związane z tą postacią, jak np. problem tragizmu. Staraliśmy się między innymi wykazać, że te wśród zmian dotyczących losu protagonisty, których charakter jest jednoznacznie negatywny, przedstawiają się jako kara czasu-sędziego i władcy za popełnioną winę (ἁμαρτία). Z kolei pasywne i pełne rezygnacji wobec fatalizmu i determinizmu losu otoczenie bohatera utożsamia czas często z przeznaczeniem. Wobec tego jednostka, przeciwstawiając się jego zmianom, pozostającym w sprzeczności z ponadczasowym aspektem wartości, w które wierzy, popada w konflikt tragiczny z samym przeznaczeniem. Jako ἁμέριος ἄνθρωπος popełnia zdecydowanie ὕβρις, natomiast konflikt zachodzący początkowo tylko pomiędzy jego śmiertelną naturą ludzką a aspiracjami o charakterze uniwersalnym, przybiera stopniowo rozmiary konfliktu totalnego pomiędzy życiem a przeznaczeniem, człowiekiem a bóstwem. Sofokles, podobnie jak przed nim np. Pindar[60], twierdzi, że bogowie nie podlegają zmianom czasu. Tak samo nie mogą im podlegać wartości wypływające z ἀρετή Ajasa, Edypa, Dejaniry, Antygony i Elektry. Εἰς ἀεί czas potwierdza poddane tragicznej próbie ideały heroicznych jednostek.

Kraków

---

[57] Soph. *Ant.* w. 74 n.:
/.../ πλείων χρόνος
ὃν δεῖ μ' ἀρέσκειν τοῖς κάτω τῶν ἐνθάδε.

[58] Soph. *El.* w. 984 n.:
τοιαῦτά τοι νὼ πᾶς τις ἐξερεῖ βροτῶν,
ζώσαιν θανούσαιν θ' ὥστε μὴ ἐκλιπεῖν κλέος.

[59] Soph. *Trach.*, w. 1122n:
O matki chciałbym ci powiedzieć losie
I jako ona zbłądziła wbrew woli.

[60] Por. *Ol.* 2, w. 33 nn; *Pyth.* 3, w. 107; 4, w. 291; 12, w. 28nn.

LA VISION ANTHROPOLOGIQUE DU TEMPS CHEZ SOPHOCLE

Résumé

Dans nos réflexions développées autour du problème du temps dans l'oeuvre de Sophocle, celui-ci est présenté comme une catégorie anthropologique, à savoir, une idée de caractère existentiel, et non comme un element structural de la tragédie. Nous avons choisi la tragédie parce que, à notre avis, il s'agit du genre littéraire le plus étroitement lié avec le temps. Le tragique, en effet, en parlant d'une manière générale, joue sur le contraste entre "avant" et "après", et, plus ce contraste est grand, plus tragique est l'événement. Le choix de Sophocle n'est pas casuel mais dicté par l'opinion qu' il y existe certain rapport entre sa pensée philosophique, éthique, avant tout, et des expressions qui illustrent diverses fonctions du temps dans son oeuvre. Il faut, tout d' abord, souligner que le temps (χρόνος) possède chez Sophocle une autonomie plus importante que celle dont il jouit dans le théâtre de son grand prédécesseur, Eschile, où il existe un lien assez étroit entre les deux idéés: le temps et la justice divine. Le temps, à savoir, apporte une leçon (πάθει μάθος) au héros tragique et ainsi il devient le moyen par lequel s'accomplit la justice divine (par exemple, Xerxes dans *Perses* reconnaît avec le temps sa hybris).

Avant d'approfondir notre sujet, il faut préciser la position que χρόνος occupe dans la tradition culturelle grecque. Dans la pensée religieuse primitive, il n'y a pas de place pour le temps qui n'est pas encore un personnage mythologique. Dans les poèmes homériques, il n'apparaît jamais comme sujet, mais concerne toujours des événements et des circonstances, et ce sont les événements qui le déterminent. Plus tard, dans certaines cosmogonies orphiques du sixième siècle avant J.-C., apparaissent les premières tendances de personnification de cette notion qui prend une forme divine. Phérécyde de Syros, un des premiers prosateurs orphiques, faisait de Chronos un principe éternel sans origine: Ζὰς μὲν καὶ Χρόνος ἦσαν ἀεὶ καὶ Χθονίη (fr. B1).

Le développement d'une mythologie autour de Chronos correspond, d'après J.P. Vernant, à une période de difficultés et d'inquiétude quant à la représentation du temps et à la crise d'un devenir cyclique, qui "s'ouvre dans le monde grec vers le septième siècle, au moment où se manifeste, avec la naissance de la poèsie lyrique, une nouvelle image de l'homme" (*Mito e pensiero presso i Greci*, p. 115).

La conception cyclique di temps, qui insiste sur la succession des générations humaines "qui se renouvellent les unes dans les autres grâce à une circulation incessante entre morts et vivants" (ibid.) ne répond plus aux exigences de la nouvelle philosophie qui se réfère, par contre, aux conséquences que la fuite du temps produit sur tout individu. Une telle conception linéaire du temps s'affirme et prend corps, en dehors des poètes lyriques, précisément dans la tragédie.

Chez Sophocle, Χρόνος constitue pour le sujet agissant l'objet de pensées, jugements, sentiments etc.... Quelquefois, néanmoins, il sert de fond ou de cause à des événements et, dans ce cas-là, il assume un caractère plus objectif. Pour notre poète, le temps possède déux traits fondamentaux qu'ensuite, nous retrouvons dans la théorie du temps d'Aristote: il est un être, non autonome qui n'est pas éloigné de la réalité matérielle sur laquelle il agit et exerce une influence. Sophocle le traite comme une créature qui par sa seule présence produit un effet déterminé, par exemple, la modification des idées chez le héros tragique. Cette fonction du temps apparaît très nettement dans *Aiax* et concerne le changement de comportement du héros envers les Atrides, ses ennemis (v. 646 et suivants).

Les altérations qu'apporte le temps ne se limitent pas, cependant, à la sphère morale mais, bien au contraire, s'étendent à tous les aspects de la vie de l'individu. Dans une scène où le choeur essaye de consoler Electre de son misérable destin, il lui fait

surtout rmarquer que la transformation incessante des choses, due au temps, constitue un des principes de la condition humaine parce que Χρόνος est εὐμαρὴς θεός (cf. *El.* v. 179 – 184).

Toutefois l'action du temps implacable ne produit pas toujorus des résultats positifs. La tragédie, en effet, est le genre par excellence où le protagoniste tombe εἰς τὴν δυστυχίαν (...)δι' ἁμαρτίαν τινά (Aristot. *Poét.* 13, 1453a, 9 – 10). Le détour tragique dans la vie de l'individu est l'effet d'une erreur tragique (ἁμαρτία) par lequel on comprend une action voulue de la part du protagoniste mais tout à fait privée de mauvaises intentions qui le conduit à la ruine. Les héros Sophocléens transgressent les limites imposées à la nature humaine et c'est ainsi qu'ils perdent sofrosyne et deviennent ὑβριστεῖς. Mais c'est exactement dans la souffrance que se révèle la grandeur de leurs idéaux.

Aiax est, sans doute, un des personnages les plus tragiques et les plus conscients de sa propre condition sans issue positive. Il a failli se venger sur les Atrides qui lui ont refusé le droit à la τιμή, l'idéal le plus élevé du Grec de l'époque homérique. Par son erreur tragique il ne fait que redoubler son infamie au lieu de l'effacer. Le Choeur l'appelle χρόνῳ στερεόφρων, parce qu'inflexible, il conserve son ethos, incapable de se soumettre au cours des événements.

La défaite du héros Sophocléen est, donc, toujours précédée de quelque "faute". Le temps, alors, assume le rôle d'un juge toutpuissant, parce qu'il n'ya aucun appel de sa sentence. Cette fonction se manifeste d'une façon particulièrement cohérente dans *Oedipe-Roi*, où on lit, entre-autres: ἐφηῦρέ σ' ἄκονθ' ὁ πάνθ' ὁρῶν Χρόνος (v. 1213).

La cruelle objectivité du temps-juge constitue, en effet, une force hostile aux personnages d'Oedipe, Antigone, Aiax, Déjanire. Le Χρόνος qui ὀξὺ βλέπει (fr. A 510 N) détruit qui n'accepte pas de limites à sa propre liberté, même si les idéaux qu'il défend apparaissent comme nobles. Cela nous pousse à conclure que l'action du temps accentue le fatalisme et le déterminisme de la vie humaine. L'homme moyen (réprésenté chez Sophocle par des personnages qui entourent le héros tragique), conscient que personne avant de mourir ne peut être appelé "heureux", cède passif au destin et accepte l'incertitude de son sort. Une telle attitude est, par contre, tout à fait étrangère aux grands individus Sophocléens. Eux, ils n'apprennent rien à mesure que" le temps passe", ils ne cherchent dans le cours des événements, ni avertissements ni indications, parce qu'ils croient que leurs idéaux triomphent du temps. Et c'est ainsi que naît alors le conflit entre l'action du temps et celle de l'homme.

Pour mieux illustrer ce conflit, nous nous référons, entre-autre, à Oedipe. Sa vie est pleine de choix qui, à la fin, se retournent contre lui. Evidemment, pas toujours, spécialement au début, Oedipe est conscient de la signification exacte que prennent ses actions. La volonté de trouver à tout prix l'assassin de Laios le conduit à la découverte d'une vérité terrifiante. A mesure que le temps met en lumière de plus en plus des faits compromettants pour lui, Oedipe, impassible, continue ses recherches ne prêtant aucune attention aux paroles de Tirésias et aux supplications de Jocaste. Il repousse la possibilité de se retirer du jeux qui devient une lutte de caractère existentiel. La scène finale où il se rend aveugle peut être interprétée comme un défi porté au cours des événements qui l'ont mené à accomplir des actions terribles, entendant par là que si le cours des événements avait dépendu de lui, il l'aurait dirigé différemment.

Jusqu'à maintenent, nous avons vu comment le temps punit chaque manifestation par laquelle l'homme tente de s'opposer à son action. A la fin, toutefois, son indéniable objectivité fait que tout ce qui est noble et grand doit triompher. Chronos est donc non seulement le juge tout puissant mais aussi le témoin qui observe et enregistre chaque chose. En effet: Χρόνος δίκαιον ἄνδρα δείκνυσιν μόνος (*Oed. rex*, v. 614).

Et telle est la fonction du temps dont nous avons fait le dernier point de notre article dans lequel Χρόνος était présent en tant que catégorie anthropoloqique, strictement liée au héros tragique.

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

KTEZJASZ Z KNIDOS A WSPÓŁCZESNA ORIENTALISTYKA

Napisał

KRZYSZTOF GŁOMBIOWSKI

Z wielkim zainteresowaniem i zadowoleniem powitałem pojawienie się w „Eos" dwóch artykułów S. Zawadzkiego[1], zawierających analizę *Assyriaká* i *Persiká* Ktezjasza z punktu widzenia współczesnego stanu badań orientalistycznych. Dodatkową satysfakcję sprawił mi fakt, że to właśnie monografia o Ktezjaszu mego autorstwa[2] sprowokowała niejako S. Zawadzkiego, orientalistę-asyriologa, do zabrania głosu na ten temat. Być może, artykuły te przerwą, jak to sugeruje zresztą sam S. Zawadzki[3], zmowę milczenia w nauce polskiej nie tylko wokół Ktezjasza, ale i innych antycznych historyków Starożytnego Wschodu, i doczekamy się nowych wydań, m.in. i Herodota, z fachowymi komentarzami opracowanymi przez orientalistów.

Postulat taki jest dzisiaj nieodzowny, ponieważ przy tak znacznym postępie badań w ostatnich dziesięcioleciach relacje historiografów greckich o Wschodzie może zinterpretować w sposób w pełni kompetentny jedynie orientalista, a nie sprosta temu zadaniu ani filolog klasyczny, ani historyk starożytności. Niestety, jak dotychczas, ani polska, ani światowa orientalistyka nie dostarczyły zbyt wielu dzieł, w których zostałaby dokonana kompleksowa weryfikacja i ocena z punktu widzenia współczesnej nauki wartości historycznej tekstów pisarzy starożytnych dotyczących dziejów i kultury Wschodu. Takiemu stanowi rzeczy nie ma się co zbytnio dziwić, ponieważ oryginalne źródła orientalne już w drugiej połowie XIX wieku zdystansowały niemal całkowicie wiadomości historyków antycznych o dziejach Starożytnego Wschodu i od tej pory problemy

---

[1] S. Zawadzki, *„Assyriaká" Ktezjasza z Knidos w świetle badań orientalistycznych*, Eos LXXI 1983, s. 215–242; tenże, *Z badań nad dziejami Medii i Persji w świetle „Persiká" Ktezjasza z Knidos*, Eos LXXII 1984, s. 45–57.

[2] K. Głombiowski, *Ktezjasz z Knidos, grecki historyk perskiej monarchii Achemenidów*, Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Gdańskiego, Rozprawy i Monografie 24, Gdańsk 1981, s. 396.

[3] Zawadzki, *Z badań* ..., s. 57.

związane z interpretacją tekstów autorów starożytnych i kwestia ich wiarygodności historycznej straciły dla orientalistów na aktualności i znaczeniu. Podobnie i dzisiaj narastający z roku na rok świeży materiał źródłowy, zwłaszcza w postaci tekstów klinowych, dostarcza coraz to nowych problemów badawczych i nie pozostawia ani czasu, ani miejsca, chyba że sporadycznie i marginalnie, na zajmowanie się oceną wartości informacji i przekazów antycznych historiografów o Wschodzie.

Orientaliści nie kwapią się więc zbytnio do podjęcia tego zadania, a bez merytorycznego przygotowania, bez bezpośredniego sięgnięcia do źródeł orientalnych, bez analizy tekstów klinowych nie jest możliwe, jak słusznie podkreśla S. Zawadzki[4], nowe, pogłębione spojrzenie na spuściznę pisarzy greckich, w tym i Ktezjasza, i ocenę jej wartości historycznej.

Cóż ma więc zrobić w tej sytuacji pozostawiony sam sobie badacz historiografii greckiej, który prócz weryfikacji stanu zachowania i przekazu tekstu danego dzieła powinien dokonać również oceny nie tylko wartości literackiej, ale i historycznej analizowanego dorobku starożytnego pisarza. Oczywiście byłoby najlepiej, gdyby tenże badacz sam posiadał przygotowanie orientalistyczne, co jest rzadko, zwłaszcza w naszych warunkach, możliwe, w dodatku w wielu wypadkach taki badacz musiałby opanować zakres kilku specjalności filologii orientalnej, ponieważ przekazy historyków greckich o Wschodzie dotyczą często wielu kręgów kulturowych cywilizacji orientalnej. Tak więc, żeby w pełni sprostać swemu zadaniu, autor monografii o Ktezjaszu powinien być jednocześnie filologiem klasycznym i historykiem starożytności, a także asyriologiem, iranistą i indologiem. Wiadomo, że jest to założenie w praktyce niemożliwe lub bardzo trudne do spełnienia, jeśli wręcz nie ma charakteru absurdalnego. Toteż nieuniknione staje się w takim wypadku czerpanie wiadomości z drugiej ręki, tj. sięganie do opracowań typu syntetyzującego, monograficznego, jak i do tekstów podstawowych, najważniejszych źródeł orientalnych w przekładzie z języków oryginalnych, przy czym nie jest to bynajmniej, jak mogłoby się zdawać, metoda prosta do zastosowania i przysłowiowe pójście na łatwiznę, ponieważ współczesne syntezy pióra orientalistów bardzo rzadko zawierają jakiekolwiek odniesienia do autorów klasycznych, a poza tym istnieje niewielka ilość szerzej dostępnych wydań zbiorów orientalnych tekstów źródłowych.

Interpretator dzieł Ktezjasza, czy innego historyka starożytnego piszącego o Wschodzie, nie jest natomiast w stanie, gdyby nawet mógł do nich bez przeszkód dotrzeć, zapoznać się z ogromem publikacji ukazujących się corocznie w dziesiątkach, jeśli nie setkach, fachowych czasopism orientalistycznych i śledzić na bieżąco toczącą się w nich dyskusję naukową na określony temat. Owszem, interpretator spuścizny Ktezjasza powinien w miarę możliwości przestudiować całą dostępną mu literaturę

Tenże, „*Assyriaká*" ..., s. 217.

przedmiotu, łącznie z artykułami i drobnymi przyczynkami w czasopismach specjalistycznych, ale dotyczącą interesującego go pisarza, epoki historycznej i okresu literackiego, w jakim tenże pisarz działał, a także całej tradycji przekazu antycznego dzieła. Autor monografii o Ktezjaszu nie ma jednak obowiązku w równym stopniu znać, współczesnej choćby, literatury naukowej z zakresu asyriologii, iranistyki czy indologii i świeżo odkrywanych, odczytywanych i tłumaczonych tekstów źródłowych z tych dziedzin. Wystarczy, moim zdaniem, w zupełności, jeśli poprzestanie na przyswojeniu sobie opracowań ogólnych, podsumowujących wyniki badań za dany okres w określonej dziedzinie.

Zgodnie z tym właśnie założeniem postępowałem przygotowując monografię o Ktezjaszu. Starałem się mianowicie w analizach wstępnych poszczególnych partii dzieła Ktezjasza pokazać najbardziej cenne w mym odczuciu i reprezentatywne dla danego okresu badawczego poglądy i oceny historycznej wartości przekazu Ktezjasza w nauce nowożytnej na przestrzeni ostatniego stulecia, w komentarzu zaś do tekstu uwzględnić w miarę możliwości aktualny stan badań, ale zasadniczo w takim zakresie, w jakim znajduje on swe odzwierciedlenie w opracowaniach typu syntetycznego. Ponieważ jednak w monografiach dotyczących dziejów Asyrii, Babilonii, Medii, Persji czy Indii współcześni orientaliści i historycy Starożytnego Wschodu z rzadka tylko odwołują się do źródeł klasycznych, a Ktezjasza z reguły ignorują, musiałem i tak sięgnąć do prac drobniejszych i do artykułów w czasopismach specjalistycznych, przy czym koncentrowałem mą uwagę na takich rozprawach, które bezpośrednio do dzieła Ktezjasza nawiązywały, jak prace A. Śmieszka, L. Piotrowicza, G. Goossensa czy J. M. Bigwooda[5]. Natomiast rzeczywiście, jak to podkreśla S. Zawadzki w omówieniu mej pracy[6], nie mogłem uwzględnić artykułów rozsianych w czasopismach orientalistycznych i historycznych z przełomu lat sześćdziesiątych i siedemdziesiątych i śledzić toczącej się na ich łamach dyskusji naukowej.

Pracę moją redagowałem w drugiej połowie lat siedemdziesiątych i za podsumowanie badań orientalistycznych i historycznych do tego czasu przyjąłem dzieło F. W. Königa[7]. Nie jest ono wprawdzie pełną monografią o Ktezjaszu, ale zawiera obszerny komentarz historyczny do tekstu *Persiká*, i to pióra wybitnego orientalisty, autora szeregu znanych prac z dziejów starożytnego Elamu i Iranu. Dzieło Königa jest poza tym

---

[5] A. Śmieszek, *Geneza podania greckiego o Memmonie, królu Etiopów*, Kraków 1926, s. 70; L. Piotrowicz, *Upadek Asyrii w świetle nowo odkrytej kroniki babilońskiej*, Kraków 1928, s. 79; G. Goossens, *L'histoire d'Assyrie de Ctésias*, L'Antiquite Classique IX 1940, s. 44; I. M. Bigwood, *Ctesias Account of the Revolt of Inarus*, Phoenix XXX 1976.

[6] Zawadzki, „*Assyriaká*" ..., s. 217 n.

[7] F. W. König, *Die Persiká des Ktesias von Knidos*, Archiv für Orientforschung, Beiheft XVIII 1972, s. 203.

jedyną, jak dotychczas, w nauce nowożytnej pełną interpretacją historyczną *Persiká*, dokonaną przez orientalistę. Oczywiście można się zgodzić z S. Zawadzkim[8], że wiele poglądów Königa, wyrażanych również w jego wcześniejszych dziełach, ma charakter kontrowersyjny. Ale jest to sytuacja częsta w wypadku uczonych wybitnych, mających z natury rzeczy skłonność do formułowania śmiałych sądów i nowatorskich rozwiązań, nie zawsze znajdujących, przynajmniej na danym etapie badań, pełne potwierdzenie w źródłach. W nauce polskiej klasycznym reprezentantem podobnych skłonności był np. Tadeusz Zieliński.

Dlatego też nie podzielałbym nader krytycznej opinii o ostatniej pracy Königa wyrażonej przez J. M. Bigwooda czy M. W. Stolpera[9]. Bez względu bowiem na stosunek niektórych orientalistów do wyników badań Königa nie ulega wątpliwości, że praca tego uczonego o Ktezjaszu przynosi zupełnie nową, pogłębioną ocenę wartości historycznej *Persiká* i stanowi w ogóle przełom w nowożytnych badaniach nad spuścizną lekarza z Knidos. I nawet jeśli w pracy Königa są błędy i przeoczenia, czy też niektóre sądy mogą mieć zbyt ryzykowny, czy czasem wręcz sensacyjny wydźwięk, to nie zmienia to faktu, że we współczesnej monografii o Ktezjaszu praca ta z uwagi na swój wyjątkowy charakter musi być szeroko uwzględniona. Tymczasem S. Zawadzki czyni mi zarzut, że pracę Königa wykorzystałem jako podstawę mego komentarza do tekstu Ktezjasza[10].

Nie mogłem przecież postąpić inaczej, jeśli chciałem w przygotowywanej monografii o Ktezjaszu odzwierciedlić w miarę możliwości stan badań orientalistycznych i historycznych z początku lat siedemdziesiątych, bo takie założenie na użytek mej pracy było wówczas zupełnie wystarczające. Oczywiście, nie jestem orientalistą, jak to podkreśla S. Zawadzki[11], i nie byłem w stanie prowadzić dyskusji z Königiem w kwestii takiej czy innej interpretacji źródeł orientalnych, wręcz przeciwnie, w tych sprawach zdałem się całkowicie na autorytet wielkiego uczonego, podałem natomiast w wątpliwość niektóre poglądy Königa dotyczące tradycji przekazu dzieła Ktezjasza w starożytności. Nie będę ukrywał, że dzieło Königa wywarło wówczas na mnie wielkie wrażenie, ponieważ w zasadniczy sposób potwierdzało słuszność idei przewodniej mej pracy, a mianowicie, że Ktezjasz jako historyk i pisarz był pod wieloma względami niesłusznie lekceważony przez naukę nowożytną.

A dzisiaj nie ulega już wątpliwości, że dzieło Königa, niezależnie od swoich braków, stanowiło ważny etap na drodze rehabilitacji dzieła Ktezjasza jako źródła historycznego. U schyłku lat siedemdziesiątych wiarygodność Ktezjasza jako historyka została pośrednio potwierdzona

---

[8] Zawadzki, „*Assyriaká*" ..., s. 218.
[9] Tamże, s. 218, uw. 6.
[10] Tamże, s. 218.
[11] Tamże, s. 217.

w pracy J. Wiesehöfera[12], który wykazał, że Cyrus w przeciwieństwie do Dariusza nie pochodził z rodu Achemenidów. Zakwestionowanie przez Wiesehöfera prawdziwości ogólnie przyjętej w nauce tablicy genealogicznej rodu Achemenidów ukazało w zupełnie innym świetle zapoczątkowaną właśnie przez Ktezjasza, a przekazaną przez większość historyków starożytnych (z wyjątkiem Herodota) tradycję, że Cyrus nie był Achemenidą. Wprawdzie J. M. Bigwood potwierdził w swych szeroko udokumentowanych artykułach wcześniejsze ustalenia badaczy historiografii greckiej, że tradycja Ktezjasza o wojnach grecko-perskich czy powstaniu Inarosa w Egipcie ustępuje pod wieloma względami tradycji przekazanej przez Herodota i Tukidydesa i zabarwiona jest specyficznymi cechami sztuki pisarskiej Ktezjasza (dramatyzm, patetyczność, sensacyjność)[13], to jednak badania orientalistyczne ostatnich kilkunastu lat pozwoliły uznać za wartościowe wiele wątków z przekazanej przez Ktezjasza tradycji wschodniej, jak potwierdza to wielokrotnie sam S. Zawadzki w swych artykułach na łamach „Eos".

Chociaż więc na podstawie nowo odkrytych tekstów klinowych (stela Tell al Rimah) i w wyniku reinterpretacji znanych wcześniej dokumentów zakwestionowano formalną regencję historycznej Semiramidy (Sammuramat), to nie straciła na aktualności koncepcja Königa, że u podstaw legendy o Semiramidzie legły postacie dwóch asyryjskich królowych — Sammuramat i Naqîa-Zakutu, którym przypisano następnie czyny najwybitniejszych władców Asyrii ze schyłku VIII i z VII wieku p.n.e. Bardzo trafnie, moim zdaniem, wskazuje S. Zawadzki na Babilon jako na miejsce ostatecznego ukształtowania się legendy o Semiramidzie[14]. Również treść dwóch omawianych przez S. Zawadzkiego listów nowoasyryjskich (ABL 473 i ABL 1091) świadczy, że w Ktezjaszowej historii Semiramidy pobrzmiewają dalekie echa rzeczywistych wydarzeń z dziejów Asyrii[15]. Na szczególną uwagę zasługuje zwłaszcza drugi z wymienionych listów, który w poprawionej interpretacji rzuca nowe światło na okoliczności zawiązania spisku na życie Senacheryba i zamordowania tego władcy, a już König ustalił, że w Ktezjaszowym opisie zgonu Semiramidy tkwią dane o śmierci Senacheryba, zamordowanego przez swoich synów. Treść tego listu dowodzi także, jak to szczegółowo wykazał S. Zawadzki[16], że relacja Ktezjasza o okolicznościach śmierci Semiramidy (= Senacheryba) w większości jest zgodna z rzeczywistymi faktami historycznymi, ale, co trzeba podkreślić, relacja Ktezjasza w wersji zachowanej u Mikołaja z Damaszku, a nie u Diodora. S. Zawadzki niepotrzebnie jednak, moim zdaniem,

---

[12] J. Wiesehöfer, *Der Aufstand Gaumātas und die Anfänge Dareios' I*, Bonn 1978.

[13] Bigwood, *o.c.* s. 1–25; tenże, *Ctesias as Historian of the Persian Wars*, Phoenix XXXII 1978, s. 19–41.

[14] Zawadzki, *„Assyriaká"* ..., s. 219–226.

[15] Tamże, s. 227 nn.

[16] Tamże, s. 230 nn.

oddziela, a nawet przeciwstawia obydwie wersje przyjmując, że tylko odpowiedni fragment Diodora jest wyciągiem z Ktezjasza, natomiast relacja Mikołaja, różniąca się całkowicie od wersji Diodora, musi pochodzić nie od Ktezjasza, lecz z jakiegoś innego źródła[17]. Pomijając już fakt, że *Persiká* Ktezjasza uznawane są za pośrednie lub bezpośrednie źródło pięciu fragmentów dzieła Mikołaja z Damaszku przez wszystkich badaczy historiografii greckiej, to wydaje mi się, że rekonstrukcja pełnego opisu okoliczności śmierci Semiramidy w oryginalnym dziele Ktezjasza, jaką dałem w mej pracy, rozwiązuje cały problem[18].

W dziele Ktezjasza znajdowało się, moim zdaniem, kilka wersji opowieści o schyłku panowania Semiramidy, podobnie jak o jej pochodzeniu i dzieciństwie. Z całego bogactwa różnych wariantów zarejestrowanej przez Ktezjasza wschodniej legendy o śmierci Semiramidy pozostało u Diodora kilka suchych zdań, które absolutnie nie mogą oddać w pełni tego, o czym pisał Ktezjasz w *Persiká*. Nie należy więc, jak sądzę, odbierać Ktezjaszowi wartościowej z punktu widzenia historycznego tradycji zachowanej u Mikołaja z Damaszku.

S. Zawadzki aprobuje także koncepcję Königa, że prototypem Ktezjaszowego Ninosa był Sargon II, koryguje ją jednak w bardzo interesujący sposób w odniesieniu do Ktezjaszowej relacji o armeńskiej wyprawie Ninosa, identyfikowanej przez Königa z wyprawą Sargona przeciwko Urartu w 714 r. p.n.e.[19] Przekaz Ktezjasza o kampanii wojennej Ninosa w Armenii jest, zdaniem S. Zawadzkiego, zarówno odbiciem stosunków politycznych Asyrii z pogranicznym państewkiem Musasir bezpośrednio sprzed roku 714 p.n.e., jak i stosunków Asyrii z Urartu z drugiej połowy VII w.p.n.e., nie mniej jednak ważny jest sam fakt odnotowania przez Ktezjasza wyprawy Ninosa (= Sargona II) przeciwko Urartu[20].

Również Ktezjaszowy obraz Sardanapala, ostatniego zniewieściałego władcy Asyrii, identyfikowanego z Aszurbanipalem, znajduje, jak dowodzi S. Zawadzki, swoje uzasadnienie tak w tradycji jońskiej, jak i perskiej, a na ukształtowanie się jednej i drugiej wpłynęły oprócz rzeczywistych błędów w polityce zagranicznej i wewnętrznej popełnionych przez Aszurbanipala autentyczne cechy osobowości tego władcy[21].

Dla oceny wreszcie Ktezjasza jako historyka niebagatelne znaczenie mają ustalenia S. Zawadzkiego[22], że mimo iż Ktezjasz wiedział niewątpliwie o istnieniu niepodległej Babilonii po upadku Asyrii, to świadomie pominął ten fakt w swym dziele, ponieważ nie odpowiadał on przyjętej w *Persiká* ogólnej koncepcji dziejów Wschodu — *translatio imperii*. W ujęciu

---

[17] Tamże, s. 231 n.
[18] Głombiowski, *o.c.* s. 129 nn.
[19] Zawadzki, „*Assyriaká*" ..., s. 232 nn.
[20] Tamże, s. 234—238.
[21] Tamże, s. 239—241.
[22] Zawadzki, *Z badań* ..., s. 48—51.

Ktezjasza Babilonia pozostawała więc do czasów Cyrusa satrapią medyjską, wolną od płacenia podatków.

S. Zawadzki wskazuje również na drugie — mezopotamskie, obok medyjskiego źródło przekazanej przez Ktezjasza legendy o pochodzeniu Cyrusa, jest nim tzw. legenda Sargona Akadyjskiego, stworzona w rzeczywistości dopiero w czasach Sargona II w celach propagandowych, by uzasadnić legalność rządów tego władcy [23]. Po zdobyciu Babilonii przez Cyrusa w 539 r.p.n.e. nowa wersja tej legendy, w której Cyrus zastąpił Sargona, miała z kolei zalegalizować władzę Cyrusa nad Babilonią. Środowisko medyjskie w Babilonii nadało następnie, jak dowodzi S. Zawadzki [24], „legendzie Cyrusa" wydźwięk antycyrusowski i antyperski, zabarwiło ją kolorytem medyjsko-perskim i w tej postaci zetknął się z tą legendą Ktezjasz w czasie swego pobytu w Babilonie. Osobiście nie mogę się jednak zgodzić ze stwierdzeniem S. Zawadzkiego, że wersja babilońska „legendy Cyrusa" „nie miała oczywiście nic wspólnego z dziejami medyjsko-perskimi" [25]. Jak wyobrazić sobie zatem praktycznie sposób wprowadzenia przez kapłanów babilońskich postaci Cyrusa do miejscowej tradycji? Przecież nie ukrywali chyba jego perskiego pochodzenia, jak nie ukrywa tego pochodzenia proklamacja Cyrusa do Babilończyków wydana po zajęciu miasta, a zachowana na tzw. Cylindrze Cyrusa, pełniąca rolę propagandowego obwieszczenia, w którym Cyrus uzasadnia swe prawo do tronu w Babilonie. Dokonując przekształcenia pierwotnej „legendy Sargona" w „legendę Cyrusa" kapłani nie mogli poprzestać jedynie na zmianie imienia głównego bohatera, lecz musieli osadzić wydarzenia tak w środowisku perskim, jak i na dworze medyjskim, który był widownią „kariery" Cyrusa i miejscem, gdzie sięgnął on po władzę królewską. Jeśli chciało się bowiem w odpowiedni sposób wysławić postać Cyrusa, nie można było pominąć jego zwycięstwa nad Medami, a w ten sposób dawna „legenda Sargona" musiała zostać powiązana ze stosunkami medyjsko-perskimi. Nie znaczy to oczywiście, że Medowie nie mogli uzupełnić babilońskiej wersji „legendy Cyrusa" o dalsze szczegóły (idealizacja Astiagesa, przypisanie Cyrusowi pochodzenia z plemienia Mardów) i nadać jej antyperskiego wydźwięku, choć równie dobrze taki wydźwięk mogli nadać legendzie sami Babilończycy w miarę wzrostu w Babilonii wrogich nastrojów wobec Persów za panowania Dariusza i Kserksesa, a nie wykluczone, że w legendzie znalazły swoje odbicie antyperskie nastroje zarówno Medów, jak i Babilończyków.

Sądzę więc, że można odwrócić niejako konkluzję S. Zawadzkiego i stwierdzić, że w ludowej tradycji Mezopotamii przetrwała do czasów Ktezjasza jedna i ta sama wersja „legendy Cyrusa", która ulegała jednak

---

[23] Tamże, s. 51—54.
[24] Tamże, s. 54.
[25] Tamże.

stopniowym przekształceniom wraz ze zmianą środowisk będących nośnikami tej legendy i zmianą stosunków społeczno-politycznych w Babilonii.

Podsumowując ten przegląd najważniejszych ustaleń dokonanych przez S. Zawadzkiego w odniesieniu do przekazanej przez Ktezjasza tradycji orientalnej trzeba jeszcze raz podkreślić, że zasadniczy przełom w badaniach nad Ktezjaszem już się dokonał. Przede wszystkim nikt już dzisiaj nie neguje istnienia autentycznej tradycji wschodniej w dziele Ktezjasza, przyjęły się także w nauce podstawowe koncepcje F. W. Königa dotyczące identyfikacji najważniejszych postaci i wydarzeń z *Assyriaká* z określonymi, historycznymi postaciami i faktami z dziejów Asyrii i Medii (sam S. Zawadzki, mimo krytycznego stosunku do Königa, przyjmuje rozwiązania uczonego austriackiego za punkt wyjścia większości własnych rozważań). Oczywiście, istnieje nadal wiele problemów niejasnych, czy dyskusjnych, ale zmiana ogólnej oceny Ktezjasza jako historyka dzięki współczesnym badaniom orientalistycznym jest już dzisiaj możliwa.

Nie rozstrzygnięte pozostają natomiast w dalszym ciągu niektóre problemy związane z procesem przekazu tekstu Ktezjasza. S. Zawadzki zarzuca mi, że w mojej pracy nie zająłem zdecydowanego stanowiska odnośnie do kwestii, czy Diodor korzystał z oryginalnego dzieła Ktezjasza, czy też z hellenistycznej jego przeróbki[26]. Rzeczywiście ograniczyłem się do krótkiego zasygnalizowania poglądów badaczy na tę sprawę w okresie ostatnich blisko stu lat, nie wdawałem się przy tym w szczegóły i sam nie opowiadałem się po żadnej stronie, ponieważ jest to dla mnie typowy przykład jednej z wielu tzw. dyskusji filologicznych, których niepodobna rozstrzygnąć przy materiale źródłowym, jakim dysponujemy, i nie wiadomo, czy kiedykolwiek będzie można rozstrzygnąć. Rozróżniać trzeba w dodatku dwa etapy i dwa aspekty tejże dyskusji.

Na etapie wcześniejszym (J. Marquart, P. Krumbholz, F. Jacoby[27]) chodziło tylko o to, czy Ktezjasz był źródłem bezpośrednim, czy pośrednim Diodora (w wypadku drugiej ewentualności Diodor miał korzystać nie z oryginalnego tekstu Ktezjasza, lecz z fragmentów czy streszczeń tego tekstu znajdujących się w dziele historyka i geografa Agatarchidesa z Knidos), natomiast w drugim etapie dyskusja skomplikowała się o tyle, że tacy badacze jak G. Goossens czy F. W. König[28] przyjęli założenie, że dzieło Ktezjasza było co najmniej dwukrotnie przerabiane w epoce hellenistycznej („hellenizowane", a więc uwspółcześniane i uzupełniane zgodnie z panującymi w danym okresie nowymi tendencjami literackimi), a przy

---

[26] Zawadzki, *„Assyriaká"* ..., s. 216.

[27] J. Marquart, *Die Assyriaká des Ktesias*, Philologus, Suppl. 6, 1891–1893, s. 501–658; P. Krumbholz, *Zu den Assyriaká des Ktesias*, Rheinisches Museum L 1895, s. 205–240; LII 1897, s. 185–237; F. Jacoby, *Ktesias*, RE XI (1922), szp. 2040.

[28] Goossens, *o.c.* s. 44; König, *o.c.* s. 28, 35 i 119 nn.

takim założeniu rzecz się komplikuje o wiele bardziej i rodzą się dalsze pytania: jaki w rezultacie tekst ekscerpował Diodor — czy oryginalny tekst Ktezjasza, czy kolejną przeróbkę (ale którą?), bezpośrednio czy też za czyimś pośrednictwem, a co ewentualnie uzupełnił sam Diodor kierując się określonymi zasadami pracy kompilatorskiej?

W miarę zadowalająco można odpowiedzieć jedynie na ostatnie z tych pytań, co też starałem się uczynić w mej pracy w komentarzu do tekstu, wskazując na ewentualne zapożyczenia Diodora od innych poza Ktezjaszem autorów tam, gdzie Diodor nie powołuje się na nich imiennie (są to więc znowu w większości jedynie przypuszczenia), i na własne wtręty samego Diodora. Nie kierowałem się przy tym ustaleniami J. M. Bigwooda, ponieważ z treścią jego artykułu zapoznałem się już po oddaniu mej pracy do druku[29]. Pozostałych kwestii nie usiłowałem rozstrzygnąć, bo są to nie dające się udowodnić hipotezy współczesnych badaczy. Uznałem więc, że wystarczy tylko poinformować o nich czytelnika (własne zastrzeżenia wysunąłem jedynie w stosunku do najbardziej rozbudowanej, a tym samym najmniej prawdopodobnej hipotezy Königa).

Drugim trudnym do rozwiązania problemem z zakresu historii przekazu tekstu Ktezjasza jest brak w epitome Focjusza streszczenia pierwszych sześciu ksiąg *Persiká*, czyli tzw. *Assyriaká*. Sprawę komplikuje, jak wiadomo, fakt istnienia już w starożytności streszczenia dzieł Ktezjasza w trzech księgach pióra Pamfili. Wiadomość ta pochodzi z *Księgi Suda*. Jest ona bardzo ogólnikowa: Ἐπιτομὴν τῶν Κτησίου ἐν βιβλίοις γ'[30]. U schyłku XIX wieku Marquart[31], a w naszych czasach König[32] przyjęli, że Pamfila zekscerpowała jedynie właściwe *Persiká*, a więc księgi VII—XXIII dzieła Ktezjasza, i że Focjusz dokonał swego wyciągu ze skrótu Pamfili, ponieważ nie dysponował oryginalnym tekstem Ktezjasza. W ten sposób uczeni ci uzasadniali istniejącą lukę w epitome Focjusza.

Zdecydowanym przeciwnikiem pośrednictwa Pamfili w recepcji Ktezjasza przez Focjusza był Jacoby[33], który stał na stanowisku, że Focjusz miał w swej bibliotece autentyczny tekst Ktezjasza, lecz egzemplarz patriarchy był zdekompletowany, brakowało w nim pierwszych sześciu ksiąg *Persiká*, ale kodeks ten zawierał również tekst *Indiká*. Fakt streszczenia bowiem przez Focjusza *Indiká* świadczy niezbicie, zdaniem Jacoby'ego, o tym, że patriarcha dysponował oryginalnym tekstem Ktezjasza, gdyż Pamfila nie pozostawiła ekscerptu z *Indiká*.

Za rozwiązaniem zaproponowanym przez Jacoby'ego opowiedziałem się w mej monografii o Ktezjaszu, czego nie zaaprobował S. Zawadzki[34],

---

[29] J. M. Bigwood, *Diodorus and Ctesias*, Phoenix XXXIV 1980, s. 195—207.
[30] S.v.
[31] Marquart, *l.c.*
[32] König, *l.c.*
[33] Jacoby, *o.c.* szp. 2040 i 2066.
[34] Zawadzki, „*Assyriaká*" ..., s. 217.

który uważa, że koncepcja ta stoi w sprzeczności z treścią pierwszego zdania w epitome Focjusza: Ἀνεγνώσθη βιβλίον Κτησίου τοῦ Κνιδίου τὰ Περσικά ἐν βιβλίοις κγ'[35]. Otóż chciałbym wyjaśnić, że zacytowane zdanie jest charakterystyczną formułką wstępną otwierającą większość z 280 streszczeń („kodeksów"), składających się na *Bibliotekę* Focjusza, przy czym zawsze, gdy tylko to jest możliwe, patriarcha podaje liczbę ksiąg, z jakich składa się ekscerpowane przez niego dzieło. Treść tego zdania nie świadczy jednak, jak sugeruje S. Zawadzki, że Focjusz miał pod ręką pełny tekst Ktezjasza, a więc całe 23 księgi[36]. Nawet gdyby Focjusz opierał się w swej pracy jedynie na sprowadzonym do objętości trzech ksiąg skrócie Pamfili, nie omieszkałby i w takim wypadku zaznaczyć na wstępie, że *Persiká* (oczywiście te pierwotne) liczyły 23 księgi, ponieważ w jego założeniu była to czysto katalogowa informacja.

Że nie korzystał ze streszczenia Pamfili, lecz z oryginalnego dzieła Ktezjasza, świadczy, moim zdaniem, nie tylko fakt zekscerpowania *Indiká*, lecz również zademonstrowana w tekście epitome znajomość rozkładu materiału w poszczególnych księgach *Persiká*[37], a przede wszystkim zamieszczona na końcu ekscerptu *Persiká* i na początku *Indiká* subtelna charakterystyka stylu i języka Ktezjasza[38]. Tak wnikliwej analizy sztuki pisarskiej Ktezjasza nie mógłby Focjusz dokonać na podstawie streszczenia Pamfili. Żeby rozprawiać o odcieniach stylu i dialektu jońskiego, musiał czytać właściwy tekst *Persiká*.

Nie potrafił natomiast niczego konkretnego poza jednym ogólnikowym zdaniem (Ἀλλ' ἐν μὲν τοῖς πρώτοις ἕξ τά τε Ἀσσύρια διαλαμβάνει καὶ ὅσα πρὸ τῶν Περσικῶν)[39] powiedzieć o pierwszych sześciu księgach dzieła Ktezjasza. Nie podał nawet we wstępie do epitomy, choćby w sposób bardzo ogólnikowy, rozkładu materiału w tych księgach, nie wymienił żadnych imion władców, czy to asyryjskich, czy medyjskich.

Nie była to więc, jak sądzę, świadoma rezygnacja ze streszczania tych ksiąg, lecz brak podstawy do dokonania takiego streszczenia, brak po prostu samego tekstu *Assyriaká* w posiadanym przez Focjusza egzemplarzu dzieł Ktezjasza, choć pewne wyobrażenie o zakresie chronologicznym tych brakujących, początkowych ksiąg mógł sobie patriarcha wyrobić na podstawie listy królów od Ninosa i Semiramidy do Artakserksesa, jaka znajdowała się na końcu *Persiká*[40].

Zamykając te rozważania chciałbym podziękować S. Zawadzkiemu za skorygowanie w swych artykułach fachowym okiem orientalisty nieścisłości i błędów, jakie wkradły się do mojej pracy. Wszystkie te sugestie

---

[35] Phot. *Bibl.* 72, 1.
[36] Zawadzki, „*Assyriaká*" ..., s. 217.
[37] Por. uwagi Focjusza: *Bibl.* 72; *Pers.* 1, 8, 9, 43, 56, 57, 59, 60 i 64.
[38] *Bibl.* 72; *Pers.* 65 i *Ind.* 1.
[39] *Bibl.* 72, 1.
[40] Por. *Bibl.* 72; *Pers.* 64.

i poprawki będę mógł uwzględnić, mam nadzieję, w nowym opracowaniu monografii o Ktezjaszu, którą zamierzam w przyszłości opublikować w bardziej atrakcyjnej dla czytelnika postaci i lepszej szacie graficznej.

Sopot

KTESIAS VON KNIDOS UND DIE GEGENWÄRTIGE ORIENTALISTK

Zusammenfassung

Der bedeutende Fortschritt in den orientalischen Forschungen während der letzten Jahrzehnten ermöglicht eine neue vertiefene Beurteilung des historischen Wertes der Werke der griechischen Schriftsteller, die sich mit der Geschichte der Völker des antiken Morgenlandes beschäftigten. Auch der Nachlass der Autoren, die, wie Ktesias von Knidos, nur in den Fragmenten erhalten sind, erfordert eine Reinterpretation. Die jetzigen Orientalisten unternehmen diese Aufgaben nicht sehr gern.

S. Zawadzki, durch meine Monographie des Ktesias angeregt, hat einen Versuch einer Analyse der Ktesias-Überlieferung von dem Gesichtspunkte des Standes der gegenwärtigen orientalistischen Forschungen in zwei Artikeln (Eos LXXI, s. 215–242 i Eos LXXII, s. 45–57) gemacht. Diese Artikel bilden zweifellos eine wertvolle Einlage der polnischen Wissenschaft in die Ktesias-Forschung. Ich kann dennoch nicht mit allen Ansichten von Zawadzki übereinstimmen:

1. Ich teile nicht seine sehr kritische Meinung über die Arbeit von F.W. König. Meiner Ansicht nach ist das Werk von König eine einzige, wie bisher, in der modernen Wissenschaft volle, historische Interpretation der *Persiká* des Ktesias, die ein Orientalist gemacht hat. König hat eine neue Beurteilung des historischen Wertes des Werkes von Ktesias gegeben. Der österreichische Forscher hat das Bestehen der authentischen, orientalen Tradition bei Ktesias bewiesen und deshalb bedeutet sein Werk eine neue Etappe auf dem Wege der Rehabilitation des Ktesias als historischer Quelle. Zawadzki selbst dem Werk Königs folgend, erkennt für wertvolle viele Faden der orientalischen Tradition, die durch Ktesias überliefert worden sind.

2. Im Gegenteil zu Zawadzki bin ich überzeugt, dass, hinsichtlich der Geschichte (neuassyrischer Brief ABL 1091), die wertvolle Tradition von den Umständen des Todes der Semiramis (=Senacheribs), die bei Nikolaos von Damaskos erhalten ist, nebenbei der Version von Diodor zum Nachlasse des Ktesias gehört, weil in den *Persiká* einige Versionen vom Ende der Herrschaft der Semiramis, wie von ihrer Herkunft und Kindheit, sich befanden.

3. Es ist sehr wahrscheinlich, dass die sogenannte Sargon-Legende der von Ktesias überlieferten Legende über Kyros Herkunft den Ursprung gegeben hat, aber im Gegenteil zu Zawadzki bin ich der Meinung, dass schon die babylonische Version der Kyros-Legende das medo-persische Kolorit empfangen musste, denn andernalls wäre es schwer die Gestalt des Kyros in die mesopotamische Tradition einzuführen.

4. Der Inhalt des ersten Satzes im Photios-Excerpt (*Bibl.* 72, 1) beweist nicht, wie Zawadzki suggeriert, dass Photios das ganze Werk des Ktesias (d.i. die vollen 23 Bücher) durchlesen musste, denn dieser Satz ist bei Photios eine typische Einleitungs-Formel, die nur eine Katalog-Information enthält. Photios war im Besitz des unvollständigen Exemplares des Ktesias-Werkes und deshalb konnte er nicht die ersten 6 Bücher kurz zusammenfassen, das Excerpt von *Indiká* des Ktesias dagegen und die eindringliche Analyse des Stiles und der Sprache des Ktesias, die im Photios--Excerpt sich befindet, beweisen, dass Photios nicht die Zusammenfassung der Pamphila, sondern das Original-Werk des Ktesias gebraucht hat.

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

CZY ISTNIAŁA AMFIKTIONIA LAKIŃSKA?

Napisał

KAZIMIERZ BANEK

Świątynia Hery Lakińskiej (τὸ Λακίνιον Ἥρας ἱερόν[1] lub Λακινίας Ἥρας τὸ ἱερόν[2]), wzniesiona na przylądku Lacinium koło Krotonu, należy do ważniejszych i częściej wspominanych świątyń greckich usytuowanych w południowej Italii. Musiała to być okazała i szczególnie starannie wykonana budowla, skoro wieść o jej wspaniałości dotarła aż do Rzymu. Nie jest przecież sprawą przypadku, że cenzor Kwintus Fulwiusz Flakkus, pragnąc przysporzyć piękności i świetności budowanej tu w 173 r.p.n.e. świątyni Fortuny, polecił przykryć ją marmurową dachówką zerwaną właśnie ze świątyni Hery Lakińskiej, a nie z jakiegoś innego, bliżej położonego obiektu. Skoro nie brano pod uwagę ani trudności transportowych, ani kosztów całego przedsięwzięcia, możemy przyjąć, że widocznie dla Flakkusa nie było w Italii innej, bardziej godnej budowli, mogącej przyczynić się do uświetnienia wznoszonej w Rzymie świątyni. Z ilości zabranych i przewiezionych dachówek (nieco ponad połowa całej ich liczby[3]) wynika, że dach świątyni Hery musiał mieć znacznie większą powierzchnię od dachu świątyni Fortuny.

Wspominający o sanktuarium Hery autorzy starożytni zwracają zwykle uwagę na jej bogactwo i wielką liczbę posiadanych darów wotywnych (Liwiusz[4], Appian z Aleksandrii[5]). Według Cycerona (opierającego się na Celiuszu) znajdowała się tam złota kolumna, którą zamierzał zabrać Hannibal i którą dla sprawdzenia, czy nie jest jedynie pozłacana, kazał najpierw przewiercić[6]. W pewnych jednak przypadkach (Polibiusz[7],

---

[1] Polibiusz, XXXIV 11,9.
[2] Diodor Sycylijski, XIII 3,4.
[3] Liwiusz, XLII 3.
[4] Tamże, XXIV 3.
[5] Appian z Aleksandrii, XVII 133.
[6] Cyceron, *O wróżbiarstwie*, I 24.
[7] Polibiusz, XXXIV 11.

Strabon[8]) spotykamy też stwierdzenia, że okres świetności tej świątyni należy już do przeszłości.

Z kontekstu historycznego, w jakim te wzmianki się znajdują, wynika, że świątynia Hery Lakińskiej istniała z pewnością w końcu V w.p.n.e., ponieważ przepływała obok niej flota ateńska w 415 r.p.n.e. (Diodor[9]), oraz że była bogata jeszcze w 36 r.p.n.e., gdy obrabował ją Pompejusz (Appian). Są jednak podstawy do sądzenia, że historia tej świątyni jest znacznie dłuższa. Znaleziono bowiem należącą do niej archaiczną simę (rynnę), pochodzącą z początku VI w.p.n.e. i noszącą jeszcze cechy ówczesnego stylu sycylijskiego[10]. Być może nawet, iż jakaś świątynia istniała tu już w momencie, gdy koloniści greccy zakładali miasto Kroton (ok. 708 r.p.n.e.). Tak się w każdym razie interpretuje fakt występowania sanktuariów poza murami tutejszych miast greckich. Miał to być wynik budowania ich na miejscu istniejących i funkcjonujących tu już wcześniej świątyń sikelskich[11]. Podobna historia zdarzyła się zapewne także z innym znanym italskim sanktuarium Hery — mianowicie tym koło Posejdonii. Warto przypomnieć, że już sami Grecy obie te świątynie uznawali za starsze od ich kolonii. Świątynię Hery Argoja (Ἥρας ἱερὸν τῆς Ἀργώας) koło Posejdonii miał zbudować Jazon[12], a świątynię Hery Lakińskiej na przylądu Lacinium koło Krotonu miał wznieść Herakles, jako pokutę po zabiciu Lakiniosa i Krotona[13]. Widoczna wyraźnie ciągłość kultowa w obu tych miejscach może świadczyć o podjętej przez Greków próbie utożsamienia własnej Hery z czczonymi (lub czczoną) tu od dawna sikelskimi boginiami[14].

Nieco więcej uwagi świątyni Hery Lakińskiej poświęca Liwiusz (co jest u niego rzeczą raczej rzadką), dość dokładnie opisując zarówno jej znaczenie, jak i wielkie bogactwo. „W odległości sześciu mil od miasta znajdowała się sławna i bardziej niż miasto znana świątynia Junony Lacyńskiej, miejsce kultu wszystkich okolicznych ludów”[15]. Dalszy opis dotyczy posiadanych przez świątynię gajów, pastwisk, stad bydła oraz otaczającego ją nimbu świętości. Ten kwitnący stan sanktuarium — opis odnosi się do czasów Hannibala — wyraźnie kontrastuje z ówczesnym stanem Krotonu, miasta niegdyś potężnego i bogatego, ale w konsekwencji wojen toczonych tu w IV i III w.p.n.e. (Bruttiowie, Dionizjusz I, Aleksander Molossyjski, Pyrrus) spustoszonego i wyludnionego.

---

[8] Strabon, VI 1,11.

[9] Diodor Sycylijski, XIII 3,4.

[10] T. J. Dunbabin, *The Western Greeks*, Oxford 1948, s. 270.

[11] *O. c.* s. 181.

[12] Strabon, VI 1,1.

[13] Diodor Sycylijski, IV 24, 7.

[14] E. Ciaceri, *Storia della Magna Grecia*, t. II, Milano 1927, s. 20 nn.

[15] Liwiusz, XXIV 3: „Sex milia aberat ab urbe nobili templum ipsa urbe nobilius Laciniae Iunonis, sanctum omnibus circa populis”.

Z przytoczonego wyżej zdania Liwiusza wynika, że świątynia Hery Lakińskiej musiała być ważnym i posiadającym dość szeroki zakres oddziaływania miejscem kultu, odwiedzanym nie tylko przez mieszkańców pobliskiego Krotonu (odległego od świątyni o 150 stadiów[16], czyli w zależności od przyjętej długości stopy o 26,6—28,8 km), ale także przez całą okoliczną ludność. Poza tym była ona miejscem azylu, uznanym powszechnie i szanowanym na tyle, że do 203 r.p.n.e. nikt nie ośmielił się go sprofanować, a uczynił to dopiero obcy wódz, Hannibal, mordując własnych żołnierzy pochodzenia italskiego, którzy nie chcieli płynąć z nim do Afryki i schronili się właśnie do obwodu świątynnego[17]. Stanowiła więc owa świątynia Hery bogate i znaczące centrum religijne o wyjątkowej pozycji wśród okolicznych ludów i szerszym niż zazwyczaj zasięgu terytorialnym. Dzięki temu mogła ona przez dłuższy czas odgrywać znaczącą rolę kultową oraz zachowywać gromadzone i wciąż uzupełniane zasoby — i to pomimo długotrwałych wojen prowadzonych w tym rejonie, a więc i rabunków, zniszczeń i wyludnienia.

Wiele mówiący i zastanawiający jest w tej sytuacji fakt, iż według informacji posiadanych przez Polibiusza (ok. 200 p.n.e. — ok. 118 p.n.e.) i Strabona (64 p.n.e. — ok. 24 r.n.e.) była ona bogata niegdyś, podczas gdy dla Liwiusza (59 p.n.e. — 17 r.n.e.) w 215 r.p.n.e., a dla Appiana (ok. 80 r.n.e. — ok. 165 r.n.e.) nawet jeszcze w 36 r.p.n.e. posiadała „bogate dary wotywne". Sprzeczności te nie są zapewne wynikiem istnienia obok siebie odmiennych tradycji, na których opierali się wymienieni autorzy. Jest to raczej dowód zmienności losów świątyni, która musiała miewać w swej historii lepsze i gorsze okresy. Jej bogactwo kusiło rabusiów i wodzów obcych wojsk, a okazały wystrój architektoniczny (marmur paryjski) budził zapewne zazdrość nawet u mieszkańców dalekich i bogatych miast. Przecież jeszcze w 173 r.p.n.e. jej dach był na tyle sławny, że wspomniany już cenzor K. Fulwiusz Flakkus polecił przewieźć go aż do Rzymu. Zawsze jednak po latach zawieruchy wojennej, zniszczeń i rabunków świątynia Hery powracała do wcześniejszego, kwitnącego stanu. Była to najwidoczniej zasługa wspominanych przez Liwiusza okolicznych ludów, które nie tylko świątynię tę odwiedzały, ale przede wszystkim roztaczały nad nią swoją opiekę i dbały o utrzymanie jej świetności, odtwarzając i uzupełniając w razie potrzeby jej utracone w czasie wojen dobra i nie dopuszczając tym samym do jej trwałego zubożenia oraz upadku.

Sanktuaria tej rangi nie były w świecie greckim czymś niezwykłym. Ich bogactwo, sława i znaczenie stanowiły najczęściej wynik posiadania przez nie szczególnego nimbu świętości, a także licznych i znaczących opiekunów. Szerszy niż zwykle zasięg oddziaływania takiej świątyni powodował, że niejednokrotnie przeradzała się ona z czysto religijnego

---

[16] Strabon, VI 1,12.
[17] Liwiusz, XXX 20.

centrum kultowego w ośrodek o charakterze także i politycznym. Świątynie tego rodzaju pełniły bowiem często funkcje centrów amfiktionii, a także federacji polityczno-religijnych, powołanych do życia celem zjednoczenia sąsiadujących wiosek, miast lub plemion. Przykładem mogą tu być świątynie: Apollona w Delfach (centrum Amfiktionii Delfickiej), Apollona Triopijskiego (centrum Ligi Triopijskiej), Apollona Delijskiego (centrum Związku Delijskiego), Posejdona w Panjonion (centrum Ligi Panjońskiej), Posejdona na wyspie Kalaurii (centrum Amfiktionii Kalauryjskiej), Posejdona Onchestiosa i Ateny Itonii (centrum Związku Beockiego), Zeusa Lykajosa i Pana (centra Ligi Arkadyjskiej), Zeusa Homagyriosa i Demeter Panachajskiej (centra Związku Achajskiego).

Biorąc pod uwagę wszystkie te okoliczności, można postawić pytanie, czy i świątynia Hery Lakińskiej koło Krotonu nie mogła stanowić centrum takiej miejscowej amfiktionii. Mogła to być mała, luźna amfiktionia, skupiająca w czasach Hannibala ludność zamieszkującą najbliższe tylko okolice, a więc byłaby pod tym względem podobna do starych attyckich tworów tego typu jak Tetrapolis lub hipotetyczna mała amfiktionia wokół Hekale[18].

Oczywiście Amfiktionia Lakińska mogła istnieć nie tylko w czasach opisywanych przez Liwiusza i Appiana, a więc pomiędzy schyłkiem III w.p.n.e. i drugą połową I w.p.n.e., lecz już około 150—200 lat wcześniej, w epoce gdy mista greckie w południowej Italii stanowiły samodzielne i znaczące organizmy polityczne, a ich potęga nie została jeszcze złamana przez Dionizjusza I i plemiona samnickie. Więź ludów okolicznych z tutejszą świątynią Hery, istniejąca i widoczna w czasach Hannibala, byłaby więc w tym wypadku jedynie pozostałością tamtej wcześniejszej i znacznie szerszej — uformowanej pod koniec V w.p.n.e. — więzi o charakterze polityczno-religijnym.

Możliwość istnienia Amfiktionii Lakińskiej jest tym bardziej prawdopodobna, iż analogiczne organizmy religijne i religijno-polityczne z pewnością istniały w tym rejonie (i czasie). Świątynia Apollona Alajosa, znajdująca się koło miasta Krimissa, była centrum grupy miast, prawdopodobnie rodyjskiego pochodzenia, znajdujących się w pobliżu Przylądka Alajskiego, pomiędzy rzekami Traeis i Neajtos. Okres świetności tej świątyni przypada na czasy po 510 r.p.n.e., a więc na lata supremacji Krotonu[19]. Natomiast około 430 r.p.n.e. miasta Kroton, Sybaris i Kaulonia zawiązały sojusz obronny, za którego centrum uznano wzniesioną specjalnie w tym celu wspólną świątynię Zeusa Homariosa, miejsce odbywania zebrań. Sojusznicy zaakceptowali zwyczaje i prawa Achajów i postanowili rządzić się zgodnie z nimi[20].

---

[18] D. M. Lewis, *Cleisthenes and Attica,* Historia XII 1963, s. 37.
[19] Dunbabin, *o.c.* s. 35, 159 n.
[20] Polibiusz, II 39.

Wzniesienie świątyni Zeusa Homariosa, z przeznaczeniem jej na religijne centrum nowego sojuszu, świadczy być może o podtrzymywaniu więzów ze starą achajską ojczyzną na północnym Peloponezie, gdzie również w V w.p.n.e. (lub wcześniej) za centrum federacji tamtejszych miast uznano świątynię Zeusa Homagyriosa, znajdującą się w Ajgion[21]. Tę peloponeską świątynię Polibiusz nazywa Hamarion[22]. Poza tym Grecy w południowej Italii byli w sferze oddziaływania innego peloponeskiego centrum kultu Zeusa, mającego panhelleńskie znaczenie, a mianowicie Olimpii w Elidzie. Elida była dla kolonistów z Wielkiej Grecji z natury rzeczy jedną z najbliższych i najłatwiej osiągalnych krain ojczystych. Dlatego też chętnie przybywali oni na odbywające się tu igrzyska sportowe (spora liczba zwycięzców właśnie z Italii) oraz na inne uroczystości religijne[23]. Jednym z najwcześniejszych skarbców w Olimpii był skarbiec italskiego miasta Sybaris, wzniesiony prawdopodobnie już w pierwszej połowie VI w.p.n.e. Także obecność kultu Zeusa Olimpijskiego oraz Zeusa Katajbatesa w kolonii lakońskiej, Tarencie, interpretuje się jako wynik oddziaływania sanktuarium w Olimpii[24], gdyż inne kulty w Tarencie (Apollona Hiakintiosa, Ateny, Dioskurów, Heraklesa) są prawie wyłącznie lakońskiego pochodzenia[25]. Potwierdzeniem tych związków z Olimpią jest także fakt, iż tekst mówiący o zawarciu w VI w.p.n.e. wiecznego przymierza przez Sybaris i jego sprzymierzeńców z ludem Serdaioi, zamieszkującym górzyste tereny wzdłuż drogi prowadzącej z Sybaris do Posejdonii, został umieszczony właśnie w Olimpii[26].

Sojusz achajskich miast w południowej Italii miał charakter obronny i był skierowany przeciw napierającym z północy ludom (Samnici, Lukanowie, Bruttiowie), które usadowiły się w górzystym interiorze przecinając szlaki komunikacyjne z wybrzeżem Morza Tyrreńskiego i leżącymi tam koloniami (Posejdonia, Laos, Pyxus) oraz zagrażając coraz poważniej miastom greckim. Nic zatem dziwnego, że do wymienionych trzech miast przyłączyły się niedługo potem Turioj, Elea, może Posejdonia i wreszcie Region[27]. Wydaje się, że w niektórych przypadkach (Turioj, Region) mogło to nastąpić już przed 415 r.p.n.e. Tak przynajmniej można wnioskować z tych miejsc u Tukidydesa, które traktują o sytuacji miast w południowej Italii w czasie wyprawy ateńskiej przeciw Syrakuzom. Flota ateńska płynąca w 415 r.p.n.e. na Sycylię spotyka się w Wielkiej Grecji z jednolitym nieprzychylnym przyjęciem. W miastach portowych leżących na jej drodze

---

[21] Pauzaniasz, VII 24, 2.
[22] Polibiusz, V 93.
[23] Dunbabin, *o.c.* s. 39 n.
[24] G. Giannelli, *Culti e Miti della Magna Grecia*, Florence 1924, s. 22.
[25] *O.c.* s. 32 nn; Polibiusz, VIII 28.
[26] J. Heurgon, *Rzym i świat śródziemnomorski*, Warszawa 1973, s. 101.
[27] K. F. Stroheker, *Dionysios I. Gestalt und Geschichte des Tyran von Syrakus*, Wiesbaden 1958, s. 113 n.

uzyskiwała pozwolenie jedynie na korzystanie z przystani i wody, natomiast nie wpuszczano nikogo w obręb murów i nie udostępniano targowisk. Regiończycy zaś, namawiani do wzięcia udziału w wyprawie, oświadczyli, że będą postępować zgodnie z postanowieniami, jakie powezmą wszyscy inni Italikowie[28].

Wygląda więc na to, że sojusznicy — być może zaskoczeni wypadkami — nie podjęli jeszcze decyzji odnośnie do stanowiska, jakie należy zająć względem Aten i ich wyprawy na Sycylię. Kiedy jednak w dwa lata później Demostenes i Eurymedont prowadzili pod Syrakuzy flotę posiłkową, stanowisko to najwidoczniej zostało już uzgodnione, gdyż w zasadzie nikt do wyprawy się nie przyłączył, a Krotoniaci nie dopuścili nawet do przejścia przez swoje terytorium zgromadzonej nad rzeką Hylisa armii ateńskiej[29]. Pod Syrakuzy wyruszyły więc wówczas jedynie niewielkie grupy Turyjczyków i Metapontyjczyków, ale i ci tylko dlatego, że byli do tego „zmuszeni przez walki wewnętrzne"[30].

Jednoczenie się miast greckich w południowej Italii jest zjawiskiem symptomatycznym i świadczy o poważnych zmianach zachodzących w tym rejonie w połowie V w.p.n.e. Do tej pory osadnicy greccy czuli się tu zupełnie pewnie i bezpiecznie, gdyż ludność miejscowa (Ojnotrowie, Chonowie, Japygowie) albo należała do grupy illiryjskiej, blisko z nimi spokrewnionej (Japygowie[31], Chonowie), albo też była nastawiona pokojowo i podatna na hellenizowanie (Ojnotrowie[32]). Dlatego Grecy mogli stosunkowo swobodnie ze swych nadmorskich miast przenikać w głąb lądu, zakładać nowe kolonie na wybrzeżu Morza Tyrreńskiego, rozwijać handel z nimi, z Etruskami oraz z mieszkańcami górzystego interioru, a przez to bogacić się i umacniać swoją potęgę. Nic zatem dziwnego, że w ciągu VI w., p.n.e., wobec braku wspólnego wroga, miasta greckie zaczęły rywalizować tu głównie pomiędzy sobą, tworząc w tym celu krótkotrwałe koalicje i wyniszczając się nieraz nawzajem. W ten sposób około 530 r.p.n.e. Kroton, Sybaris i Metapont pokonały i zburzyły Siris, a w 510 r. p.n.e. Kroton zburzył z kolei Sybaris i zapanował na obszarze od Kaulonii po Metapont.

Jednak w ciągu V w.p.n.e. sytuacja uległa gruntownej zmianie. W 473 r. p.n.e. Tarent poniósł ciężką klęskę w walkach z mieszkańcami Apulii, Japygami, Messapiami i Peucetiami, i tym samym jego ekspansja w głąb lądu została zahamowana. Równocześnie w wyniku ruchów etnicznych w głębi półwyspu nowe, wojownicze plemiona Samnitów, Lukanów i Bruttiów zeszły z gór Apeninów i zaludniły tereny południowej Italii. Ujarzmili oni lub wypędzili pokojowo usposobionych Ojnotrów i Chonów, zagrażając bezpośrednio miastom greckim, zwłaszcza tym najdalej na północ

---

[28] Tukidydes, VI 44.
[29] Tukidydes, VII 35.
[30] Tukidydes, VII 57.
[31] P. Wuilleumier, *Tarente*, Paris 1939, s. 10 nn.
[32] Dunbabin, *o.c.* s. 158, 187.

wysuniętym (Posejdonia, Elea, Pyksus). Swoje pretensje do panowania nad południową Italią zaczął też zdradzać pod sam koniec V w.p.n.e. tyran Syrakuz, Dionizjusz I. Nic zatem dziwnego, że miasta greckie — zdając sobie sprawę z powagi sytuacji — zaprzestały walk bratobójczych i przystąpiły do tworzenia obronnego sojuszu wojskowego (Kroton, Sybaris, Kaulonia), który swoim zasięgiem obejmował coraz większe terytorium. Przyłączały się bowiem do niego miasta najsilniej odczuwające zagrożenie: Elea, Posejdonia i Turioj (ze strony Lukanów i Bruttiów) oraz Region (ze strony Dionizjusza I). Zgodnie zaś z odwieczną tradycją za centrum takiego sojuszu przyjęto świątynię i w tym celu wzniesiono wspólne sanktuarium Zeusa Homariosa.

Można więc powiedzieć, że w ten sposób grunt pod uformowanie się przyszłej Amfiktionii Lakińskiej został w zasadzie przygotowany. Kilka miast zostało bowiem zjednoczonych, a za centrum religijne i polityczne przyjęto wspólną, specjalnie zbudowaną świątynię. Wprawdzie na razie owo centrum stanowiła świątynia Zeusa, ale najwidoczniej był to stan przejściowy, krótkotrwały. Kiedy bowiem około 379 r.p.n.e. Dionizjusz I zdobył wreszcie Kroton, związkowym sanktuarium była już nie świątynia Zeusa Homariosa, lecz Hery Lakińskiej[33]. Zatem na przestrzeni mniej więcej 50 lat, gdzieś pomiędzy 430 a 379 r.p.n.e., dokonano zamiany owych centrów kultowych związku miast południowej Italii. Wydaje się, że świątynia Zeusa pełniła swoją funkcję niezbyt długo. Nie zostawiła przecież po sobie jakiegoś wyraźniejszego śladu działalności. Przede wszystkim nie została ona uwidoczniona i uwieczniona na monetach związkowych — a taki zwyczaj w Grecji istniał. Amfiktionie i federacje miast albo emitowały wspólną monetę, albo też na monetach poszczególnych miast sojuszniczych umieszczano wspólny symbol, nawiązujący zazwyczaj do sanktuarium stanowiącego centrum związku. Na przykład miasta należące do Związku Beockiego na swoich monetach umieszczały ten sam wspólny wzór — owalną tarczę, być może religijny symbol odnoszący się do tarczy Ateny Itonii, której świątynia koło Koronei stanowiła centrum tego Związku. Miasta należące do Ligi Arkadyjskiej umieszczały na swych monetach wizerunki Zeusa Lykajosa i Pana, których świątynie stanowiły centra tej Ligi. Natomiast po zwycięstwie Konona pod Knidos w 394 r.p.n.e. Rodos, Iasos, Knidos, Samos i Byzantion zawiązały antylakoński sojusz, emitując odtąd rodzaj federalnej monety z własnym indywidualnym wzorem na rewersie a na awersie dając wspólny wizerunek małego Heraklesa duszącego dwa węże oraz inskrypcję ΣΥΝ (Συνμαχικόν))[34]

W południowej Italii miasto Siris oraz leżące po drugiej stronie półwyspu nad Morzem Tyrreńskim Pyksus i Laos po 530 r. p.n.e. emitowały wspólną monetę, na której przedstawiano typowy dla monet Sybaris

---

[33] Stroheker, *o.c.* s. 132.

[34] B. V. Head, *Historia numorum*, Oxford 1911, s. 573, 604.

wizerunek byka. Jest to widocznie wynik istnienia pewnej więzi między tymi czterema miastami, a zarazem potwierdzenie dominacji Sybaris w tym rejonie[35]. Z kolei po 510 r.p.n.e., gdy Kroton pokonał Sybaris i przejął kontrolę nad prawie całym jego terytorium, pojawiły się nowe monety „sojusznicze" z krotońskim trójnogiem (symbol Apollona Delfickiego) na awersie i wzorem lub początkowymi literami jakiegoś innego miasta na rewersie[36]. Na przykład monety Sybaris posiadają odtąd krotoński trójnóg, a na rewersie własnego byka i litery ϒM (dawny zapis Σ), natomiast na monetach Krotonu z trójnogiem po obu stronach spotykamy też hełm Temesy lub litery TE, co można odnosić do Temesy lub Teriny. Również Kaulonia i szereg innych, nie zidentyfikowanych miejscowości miały pierwsze litery swych nazw na rewersach monet Krotonu.

Tymczasem wzniesienie świątyni Zeusa Homariosa, traktowanej przecież jako centrum związkowe tamtejszych miast achajskich, nie znalazło swojego odbicia we wzorach monet emitowanych przez sojuszników. Wprawdzie na monetach Krotonu z lat 420—390 p.n.e. spotykamy wizerunek orła z rozwiniętymi lub złożonymi skrzydłami (a na rewersie po staremu trójnóg), co przypomina ówczesne monety z Elidy[37] i odnosi się z pewnością do Zeusa, ale wzoru tego nie spotykamy na monetach emitowanych przez innych sojuszników. Częściej natomiast pod koniec V w.p.n.e. na monetach miast leżących w tym rejonie zaczyna pojawiać się wizerunek Hery. Głowę Hery Lakińskiej spotykamy na przykład na awersach monet Krotonu i Pandozji. Miasto Pandozja, leżące w pobliżu górnego biegu rzeki Kratis, a więc z pewnością w zasięgu zawartego około 430 r.p.n.e. sojuszu, zaczęło emitować własne monety około 480 r.p.n.e. W latach 450—400 p.n.e. na ich awersach występuje zwykle głowa nimfy Pandozji (na rewersach wizerunek nagiej rzeki Kratis), ale około 400 r. p.n.e. pojawia się tu już wizerunek głowy Hery Lakińskiej[38].

Podobnie przedstawia się sprawa z monetami odległej Posejdonii. W latach 550—400 p.n.e. niezmiennie widnieje tam nagi Posejdon z trójzębem. Ale pod sam koniec V lub na początku IV w.p.n.e. na monetach, Posejdonii pojawia się głowa Hery Argoja. Ten sam wizerunek występuje też na monetach Hyrii. Głowa Hery Argoja na monetach tych miast przedstawiona jest w taki sam sposób jak głowa Hery Lakińskiej na monetach Krotonu i Pandozji. Również i tam, i tu Hera jest uzbrojona[39], a co najważniejsze, owe identyczne wizerunki bogini pojawiają się w tym samym czasie: na przełomie V i IV w.p.n.e. Trudno sądzić, aby owe zbieżności miały charakter przypadkowy. Wygląda raczej na to, że rok 400 p.n.e.

---

[35] J. Perret, *Siris*, Paris 1941, s. 158.
[36] B. V. Head, *o.c.* s. 95 n.
[37] *O.c.* s. 95.
[38] *O.c.* s. 106.
[39] *O.c.* s. 100.

stanowi tu jakąś cezurę. Być może, iż to właśnie wówczas miasta greckie — skupiające się od 430 r.p.n.e. w obronnym sojuszu wokół świątyni Zeusa Homariosa — przenoszą religijne centrum związkowe do świątyni Hery na przylądku Lacinium (głowa Hery Lakińskiej na monetach Pandozji) i również wówczas Posejdonia przyłącza się do sojuszu (pojawienie się głowy Hery na monetach Posejdonii i Hyrii). Dlatego gdy w 379 r.p.n.e. Dionizjusz I zdobył Kroton, sanktuarium związkowym była już świątynia Hery.

W ten sposób świątynia ta stała się politycznym i religijnym centrum miast greckich w południowej Italii. Czy wobec tego możemy powiedzieć, że już wówczas, to znaczy w latach mniej więcej 400—379 p.n.e., mamy tu do czynienia z amfiktionią? Głównym celem owego związku były przecież w dalszym ciągu kwestie obronne, militarne, a nie religijne. Był to więc na razie typowy dla świata greckiego związek polityczno-religijny, podobnie jak Związek Achajski, Liga Arkadyjska czy Związek Delijski, a nie amfiktionia, gdzie zwykle pierwotnym celem była chęć wspólnej ochrony jakiegoś sanktuarium (np. Amfiktionia Antelska). W amfiktionię przerodzić się mógł ten organizm dopiero z czasem, wraz z utratą ambicji politycznych i skoncentrowaniem się na sprawach przede wszystkim religijnych. Stało się zaś tak dopiero po 379 r.p.n.e., głównie za sprawą Dionizjusza I, Bruttiów i Lukanów, którzy zdobywając kolejne miasta greckie spowodowali ograniczenie zasięgu oddziaływania sanktuarium Hery Lakińskiej jedynie do najbliższej okolicy i mieszkających tam ludów, a tym samym doprowadzili do utraty możliwości prowadzenia dalszej działalności politycznej. W tym kształcie amfiktionia ta mogła bez przeszkód przetrwać aż do czasów Hannibala i Pompejusza. Byłby to więc drugi (lata 379—36 p.n.e.) i zarazem podstawowy okres istnienia Amfiktionii Lakińskiej. Natomiast lata wcześniejsze (ok. 400—379 p.n.e.) należałoby uznać za jej pierwszy lub raczej wstępny etap, kiedy bardziej przypomina ona jeszcze związek polityczno-religijny niż amfiktionię. Dlatego określenie „Amfiktionia Lakińska" w odniesieniu do tego okresu ma charakter raczej umowny. Rezygnacja z ambicji politycznych (lub brak możliwości działania) tej amfiktionii jest widoczna już w połowie IV w.p.n.e., kiedy to przewodnictwo nad greckimi miastami w Italii przejął, trzymający się dotąd na uboczu, Tarent. Stolicą związku miast italskich zostaje wówczas Herakleja, a potem (w czasie kampanii Aleksandra Molossyjskiego) Turioj. Około 325 r.p.n.e. Kroton jest już tak słaby i osamotniony, że od oblężenia przez Bruttiów muszą go uwalniać wojska Syrakuz[40].

Przyjmując, że wypadki miały właśnie taki (lub podobny) przebieg, pozostaje jeszcze do wyjaśnienia kwestia okoliczności, które przyczynić się mogły do podjęcia decyzji o przeniesieniu religijnego centrum związku miast italskich ze świątyni Zeusa Homariosa do świątyni Hery Lakińskiej.

---

[40] Diodor Sycylijski, XIX 3, 3—5.

Sprawa jest istotna z tego względu, iż pojawienie się niedługo potem owej hipotetycznej Amfiktionii Lakińskiej było właśnie konsekwencją tej decyzji. Z jakich względów zatem około 400 r.p.n.e. dokonano wspomnianej zamiany i to po stosunkowo krótkim okresie funkcjonowania świątyni Zeusa w charakterze sanktuarium związkowego? I dlaczego nowym bóstwem opiekuńczym związku miast została wybrana właśnie Hera?

Wydaje się, że przyczyn tego stanu rzeczy jest co najmniej kilka.

1. Podstawą kolonialnej ekonomiki w miastach Wielkiej Grecji było przede wszystkim rolnictwo. Świadczy o tym już sam wybór miejsc pod zakładane tu kolonie. Znakomite tereny pod uprawy, z równinami większymi i bardziej żyznymi niż terytoria większości państw w Grecji właściwej, posiadały najważniejsze i najbogatsze miasta tego rejonu: Sybaris, Siris, Metapont, Posejdonia, a także Tarent i Kroton. Stąd popularny tu — typowy dla ludności rolniczej — kult bogiń, zwłaszcza Demeter (np. w Metaponcie), Persefony (np. w Lokrach), Hery (np. w Sybaris) oraz rozmaitych miejscowych nimf (np. Teriny w mieście Terina, Pandozji w mieście Pandozja). Z tego powodu wiele miast na swoich monetach umieszczało wizerunki tych bogiń i nimf oraz kłosa lub ziarna pszenicy (Metapont jęczmienia)[41]. Wszystko to sprzyjać powinno popularności raczej bogini, jako mogącej mieć poważny wpływ na wielkość produkcji rolniczej.

2. Zeus czczony był zazwyczaj wspólnie ze swoją małżonką, Herą. Działo się tak przede wszystkim na terenach rolniczych, gdzie wielką wagę przywiązywano do odgrywania obrzędu ἱερὸς γάμος, mającego przyczynić się do zwiększenia wydajności ziemi. Także bliskość olimpijskiego sanktuarium w Elidzie i jego oddziaływanie na życie religijne ludności zamieszkującej miasta Wielkiej Grecji musiały mieć jakiś wpływ na umocnienie się przekonania o znaczącej pozycji Hery w jej boskim małżeństwie. Przecież w Olimpii Zeus przez długi czas czczony był głównie w świątyni Hery, wzniesionej tu już w VII[42] a może nawet w VIII[43] w.p.n.e., podczas gdy jego własną, słynną świątynię zbudowano dopiero w V w.p.n.e. W tej sytuacji przesunięcie punktu ciężkości z Zeusa na Herę i przeniesienie religijnego centrum związkowego z jednej świątyni do drugiej mogło w oczach rolniczej ludności greckiej z południowej Italii uchodzić za zabieg zupełnie naturalny, a nawet oczywisty. Tym bardziej iż najprawdopodobniej kult Hery w Italii południowej był już od dawna i mocno ugruntowany. Świątynie jej poświęcone istniały w Sybaris, Metaponcie (ze słynnymi filarami wykonanymi z drzewa winnej latorośli[44]), koło Krotonu, w Posejdonii, u ujścia rzeki Silaris, a ich oddziaływanie było silne na tyle, że kult Hery przyjął się także w Kapui, Lanuvium, Tibur, Caere i Falerii[45].

---

[41] Dunbabin, *o.c.* s. 211 n.
[42] M. L. Bernhard, *Olimpia*, Warszawa 1979, s. 8 nn.
[43] S. Parnicki-Pudełko, *Architektura starożytnej Grecji*, Warszawa 1975, s.68.
[44] Pliniusz Starszy, *Historia naturalis*, XIV 1,9.
[45] Heurgon, *o. c.* s. 107.

Wydaje się, że w VI w.p.n.e. takim promieniującym ośrodkiem kultu Hery było tu zwłaszcza miasto Sybaris. W miejscowości Santa Agata znaleziono bowiem inskrypcję, pochodzącą z VI w.p.n.e., a dotyczącą sanktuarium Hery[46]. Santa Agata leży w górnym biegu Esaro, dopływu rzeki Sybaris, a więc na starej drodze prowadzącej z miasta Sybaris do Laos i Posejdonii. Owa Santa Agata to być może starożytne miasto Artemizjum[47], jedno z 25 miast należących do Sybaris[48], dotąd nie zidentyfikowane, a znane jedynie z fragmentów Hekatajosa[49]. Warto przypomnieć, że również Pandozja, która emitowała później monety z wizerunkiem Hery Lakińskiej, pierwotnie należała do Sybaris. Wydaje się, że także w zakładanych po klęsce 510 r.p.n.e. (zburzenie Sybaris) nowych miastach noszących nazwę Sybaris Hera była czczona, i to być może nawet pod nazwą Lakińska. Zdaje się o tym świadczyć wspomniana przez Arystotelesa opowieść o ozdobnym himationie wystawionym na pokaz przez Sybarytę Alkistenesa podczas lakińskiego (!) święta Hery[50]. Ponieważ uważa się, iż ów Alkistenes mógł być obywatelem jednego z trzech późniejszych miast noszących nazwę Sybaris[51] (istniejącego w latach 510—443 p.n.e. nad rzeką Traeis, w latach 453—448 p.n.e. nad rzeką Kratis oraz po 444 r.p.n.e. na miejscu późniejszego Turioj), więc istnienie w tym rejonie kultu Hery Lakińskiej już w połowie V w.p.n.e. wydaje się być potwierdzone. Zatem w kilku wspomnianych wyżej miastach z pewnością, a w Pandozji i Artemizjum być może, na przestrzeni VI—V w.p.n.e. istniały świątynie Hery i Kroton, przejmując po 510 r.p.n.e. dawne terytorium Sybaris, odziedziczył równocześnie w spadku powszechny i popularny tu wszędzie kult tej bogini. Natomiast w czasie zawierania sojuszu w 430 r.p.n.e. świątynię dla Zeusa Homariosa trzeba było dopiero budować. Nie miał on widocznie gotowego sanktuarium o takim uznaniu i rozgłosie, aby kwalifikowało się do uczynienia z niego centrum kultowego dla miast sojuszniczych.

3. Równie istotnym wydarzeniem było zapewne także przystąpienie do federacji miast achajskich leżącej daleko na północy Posejdonii. Możliwe, że właśnie wówczas podjęto decyzję o przeniesieniu religijnego centrum ze świątyni Zeusa Homariosa do świątyni Hery Lakińskiej, a oznaką tego w Posejdonii było równoczesne ograniczenie eksponowania ważnego tu dotąd kultu Posejdona, wysuwając w jego miejsce kult Hery Argoja i umieszczając odtąd boginię (podobną do Hery Lakińskiej) na monetach miasta.

---

[46] *Inscriptiones Graecae*, XIV 643.

[47] Heurgon, *o.c.* s. 101.

[48] Strabon, VI 1, 13.

[49] F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Bd. I, Berlin-Leyde 1926—1958, fr. 65.

[50] Arystoteles, Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, 96, 15—26 (838 a).

[51] P. Jacobsthal, *A Sybarite Himation*, The Journal of Hellenic Studies 1938, s. 205 n.

Nastąpiło to zaś, jak pamiętamy, około 400 r.p.n.e., czyli równocześnie z pojawieniem się wizerunku Hery Lakińskiej na monetach Pandozji. Od tej pory — istniejąca już, ale jeszcze nie w pełni typowa — „Amfiktionia Lakińska", posiadająca obszerny zasięg terytorialny (w trójkącie: Kaulonia-Turioj-Posejdonia lub Region-Turioj-Posejdonia), mogła przez jakiś czas opierać się na funkcjonowaniu osi łączącej owe dwie, leżące na przeciwległych krańcach zjednoczonego terytorium, ważne świątynie Hery: Hery Lakińskiej koło Krotonu i Hery Argoja koło Posejdonii.

Biorąc zatem pod uwagę wszystkie te okoliczności, staje się zrozumiałe, że wybór Zeusa na bóstwo opiekuńcze utworzonego około 430 r.p.n.e. sojuszu miast achajskich był posunięciem nieco pochopnym i mało przemyślanym, a spowodowanym najpewniej bliskością i siłą oddziaływania peloponeskich ośrodków kultu Zeusa (Olimpia, Ajgion). Tymczasem znacznie lepiej do tej roli, zwłaszcza w tym rejonie, nadawała się jego małżonka, Hera. Stało się to oczywiste przede wszystkim w momencie, gdy swą chęć przystąpienia do sojuszu zgłosiła także Posejdonia. Łatwiej było bowiem uznać za wspólny kult Hery Lakińskiej i kult Hery Argoja niż kult Zeusa Homariosa i kult Posejdona. Należało zatem w obu tych przypadkach dokonać zamiany polegającej na większym wyeksponowaniu Hery, przy czym wśród dotychczasowych sojuszników miało to nastąpić kosztem Zeusa, a w Posejdonii — kosztem Posejdona.

Znaczenie i ranga kultu Posejdona w Posejdonii jest sprawą oczywistą. Poza samą nazwą miasta świadczą o tym także monety, na których w latach 550—400 p.n.e. niezmiennie widnieje tu wizerunek Posejdona z trójzębem[52]. Istotny jest również fakt, że miasto to zostało założone przez mieszkańców Sybaris, wywodzących się z kolei z Achai (ojkistą był Is z Helike[53]) i Trojdzeny[54]. Zarówno zaś w Helike[55], jak i w Trojdzenie[56] szczególnie silny był kult Posejdona. Zatem dominacja kultu tego boga w Posejdonii — przynajmniej w początkowym okresie — była rzeczą zupełnie naturalną. Równocześnie jednak — głównie na podstawie danych uzyskanych z wykopalisk archeologicznych, prowadzonych tam przez P. Sestieri od 1951 r. — wiemy, że co najmniej równie ważną rolę odgrywał w tym mieście także kult Hery. Pierwszą wielką świątynię poświęconą tej bogini (tzw. Herajon I) wzniesiono w Posejdonii około 565 r.p.n.e. Następną, jeszcze większą i dotąd często mylnie uznawaną za poświęconą Posejdonowi, wzniesiono w 460 r.p.n.e. (tzw. Herajon II)[57]. Hera była tu czczona w charakterze bogini-matki, jako bóstwo płodności zapewniające przyrost naturalny ludziom i zwierzętom oraz bujną wegetację uprawom.

---

[52] Head, *o.c.* s. 80 n.
[53] Strabon, VI 1,13.
[54] Arystoteles, *Polityka*, V 2,10 (1303 a).
[55] Pauzaniasz, VII 24,5.
[56] Tamże, II 30, 5—8.
[57] M. L. Bernhard, *Sztuka grecka V w. p.n.e.*, Warszawa 1975, s. 179 nn.

Świadczą o tym gliniane figurki wotywne, składane w jej świątyni, a wyobrażające boginię na tronie z symbolem płodności (jabłkiem granatu) w ręce. Poza tym znaczącą przecież rolę kultową w okolicy Posejdonii odgrywała także, starsza podobno nawet niż samo miasto, świątynia Hery Argoja, zbudowana u ujścia rzeki Silaris[58]. Zatem obecność i wysoka ranga kultu Hery w Posejdonii może być wynikiem silnego powiązania ekonomiki tego miasta z rolnictwem, jak również jakiejś zależności kultowej od starej świątyni Hery, wzniesionej nad rzeką Silaris. Pewne znaczenie mógł też mieć w tym wypadku fakt, że w Sybaris (miasto założycielskie Posejdonii) istniała w VI w.p.n.e. świątynia Hery — i to być może nawet z prawem azylu, skoro do niej właśnie schronili się stronnicy obalonego w 510 r.p.n.e. króla lub tyrana, Telysa, oraz że na terytorium zależnym od Sybaris kult Hery miał najprawdopodobniej charakter dominujący.

W okresie szukania przez Posejdonię oparcia w związku miast achajskich z południowej Italii (przeciw Samnitom i Lukanom) właśnie ten kult okazać się mógł bardzo przydatny. Przy pomocy analogicznego kultu Hery, występującego zarówno w Posejdonii, jak i w okolicy Krotonu oraz na dawnych posiadłościach Sybaris, można było znaleźć dodatkową — obok świadomości istnienia wspólnego niebezpieczeństwa — więź łączącą te odległe od siebie miasta greckie.

Posejdonia odczuwała zagrożenie ze strony ludów ościennych już od czasów narastającego nacisku Etrusków, którzy — odparci w 524 r.p.n.e. od Kyme — posunęli się na południe aż po rzekę Silaris, ustanawiając odtąd na niej granicę wpływów etruskich i greckich. Niebezpieczeństwo zwiększa się jeszcze bardziej w połowie V w.p.n.e., kiedy to wojownicze plemiona Samnitów schodzą z gór na równiny i wypierają Etrusków z Kampanii. W 438 r.p.n.e. zdobywają oni Kapuę, a w 421 r.p.n.e. zajmują ostatni przed Posejdonią bastion grecki w tym rejonie — Kyme[59]. Nic dziwnego, że w ostatnich dziesiątkach lat V w.p.n.e. Posejdonia oraz inne miasta z tego wybrzeża (np. Elea), odczuwając bezpośrednie zagrożenie ze strony bitnych plemion samnickich i lukańskich, zaczynają brać pod uwagę możliwość zadzierzgnięcia silniejszych więzów ze swymi pobratymcami z południa. A jedyną realną siłą grecką był tu właśnie ów związek miast achajskich, skoncentrowanych wokół świątyni Zeusa Homariosa.

Zagrożenie musiało być rzeczywiście poważne, skoro gdzieś w pierwszej dekadzie IV w.p.n.e. Posejdonia faktycznie wpada w ręce Lukanów, którzy posuwając się dalej wzdłuż wybrzeża docierają aż do Laos. Na południu zaś inne plemiona zdobywają dawną metropolię Chonów, Petelię, i czynią z niej twierdzę skierowaną przeciw Turioj[60].

Widać więc, że Amfiktionia Lakińska (w swym pierwszym etapie

---

[58] Strabon, VI 1,1.

[59] M. Jaczynowska, *Historia starożytnego Rzymu*, Warszawa 1984, s. 62 n.

[60] Strabon, VI 1,3.

istnienia) faktycznie była bardzo potrzebna i mogła odegrać znaczącą rolę w walkach prowadzonych w tym rejonie na przełomie V i IV w.p.n.e. Uwidoczniło się to zwłaszcza w momencie otwartego rozpoczęcia działań wojennych w Italii przez Dionizjusza I. Jego atak na Region w 393 r.p.n.e. (na razie nieskuteczny) postawił sojuszników przed koniecznością walki przeciw dwóm wrogom i z pewnością przycznił się do zacieśnienia obronnego sojuszu. Sytuację tę oraz początkowe sukcesy amfiktionii najlepiej obrazuje moneta krotońska z tych lat: na awersie głowa Apollona, a na rewersie Herakles-niemowlę duszący dwa węże — symbol zwycięstwa zjednoczonego świata greckiego nad barbarzyństwem (Lukanowie) i tyranią (Dionizjusz I)[61]. Być może podobną wymowę propagandową zdradzają monety Teriny posiadające w latach 425—400 p.n.e. i później wizerunki nimfy Teriny oraz skrzydlatej Nike-Teriny[62]. Natomiast na staterze krotońskim z tego samego okresu ukazany jest Apollon w momencie zabijania Pytona oraz (na rewersie) Herakles z inskrypcją OϟKϟMTAM[63]. Jest to jakby przypomnienie i przestroga dla wrogów, że założycielem sanktuarium związkowego (świątynia Hery) był sam niezwyciężony Herakles.

Czym naprawdę dla miast greckich w Italii była lub mogła być Amfiktionia Lakińska okazało się szczególnie jaskrawo dopiero w momencie, gdy zabrakło jej siły militarnej. Jeszcze w 390 r.p.n.e. Region zaatakowane przez Dionizjusza I oraz Turioj przez Lukanów zdołały się obronić dzięki pomocy wojsk sojuszniczych[64]. Jednak klęska poniesiona niedługo potem nad rzeką Elleporos praktycznie otworzyła drogę Dionizjuszowi I i plemionom lukańsko-bruttyjskim w głąb posiadłości greckich. W 386 r.p.n.e. Dionizjusz zdobył Region, zburzył Kaulonię i Hipponium, a w 379 r.p.n.e. zdobył Kroton oraz związkowe sanktuarium Hery, docierając aż do Turioj. Równocześnie z drugiej strony posuwali się Lukanowie i Bruttiowie, zajmując kolejno Sybaris, Turioj, Terinę, Konsencję, Temesę i inne miasta greckie oraz wypierając ludność miejscową (Chonów, Ojnotrów).

Od tej pory — silna dotąd i mająca charakter wyraźnie militarny — Amfiktionia Lakińska utraciła zarówno większość swych terenów, jak i możliwości działania, rezygnując tym samym z ambicji politycznych i koncentrując się wokół wybranej świątyni jedynie dla wykonywania czynności religijnych. W tej postaci, nikomu już nie zagrażając, mogła przetrwać do czasów Hannibala, a nawet Pompejusza, pomimo zajęcia tych terenów przez Rzym. Jeśli rzeczywiście tak było, to Amfiktionia Lakińska, a zwłaszcza proces jej formowania się, przypomina raczej Amfiktionię Kalauryjską niż Delficką. Amfiktionia Kalauryjska też zrodziła się najprawdopodobniej w atmosferze zagrożenia, a utworzyło ją w celach obron-

---

[61] Head, *o.c.* s. 97.
[62] *O.c.* s. 112 nn.
[63] *O.c.* s. 97.
[64] Diodor Sycylijski, XIV 100—101.

nych sześć miast i wyspa Egina, świadomych niebezpieczeństwa ze strony argiwskiego tyrana Fejdona[65]. Z czasem jednak, wobec zmiany sytuacji politycznej na Peloponezie i w Grecji Środkowej, traci ona swoje pierwotne funkcje militarne i koncentruje się prawie wyłącznie na sprawach religijnych. Inaczej natomiast było z Amfiktionią Delficką. Powstała ona — początkowo jako Amfiktionia Antelska — w celu roztoczenia opieki nad świątynią Demeter znajdującą się we wsi Antela koło Termopil oraz dla organizowania tam wspólnych uroczystości religijnych. Jednak szybki rozrost terytorialny amfiktionii, a zwłaszcza przyłączenie się do niej Delf, z nabierającym już panhelleńskiego znaczenia sanktuarium Apollona (wyrocznia!), spowodowały, iż zaczęła ona wypełniać także i funkcje polityczne — i to na coraz szerszą skalę. Zatem w tym wypadku ewolucja i kolejność ujawniania się i realizowania funkcji religijnych oraz politycznych przebiegały odwrotnie niż to się stało w Amfiktionii Kalauryjskiej (i Lakińskiej).

Powracając na koniec do postawionego w tytule pytania, można stwierdzić, że wiele na to wskazuje, iż Amfiktionia Lakińska (lub twór zbliżony do amfiktionii) rzeczywiście istniała, zwłaszcza w czasach między pobytem w tym rejonie Hannibala i Pompejusza, czyli pomiędzy 215 a 36 r.p.n.e. Równocześnie jest wielce prawdopodobne, iż początków jej należy szukać w wydarzeniach z końca V w.p.n.e., a konkretnie w próbach skonstruowania przez tutejsze miasta greckie sojuszu obronnego, wymierzonego przeciw plemionom italskim oraz tyranowi Syrakuz, Dionizjuszowi I. Sojusz ten, skoncentrowany pierwotnie wokół świątyni Zeusa Homariosa, a zaraz potem wokół świątyni Hery Lakińskiej, miał więc zrazu wyraźnie militarny charakter. Jednak klęski na frontach oraz utrata olbrzymiej większości terytoriów prawdopodobnie przyczyniły się do przesunięcia punktu ciężkości ze spraw politycznych na sprawy religijne, a tym samym do przekształcenia się dotychczasowego związku polityczno-religijnego w prawdziwą amfiktionię. Proces ten, zapoczątkowany zdobyciem Krotonu i świątyni związkowej w 379 r.p.n.e., zakończyć się musiał raczej szybko i miał charakter nieodwracalny, gdyż stolicami odrodzonego niedługo potem pod przewodnictwem Tarentu związku miast italskich były już kolejno miasta Herakleja i Turioj. Również wszelkie inicjatywy walk przeciw plemionom italskim lub Rzymowi rodziły się odtąd tylko w Tarencie. Kroton i świątynia Hery Lakińskiej znalazły się najwidoczniej na peryferiach tutejszego świata greckiego, tym bardziej iż w połowie IV w. p.n.e. prawie całe Bruttium znalazło się już w rękach Bruttiów, którzy zdobyli tu Terinę, Hipponium, Turioj i Temesę, a z Konsencji uczynili swoją metropolię. Zatem tereny niedawno jeszcze rozległej (choć na krótko) Amfiktionii Lakińskiej skurczyły się do najbliższych okolic świątyni Hery.

---

[65] Th. Kelly, *The Calaurian Amphictiony*, American Journal of Archaeology 1966 nr 1, s. 119 n.

Ponieważ ludność tutejsza w dalszym ciągu opiekowała się tym sanktuarium, więc amfiktionia mogła przetrwać, choć na znacznie skromniejszym terytorium i w nieco innym niż pierwotnie charakterze.

Wydaje się zatem, że dzieje tej Amfiktionii przebiegać mogły w następujący sposób:

1. Około 430–400 r.p.n.e.: obronny związek trzech miast (Kroton, Sybaris, Kaulonia) z centrum kultowym w świątyni Zeusa Homariosa.

2. Około 400–379 r.p.n.e.: największy zasięg terytorialny związku miast italskich skoncentrowanych wokół nowego ośrodka kultowego, a mianowicie świątyni Hery Lakińskiej.

3. 379–215 r.p.n.e.: utrata większości terytoriów i szybka ewolucja związku miast przekształcającego się z polityczno-religijnej federacji w Amfiktionię Lakińską.

4. 215–36 r. p.n.e.: potwierdzony (?) przez źródła okres istnienia Amfiktionii.

Tarnów

DID THE LACINIAN AMPHICTYONY EVER EXIST?

Summary

The aim and content of the present article is to attempt to answer the question posed in the title. The possibility of a Lacinian Amphictyony having existed, concentrated around the temple of Hera on the cape of Lacinium near Croton, seemed to be suggested by certain ancient authors (Livy, Strabo, Diodorus, Polybius). For the temple of Hera mentioned, constituted an important supraregional cult centre, and was in the care of the whole local population.

It seems that the Amphictyony could have existed first and foremost between the end of the 3rd century B.C. (Livy), and 36 B.C. (Appian of Alexandria). Its beginnings, in turn, should most probably be associated with the political and religious alliance of Greek cities in southern Italy (Croton, Caulonia, Sybaris; later also Thuria, Rhegion, Elea, Poseidonia) which was estabilished at the end of the 5th century B.C., and was directed against the Lucanian and Brettian tribes, and Syracuse. The original religious centre of the alliance was at the temple of Zeus Homarios, but at the beginning of the 4th c. B.C. the centre was moved to the temple of the Lacinian Hera near Croton. The reason for the change lay most probably in the singular popularity of Hera's cult among the Greek farming population in the towns of southern Italy.

Signs of the temple having become the centre of a union of a political character may be found in the representations of the Lacinian Hera appearing around 400 B.C. on the coins of Croton and Pandosia. In the same period, identical representations of Hera (Hera Argoia) appeared also on the coins of Poseidonia and Hyria. Perhaps it is evidence of Poseidonia and Hyria having joined the alliance of Achaian cities, then already concentrated around the temple of the Lacinian Hera. Thus, in view of the growing threat from the Italian tribes (the Lucanians, the Brettians), and the tyrant of Syracuse, Dionysus I, the popularity of Hera's cult turned out to be an important factor favouring the unification of Greek towns into a defensive alliance, which took on, as was common among the Greeks, the character of a political and religious union.

The defeat of the allied armies on the banks of the river Elleporos in 390 B.C. and the taking, soon after, of many Greek towns by the Lucanians, Brettians, and Dionysus I, clearly weakened the union and deprived it of the possibility of continuing its political activity. These occurances most probably contributed to the evolution of the political and religious organism into a union of a purely religious character. The deciding fact in this case was probably the taking of Croton and the union's sanctuary by Dionysus I in 379 B.C. The political and religious union would from then on concentrate on strictly religious affairs, uniting the neighbouring population around a common sanctuary. In this way, the temple of the Lacinian Hera could have become the centre of that small and perhaps quite loose Amphictyony.

It was such a state of affairs that Hannibal encountered in 215 B.C. According to Livy, the city of Croton was by then in a great degree depopulated and weakened, while the nearby temple of the Lacinian Hera constituted a place of cult of all the neighbouring peoples and was better known than the town itself. The upkeeping of such a blooming state of the sanctuary, regardless of the frequent wars conducted in the region (the Brettians, Dionysus I, Alexander the king of Molossia, Pyrrhus, Hannibal), was possible only due to the systematic and versatile care of the local population. After all, a union of towns, villages or tribes protecting a common sanctuary — is nothing but an Amphictyony.

The history of the Amphictyony could have developed in the following way:

1. Around 430—400 B.C. — the defensive union of three towns (Croton, Sybaris, Caulonia) with a cult centre at the temple of Zeus Homarios.
2. Around 400—379 B.C. — the greatest territorial extent of the union of Italian towns, concentrated around the temple of the Lacinian Hera.
3. 379—215 B.C. — the loss of most of the union's territories and its probable transformation from a political and religious federation into a Lacinian Amphictyony.
4. 215—36 B.C. — the period of the Amphictyony existence acknowledged (?) in historical sources (Livy, Appian).


Silaris
HERA A.
POSEJDONIA
ELEA
PYXUS
LAOS
TARENT
METAPONT
SIRIS
Sybaris
Esaro
SYBARIS
TURIOJ
S. AGATA
PANDOZJA
MORZE TYRREŃSKIE
Krathis
Traeis
KRIMISSA
PRZYLĄDEK ALAJSKI
KONSENCJA
PETELIA
Neajtos
KROTON
LACINIUM
TEMESA
TERINA
HIPPONIUM
SKYLLETION
MEDMA
KAULONIA
LOKRY
REGION

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

GUBARU: A GOVERNOR OR A VASSAL KING OF BABYLONIA?

By

STEFAN ZAWADZKI

The final stages of the Neo-Babylonian state and the beginning of the Persian rule are dealt with in several narrative sources. The texts are: the *Nabonidus Chronicle* relating year after year (with gaps) Nabonidus' rule and the initial period of the Persian rule[1] as well as the *Verse Account*[2]

Abbreviations

AJSL — The American Journal of Semitic Languages and Literatures
AUSS — Andrews University Seminary Studies
CT 55–57 — T. G. Pinches, *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum*, Part 55–57: *Neo-Babylonian and Achaemenid Economic Texts*, London 1982 (prepared for publication by I. L. Finkel)
OLZ — Orientalistische Literaturzeitung
RA — Revue d'Assyriologie
ZA — Zeitschrift für Assyriologie
ZDMG — Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft
YOS — Yale Oriental Series

[1] A. K. Grayson, *Assyrians and Babylonian Chronicles. Texts from Cuneiform Sources*, vol. V, Locust Valley, New York 1975, p. 104–111 (text and bibliography), and p. 21–22 (short introductory studies). Following his predecessors, Grayson has assumed that the *Chronicle* comprises events from accession year –3, 6–11 (with a blank space for the 8th year), a small damaged fragment with the record of the 16th year and a long section concerning the 17th year. In her dissertation from 1963 rendered accessible in 1984, E. von Voigtlander presents arguments for dating the events from Col. I to the time of accession year – 2 (E. von Voigtlander, *A Survey of Neo-Babylonian History*, p. 235–242). In a series of articles mentioned below, W. H. Shea proves that Col. III concerns not only the events of 17th year of Nabonidus, but also the following years of Cyrus' reign in Babylonia.

[2] Published by S. Smith, *Babylonian Historical Texts Relating to the Capture and Downfall of Babylon*, London 1924, p. 83 ff (=BHT). A new translation with numerous corrections was made by B. Lansberger and Th. Bauer, *Zu neuveröffentlichen Geschichtsquellen der Zeit von Asarhaddon bis Nabonid*, ZA XXXVII 1927, p. 88 ff, and A. L. Oppenheim, [in:] *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*, third Edition with Supplement, edited by James B. Pritchard, Princeton, New Jersey 1969, p. 312 ff. (= ANET[3]).

and the *Cyrus Cylinder*[3] drafted in the initial stage of Cyrus' rule, containing a very critical evaluation of Nabonidus who is opposed to Cyrus as Marduk's favourite. Those texts completely leave out Belshazzar's fate[4], and as far as Nabonidus is concerned, they exclusively give the information about his being taken prisoner[5]. None of the texts contains the information about the official assumption of the throne by Cyrus. Failure to include that information could have been regarded as omission of such an obvious fact that underlining it was not necessary providing unless had it not been far the observations based on the dates coming from the business texts in the reign of Cyrus. In the Babylonian documents from the accession year[6] (reš šarrūti, 539 B.C.) and from the first ten months of the 1st year[7] of Cyrus the title of *King of Lands* (šar mātāti) is nearly exclusively used. The only exception are four texts from the period before Cyrus' had entered Babylon[8] and three from the first ten months of the 1st year[9]. Considering the texts from the period before Cyrus' arrival in Babylon, W. H. Shea wrote that "it seems very unlikely that Cyrus could have became the official king on the throne of Babylon before he entered Babylon" and that "the scribe used the presumptive title appropriate at the time even though it was not yet officially confirmed"[10]. As far as the texts from the 1st year of Cyrus' reign are concerned the occurrence of the full title šar Babili šar mātāti in CT 55,737 can be regarded currently only as the effect of the scribe's momentary inadvertence. Using the same title in YOS 7,5 (4.I) resulted, according to Shea, from the fact that 5 Nisanu "was the day on which the priest invested the king with the insignia of kingship. Since this text from Uruk is dated to the day before that event ordinarily would have taken place, it may be that the scribe wrote this title in the text expecting Cyrus to take the office and title at

---

[3] F. W. Weissbach, *Die Keilschriften der Achämeniden, Vorderasiatische Bibliothek*, Bd. III, Leipzig 1911, p. 2 ff. (=VAB 3), and Oppenheim, ANET³, p. 315 ff.

[4] We learn of his being killed from the *Book of Daniel* 5, and indirectly also from Xenophon, *Cyropaedia*, VII, 5: 29–30, who relates the event of killing the king in the palace in Babylon the very night when the city was taken by the Persians. Since we know that Nabonidus survived the war (cf. Note 5), there is no doubt, the information concerns Belshazzar.

[5] *Nabonidus Chronicle*, Col. III: 16, and *Cyrus Cylinder*, VAB 3, p. 4: 17.

[6] The documents were put together by W. H. Shea, *An Unrecognized Vassal King of Babylon in Early Achaemenid Period*, Part II, AUSS IX 1971, p. 107 (Table II). Six new texts can be added here: CT 57, 717 (19.VII); CT 56, 697 (2.VIII); CT 56, 126 (14.XII); CT 56, 219 (26.XII); CT 55, 213 (10? –); CT 56, 794 (– –).

[7] Shea, *o.c.* p. 108 (Table III). The list can be completed with the following 7 texts: CT 57, 306 (5.I); CT 57, 52 (6.I); CT 56, 120 (8.I); CT 56, 131 (x + 1. I); CT 55, 737 (15?.V); CT 56, 221 (13.XI); CT 57, 694 (27.XI).

[8] Three texts with full titulary are quoted by Shea, *o.c.* p. 107 (Table II). The fourth text is CT 57, 717 (19.VII), where the title šar Babili was used.

[9] YOS 7, 5 and Cyr. 18 quoted Shea, *o.c.* p. 107 (with title šar Babili). We can add CT 55, 737 (15?.V) (with title šar Babili šar mātāti).

[10] Shea, *o.c.* p. 121.

that time"[11]. Thus, Shea concludes: "Cyrus did not become the official king of Babylon until approximately the 10th month of his 1st year, when the business documents take up that title for him"[12]. As it was suggested earlier by other scholars, using the defined title was introduced through a royal decree, so "the change in Cyrus titulary that occurred toward the end of his 1st year as ruler over Babylonia also came about by a royal decree"[13]. Looking for reasons that made Cyrus give up at the period mentioned above the title of "King of Babylon", it was pointed to a group of texts dating to the 1st year of the coregency[14] of Cambyses using the title šar Babili at that time together with Cyrus, for whom the title šar mātāti was then used, as well as to the texts coming from the same year dated only to the 1st year of "Cambyses, king of Babylon"[15]. The very documents became the basis of the idea assuming that Cyrus did not use the title "king of Babylon" because he appointed to that position his son Cambyses[16]. The conception was opposed in 1938 by W. H. Dubberstein[17],

---

[11] Ibidem, p. 122.

[12] Ibidem, p. 123.

[13] Ibidem, p. 124.

[14] The last list of the texts was compiled by M. San Nicolò, *Beiträge zu einer Prosopographie neubabylonischer Beamten der Zivil- und Tempelverwaltung*, Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-Hist. Abt., Jhrg. 1941, Bd. II, H.2, München 1941, p. 52, Note 2. Shea, *o. c.* p. 101, refers to Dubberstein's list in AJSL LV 1938, p. 418, (later corrected by San Nicolò), where however he also mistakenly adds Camb 35. At present we can add more texts: CT 56, 149 (7.II); CT 57, 345 (18.II); CT 55, 731 (—.XI) and CT 56, 294 (— —). Here we ought also include CT 57, 56 where a severely damaged fragment reads as follows:

7]ma-la-tu šá MU.17. KÁM
8 m]dEN-ri-man-ni ITU[
9 x +]3.KÁM MU.1.KÁM mK[am?-bu-zi-ja]
10 LUGAL TI]N.TIR.KI DUMU [mKu-raš
11 LUGAL]KUR.[KUR

To this group belongs also text CT 56, 142 (2.XII), but Kambuzija šar KUR.KUR apil Kuraš šar KUR.KUR should be corrected as Kambuzija šar TIN!TIR!KI!. This dating is confirmed by the presence of Marduk-šum-iddin lušangû dŠamaš in Sippar.

[15] San Nicolò, *o.c.* p. 52, Note 3. Here the following texts can be also added at present: CT 55, 822 (2.II); CT 56, 11 (6.II); CT 55, 628 (2?.V); CT 56, 192 (17.V); CT 57, 411 (1 +x.V); CT 57, 790 (6.VII); CT 56, 4 (19.VII); CT 55, 206 (21.VII); CT 56, 124 (9.VIII); CT 56, 270 (18.VIII); CT 56, 227 (3.IX); CT 57, 347 (3.IX); CT 57, 92 (18.X); CT 56, 240 (27.XI); CT 57, 165 (6.XII); CT 56, 772 (— —); CT 57, 6 (— —) and probably CT 55, 186 (5.V) but without a year.

[16] F. W. Weissbach, *Zur Chronologie des Kambyses*, ZDMG LI 1897, p. 661—665, and *Zur neubabylonischen Chronologie*, ZDMG LXII 1908, p. 631, and *Zur neubabylonischen Chronologie*, Studia Orientalia I 1925, p. 362—363; F. X. Kugler, *Sternkunde und Sterndienst in Babel, Assyriologische, Astronomische und Astralmythologische Untersuchungen*, II. Buch: „Babylonische Zeitrechnung und ältere Himmelskunde", Münster in Westfalien 1909/10, p. 397—401 („Das Unterkönigtum des Kambyses"); G. B. Gray, *The Persian Empire and the West*, Cambridge Ancient History, vol. IV, p. 14; Smith, BHT, p. 106.

[17] W. H. Dubberstein, *The Chronology of Cyrus and Cambyses*, AJSL LV 1938, p. 417—419.

who thought Cyrus had nominated Cambyses the king of Babylon only before undertaking the campaign against the Massagets, in the course of which he died. Thus, Cambyses was to have been announced king of Babylon during the New Year festival in 530 B.C. And though Cyrus maintained for himself only the more general title "King of Lands", some of the scribes "conscious of the preeminence of Cyrus, continued to date by him giving the full titulatury. A few scribes invented the new formulas (...) which gave recognition and the respective titles to both Cambyses and Cyrus, and the new era was naturally dated as year one of the combined reign begun officially on the first day of the year"[18]. In autumn of the same year, the news of Cyrus' death was to reach Babylonia and since then, the following dating occurred: "accession year of Cambyses, king of Babylon and Lands". However, the confusion inaugurated by the unusual dual--kingship continued, and some documents were still dated to the two rulers, or at Babylon still to Cambyses, as king of Babylon. Illustrative of the situation is a document dated in the eleventh month (Šabatu), February 529, to "year one, accession year of Cambyses, king of Babylon and Lands". Apperently the bewildered scribe dated by the old dual-king system, and also by the new accession-year dating. However, by the New Year, March--April, 529, the adjustment had taken place. Cyrus had been dead some month, Cambyses was ruler of the empire, hence logically beginning in March-April, 529, all documents were dated to the "first year of Cambyses, king of Babylon, king of Lands", to be followed by his second and following years"[19].

Dubberstein's concept was undermined by M. San Nicolò[20]. He proved that document Camb 42 dated to "1st year of Cambyses, king of Babylon, son of Cyrus, king of Lands" and BRM I 64 and Camb 89 and Camb 102 dated to" 1st year of Cambyses, king of Babylon", originated in the 7th year of Cyrus at the latest, as those documents contain the name Marduk-šum-idinna lúšangû Sippar[21]. Beginning with the 8th year the position was taken already by Bēl-uballit. As a result, San Nicolò supported F. W. Weissbach's conception dating the coregency of Cambyses to the 1st year of Cyrus. Considering the fact that the last document from the "Doppelkönigtum", known to him, had come from 8th Tebet and the last one dated to Cambyses "king of Babylon" from 20th Tebet, San Nicolò thought that "das Unterkönigtum des Kambuzija nur etwa über neun Monate gedauert"[22].

Only 30 years after San Nicolò's paper had been published, there occu-

---

[18] Ibidem, p. 418.
[19] Ibidem, p. 418–419.
[20] M. San Nicolò, *o.c.* p. 51 ff.
[21] This group can also include now CT 56, 142 (cf. Note 14).
[22] San Nicolò, *o.c.* p. 53; Kugler, *o.c.* p. 400.

red a series of articles by W.H. Shea[23], who undertook another attempt at explaining the reasons why Cyrus had failed to use the title "king of Babylon" until the 10th month of his 1st year, and, what is strictly connected with the fact, an attempt at deciding in which year of Cyrus' reign the coregency of Cambyses as "king of Babylon" should be placed. Shea failed to use the work of San Nicolò in his first series of articles and the fact had severe repercussions. Accepting Dubberstein's[24] concept, that is, excluding Cambyses as the bearer of the title of "king of Babylon" at the time until approximately 10th month of the 1st year of Cyrus, Shea faced the necessity to look for another candidate. His choice was Gubaru, "the governor of Gutium, who conquered Babylon for Cyrus". It was Gubaru, who "was elevated to kingship of Babylon in the spring of 538, at the time of New Year's festival on Nisannu and [...] occupied the throne until his death on the 11th of Arahsamnu, October 26, 538 B.C."[25] and "was the official king of Babylon for seven month from the spring to the fall of 538"[26].

In the previous studies, Gubaru had not been taken into consideration due to the fact that according to a commonly accepted interpretation of *Nabonidus Chronicle*, Gubaru was to have died barely a month after conquering Babylon and a few days after Cyrus had entered the city. Shea removed the obstacle proving the events in Col.III of the chronicle "should be taken in consecutive order, in which case Gubaru died a year and three weeks after Babylon fell"[27]. The author gives the following rationale for such chronological order, which, as it was already underlined, enables to assume that Gubaru was "king of Babylon" at that time:

a. "consecutive chronological order of the text was the standart in these chronicles"[28],

b. if Gubaru had died in the same month when Cyrus entered Babylon, "the record of his death should have dated it simply day 11" without mentioning the month again. In such case, the account should have read

---

[23] W. H. Shea, *An Unrecognized Vassal King of Babylon in the Early Achamenid Period*, AUSS IX 1971, Part I, p. 51–67; Part II, p. 99–128; X 1972, Part III, p. 88–117; Part IV, p. 147–178, and next by the same author: *Darius the Mede: An Update*, AUSS XX 1982, p. 229–247, and *Wrestling with the Prince of Persia: A Study on Daniel 10*, AUSS XXI 1983, p. 225–250.

[24] Cf. AUSS IX 1971, Part II, p. 100–105.

[25] AUSS X 1972, Part IV, p. 177.

[26] Ibidem, p. 165.

[27] *Darius the Mede*, AUSS XX 1982, p. 241, and earlier AUSS X 1972, Part III, p. 98 ff.

[28] *Darius the Mede*, AUSS XX 1982, p. 241. See also AUSS X 1972, Part III, p. 102–108, where the author made a detailed analysis of chronological events contained in the chronicles. As many as 313 out of 318 events have unquestionably turned out to occur in the consecutive order. See also my article *Babylonian Chronicle 25127, 1–17: one or two years*, Eos LXXIV 1986, where I justify the consecutive order in that part of the Nabopolassar chronicle.

"in the month of Arahsamnu, the 3rd day, Cyrus entered Babylon, ...on the night of 11th day, Gubaru died"[29]. The fact of both pieces of information being separated by another news about the return of the gods to their sanctuaries, is regarded by the author as very important and thinks that "death of Gubaru should be dated in a different Arahsamnu, i.e. a year later"[30].

After a time Shea rejected Dubberstein's idea[31] but basing on "consecutive order" of events described in Col.III in the *Nabonidus Chronicle*, he rejected also the possibility to place the period of coregency of Cambyses on the first ten months in the 1st year of Cyrus. Since Cambyses occurs in the chronicle after the information of Gubaru's death (dated by Shea to the autumn of 1st year of Cyrus), "Cambyses' participation in the Babylonian New Year's festival is placed at the beginning of Cyrus' 2nd regnal year. The description of Cambyses activities on that occasion is tantamount to designating him as king then, and this is the only event known from Cyrus' reign with which such a period of kingship can be connected"[32].

According to that suggestion, the course of events was to have been as follows[33]:

– Having conquered Babylon, Cyrus issues a decree in which he resigns from the title šar Babili and in Nisannu of his 1st year (538 B.C.) Gubaru becomes king of Babylon of Cyrus' own accord. Until Gubaru's death dated to 11 Arahsamnu 1st year of Cyrus (October 26, 538), and more precisely, till the Babylonian scribes received the news of his death and until the new decree was sent, they keep dating the documents according to Gubaru, "king of Babylon", or "1st year of Cyrus, king of Lands". Only after receiving the new decree a new dating system is used according to 1st year of Cyrus "king of Babylon, king of Lands".

– "The king's wife" dies. Mourning from 27 Addaru 1st year till 3 Nisannu, 2nd year of Cyrus, that is from 8 to 14 March 537 B.C. (7 days).

– 4 Nisannu 2nd year of Cyrus (15 March 537) Cambyses enters the temple in order to ascend the throne. It should be noted that in view of business documents, three ways of dating would have been used then: a. according to "2nd year of Cyrus, king of Babylon, king of Lands", b. according to "1st year of Cyrus, king of Lands and Cambyses, king of Babylon", c. according to "1st year of Cambyses, king of Babylon".

---

[29] AUSS X 1972, Part III, p. 110, and *Darius the Mede*, AUSS XX 1982, p. 242 – 243.

[30] *Darius the Mede*, AUSS XX 1982, p. 243, and earlier AUSS X 1972, Part III, p. 110.

[31] *Darius the Mede*, AUSS XX 1982, p. 239, and *Wrestling with the Prince of Persia*, AUSS XXI 1983, p. 243.

[32] *Darius the Mede*, AUSS XX 1982, p. 240.

[33] Cf. AUSS X 1972, Part III, p. 100, Table VI, 2. The Consecutive Interpretation.

This idea of dating Cambyses' coregency was soon afterwards replaced with another concept by the author according to which Cambyses was to have become "king of Babylon" in 535 B.C.[34] Shea has noticed that the beginning of the 3-week mourning of Daniel (*Dan.* 10 : 13) would occur on the 4th day of Nisannu, that is the day on which, according to the *Chronicle of Nabonidus*, Cambyses entered the temple in order, as it is belived, ascend the throne. Daniel's mourning was brought about by appointing Cambyses known for his aversion to foreign cults, king of Babylon. Thus, Cambyses was becoming a real danger from Jewish plans to rebuild the temple. As a result of his detailed calculations, Shea comes to the conclusion that the 3rd year of Cyrus – the year of Daniel's mourning, mentioned in *Dan.* 10, was counted according to an autumn calendar used in Judea and corresponded to the 4th year of Cyrus' reign in Babylonia.

Considering the author's latter findings, the chronology of the events mentioned in the Col.III of the *Nabonidus Chronicle* would be as follows:
– 11 Arahsamnu of 1st year of Cyrus = October, 16, 538: Gubaru's death,
– before 27 Addaru 536 = before March 19, 535 : death of the king's wife,
– from 27 Addaru 536 till 3 Nisannu 535 = from March 19, 535 to April 20 (sic), 535 : mourning after the death of king's wife,
– 4 Nisannu of 4 year of Cyrus = April 21, 535 : Cambyses enters the temple, and as "king of Babylon" is the coregent of Cyrus, "king of Lands".

Let us have a look at the suggestions. Deciding Gubaru's death on Arahsamnu 538 B.C., Shea worked on the assumption that a few weeks after that date, the full dating "king of Babylon, king of Lands" began to be used in Cyrus' documents[35]. It must be noted here that Gubaru's death is also related by Ctesias of Cnidus[36]. According to Ctesias, it is Oibaras who was responsible for the death of Astyages, king of the Medes, defeated by Cyrus. When another person responsible for that death, eunuch Petasakes died in dreadful torture, Oibaras, trying to avoid such gruesome fate, refused to take meals and died after a 10-day hunger strike. That is the point where both Ctesias narrative and the *Nabonidus Chronicle* in its common interpretation, coincide. However, the fact does not allow us to conclude that Ctesias was familiar with the *Chronicle of Nabonidus*, or with any other story based even indirectly on that point.

---

[34] *Wrestling with the Prince of Persia*, AUSS XXI 1983, pp. 225–250.

[35] AUSS X 1972, Part III, p. 114: „the title 'King of Babylon' was added to titulary of Cyrus shortly after the death of Ugbaru, when that event is located according to the consecutive chronological interpretation of the chronicle „[...]" If Cyrus waited until Ugbaru died to take up the title 'King of Babylon' and become the official king there, it seems reasonable to surmise that Ugbaru held title to that office before him, up to the time of his death".

[36] Photius 72, Pers. 5.

Ctesias does not associate the death of Oibaras with Babylon, nor does he mention Cyrus conquest of Babylonia. Thus, the only coincidence does not seem sufficient enough to rehabilitate Ctesias as an expert of that Babylonian period, or as a possible argument against that the idea of consecutive order in Col.III of the *Nabonidus Chronicle*. Nevertheless the idea of an unrecognized vassal king ruling Babylonia from spring to autumn of 538 B.C. proves to be unexpected due to his relatively vast source base: king Gubaru is not mentioned by the local cuneiform sources, or classical writers, or finally, the Biblical books. Only that unanimous silence should incline to caution while forming such a thesis. Shea seems to have found the main argument for accepting Gubaru as king of Babylon in the fact that Cyrus began to use full titulary shortly after Gubaru's death dated to October 538 B.C. This main argument is supported by successive[37] ones based on an analysis of Babylonian chronicles:

a. out of 65 persons mentioned in the chronicles, only 7 were not kings and their names occur only once. Gubaru, however, is mentioned 3 times, that is, with the same frequency as the names of kings,

b. "death dates in those chronicles are used almost exclusively for royalty, with the exception of Bēl-eṭir in the *Babylonian Chronicle*". In view of this criterion Gubaru "belongs to royalty",

c. according to Shea, "king's wife" whose death and funeral celebrations are mentioned by the *Chronicle*, ought to be identified with Gubaru's wife. Since the *Chronicle* calls her(?) "king's wife", it is an indirect confirmation of Gubaru's royal titulary.

The above mentioned arguments wear thin and can as well be used to justify a contradictory thesis. All the persons of non-royal status were mentioned in the chronicles for the very reason that, as is known or supposedly highly probable, they opposed the legal king. It is thus, a specific reference to the royal rule. The mention of Gubaru is absolutely proper even if he did not receive the royal titulary: by Cyrus' appointment he had been the real ruler of Babylonia till his death. Thus, if the chronicles give the death dates of rebels the information about Gubaru's death proves to be equally justified, even if he was only a governor with special capacities. His status was in fact close to that of a king.

Leaving aside the value of two remaining arguments[38] of Shea for the time being, let's have a look at the counter-arguments:

1. Why does the *Chronicle* fail to give the information about Gubaru ascending to the throne? Leaving that information out is unlikely for the reason that Gubaru is earlier mentioned as being appointed governor of Babylonia. Having omitted the information of appointing Gubaru

---

[37] AUSS X 1972, Part IV, and *Darius the Mede*, AUSS XX 1982, p. 243–244.

[38] E.g. the coincidence of Gubaru's death and Cyrus assumption of the title "king of Babylon" and the identification "king's wife" as the wife of Gubaru.

king, would have misled his prospective reader. The failure to include the information must be unmistakably interpreted: Gubaru was not a king[39].

2. Had Gubaru been a king, his death'date should have been followed by a short note with the length of his reign, as it used to be done in all Babylonian chronicles[40].

3. It is extremely important to answer the question if the chronicle provides any evidence that Cyrus intended to appoint Gubaru king of Babylon. An objective analysis of the text of the *Chronicle* proves quite the opposite, namely, that giving up his titulary "king of Babylon" Cyrus had not intended to confer it to Gubaru. If Cyrus had really seen Gubaru as the formal successor to Nabonidus, he should, according to the Babylonian custom, have done so immediately after conquering Babylonia. It was not the custom in Babylonia to put off the accession to the throne till the New Year's festival as it is assumed in this case by Shea. Thus, the final months of the year 539 B.C. should have been reš šarrūti Gubaru and 538 the first year of his rule. The information about Gubaru's status in Babylonia is found in line 20 of Col. III. Unfortunately, the text is ambigous and there are possible two ways of its transliteration and translation: (a.) first, commonly accepted ^{m}Gu-ba-ru ^{lú}pahta (NAM)-šú ^{lú}pah(at)ūti (NAM.MEŠ) ina Babili$_5^{ki}$ ip-te-qid, "Gubaru, his district officer, appointed the district officers in Babylon", and (b.) the second suggested by Grayson in his editon of the Chronicle ^{m}Gu-ba-ru ^{lú}pāhāt kiššat (ŠÚ) ^{lú}pāh(at)ūti^{meš} ina Babili$_5^{ki}$ ip-te-qid, "He (Cyrus) appointed Gubaru governor of all the governors in Babylon"[41]. I find the second possibility more probable. The prosopographical studies[42] undertaken so far point out that having conquered Babylonia, the Persians apart from few cases, did not perform any changes in the state and temple administration. The information about appointing new officers by Gubaru would have to be interpreted as confirming them on positions held during Nabonidus' rule. However, it seems psychologically improbable to suppose that after entering the capital of the newly-conquered state, Cyrus entrusted organizing the administration to the care of Gubaru. There is no doubt that it was

---

[39] Shea, AUSS X 1972, Part IV, p. 164, indicates that the missing information concerning Gubaru's accession to the throne may have resultet from "unusual nature of this part of the *Nabonidus Chronicle*". The *Chronicle* fails to relate "the fate of Nabonidus and especially a summary statement for his reign, the labels and dividers that marked off the regnal years in the text, and the record of the accession of the king who succeeded Nabonidus, whoever he may been". See below a tentative account for this untypical character Col. III of the *Chronicle*.

[40] The lack of such a note concerning Nabonidus can be explained whereas it seems impossible as far as Gubaru is concerned (cf. bellow).

[41] Grayson, *o.c.* p. 110 (commentary).

[42] San Nicolò, *o.c.* p. 12 ff. and p. 61, and H. M. Kümmel, *Familie, Beruf und Amt im spätbabylonischen Uruk. Prosopographische Untersuchungen zu Berufsgruppen des 6.Jahrhunderts v.Chr. in Uruk*, Berlin 1979, pp. 137 ff.

Cyrus who decided to keep former officers at their posts. Finally, even if we accept the first possibility, it is still worthwhile to notice that the title used for Gubaru indicates his position of a governor. Thus, if Cyrus had decided to appoint Gubaru "king of Babylon" it must have occured already after he had been made governor. It would then be unclear why Cyrus had given up his title "king of Babylon" as he did not yet consider Gubaru, what was shown by appointing him governor. The next theoretical construction seems to be highly unlikely, namely the idea that initially Cyrus did not intend to accept the titulary "king of Babylon"; he did not intend to appoint Gubaru to that post, and he could not decide who should be appointed. That Cyrus did not mind accepting the title "king of Babylon" is indicated by the fact of his using it since the beginning of the 11th month of the 1st year. In general, supporting Shea's concept would have to lead to the conclusion that Cyrus did not have any concrete plans concerning the status of Babylonia after the conquest. The intentions would have undergone multiple and substantial changes: a) resigning from using the title šar Babili personally and appointing Gubaru governor, b) cancelling his first decision and appointing Gubaru to the throne of Babylon, c) accepting the title "king of Babylon" after the death of Gubaru, d) appointing Cambyses ruler of Babylonia and recalling him a year afterwards.

According to Shea the reign of Gubaru was supposed to have started with the beginning of the new year. Regardless of these counterarguments, the thesis can still be countered by the fact that at that time texts were also dated according to the years of the reign of Cyrus as "king of Lands" and that Gubaru's rule lasted only eight months. We know of very short reigns of a few weeks in fact and limited to a small area, namely those of Nebuchadnezzar III and Nebuchadnezzar IV[43] and then of Bēl-šimanni and Šamaš-eriba[44], neverthelness there exist a couple of several documents dated according to their reigns. Inaccuracy of this suggestion proves to be even more striking if we have a look at documents coming from the beginning of the year 556 B.C. From the short period of barely two months (Aiaru-Simanu) there are documents dated according to the legal ruler Labaši-Marduk as well as to Nabonidus who rebelled against him[45]. Thus, if Gubaru really had the right to use the title "king of Babylon", we should, no doubt, have find such documents in the vast material known so far.

---

[43] The list of documents is cited by M. A. Dandamaev, *Slavery in Babylonia*, DeKalb, Illinois 1984, p. 14–15. Cf. also D. B. Weisberg, *Texts from the Time of Nebuchadnezzar*, YOS XVII, New Haven and London 1980, pp. XIX ff, particularly pp. XXV–XXVI, and *Reviews* by Dandamaev, OLZ LXXVIII 1983, pp. 355, and F. Joannes, RA LXXVI 1982, pp. 85–86.

[44] Dandamaev, *Slavery...*, p. 16.

[45] R. A. Parker, W. H. Dubberstein, *Babylonian Chronology 626 B.C. – A.D. 45*, Chicago 1946, pp. 10–11.

4. The Persian kings often kept in the conquered countries previous officers and governors[46] or even local rulers, they allowed a vast autonomy[47], but it was not their custom to raise their subjects to the status of kings.

It follows from the previous consideration that beginning from autumn 539 till autumn 538 B. C., the titulary "king of Babylon" was not used either by Cyrus or by Gubaru. Moreover, Shea considers it impossible that the titulary was used by Cambyses. Cambyses would have been entitled to the titulary šar Babili only as Cyrus' coregent, and the interpretation of Col.III *Nabonidus Chronicle*, proposed by the author rules out any possibility to date the coregency to the 1st year of Cyrus. Refering to the *Chronicle* Shea connected the beginning of Cambyses' coregency with the death of "king's wife". The *Chronicle* leads us to conclude that on the day following the funeral celebrations after the death of "king's wife", Cambyses entered the temple and ascended the throne. Initially, the author dated the mourning for the king's wife to the period from 8 –14 March 537, after which on 15 March (= 4 Nisannu) Cambyses was supposed to enter the temple to inaugurate his rule over Babylonia, i.e. from the beginning of 2nd year of Cyrus. According to this interpretation the mourning would lasted 7 days[48]. If, as it is done by the author in his new article, Cambyses entered the temple on 4 Nisannu in 4 year of Cyrus, i.e. 21 April 535 B.C., then 20 April 535 should be treated as the last day of the mourning. However, then, the mourning would have lasted instead of 7 days several times longer, from 19 March (27 Addaru) till 3 Nisannu (20 April) 535 B.C., which is 33 days, as in 536 B.C. there was additional month Addaru. Imposing the official mourning for such a long period of time seems highly unlikely. Any more detailed data about the mourning period after women from the royal family are only available concerning Nabonidus' mother — Adda-guppi. It follows from the text of the *Chronicle* that after her death on 5 Nisannu in 9 year of Nabonidus "the prince and his army were in mourning for three days (and) there was (an official) mourning period. In the month Sivan there was (an official) mourning period for the queen mother in Akkad"[49]. The first period of the three-day mourning concerned only the royal court, which was managed by prince Belshazzar because of Nabonidus' stay in Tema. The other period of mourning was imposed on the whole country about two months after Adda-guppi's death and its duration had not been precisely stated in the *Chronicle*. More detailed information is provided by Col. III of the text H 1 B

---

[46] Cf. Note 42.

[47] Cf. M. A. Dandamaev, V. G. Lukonin, *Kultura i ekonomika drevnego Irana*, Moskva 1980, pp. 116 ff.

[48] Cf. Note 33.

[49] *Nabonidus Chronicle*, Col. II: 13–15.

from Harran[50], where we read: "He (Nabonidus) assembled into his presence the inhabitans of Babylon and Borsippa together with the people from far off provinces, he summoned even kings, princes and governors from the borders of Egypt on the Upper Sea, to the Lower Sea, for the mourning and [...] and they made a great lament, scattered dust on their heads. For seven days and seven nights they walked about, heads hung low, dust strewn, stripped of their attire. On the seventh day [...] all the people of the country shaved and cleaned themselves, threw away their (mourning) attire [...] I had chests with (new) attire brought for them to their living quarters, treated them with food and drink, provided them richly with fine oil, poured scented oil over their heads, made them glad (again) and looking presentable. I provided them well for their long journey and they returned to their homes".

It follows from the text that the funeral celebrations ended with a general 7-days state mourning. However, there is no information whether such a long period from the death till the official and of the funeral celebrations was typical for highly ranking person, or as may be expected, considerably prolonged because of Nabonidus' absence. Quite a lenghty period must have elapsed to cover the time necessary for the messengers to carry the news and their return to Babylon with appropriate instructions. The essential information is the fact that the final stage of mourning lasted 7 days, which is also pointed out by *Nabonidus Chronicle*: from 27 Addaru till 3 Nisannu. Thus, the concept of dating the coregency of Cambyses to 4 year of Cyrus cannot be accepted. In view of this criterion, the possible year of coregency could be considered to be only the first, second, third, fifth or sixth year. An attempt to date the coregency to the 4th year of Cyrus, is finally excluded definitely by Cyr 177. That document, dated back to 5th day of Arahsamnu of the 4th year of Cyrus, mentions Cambyses as mar šarri, "king's son" and not šar Babili, "king of Babylon".

Consequently, if it is known that Cambyses coregency cannot be dated to the 4th year of Cyrus, and moreover, that Gubaru was not a Babylonian king in the 1st year of Cyrus rule, an obvious question arises as to whether the interpretation of Col.III of *Nabonidus Chronicle* suggested by Shea proves correct and whether it is, in fact, possible to reject Cambyses candidature for the coregency with Cyrus in 538/7, i.e. in the 1st year of Cyrus. Dating Cambyses coregency to the 1st year of Cyrus, San Nicolò was influenced by the fact that the texts with both titularies disappears in the month Kislimu. New texts do not allow to further that idea. The latest texts known at present with Cambyses as "king of Babylon" comes from 6 Addaru (CT 57, 165) and the last from "Doppelkönigtum" from 2 Addaru (CT 56, 142). Thus, we have to assume now, that the coregency of

[50] C. J. Gadd, *The Harran Inscriptions of Nabonidus*, Anatolian Studies VIII 1958, p. 50–53. The translation according to A. L. Oppenheim, ANET³, pp. 561–562.

Cambyses with Cyrus lasted the whole year, and not only ten months as was supposed by Weissbach, Kugler, San Nicolò and Shea on the basis of the documents available to them. Thus, the idea that Cyrus started to use the titulary "king of Babylon" after he had debarred Cambyses from ruling Babylonia after ten months of his 1st year can no longer be supported. Moreover, according to that, Cambyses coregency with Cyrus is possible in the 1st year of Cyrus. At present they are arguments supporting the possibility:

a. in CT 57, 56 (compare Note 14), dated as can be assumed to the year of Cambyses coregency with Cyrus, there is a reference of an offering malītu šá MU.17.KÁM, that is the offering for the last 17th year of Nabonidus. Since the accounts had been made, as a rule, for a period of one year, it seems justified to conclude that the year of coregency is the first year after the 17th year of Nabonidus, corresponding to the 1st year of Cyrus.

b. This conclusion is supported by a comparison of 2 documents: SAKF 165[51] and CT 56, 192. The first contains an inventory of textiles for the period of 15, 16, and 17th year (of Nabonidus) as well as for the 1 and[2]year of Cyrus, thus covering 5 succesive years. The other document CT 56, 192, dated to the 15th day of Abu, the 1st year of Cambyses, king of Babylon, contains settlements of accounts for dates, covering the period from Addaru II of the 15th year of Nabonidus till the document was made. Both documents indicate that the destabilization in Babylonia had already begun in the 15th year of Nabonidus' rule. It should be assumed that settling the arrears immediately followed the stabilization in Babylonia, namely in 538, the year which would, at the same time, be the year of coregency.

c. the conclusion that Cambyses coregency should be dated to the first year of Cyrus, is supported by the characteristic mistake made while dating the document CT 56, 126 where we find: [3] ITU.APIN U_4.9.KÁM[4] [4]MU.1.KÁM [m]Ku(!)-am-bu-zi-ja [5]LUGAL. NUN.KI. The scribe intended to date the document according to the rule of "king of Babylon", but instead of Cambyses' name he began to write the name of Cyrus. Making such an error seems likely only when the 1st year of Cambyses = 1st year of Cyrus.

d. in Cyr 16 we can read: ITU.SIG_4 U_4.10.KÁM [5]MU.1.KÁM [m]Ku-raš [6]LUGAL KUR.KUR [7m]Ka-am-bu-zi-iá [8]LUGAL TIN.TIR.KI. Between the lines 6—7, as can be seen from the copy, there occur some intentionally erased signs. The fact might denote that the scribe intended to write MU.1.KAM Kambuzija šar Babili apil Kuraš šar mātāti, as with other documents of that group. If that was the case, that type of error also

[51] K. Oberhuber, *Sumerische und akkadische Keilschriftdenkmäler des Archäologischen Museums zu Florenz*, Innsbrucker Beiträge zu Kulturwissenschaft, Sonderheft 8, Innsbruck 1960, pp. 111—113.

supports the issue that Cyr 1 = Camb 1 as "king of Babylon". The above mentioned data render the concept of "consecutive order" in Col.III of the *Chronicle* unlikely.

It is essential to note that Cyrus gave up the titulary "king of Babylon" a few months before the beginning of the 1st year, when Cambyses started to use it. Next, Cyrus assumed the title still at the time when Cambyses continued to be a coregent. It is evident that the person of Cambyses did not influence either giving up the titulary "king of Babylon", or its reacceptance. Motives for that decision ought be looked for elsewhere.

It can be generally assumed that reaccepting the titulary "king of Babylon" by Cyrus at the end of the 1st year implies the absence of the reason for which the titulary had been given up preceding year. We should try to seek that reason. Let's take a closer look at some sources composed at that time.

Of all the texts edited in Babylonia under the Persian rule, Nabonidus is mentioned by the *Chronicle*, *Cyrus Cylinder* and *Verse Account*[52]. All of them are strongly inclined against Nabonidus. The first text repeats year by year the news about breaking off the New Year's festival due to the absence of the king in Babylonia. It is obviously aimed to evoke unfavorable associations towards Nabonidus, yet the author avoids any verbal expressions of his aversion[53]. Anti-Nabonidus tendencies prove to be much stronger in *Cyrus Cylinder*, where he is directly accused of neglect and hostility towards the gods of his country. Cyrus is presented as Marduk's envoy, who freed the country from Nabonidus' yoke. W. von Soden wrote recently that "Es is aber höchst unwahrscheinlich, dass das "Strophengedicht" seine so scharfe Kritik dem Nabonid nur in sein Exil in Ostiran nachschleuderte, nachdem er in Babylonien entmachtet worden war. Eine solche Kritik ist nur verständlich als Angriff auf einen noch mächtigen König, den die Verfasser diskreditieren und ausschalten möchten. Danach dürfte der Hauptteil des Gedichtes entweder einige Jahre vor dem Sturz des Königs verfasst worden sein oder inhaltlich in ein älteres Pamphlet anknüpfen"[54].

---

[52] These texts have been recently analysed in view of the attitude towards Nabonidus and Cyrus by W. von Soden, *Kyros und Nabonid, Propaganda and Gebenpropaganda*, [in:] *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihren Fortlebeu* (Archäologische Mitteilungen aus Iran, Ergänzungsband 10, Hrsg. von H. Koch, D. N. Mackenzie), Berlin 1983, pp. 61–68; A. Kuhrt, *The Cyrus Cylinder and Achaemenid Imperial Policy*, Journal for the Study of the Old Testament XXV 1983, p. 83–97;R. H. Sack, *The Nabonidus Legend*, RA LXXVII 1983, pp. 59–67, and *Nebuchadnezzar and Nabonidus in Folklore and History*, Mesopotamia XVII 1982, p. 67–131.

[53] Such a character of the record may have resulted from the use of the astronomical diaries from the time of Nabonidus. The diaries were by nature objective while relating the current events, see Grayson, *o.c.* p. 12–13.

[54] von Soden, *o.c.* p. 64.

Taking an older literary pattern cannot be excluded. In the *Cyrus Cylinder* and the *Verse Account* deserve our attention not only that Nabonidus came under such harsh criticism, but also that the texts regarded Cyrus as worthy of being the Babylonian ruler. The following question may be raised here, namely, how can that fact be accounted for when nobody was in a position to seize the power from Cyrus? Answer to this question can be found in the *Chronicle* itself. We can read there that on 14 Tašritu the Persians under Gubaru's command captured Sippar without a battle but Nabonidus, staying in the city or its vicinity fled. Two days later, the Persians entered Babylon, also without a battle. Then, we read on that "afterwards, after Nabonidus retreated, he was captured in Babylon". The Babylonian sources fail to give any record of Nabonidus fate, but this time we are succoured by the classical text. Josephus gives a statement, based on Berossos, who was wellinformed in Babylonian affairs, that Nabonidus was exiled to Carmania[55].

Here, all those facts must be compared with Cyrus titulary from the first months after conquering Babylonia. In the first text dated according to Cyrus' reign and coming from Sippar of 19 Tašritu, the scribe used the title šar Babili. In two other texts from the city, including one of 23 Tašritu, the full title šar Babili šar mātāti was used. The last text with such a titulary comes from Borsippa and is dated to 25 Tašritu[56]. There have been no texts so far from the following week, but beginning with 2 Arahsamnu (CT 56, 697) all text published till now use only the title šar mātāti. This, it can be assumed that the appropriate edict must have been announced between 25 Tašritu and 2 Arahsamnu. No doubt there must have occured an event which made Cyrus resign from using title "king of Babylon". I think the decision was taken after Cyrus learnt that Nabonidus had been captured. Thus, I think, Cyrus' decision was resulted from his intention to demonstrate his submission to the Babylonian custom and lows. We can surmise that the royal titulary was held for life and like the holy orders could not have been taken away. King was "the annointed": even if he failed to be in office, he did not cease to be the king. It can be assumed that according to the Babylonian laws and customs, a new king could have been annointed only after his predecessor's death. The facts that the Babylonian usurpers were put to death by the Assyrians may have been strictly connected with their being aware that for the Babylonians the king who is removed from his office but still alive, remains their king and preserves formally his right to the throne. It must be noted here that the many hundred-year-old Babylonian history does not provide a single example of coregency[57].

---

[55] Josephus, *Contra Appionem* I 19 (136–138).

[56] Cf. Shea, AUSS IX 1971, Part II, p. 107 (Table II) and p. 109.

[57] The only one example comes from the Old- Babylonian period, when Samsuiluna ascended to the throne before the death of his ill father Hammurapi. But it is not exclu-

Although the war had been promptly won, the situation turned out to be paradoxical. Nabonidus, old, defeated and abandoned by everybody, remained formally king of Babylon as long as he lived and prevented Cyrus from taking over the titulary. Cyrus had practically two things to do: either ignore the Babylonian custom and accept the royal titulary notwithstanding that Nabonidus was still alive, or to banish Nabonidus and content himself temporarily with the titulary "king of Lands". His decision must have been taken only several days after seizing the capital in the favourable atmosphere created by Marduk's priests. Such being the case, Cyrus decided to send Nabonidus to Carmania, yet, at the same time an intensive propaganda against Nabonidus was unleashed in order to discredit him in the eyes of the Babylonians. It cannot be excluded that only then was the story of Cyrus as Marduk's favourite created, or developed and widely propagated. Thus, if those texts are viewd from that aspect, then *Cyrus Cylinder*[58] and *Verse Account* seem to have been composed early after the conquest of Babylonia and approximately at the same time. Later, as it is suggested already by Shea the *Nabonidus Chronicle* was created. It is characteristic that the *Chronicle* gains the anti-Nabonidus tendency solely through an adequate selection of information but brings any accusation against him. On the other hand, the record of the conquest of Babylonia and the Persian rule is also devoid of any propaganda emphasis. All those facts suggest that the *Nabonidus Chronicle* was edited at the time when the person of Nabonidus was no longer a problem for Cyrus.

The title šar Babili occurs in Cyrus' titulary again from the beginning of the month Šabatu in 1st year of his reign. Thus, if Cyrus gave up the titulary due to the fact that Nabonidus stayed alive, it is only reasonable to assume that reaccepting the titulary occured after his death. Thus, reading in the *Chronicle* about the death of king's wife, we cannot rule out that the scribe may have meant the death od Nabonidus' wife. Announcing the mourning after her death would have demonstrated his respect of the Babylonian traditions.

The arguments presented so far, allow us to assume the following course of events in Babylonia during the year after seizing the country by the Persians:

a. Local scribes began to use the titulary "king of Babylon" towards Cyrus already during the campaign for conquering Babylonia. On receiv-

---

ded that Samsuiluna wanted to underline that he, and not his father ruled in fact in the country.

[58] In the *Cyrus Cylinder*, his titulary contains among others, the title "king of Babylon", what can suggest its edition soon after 10 month of 1st year. However, the title is a part of the more general titulary (1.20: šar kiššat šarru rabû šarru dannu šar Babili šar ^{mât}Šumeri u Akkadi šar kibrāt erbettim) refering to the titulary used by the Babylonian and Assyrian kings and it need not reflect the current situation.

ing the message about capturing Nabonidus alive, Cyrus announces a decree endowing himself only with the title "king of Lands".

b. Acknowledging Gubaru's services, Cyrus appoints him "governor of all governors" in Babylonia, that is the actual administrator of the country. However, soon afterwards, Gubaru dies, and Cymbyses rules Babylonia on similar conditions.

c. There occurs the death of "king's wife", which most likely means Nabonidus' wife, the only representative of the old regime in Babylonia. Having buried her with due ceremony, Cambyses is announced "king of Babylon", which allows a normal celebration of the New Year's festival. For those reasons, the nomination was approved of by the priests.

d. Towards the end of the 1st year of Cyrus, Nabonidus dies and Cyrus begins to use the full titulary "king of Babylon, king of Lands"; however, till the end of the year, the titulary "king of Babylon" is still kept by Cambyses. Depriving Cambyses of the titulary, need not signify any conflict between father and son. It may have been due to his respect for Babylonian tradition, which did not have the institution of coregency. However, it is doubtful whether Cyrus did intend to obey all the Babylonian laws and customs. It is symptomatic that neither the *Nabonidus Chronicle* nor other texts mention anywhere the assumption of the throne by Cyrus[59]. Cyrus and his successors seem to have been satisfied with the title itself resigning from the celebration. It is doubtful whether the Persian kings would have wanted to take part in the Babylonian coronation rite[60], at time humiliating for the king and completely alien to the Persian tradition.

Shea points to the fact of untypical character of record concerning the end of the reign of Nabonidus and the beginning of the Persian rule. The *Chronicle* fails to provide first of all the duration of Nabonidus' reign as well as Cyrus' accession to the throne. In my opinion, the conception presented above accounts for the reasons underlying the chronicler's decision to view the record in such a way. To the ortodox chronicler, the living Nabonidus remainded the king and not Cyrus who was the factual ruler of Babylonia. The ortodox chronicler found himself in a very awkward

---

[59] M. A. Dandamaev is the opinion that trying to ensure good relations with the conquered nations, the Persian kings disguised their conquests as personal unions with the nations of those countries, made use of the traditional administrative methods and got crowned according to the local customs – M. A. Dandamaev, *Achemenidskoe gosudarstvo i ego značenie v istorii drevnego Vostoka*, [in:] *Istorija Iranskogo Gosudarstva*, Moskva 1971, p. 96, and Dandamaev, Lukonin, *o.c.* p. 108. We have, in fact, examples of assuming the royal titularies of the conquered countries, however there is no evidence that the Persian kings ascended to the throne according to the local customs and rites.

[60] K. F. Müller, *Das Assyrische Ritual*, t. I, *Texte zum Assyrischen Königsritual*, Mitteilungen der Vorderasiatisch-Aegyptischen Gesellachaft, Bd. XLI, H. 3, Leipzig 1937, p. 55 ff.

situation: he did not want to count the years according to the reign of Cyrus who, from the Babylonian point of view was ruler but not the king; on the other hand, he recoiled, probably also for his own protection, from counting the record according to the years of Nabonidus' "reign" until his death. As a result, an untypical record was created: without giving the death date and the summary statement for the reign of Nabonidus, and eventually, failing to mention the accession to the throne by Cyrus.

Poznań

Translated by Grażyna Korytowska

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

FUNZIONALITA DEL DIALOGO TRA VENERE E GIOVE NEL LIBRO III DELLE „PUNICHE" DI SILIO ITALICO

Da

TERESA CZYPICKA

Nel terzo libro del poema epico di Silio Italico dal titolo *Puniche*, il cui argomento sono gli eventi della seconda guerra punica, si trova un interessante — sotto l'aspetto fondamentale-ideale nonché funzionale — dialogo tra Venere e Giove (v. 557–629). Il poeta lo inserisce nel punto culminante all'inizio dell'azione dell'opera, ossia nel momento quando Annibale dopo una lunga ed esausta marcia si ferma sulle cime delle Alpi ai confini dell'allora stato romano. Appunto in questo tempo, quando l'esercito di Annibale pianta sulle cime della montagna le tende, Venere presa dal timore per il futuro dei Romani, si rivolge a Giove con un breve discorso, dove rivela il suo timore (v. 557–569). Prima rivolge a Giove tre domande, dove oltre l'inquietudine per il futuro di Roma si avverte il rammarico della dea verso il padre per il motivo che mette a cosi pesante prova i suoi discendenti (v. 559–562):

> Quis poenae modus aut pereundi terminus, oro,
> Aeneadis erit? et quando terrasque fretumque
> Emensis sedisse dabis? cur pellere nostros
> A te concessa Poenus parat urbe nepotes?

Poi la dea giustifica i suoi timori (v. 563–564):

> Alpibus inposuit Libyen, finemque minatur
> Imperio: casus metuit iam Roma Sagunti.

dopo ció prega Giove (v. 565–567):

> Quo Troiae extremos cineres, sacramque ruinam,
> Assaracique larem et Vestae secreta feramus
> Da sedem, genitor, tutisque iacere.

Il dialogo termina con due domande che racchiudono di nuovo rimproveri della dea fatti a Giove a causa del Fato dei Romani (v. 567—569)[1].

Nelle parole di Venere il sentimento dominante è la sollecitudine della dea per Roma[2], ma esprimere questo sentimento non era il principale motivo del poeta: il piú importante scopo di questo breve discorso è la creazione di un pretesto per l'opportuna parte del brano, queste sono le parole di Giove (v. 570—629)[3], parole molto ricche sotto l'aspetto fondamentale-ideale nonché funzionale.

La completa risposta di Giove si puó dividere in alcune parti, ossia:

v. 571—573a placamento di Venere,
v. 573b—583 schiarimento del senso e scopo della guerra che attende ai Romani,
v. 584—629 predizione del Fato di Roma.

L'ultima parte si puó dividere in tre fondamentali altre parti, ossia:

v. 584—592 brano riguardante la seconda guerra punica,
v. 593 dell'epoca giulia-claudina,
v. 594—629 brano dedicato alla dinastia dei Flavi.

Nell'ultimo brano si possono distinguere due parti: la parte dedicata ai predecessori di Domiziano (v. 594—606) nonché l'elogio di Domiziano (v. 607—629).

Ora ci occupiamo del contenuto e significato delle singole parti.

All'inizio le parole di Giove assicurano la figlia che Roma ancora a lungo non perirà, e dopo ció parla dello scopo della seconda guerra punica: dunque lui vuol esaminare i Romani, vuole osservarli ed apprezzarli nella guerra (v. 573b—574):

Hac ego Martis
Mole viros spectare paro, atque expendere bello.

Poi il dio enumera le ragioni per le quali fece questo piano, cioé perché, il popolo romano prima molto valoroso e con gioia superante qualsiasi difficoltà, incominció a causa dell'inoperosità pian piano ad oziare, non curarsi del buon nome e gloria (v. 575—581):

Genus ferri patiens, ac laeta domare labores,
Paulatim antiquo patrum desuescit honori;

---

[1] L'ultimo verso: „Anne iterum capta repetentur Pergama Roma?" — procura difficoltà interpretativa, che sono indicate e provate a risolvare da G. A. Ruperti, parag. com. verso 569, *Caii Silii Italici Punicorum libri septemdecim varietate lectionis et perpetua adnotatione illustrati* a Georg. Alex. Ruperti, Goettingae, 1795 p. 239.

[2] Parag. M. von Albrecht, *Silius Italicus. Freiheit und Gebundenheit römischer Epik*, Amsterdam 1964, p. 28.

[3] Parag. R. Rebischke, *De Silii Italici orationibus*, Gedani 1913, pag. 20.

Atque ille, haud umquam parcus pro laude cruoris,
Et semper famae sitiens, obscura sedendo
Tempora agit, mutum volvens inglorius aevum,
Sanguine de nostro populus, blandoque veneno
Desidiae veritus paulatim evicta senescit.

Da ció risulta che Giove vuole persuadersi sino a che punto i Romani ancora conservassero le loro virtū nazionali[4]. Nei due versi che chiudono il passo dedicato alla presentazione del senso e scopo della guerra, Giove ancora una volta dimostra le necessità con sentenzionale affermazione (v. 582–583):

Magnae molis opus multoque labore parandum,
Tot populos inter soli sibi poscere regna.

Sembra anche che in questa affermazione di Giove, il poeta mostra le vere aspirazioni dei Cartaginesi e Romani, ossia che fu una guerra per l'egemonia sul mare Meditterraneo.

Nella guerra attendono ai Romani le sconfitte, ma hanno esse il proprio profondo significato, perché attraverso esse Roma diviene piú celebre — cosi all'incirca risuone hanno i versi che iniziano il vaticinio di Giove[5] (v. 584–585a):

Iamque tibi veniet tempus, quo maxima rerum
Nobilior sit Roma malis.

La prima parte della profezia riguarda il periodo della seconda guerra punica, ossia i fatti che sono il contenuto dell'epopea (v. 584–592).

Prima Giove nomina tre coi eroi di questa guerra: Emilio Paolo, Quinto Fabio Massimo, e Marco Claudio Marcello[6]. Di questo ultimo ne parla con piú grande sentimento e ció lo dimostra il seguente epiteto (v. 587): "...gratusque mihi Marcellus opimis". In questo epiteto è racchiusa l'allusione alle vittorie di Marcello in Sicilia. Poi fa noto che i citati eroi solo conquistano il „regnum", ma accentua, che il frutto delle loro fatiche sarà cosi tenace, che non lo distruggeranno nemmeno le successive decadenti moralmente generazioni. Giove anche accentua che i citati eroi compiono le loro gesta attraverso le sconfitte (per vulnera, v. 588). In questa maniera il dio di nuovo mostra il profondo senso e scopo delle sconfitte, ossia che esse sono il mezzo per conquistare la gloria dai Romani[7]. L'ultimo eroe della seconda guerra punica, al quale Giove dedica una parte della

---

[4] Parag. K.-H. Niemann, *Die Darstellung der römischen Niederlagen in den Punica des Silius Italicus*, Bonn 1975, p. 26.

[5] Parag. ibid.

[6] Parag. anche S. Lundstrom, *„Sprach's" bei Silius Italicus*, Acta Reg. Societatis Humaniorum Litterarum Lundensis LXVII Lund 1971, p. 48 nota 68.

[7] Parag. Niemann, *o.c.* p. 26.

sua profezia, è Scipione Publio Cornelio. Non specifica il suo nome, ma le allusioni al capo sono evidenti (v. 590b–592):

...Iamque ipse creatus,
Qui Poenum revocet patriae, latioque repulsum
Ante suae muros Carthaginis exuat armis.

A questo punto Venere viene a sapere dal padre i risultati della guerra di fronte alla quale stettero i suoi Romani[8].

Nel dialogo di Venere con il padre, una parte del discorso di Giove dedicato al senso e scopo della guerra nonché il brano che parla della sua profezia sui destini della seconda guerra punica, ha la funzione della propria risposta alle preoccupazioni della dea. Sembra che a questo punto Giove potesse terminare il suo discorso. Eppure l'intenzione del poeta fu diversa. Il vaticinio di Giove portó ai tempi contemporanei, benché bisogna qui accentuare, che non tutte le epoche della storia di Roma il poeta trattó ugualmente.

E cosi al'epoca dei Giuli-Claudi dedica il poeta appena un verso nell'intera profezia, limitandosi nell'affermazione che questa dinastia a lungo dominerà (v. 593).

Dal 594° verso ha inizio l'elogio alla famiglia dei Flavi. Giove brevemente ma in modo sintetico caratterizza tutta la famiglia indicando la loro discendenza, accentuando le virtù e belligeranza. Non esita di porre la dinastia dei Flavi accanto alla famiglia Giulia[9] (v. 594–596):

Exin se Curibus virtus coelestis ad astra
Efferet, et sacris augebit nomen Iulis
Bellatrix gens baccifero nutrita Sabino.

In seguito parla delle gesta valorose di Vespasiano e ricorda la sua apoteosi dopo la morte (v. 597–602). Elencando le caratteristiche di Tito, figlio e successore di Vespasiano, prima di tutto rivolge l'attenzione alle sue doti intellettuali, e poi predice i suoi successi in Palestina (v. 603–606). Questo breve elogio di tutta la dinastia dei Flavi ed i suoi due primi rappresentanti diviene come lo sfondo del panegirico in onore di Domiziano (v. 607–629).

L'elogio a Domiziano lo scrisse Silio in conformità alla teoria della retorica. Molti motivi glieli forni anche l'antecedente poesia. Prima Giove predice le gesta di Domiziano (v. 607–617), le quali, come accentua, debbono essere piu grandi delle gesta di suo padre e suo fratello. In questo passo si possono distinguere due parti. In una di esse vi sono le allusioni

---

[8] Parag. anche von Albrecht, *o.c.* p. 28.

[9] Parag. E. Wistrand, *Die Chronologie der Punica des Silius Italicus. Beiträge zur Interpretation der flavischen Literatur*, Studia Graeca et Latina Gothoburgensia IV, Göteborg 1956, p. 5 n. 1.

ai fatti che ebbero luogo ed erano già noti ai tempi quando furono scritti i primi passi di questa opera (v. 607 –610), invece la seconda parte comprende la promessa delle vittorie di Domiziano (v. 612 –617), come lo provó Erik Wistrand basandosi su ricco materiale, locus communis[10].

Altro elemento proprio per il poetico o prosaico encomio è un frammento sulle qualità oratorie di Domiziano nonché le sue ambizioni nel campo della poesia (v. 618 –621)[11].

Un cenno sulla ricostruzione del Campidoglio (v. 602 –604) fa parte del periodo τόπος, come vi era nell'encomio l'elogio degli atti pacifici del dominatore. Direttamente poi si rivolge Giove a Domiziano e sembra che ció si puó interpretare come un augurio di fortuna[12] (v.625 sg.):

Tunc, o nate Deum Divosque dature, beatas
Imperio terras patrio rege.

In questo punto troviamo anche la traccia del motivo del regnante come autore della pace: vi è in esso un cenno all'arrivo del "secolo d'oro".

Alla fine Giove profetizza a Domiziano una lunga vita e dopo la morte l'accoglienza in cielo dando a lui il meritato rispetto (v. 626b –629):

... Tarda senectam
Hospitia excipient coeli, solioque Quirinus
Concedet, mediumque parens fraterque locabunt:
Siderei iuxta radiabunt tempora nati[13].

Secondo la sopracitata analisi delle parole di Giove vi è una evidente sproporzione nella composizione dei singoli elementi che le compongono, poichè l'introduzione, la spiegazione del senso e scopo della guerra che attende ai Romani, la parte della profezia riguardante la seconda guerra punica nonchè l'epoca della casa Giulia e Claudia, comprende solo venti tre versi, e cosi nemmeno la metà di tutto il dialogo che è di cinquanta nove versi. Il resto, ossia trenta sei versi, il poeta li dedica all' epoca dei Flavi, di questo i due terzi, siccome venti tre versi al solo Domiziano. Ed appunto questa sproporzione indica, come sembra, la principale funzione di tutta questa scena, ossia dare omaggio ai Flavi, principalmente a Domiziano[14].

La motivazione del senso delle disfatte e difficoltà subite dai Romani,

---

[10] *O.c.* p. 8 –19.

[11] Parag. *o.c.* p. 20.

[12] Parag. la motivazione di questa interpretazione di Wistrand, *o.c.* p. 21.

[13] Questo verso contiene l'allusione alla morte ed idolatria del figlio di Domiziano. Parag. Wistrand, *o.c.* 22.

[14] Simili omaggi dovettero renderli a Domiziano quasi tutti, i quali durante il suo dominio vollero creare con tranquillità e vantaggio, li troviamo difatti in Stazio e Marziale ed anche in Valerio Flacco e Quintiliano – parag. comm. v. 594 –629, p. 242, M. Brożek, *Historia literatury łacińskiej w starożytności*, Wrocław 1969, p. 388.

ossia la motivazione, che grazie ad esse i Romani conservano la forza, valorosità ed altre virtú, che permettono di dominare sul mondo, questo è il secondo scopo di questa scena[15].

Le prossime sue funzioni sono collegate con moto di sentimenti. Sotto questo aspetto il brano che a noi interessa ha una doppia funzione: grande tensione emotiva, sensazione del pericolo, che causó la presenza di Annibale ai confini dello stato romano, rileva e nello stesso tempo potenzia le parole di Venere, e le placa la risposta di Giove piena di ottimismo non solo riguardo l'esito della guerra, di fronte alla quale stava Roma (v. 590—592), ma profetizzante anche un meraviglioso avvenire per le successive generazioni.

Queste due ultime funzioni sembrano sufficientemente provare la proprietà di questa scena in questo apposito brano dell'opera, il suo profondo collegamento con l'azione dell'epopea[16].

Al termine di queste nostre riflessioni conviene ricordare il modello letterario di questa scena. La convergenza del dialogo di Venere con Giove nel terzo libro delle *Puniche*, con simili dialoghi nel primo (v. 229) e decimo (v. 16) libro dell' *Eneide* ed anche con la visione del futuro svelata ad Enea da Anchise (VI 756—886), è abbastanza evidente e spesso rivolsero a questo la loro attenzione gli studiosi[17].

Affinità di scene nelle *Puniche* con i ricordati dialoghi nel libro primo e decimo dell' *Eneide*, si presenta innanzi tutto nella convergenza di situazioni, nelle quali parla Venere con Giove: i poeti li collocano nei punti dell'epopea dove l'azione ha corso in un'atmosfera di molto alta tensione emotiva, quando si ha l'impressione che tutte le razionali maniere per scaricare questa tensione falliscono ed è necessario l'intervento di forze irrazionali, oppure anche avviso di questa forza di un positivo risultato. Cosi sembra che l'affinità di queste scene si porta, piu o menoi, alle stesse funzioni in una sfera di emotive composizioni.

Sia nell' *Eneide* come nelle *Puniche* le parole di Venere solo espirmono ed accentuano la minaccia e la disperazione della situazione. Le risposte di Giove nei due canti isprano ottimismo e contengono elementi panegirici riferentesi ai tempi contemporanei ai poeti[18].

Nella parte panegirica riguardante i tempi contemporanei, approfitta Silio, come i suoi predecessori ed anche Virgilio, dei loci communes[19].

---

[15] Parag. sopra.

[16] L'accentuare questo sembra apposito in relazione alle obbiezioni degli scienziati, fra cui R. Rebischke, la scena e poco collegata all'azione. Parag. Rebischke, *o.c.* p. 138.

[17] Parag. com. v. 557, pag. 239 e v. 570—629, p. 240; Rebischke, *o. c.* p. 20.

[18] La parte lodativa delle risposte di Giove riferentesi ai tempi contemporanei del poeta nell'epopea di Silio è anche convergente con il sopra indicato brano del passo stesto dell'*Eneide*. Parag. com. v. 570—629, p. 240 nonche Rebischke, *o.c.* p. 21.

[19] Parag. Wistrand, *o.c.* p. 9.

Le ricordate scene sono convergenti anche nello stile. L'eccitazione e l'inquietudine di Venere le esprime Silio per mezzo di una serie di domande simile a Virgilio[20].

Riassumendo le sopra citate osservazioni si puó supporre, che le scene nelle *Puniche* sono cosi simili alle scene dell' *Eneide* e ció è di proposito. Forse in questo modo Silio si dichiara per la tradizionale maniera di composizione epopeica e vuole indicare il suo principale modello letterario — Virgilio, del quale aveva uno speciale culto[21].

Toruń

---

[20] Specialmente nelle parole di Venere indirizzate a Giove nel libro decimo (v. 16) dell' *Eneide* — parag. Rebischke, *o.c.* p. 20.

[21] Plin. *Epist.* III 7,8; Mart. *Epigr.* XI 49.

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

DIE „MOSELLA" DES AUSONIUS UND IHRE LITERARISCHE TRADITION

Von

HANNA SZELEST

Die *Mosella* nimmt eine wichtige Stelle so in dem literarischen Schaffen von Ausonius wie auch in der späteren lateinischen Dichtung ein[1]. Denn sie ist das umfangsreichste und nach der Ansicht zahlreicher Gelehrten auch das wichtigste (und beste) Werk unseres Verfassers. Das Gedicht entstand in der Zeit, in der der Dichter aus Bordeaux schon am Hofe Valentinians des I. in Trier verweilte, wo sich damals die Residenz des Kaisers befand.

Ausonius war zu gleicher Zeit Dichter, Rhetor und Erzieher von Valentinians Sohn Gratianus und hoher Hofbeamte, dem der Kaiser verchiedene verantwortliche Aufgaben anvertraute.

Die Forscher sind sich bis heute über die Entstehungszeit der *Mosella* noch nicht einig; die einen nämlich datieren sie auf das Jahr 371[2] oder ca. 370 u.Z.[3], während nach der Ansicht der anderen das Gedicht in den Jahren 369–375 entstanden ist[4]. Das *Mosellied* wurde als ein einzelnes Gedicht herausgegeben (d.h. es gehörte zu keiner Gedichtensammlung) und so in den Handschriften überliefert[5].

Die Entstehung des Gedichtes ist mit der Moselreise des Verfassers verbunden, die er von Bingen nach Trier unternommen hat. In Bingen verweilte der Dichter im Auftrag des Kaisers und seine Aufgabe dort war, die

---

[1] C. Hosius, *Die literarische Stellung von Ausons Mosellied*, Philologus LXXXI (N. F. XXXV) 1926, S. 192.

[2] Ausonius, *Mosella*, übersetzt und erklärt von W. John, gekürzter Nachdruck der ersten Auflage 1932 überarbeitet von W. Binsfeld, Trier, Literatur Angaben von W. Abel, Berlin, Spee-Buchverlag Trier 1980, s. 34.

[3] D. Korzeniowski, *Aufbau und Struktur der Mosella des Ausonius*, RhM CVI 1963, S. 8.

[4] K. Wamser, *Ausonius und seine Vorbilder zur Mosella, den Epigrammen und der Ephemeris samt dem Liber Eclogarum nebst besonderer Berücksichtigung des Dichters Catullus*, Insbruck 1951, S. 13–14.

[5] F. Marx, *Ausonius' Lied von der Mosel*, RhM LXXX 1931, S. 373.

Festungen und Befestigungsanlagen zu besichtigen: „miratus veteri nova moenia Bingo" (*Mos.* 2). Den Inhalt des Gedichtes bildet die Beschreibung und der Lobspruch auf die Mosel und das Moselland.

Die Komposition der *Mosella* war schon von jeher Gegenstand der Diskussion unter den Gelehrten und Kommentatoren des Gedichtes; zahlreiche von ihnen beurteilten das Werk sehr streng: das *Mosellied* ist ihrer Meinung nach kein einheitliches Werk. Sie unterscheiden in ihm eine Reihe von Episoden, die nur locker miteinander verbunden sind. So teilt F. Marx die *Mosella* in zwölf Episoden auf Grund der Initialen, die in den Handschriften am Anfang jedes Teiles stehen, ein[6] und ist der Ansicht, dass dem Gedicht die „letzte Feile" fehlt. Diese Teilung nimmt ferner L. Deubner an[7], doch er bemüht sich gleichzeitig nachzuweisen (und dies in überzeugender Weise), dass das Gedicht ein einheitliches Ganzes bildet und dass Ausonius die Übergänge zwischen den einzelnen Episoden sorgfältig bearbeitet. Ebenso sieht heute die Mehrheit der Gelehrten in der *Mosella* ein homogenes Werk, dessen Komposition sorgfältig ist, obwohl sie nicht verneint, dass man in ihr einzelne Episoden unterscheiden kann[8]. D. Korzeniowski[9] und W. John[10] haben überzeugend, wie es scheint, die Einheitlichkeit des Gedichtes nachgewiesen.

In unseren Erwägungen nehmen wir, C. Hosius folgend[11], die dreiteilige Gliederung des *Moselliedes* an: die Einleitung (V. 1–22), den Hauptteil (V. 23–437) und den Schlussteil (V. 438–483). In der Einleitung stellt Ausonius seine Reise von Bingen durch das Land zu den Ufern der Mosel in der Nähe von Noiomagum (Neumagen) dar. In dem Hauptteil dagegen kann man zwei umfangreiche Abschnitte unterscheiden; der erste (V. 23–282) enthält die Beschreibung der Mosel, ihrer Ufer und dessen, was auf dem Fluss geschieht d.h. der Ruderwettkämpfe und des Fischfangs. Im zweiten, zu dem die Verse 283–286 den Übergang bilden, sind die Schilderungen der schönen, an beiden Ufern gelegenen Villen und die Einwohner des Landes Hauptthema. Ausserdem kehrt der Verfasser noch einige Male zu dem Fluss selbst zurück. Die Beschreibung verbindet sich in beiden Fragmenten sehr eng mit dem Lob auf die Mosel, das Moselland

---

[6] Marx, *o. c.* S. 374–386.

[7] *Zum Moselgedicht des Ausonius*, Philologus LXXXIX (N. F. XLII) 1934, S. 254.

[8] Manche von ihnen stimmen mit der Teilung von Marx überein, während andere ihre eigene Gliederung vorschlagen; so z. B. W. John (*Zur Gliederung der Mosella des Ausonius*, Hermes LXXVIII 1943, S. 97–105) unterscheidet ausser Einleitung (V. 1–22) und Schluss (V. 438–483) vier folgende Teile: V. 23–149; 150–282; 283–348; 349–437; Hosius (*o.c.* S. 193) dagegen drei Teile: Einleitung (V. 1–22), den Hauptteil, der die Beschreibung der Mosel und des Mosellandes umfasst und in dem man eine Reihe von Episoden unterscheiden kann und den mit einem Epilog geschlossenen Schlussteil (V. 438–483).

[9] *O.c.* S. 80–95.

[10] *Zur Gliederung der Mosella des Ausonius...*, S. 97–105.

[11] *O.c.* S. 193.

und seine Einwohner. Ausonius beginnt den Hauptteil seines Gedichtes mit der an den Fluss gerichteten Begrüssung (V. 23):

Salve amnis laudate agris, laudate colonis

In dem Lobspruch auf die Mosel schreibt ihr der Verfasser alle mögliche Vorzüge zu. Sie ist also in der Darstellung des Dichters aus Bordeaux eine Wohltat für die Einwohner und für die in ihrer Nähe gelegenen Felder, fliesst zwischen den mit Weingärten bedeckten Hügeln. In der Mosel vereinigen sich ferner die Vorzüge, durch die sich Meere, Bäche, Flüsse, Seen und Quellen auszeichnen. Sie ist schiffbar wie ein Meer („naviger ut pelagus", V. 27). Ihre Ufer sind nicht mit Binsengebüsch bewachsen sondern mit sauberem Sand bedeckt und man kann trockenen Fusses bis zum Wasser kommen. Die Mosel fliesst langsam, hat weder Inseln, Sandbänke noch Felsenriffe oder Wirbel. Das Wasser ist durchsichtig, man sieht den Grund, die dort wachsenden Pflanzen sowie variabel schimmernde Steinchen. Wenn dagegen jemand die Tiefe des Flusses unverwandt ansieht, bemerkt er Scharen von dort lebenden Fischen. Nach diesen Worten führt der Dichter den Katalog der Fische an. Nachher geht er zu der Beschreibung der Ufer des Flusses, d.i. der mit Weinreben bewachsenen Anhänge über. Er stellt dem Leser auch die Weingärtner dar, die sich in ihre Weinberge begeben und mit bäurischem Geschrei untereinander wetteifern („laeta operum plebes"). Wir sehen ferner einen Wanderer, der den Fluss entlang geht und einen Seeman, der auf einem Kahn rudert; beide beschimpfen die sich zögernden Weinbauern. Felsen, Wälder und die Tiefe des Flusses antworten ihnen mit einem lebhaften Echo. Die Gegend ist so schön, dass sie nicht nur die Menschen entzückt, aber auch die Gottheiten: Satyren, blauäugige Nymphen, unter ihnen Panope, Pan mit Ziegenbeinen. Hier spielen sie und tanzen; dagegen versenken sie sich während der heissen Mittagsstunden in die Wellen des Flusses und führen dort ihre Reigentänze; zwar hat niemand sie gesehen, doch der Dichter will daran glauben; das ist schon das Geheimnis des Flusses (V. 169–188). In folgenden Versen beschreibt der Verfasser, wie sich grüne Abhänge, die sich längs der Ufer der Mosel erstrecken, in dem durchsichtigen Wasser des Flusses wiederspiegeln; besonders schön ist die Ansicht beim Licht des Abendsternes (V. 189–199). Die Darstellung des Wettruderns (V. 199–239) und des Fischfanges (V. 240–282) schliessen den ersten Abschnitt und der Dichter übergeht zu dem zweiten grossen Fragment. Am Anfang kehrt er noch zu der Mosel zurück und vergleicht sie mit den fünf bekannten Meerengen. Dann erwähnt er kurz schöne architektonische Formen der an beiden Ufern errichteten Bauwerke und stellt fest, dass sich sogar berühmte griechische Architekten ihrer nicht zu schämen brauchen. Nach diesen Worten führt er den Katalog der sieben griechischen Architekten an; zu ihnen gehören der mythische Daedalos, Philon aus Athen, Archimedes, Menekrates, Chersiphron, Iktinos und Dinochares

(V. 300–320). Auf diesen Katalog folgt die Schilderung der Villen (V. 321–348). Ausonius beschreibt sie nicht genau, sondern hebt die Elemente hervor, die den mit einem Schiff vorbeifahrenden auffallen; er erwähnt also vor allem die Lage der Villen, die Ansicht, die sich vor ihnen ausbreitet, die mit den grünen Wiesen grenzenden Atria, Dächer die sich auf unzählige Säulen stützen und Badeanstalten, deren Fundamente in den Fluss eingebaut sind. Vom Vers 349 kehrt der Verfasser zu der Mosel zurück, um ihre Nebenflüsse zu beschreiben (V. 349–380). Auch diese Zeilen enthalten Lob. Der Dichter nennt sie „dia Mosella" (V. 374); ausserdem stellt er fest, dass die Mosel nicht weniger als Simois und Tiber berühmt wäre, wenn sie einen Homer und Vergil gleichen Sänger gefunden hätte. Die Apostrophe an Rom schliesst diesen Teil des Gedichtes (V. 378–380). Gleich darauf kehrt Ausonius wieder zur Mosel zurück, begrüsst sie diesmal als „magne parens frugumque virumque" (V. 381) und übergeht zur Beschreibung des Mosellandes und seiner Bewohner. Das Land ist reich an Feldfrüchten und tapferen Männer. Der Dichter nennt von ihnen die „clari proceres" (darunter soll man, wie sich aus den Versen 401 f. ergibt, die Stadtbeamten verstehen, die ihre Amtsstellen erblich bekleideten) und die tapfere Jugend: „bello exercita pubes", lobt die Bräuche und den Charakter der Einwohner: „...mores et laetum fronte serena/ingenium..." (V. 384 f.) sowie die Beredsamkeit, die der lateinischen gleich ist: „aemula te Latiae decorat facunda linguae" (V. 383; in Trier befand sich Rhetorenschule). In den nächsten Versen dagegen stellt er seine eigenen zukünftigen literarischen Pläne dar (V. 389–414). Der Verfasser unterbricht seine Aussage mit der Aufforderung an sich selbst, um die Beschreibung der Mosel zu Ende d.h. zum Moment, in dem sie in den Rhein mündet, zuführen (V. 414–416). Diesen Worten folgt die Apostrophe an den Rhein. Der Dichter bittet den Fluss, das Wasser der Mosel freundlich aufzunehmen. Nicht nur das Wasser der Mosel ist ein Schatz, sondern auch die Tatsache, dass sie von Trier, der Kaiserresidenz, fliesst und die Nachrichten über die Triumphe Valentinians und Gratianus auf ihren Wellen überträgt; bald wird sie die Nachrichten über neue Erfolge der Kaiser überweisen. Ausserdem wird die Mosel das Gewässer des Rheins verstärken; er wird dann zur wirklichen Grenze des Imperium werden, die das Frankenland, die Chamaven und die Germanen fürchten werden: „tunc verus habebere limes" (V. 435). Ebenso die Apostrophe an den Rhein enthält in gewissem Masse das Lob auf die Mosel. In dem letzten Teil des *Moselliedes* entschuldigt sich Ausonius, warum er die Mosel nur „exigua fide" beschrieben hat und kündigt an, dass er später, wenn er – schon von den Pflichten am Kaiserhof befreit –, nach Burdigala, seine Vaterstadt, zurückkehrt – ihr ein umfangreicheres Gedicht widmen wird. Im Epilog dagegen stellt der Dichter fest, dass das schon verfasste Gedicht den Ruhm der Mosel versichert (V. 476):

Ibis in ora hominum laetoque fovebere cantu

So sieht der Inhalt und die Komposition des *Moselliedes* aus.

Die Analyse des Gedichtes von Ausonius erlaubt festzustellen, dass die Beschreibung (*descriptio*) und der Lobspruch (*laudatio*) die Grundelemente seiner Komposition bilden. Mit ihnen verbinden sich Elemente und Motive, die auch in anderen literarischen Gattungen auftreten.

Der Anfang des Gedichtes enthält, wie wir schon erwähnt haben, die Darstellung einer Reise, ist also eine Art von *itinerarium*. Ausonius hatte viele Vorgänger auf dem Gebiet der dichterischen *itineraria*; sie tauchten nämlich seit längerer Zeit im Epos, in der Elegie und Dichtungen, die den Charakter eines Propemtikon haben, auf[12]. Eine Reisebeschreibung konnte ferner Thema eines selbstständigen Gedichtes sein. Lucilius hat ca. 120 v.u.Z. *Iter Siculum*, Horaz *Iter Brundisinum* (*Sat.* I 5) und der Satiriker Persius, wie seine Biographie erwähnt, ein *Hodoeporicon* verfasst, über das wir aber nichts wissen. Das erhaltene Fragment aus dem Gedicht des Valgius Rufus: „hic mea me longo succedens prora remulco/laetantem gratis sistis in hospitiis" (S. 343 Baehrens) stammt, wie es scheint von der Darstellung einer Reise zu Schiff. Auch Ovids Elegie *Tristia* I 10 ist eine Reisebeschreibung. Ausonius folgt in der Darstellung der Reise von Bingen zu den Ufern der Mosel seinen Vorgängern und führt keine neuen Motive ein.

Dagegen war eine der wichtigsten Quellen für die Beschreibung (*descriptio*) und das Lob (*laudatio*) der Mosel und des Mosellandes die Rhetorik. Denn so die griechische wie auch die lateinische Rhetorik kannte ausser den *laudationes* auf die Personen die Lobsprüche auf Städte, Länder, Berge, Flüsse, Tiere, Pflanzen, verschiedene Gegenstände u.s.w.[13]. Die Rhetoren gaben auch die Regeln an, nach denen die Lobsprüche dieser Art verfasst werden mussten. In dem Lobspruch auf einen Fluss lobte man seine Nützlichkeit für die Stadt und die Einwohner, Sauberkeit des Wassers, Grösse, Schiffbarkeit, Fische, die in dem Fluss leben. In der lateinischen Literatur wird schon in Catos *Origines* der Fluss zweimal als „magnus, pulcer" und „pisculentus" bezeichnet. Diese Bezeichnung verdankt Cato zweifellos einem alten Schema des Lobspruchs auf einen Fluss[14]. Alle diese Motive ausser der Grösse tauchen in dem *Mosellied* auf. Die Darstellung der Ruderwettspiele auf der Mosel entspricht den ἵππων δρόμοι und ἀγώνων δια θέσεις bei Menander[15]. Dagegen konnten die Lobsprüche

---

[12] Wir lassen hier die Reisebeschreibungen, die in prosaischen Werken auftauchen, ausser Acht.

[13] Schreiben darüber Menander in seinem Traktat περὶ ἐπιδεικτικῶν, Hermogenes, Aphtonius, Quintilian, Priscianus, Emporius.

[14] Marx, *o.c.* S. 377–378.

[15] Hosius, *o.c.* S. 195–196.

auf ἄλογα ζῷα in der Rhetorik einerseits, die Dichtungen u.d.T. *Halieutica* und die Schrift über die Fische des Apuleius andererseits auf den Fischkatalog bei Ausonius einen Einfluss ausüben. Der Dichter aus Bordeaux hat in seinem Gedicht das Lob des Flusses mit dem des Landes verbunden, in dem letzten langte er wieder nach der Rhetorik. In der *laudatio* eines Landes oder einer Stadt berücksichtigte man ihre günstige Lage, Schönheit, Naturschätze, Geschichte. Zu den ständigen Motiven gehörte noch das Lob der Einwohner. Man lobte nämlich ihren Charakter, ihre Gemütsart, Kultur und Taten; ferner waren gerechte und milde Beamten Gegenstand des Lobes. Auch diese Elemente hat Ausonius in sein Gedicht eingeführt. In dem Lobspruch auf Kunstwerke oder Bauwerke lobte man ihre Schöpfer[16]. Aus diesem Grund führte Ausonius, als er die Villen an den Ufern der Mosel darstellte, den Katalog der griechischen Architekten ein, weil er die wahren Namen ihrer Baumeister nicht kannte. Die Gottheiten, Satyren und Nymphen beleben die Landschaft; sie verweilen gern auf den Hügeln oder baden im Fluss. Der Dichter hat sie eingeführt, wobei er dem Hinweis des Dionysios folgt (V. 5); κἄν μύθους τινὰς ἔχωμεν προσόντας τῇ πόλει, μηδὲ τούτους παραλιπεῖν. Der Leser findet in der *Mosella* auch zahlreiche Motive und Kompositionselemente, die schon in der früheren Dichtung auftauchen. So konnten dichterische Länderbeschreibungen (Chorographien), wie z.B. die Chorographie Varros von Atax, geographische Exkurse bei den epischen Dichtern, in denen die Aufzählung der Flüsse nicht selten ist, weiter die den Bau- und Kunstwerken im Epos und in den Elegien gewidmeten Digressionen die Beschreibung der Mosel und des Mosellandes beeinflussen[17]. Vergils *Georgica* enthalten den Lobspruch auf Italien. Katull hat die Halbinsel Sirmio (c. 31), Lucilius, Senecas Freund und Adressat seiner Briefe, Sizilien, andere Dichter Aetna und den Nil, Plinius d.J. in seinen Elegien das Meer beschrieben (*Epist.* VII 4, 3). Die *Mosella* weist ferner viele gemeinsame Elemente mit den *Silvae* des Statius auf, den man zu den wichtigsten Vorbildern Ausonius' in dem *Mosellied* zählt. Man bemerkt besonders zahlreiche gemeinsame Motive zwischen dem Gedicht von Ausonius und den sog. beschreibenden *Silvae* des Neapolitanischen Dichters. Ähnlich ist vor allem die Darstellungstechnik der Villen oder Bauwerke; ihre Beschreibungen haben nämlich bei beiden Dichtern einen allgemeinen Charakter; denn die Verfasser heben nur die wichtigsten und auffälligsten Elemente, vor allem die Lage und die Umgebung der Villen hervor, während sie die Einzelheiten ausser Acht lassen. In den sog. beschreibenden *Silvae* taucht einige Male das Motiv auf, dass eine Villa und ihre Umgebung so schön ist, dass die Götter sie gern besuchen oder in ihnen wohnen möchten (*Silv.* I 3, 70–80; 5,54–

---

[16] Vgl. Nicolaus, *prog.* 12 III p. 492, 12 Sp.: Quint. III 7, 27.
[17] Hosius, *o.c.* S. 197.

56; II 2,19–20). Auch die mit Weinreben bewachsenen Hügel an der Mosel sind so herrlich, dass die Satyren, Nymphen und andere Gottheiten sich dort gern aufhalten. Der Dichter aus Neapel führt in einigen Gedichten die Darstellung der Arbeiten, die mit dem Bau verbunden sind an (*Silv.* I 1, 61 ff.; III 1, 117–138; IV 3, 40–60); Ausonius dagegen zeigt uns den Fischfang, die Winzer, die sich in ihre Weingärten begeben sowie die Marmorförderung (V. 385–390). Die *descriptio* bildet zwar das wesentlichste Kompositionselement der beschreibenden *Silvae*, doch eine wichtige Rolle fällt in ihnen auch der *laudatio* zu. Thema des Lobspruchs sind vor allem der Kaiser sowie die Besitzer der Villen und Bildsäulen, in geringerem Masse dagegen die von dem Dichter beschriebenen Kunstwerke. Bei Ausonius ist die *descriptio* ebenso Hauptmotiv des Gedichtes und mit ihr verbindet sich eng die *laudatio*. Der Unterschied zwischen beiden Autoren besteht nur darin, dass in der *Mossella* vor allem das Lob des Flusses und des Landes zum Thema der *laudatio* gewählt worden ist. Trotzdem fehlt auch die Huldigung an die Kaiser nicht, die in der Erwähnung der von ihnen gefeierten Triumphe und in der Ankündigung neuer Siege zum Ausdruck kommt. So in den beschreibenden *Silvae* wie auch im *Mosellied* tauchen ausser den zwei Hauptmotiven *descriptio* und *laudatio* noch andere Motive auf, die jedoch schon von geringerer Bedeutung sind; zu ihnen gehören bei dem Neapolitanischen Dichter die Wünsche für die Adressaten und das αἴτιον, bei Ausonius dagegen hymnische und bukolische Elemente[18]. Diese Kompositionstechnik, die auf der Verbindung verschiedener bekannter Motive in ein neues Ganzes beruht, ist bezeichnend für beide Dichter. Zahlreiche Analogien zwischen der *Mosella* und den *Silvae* erklären sich in grossem Masse aus dem Einfluss der Rhetorik auf beide Autoren[19].

Der letzte Teil des *Moselliedes* enthält, wie wir schon erwähnt haben, eigene Äusserungen des Dichters über seine literarischen Pläne und im Epilog kommt die Überzeugung zum Ausdruck, dass sein Gedicht die Mosel berühmt machen wird. Diese Motive treten in der antiken Dichtung von Anfang an auf.

Bemerkenswert ist ferner, dass die beschreibenden *Silvae* und die *Mosella* in demselben Versmass, d.h. im Hexameter verfasst worden sind.

Die Analyse der Komposition des *Moselliedes* erlaubt uns also festzustellen, dass in unserem Gedicht die aus der früheren Literatur und Rhetorik bekannten Motive auftauchen. Angesichts dessen entsteht die Frage, ob und inwiefern sich die *Mosella* durch eine gewisse Originalität auszeichnet. Es ist doch nicht leicht, neue Motive in ihr zu finden. Manche Gelehr-

---

[18] M. Swoboda, *De Ausonii et Claudiani fragmentis precatoriis*, Eos LXIX 1981, S. 83–95.

[19] Schon K. Wamser (*o.c.* S. 27) hat zahlreiche Ähnlichkeiten zwischen der *Mosella* und den *Silvae* bemerkt.

ten z.B. sehen ein neues Motiv in dem Katalog der Nebenflüsse der Mosel. Man könnte, wie es scheint, dazu noch das Bild der grünen Hügel, die sich im Wasser des Flusses spiegeln, hinzufügen. Über die Originalität unseres Gedichtes solle aber vor allem, wie es scheint, die Tatsache entscheiden, dass Ausonius einen konkreten Fluss und ein konkretes Land darstellt und deshalb die nur für sie bezeichnenden Eigentümlichkeiten beschreibt. Im Zusammenhang damit müssen wir zuerst die Frage beantworten, ob das Gedicht eine reale Darstellung der damaligen Wirklichkeit ist. Für diese Frage ist die Darstellungsweise der Mosel und des Mosellandes sehr wichtig.

Lange Zeit hielt man das Gedicht für die älteste und in historischer Hinsicht glaubwürdige Beschreibung des Mosellandes[20]. Dagegen sind neuere Forscher auf Grund der genauen Analyse des Gedichtes zum Schluss gekommen, dass man in der *Mosella* einerseits reale, andererseits idealisierte (viel zahlreichere) Elemente und literarische „topoi" unterscheiden kann. Zu den ersten gehören die genannten Städte und Flüsse, die man identifizieren kann, zu den anderen das Bild der Mosel und des Landes. Man bemerkte mit Recht, dass der Dichter die Mosel idealisiert hat; ihre Beschreibung hat einen allgemeinen Charakter und die genannten Eigenschaften sind typisch nicht nur für die Mosel, sondern man könnte sie auch auf andere Flüsse beziehen (z.B. Durchsichtigkeit des Wassers, langsame Strömung, Schiffbarkeit, Reichtum an Fischen)[21]. Sie gehören zu Motiven, die der Lobspruch auf einen Fluss enthalten musste und die Beschreibung der Mosel bei Ausonius ist gleichzeitig ihr Lob.

Nicht nur den Fluss, sondern auch das Moselland stellte der Verfasser in ein ideales Licht, wobei er zwei Elemente: die schöne Natur und Kultur des Landes hervorhebt. Er betont auch die Tatsache, dass sich seine Bewohner des Friedens und der Sicherheit erfreuen. Denn sie dürfen keine Barbaren und Feinde fürchten; die Waffe des Kaisers schützt sie besser als die Mauer die Städte verteidigen[22]. Das Bild des Mosellandes erinnert uns in gewissem Masse an Vergils *Laus Italiae* im zweiten Buch der *Georgica*, zu der Servius bemerkt: „Iam incipit laus Italiae, quam exsequitur secundum praecepta rhetorica: nam dicit eam et habere bona omnia et carere malis universis". Deshalb tragen die Beschreibungen in der *Mosella* einen allgemeinen Charakter[23] und erlauben uns nicht — mit wenigen Ausnahmen — das Land (auch seine Geographie) gründlicher kennenzulernen. Das Gedicht bringt ferner keine genauen Kenntnisse von den Verhältnissen im Moselland und am kaiserlichen Hof, der nach den späteren

---

[20] Ch.-M. Ternes, *Paysage réel et coulisse idyllique dans la „Mosella" d'Ausone*, REL XLVIII 1970 (Paris 1971), S. 376.

[21] Ternes, *o.c.* S. 385; Ausonius, *Mosella*, übersetzt und erklärt von W. John... 1980, S. 120.

[22] Ausonius, *Mosella*, S. 132.

[23] Ausonius, *Mosella*, S. 120.

Äusserungen des Verfassers „palatium terribile war" (*Grat. act.* I 3). Als dagegen der Dichter das Trauergedicht zur Ehre seines verstorbenen Vaters das zweite Mal herausgab, erwähnte er u.a. die „semper fictae principum amicitiae" (V. 32). Wir wissen dagegen aus anderen Quellen, dass in der Zeit, in der die *Mosella* entstand, ein furchtbarer wirtschaftlicher Druck und Steuern auf der Bevölkerung lasteten und dass sie in fortdauernder Furcht vor den Einfällen der barbarischen Völker lebte. Deshalb haben, wie es scheint, die Gelehrten Recht, nach deren Ansicht nur ein kleiner Teil des Gedichtes reale Züge des Mosellandes wiedergibt[24]. Seine Darstellung bei Ausonius entspricht eher dem Zustand der „civitas Treverorum" im 2. und 3. Jahrhundert u.Z., in denen sich das Land wirklichen Wohlergehens erfreute. Zuerst haben der Einfall der Alamannen im Jahre 259/60[25], später neue Einfälle der germanischen Völker (275; 276) den Wohlstand des Landes vernichtet. In der Zeit, in der Ausonius sein Gedicht verfasste, hatte sich das Moselland noch nicht völlig von den Schlägen, die ihm am Ende des vorangegangenen Jahrhunderts erteilt wurden, erholt. Doch die Darstellungsweise Ausonius' emöglicht dem Leser nicht dies wahrzunehmen[26]. Bemerkenswert ist, dass das ideale Bild des Mosellandes nochmals in den Versen wiederkehrt, in denen der Autor ankündigt, dass er in Zukunft nach seiner Rückkehr in die Heimat ein neues, der Mosel gewidmetes Gedicht verfassen wird (V. 390–417). In ihm wiederholen sich drei schon früher auftauchende Motive: die Schönheit der Landschaft, Kultur, der Frieden und die Sicherheit.

Diese idealisierte Darstellungsweise der Mosel und des Mosellandes konnte dem Gedicht natürlich keine grosse Originalität zusichern. Trotzdem bemerkt man in ihm neue Motive. Manche Gelehrten zählen zu ihnen den Katalog der Nebenflüsse der Mosel. Ferner könnte man die Beschreibung der sich in den Wellen des Flusses wiederspiegelnden grünen Hügel zu den originellen Motiven hinzufügen. Ein neuer charakteristischer Zug ist ebenso in den Naturbeschreibungen zu bemerken. Sie zeichnen sich nämlich durch intensivere Farben aus (sind also farbenreicher) als die Naturdarstellungen bei Ausonius' Vorgängern, was erst für spätere lateinische Dichtung bezeichnend ist[27]. Die blaue und grüne Farbe überwiegen in unserem Gedicht. Die Bezeichnungen „viridis, viridissimus, virens, viridans" (für die Grüne) und „caerulus, caeruleus, glaucus" (für die Blaue) gehören zu den häufigsten. Grün sind also die mit Weinreben bedeckten Hügel (V. 21), Ufer des Flusses (V. 26; 141; 202), Pflanzen, die auf seinem Grund wachsen (V. 67); einmal nennt der Dichter die Mosel selbst „amnis

---

[24] Ternes, *o.c.* S. 395.

[25] Ausonius, *Mosella*, S. 25–26.

[26] D. Magnus Ausonius, *Mosella*, édition, introduction et commentaire de Ch.-M. Ternes..., Paris 1972, S. 16–17.

[27] M. Cytowska, *Natura i sztuka w poezji łacińskiej*, Meander XXXII 1977, S. 158.

viridissimus" (V. 26). Dagegen beziehen sich die Adjektive, die die blaue Farbe bezeichnen, gewöhnlich auf das Wasser (z.B.V. 84; 219; 349; 418–419; 478); einmal nennt Ausonius auch die Fische „caerula turba natantum" (V. 141). Einige Male bezeichnete er mit demselben Adjektiv die Luft (V. 62; 283). Manchmal dagegen häuft der Autor mehrere Farben an, wie z.B. in den Versen 68 ff., in denen wir lesen: „virides algas, rubra corallia, albentes... bacas". Mehrmals wird die Durchsichtigkeit des Wassers durch das Adjektiv „vitreus" betont. Gern gebraucht der Verfasser auch Worte, die Helle (wie „serenus") und Licht (wie „lucet, fulgens") bedeuten. Die Hervorhebung gerade dieser Farben trägt dazu bei, dass sich das Bild der Mosel und des Mosellandes durch besondere Stille und Heiterkeit auszeichnet. Ebenso verleihen warme und sehnsuchtvolle, wie es scheint, Äusserungen des Autors über seine Heimat, Aquitanien und seine Vaterstadt, Burdigala dem Gedicht das individuelle Gepräge. Sie tauchen im *Mosellied* einige Male, vor allem in Vergleichen auf. Als Ausonius am Anfang seiner Reise die waldige Gegend schon verlassen hat und die Mosel seinen Augen vorerschien, schreibt er (V. 18 f.):

> In speciem tum me patriae cultumque nitentis
> Burdigalae blando pepulerunt omnia visu.

Die Weingärten auf den Hügeln an der Mosel vergleicht der Dichter mit seinen eigenen Weingärten an der Garumna (V. 160):

> Sic mea flaventem pingunt vineta Garunnam.

Wenn er sich dagegen im letzten Teil des Gedichtes den Lesern vorstellt, schildert er das Bild seiner Heimat in folgenden Worten (V. 438–443):

> Haec ego Vivisca ducens ab origine gentem,
> Belgarum hospitiis non per nova foedera notus,
> Ausonius, nomen Latius, patriaque domoque
> Gallorum extremos inter celsamque Pyrenen
> Temperat ingenuos quae laeta Aquitanica mores,
> Audax exigua fide concino...

Der letzte Vers des *Moselliedes* enthält die Erwähnung der Garumna, die Ausonius „aequorea" nennt.

Die frühere römische Dichtung hat nicht nur auf die Komposition, sondern auch auf Sprache und Stil unseres Gedichtes Einfluss ausgeübt[28].

---

[28] W. Görler, *Vergilzitate in Ausonius Mosella*, Hermes XCVII 1969, S. 94–114; M. R. Posani, *Reminiscenze di poeti Latini nella „Mosella"*, Studi Ital. di Fil. Class. XXXIV 1, 1962, S. 30–69; R. P. H. Green, *Ausonius' Use of the Classical Latin Poets: Some New Examples and Observations*, Classical Quarterly, N.S. XXVII 1977, S. 441–452.

Davon zeugen zahlreiche Entlehnungen von früheren Autoren[29]. Ausonius übernimmt von ihnen nicht nur einzelne Ausdrücke und Redensarten, sondern auch manche Gedanken und Bilder[30]. Nicht immer kann man auf das Original hinweisen, dem der Verfasser folgt, weil sich manche Bilder mit kleinen Änderungen bei verschiedenen Dichtern wiederholen und in der *Mosella* weiter leben. Andererseits sind die Reminiszenzen oft kurz und allgemein. Ferner gestaltet unser Dichter nicht selten die von seinen Vorgängern entlehnten Phrasen um und bildet auf diese Weise neue Ausdrücke und Redensarten. Gewiss hat er sich diese Methode in der Rhetorenschule angeeignet[31]. Die Tatsache, dass in der *Mosella* so zahlreiche Bilder, Gedanken, Redensarten und Worte auftauchen, die bei früheren Dichtern auftreten, veranlasst manche Gelehrten zur Mutmassung, dass das *Mosellied* als ein „cento" verfasst worden ist (wie *Cento nuptialis*)[32].

Die meisten Reminiszenzen stammen von Vergil und zwar aus allen seinen Werken (*Aeneis*, *Georgica*, *Eclogae*). Diese Tatsache ergibt sich daraus, dass Vergil in den Schulen viel gelesen wurde: anhand seiner Werke unterrichtete man Grammatik und Metrik derart, dass jeder Gebildete Zitate daraus im Gedächtnis hatte[33]. Zu den Autoren, deren Reminiszenzen in unserem Gedicht auch zahlreich, obwohl schon minder zahlreich wie die von Vergil sind, gehören Horaz[34], Ovid[35] und Statius[36]. Dagegen langte der Verfasser der *Mosella* viel seltener nach Werken anderer Dichter: Tibull, Properz, Katull, Lukrez, Martial, deren Spuren im *Mosellied* auch erkennbar sind.

Also erlaubt uns die Analyse einerseits der Komposition des *Mosselliedes*, andererseits seiner Sprache und seines Stils festzustellen, dass das Gedicht seinen Ursprung fast gänzlich in der früheren literarischen Tradition und Rhetorik hat. Es sind nämlich — wie dargelegt — zwei Hauptquellen, aus denen Ausonius zugleich Dichter und Rhetor, oder vielleicht — wie manche Forscher meinen — Rhetor und Dichter — reichlich schöpft. Trotzdem hat er doch der *Mosella* ein originelles Gepräge verliehen.

Warszawa

---

[29] Green, *o.c.* S. 441.
[30] Wamser, *o.c.* S. 11.
[31] Wamser *o.c.* S. 12, 21.
[32] Wamser, *o.c.* S. 104.
[33] Wamser, *o.c.* S. 8—9; Green, *o.c.* S. 445.
[34] *Carmina* (am häufigsten), *Epistulae*, *Sermones*, *Ars*, *poetica*.
[35] *Metamorphosen* (am häufigsten), *Amores*, *Ars amatoria*, *Remedia amoris*, *Fasti*, *Heroides*, *Epistulae ex Ponto*, *Halieutica*.
[36] *Silvae*, einmal *Thebais*.

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

PRZESIEDLENIA LUDNOŚCIOWE NA RZYMSKĄ STRONĘ RENU I DUNAJU W OKRESIE WCZESNEGO CESARSTWA (DO WOJEN MARKOMAŃSKICH)

Napisał

LESZEK MROZEWICZ

Celem niniejszego artykułu jest zestawienie przesiedleń plemion zza Renu i Dunaju — jako części składowej polityki limesowej — na rzymską stronę tych rzek: ważnego czynnika wzmacniającego obronność granicy i jednej z metod postępowania wobec ludności mieszkającej w pobliżu granic państwa.

Zakreślone w tytule ramy czasowe wynikają zarówno ze stanu źródeł poświadczających akcje przesiedleńcze — jeśli chodzi o pierwsze dwieście lat istnienia Cesarstwa — na przełomie er i w dobie wojen markomańskich, jak i z wyraźnej różnicy charakteru tych przesiedleń między okresem Augusta-Nerona a Marka Aureliusza.

Stanowi to tezę niniejszych rozważań, zgodnie z którą przesiedlenia z okresu wojen markomańskich były sygnałem tego typu wydarzeń z okresu późnoantycznego[1], wymuszanych przez napierające na linię rzek ludy i przebiegających z czasem całkowicie poza kontrolą Rzymu. W okresie dynastii julijsko-klaudyjskiej natomiast Rzymianie w pełni panowali nad sytuacją, a przenoszenie całych plemion w granice Imperium było przejawem ich aktywnej polityki wobec pogranicza.

Dodatkowym bodźcem do dokonania poniższego zestawienia akcji przesiedleńczych Rzymu jest fakt, że w literaturze przedmiotu zdecydowanie przeważają, jeśli chodzi o wczesne Cesarstwo, studia nad jednostkowymi przemieszczeniami, natomiast prace obejmujące swym zasięgiem

[1] Zestawienia źródeł literackich dokonał O. Seeck, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, Bd. I, Berlin 1895 (powszechnie cytowane wydanie czwarte z roku 1921 nie było mi dostępne), s. 532–533, przypis 384. Zob. także s. 368–404: „Die Barbaren im Reich". Seeck przytoczył źródła poczynając od Marka Aureliusza, siłą więc rzeczy analizowane poniżej akty przesiedleńcze nie weszły w zakres jego rozważań. Z literatury polskiej zob. M. Salamon, *Polityka osiedlania plemion barbarzyńskich w prowincjach rzymskich za cesarza Probusa (276-282)*, Prace naukowe Uniwersytetu Śląskiego nr 18. Prace historyczne II, Katowice 1971, s. 95–103.

całość linii Renu i Dunaju należą do rzadkości[2]. Niejednokrotnie też w rozprawach analizujących politykę Rzymu wobec plemion pogranicznych nie pojawia się w polu widzenia ich autorów akcja przesiedleńcza — niewątpliwie ważny element tej polityki[3].

PRZESIEDLENIA NAD RENEM[4]

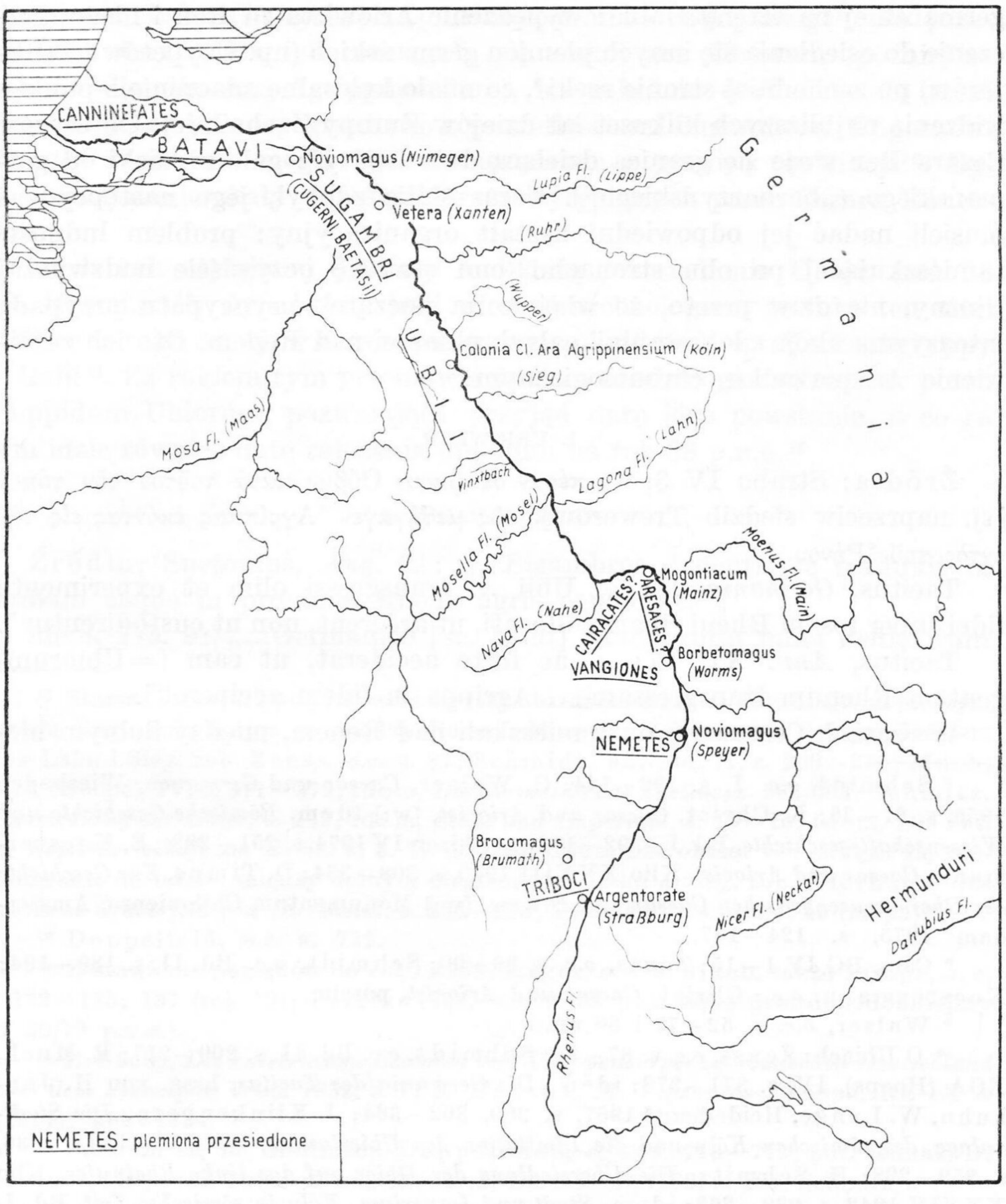
Aktywną politykę ludnościową Rzymu nad Renem zapoczątko wa Juliusz Cezar: powszechnie znane są jego działania wobec Helwe tów

---

[2] A. Alföldi, *Rhein und Donau in der Römerzeit*, Jahrbuch der Gesellschaft „Pro Vindonissa" 1948/1949, s. 5—21; idem, *Eine Übersiedlung von barbarischen Massen nach Pannonien unter Nero*, Archaeologiai Ertösito LII 1939, s. 263—265, gdzie zestawiona jest starsza literatura. K. Tymieniecki, *Limes Romanus*, Roczniki Historyczne XXVI 1960, s. 241—245.

[3] Zob. np. W. Zwikker, *Studien zur Markussäule*, Amsterdam 1941, s. 25—34: „Das Verhältnis der Römer zu den Grenzgebieten und das Verteidigungssystem", gdzie ani słowa o przesiedleniach, mimo że w dalszych partiach swego dzieła Zwikker omawia — siłą rzeczy — poszczególne przypadki (z okresu wojen markomańskich). W polskiej literaturze: J. Wielowiejski, *Kontakty Noricum i Pannonii z ludami północnymi*, Wrocław-Warszawa-Kraków 1970, s. 184—188: „Główne elementy polityki Rzymian wobec ludów zadunajskich".

[4] Alföldi, *Rhein und Donau in der Römerzeit*, passim. O przemianach etniczno-politycznych nad Renem i Dunajem na przełomie er i w okresie pryncypatu zob. szczególnie: K. Zeuss, *Die Deutschen und die Nachbarstämme*, Heidelberg 1925 (nie zmieniony przedruk wydania z r. 1837); L. Schmidt, *Die Westgermanen*, Bd. I—II, München 1938—1940; J. Klose, *Roms Klientel-Randstaaten am Rhein und an der Donau. Beiträge zur ihrer Geschichte und rechtlichen Stellung im 1. und 2. Jahrhundert nach Christus*, Breslau 1934; H. Nesselhauf, *Die Besiedlung der Oberrheinlande in römischer Zeit*, Badische Fundberichte XIX 1951, s. 71—85; R. Hachmann, G. Kossack, H. Kuhn, *Völker zwischen Germanen und Kelten*, Neumünster 1962; *Das römische Reich und seine Nachbarn*, hrsg. von F. Millar (Fischer Weltgeschichte, Bd. VIII, Die Mittelmeerwelt im Altertum IV), Frankfurt a.M. 1966, szczególnie rozdziały 12 (F. Millar), 15 (D. Berciu) i 17 (G. Kossack); O. Roller, *Die Oberrheinlande in der Römerzeit*, Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins CXVII 1969, s. 1—25; R. Nierhaus, *Das swebische Gräberfeld von Diersheim. Studien zur Geschichte der Germanen am Oberrhein vom Gallischen Krieg bis zur alamannischen Landnahme*, Berlin 1966 (Römisch-Germanische Kommission des Deutschen Arch. Instituts zu Frankfurt a.M., Bd. XXVIII), szczególnie s. 182—234; *Die Römer am Rhein und Donau*, hrsg. von R. Günther, H. Köpstein, Berlin 1978, s. 32—59; K. Christ, *Zur augusteischen Germanienpolitik*, Chiron VII 1977, s. 149—205 (przedruk w: idem, *Römische Geschichte und Wissenschaftsgeschichte*, Bd. I, Darmstadt 1982, s. 183—239); J. Strzelczyk, *Słowianie i Germanie w Niemczech środkowych we wczesnym średniowieczu*, Poznań 1976, s. 13—34; J. Dobiaš, *Dějiny československého území před vystoupením Slovanů*, Praha 1964; M. Fluss, *Moesia, Moesicae gentes*, RE XV (1934), kol. 2348—2411; A. Mócsy, *Pannonia*, RE Suppl. IX (1962), kol. 515—575; idem, *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen*, Budapest 1959; idem, *Gesellschaft und Romanisation in der römischen Provinz Moesia Superior*, Amsterdam 1970; idem, *Pannonia and Upper Moesia*, London-Boston 1974, s. 1—111; F. Papazoglou, *Srednobalkanski plemena u predrimsko doba*, Sarajevo 1966; R. Vulpe, I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, Bd. II, Bucureşti 1966, s. 1—179 (R. Vulpe).



Przesiedlenia nad Renem. Rys. L. Fijał

próbujących przenieść swe siedziby nad Atlantyk[5], a następnie wojny toczone na terenie Galii, które doprowadziły do wyludnienia niektórych rejonów, w tym i w Nadrenii (np. wytępienie Eburonów[6]), co z kolei umożliwiało, czy wręcz prowokowało, przetasowania ludności mieszkającej w pobliżu. Zasługą też Cezara było przeciwstawienie się ekspansji

---

[5] BG I 2–29.
[6] BG VI 31–35.

germańskiej na tereny Galii[7]: wypędzenie Ariowista za Ren i niedopuszczenie do osiedlenia się innych plemion germańskich (np. Uzypetów i Tenkterów) po zachodniej stronie rzeki[8], co miało kolosalne znaczenie z punktu widzenia najbliższych kilkuset lat dziejów Europy Zachodniej. Od czasów Cezara Ren staje się granicą dzielącą dwa światy[9]: galo-rzymski od germańskiego („barbarzyńskiego"). Cezar Galię zdobył, jego następcy zaś musieli nadać jej odpowiedni kształt organizacyjny: problem ludności zamieszkującej po obu stronach Renu stał się oczywiście nadzwyczaj istotny, nie dziw przeto, że właśnie na początek pryncypatu przypada intensywna akcja „lokowania" całych plemion nad Renem. Oto ich zestawienie w porządku chronologicznym:

1. UBIOWIE[10]

Źródła: Strabo IV 3, 4: πέραν δὲ ᾤκουν Οὔβιοι κατὰ τοῦτον τὸν τόπον [tj. naprzeciw siedzib Trewerów], οὓς μετήγαγεν Ἀγρίππας ἐκόντας εἰς τὴν ἐντὸς τοῦ Ῥήνου.

Tacitus, *Germania* 28: „...Ubii ... transgressi olim et experimento fidei super ipsam Rheni ripam collocati, ut arcerent, non ut custodirentur".

Tacitus, *Ann.* XII 27: „...ac forte acciderat, ut eam (=Ubiorum) gentem Rhenum transgressam ... Agrippa in fidem acciperet".

W czasach Cezara Ubiowie mieszkali nad Renem, między dolnym bie-

---

[7] Schmidt, *o.c.* I, s. 132–144; G. Walser, *Caesar und Germanen*, Wiesbaden 1956, s. 21–36; K. Christ, *Caesar und Ariovist*, [w:] idem, *Römische Geschichte und Wissenschaftsgeschichte*, Bd. I, s. 92–133 (= Chiron IV 1974, s. 251–292); E. Koestermann, *Caesar und Ariovist*, Klio XXXIII 1940, s. 308–334; D. Timpe, *Zur Geschichte der Rheingrenze zwischen Caesar und Drusus*, [w:] Monumentum Chiloniense, Amsterdam 1975, s. 124–147.

[8] Caes. BG IV 1–15; Zeuss, *o.c.* s. 88–90; Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 189–194; Koestermann, *o.c.*; Christ, *Caesar und Ariovist*, passim.

[9] Walser, *o.c.* s. 52–77 i 86 nn.

[10] O Ubiach: Zeuss, *o.c.* s. 87–88; Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 209–217; R. Much, RGA (Hoops), IV, s. 371–372; idem, *Die Germania des Tacitus*, hrsg. von H. Jankuhn, W. Lange, Heidelberg[3] 1967, s. 360, 362–364; J. Klinkenberg, *Die Stadtanlage des römischen Köln und die Limitation des Ubierlandes*, BJ CXL/CXLI 1936, s. 259–298; H. Schmitz, *Die Übersiedlung der Ubier auf das linke Rheinufer*, Klio XXXIV 1942, s. 239–263; idem, *Stadt und Imperium. Köln in römischer Zeit*, Bd. I: *Die Anfänge der Stadt Köln und die Ubier*, Köln 1948, szczególnie s. 15–50; idem, *Colonia Claudia Ara Agrippinensium*, Köln 1956, s. 22–25; idem, *Ubii*, RE VIII A 1(1955), s. 531–545, szczególnie 533–534; idem, *Die Zeit der Römerherrschaft am Rhein*, [w:] *Das erste Jahrtausend. Kultur und Kunst im werdenden Abendland am Rhein und Ruhr*, Bd. I, Textband, Düsseldorf 1962, s. 7–92, szczególnie s. 8–18; R. Nierhaus, *Zu den ethnographischen Angaben im Lukans Gallien-Exkurs*, BJ CLIII 1953, s. 48–49; Ch. Rüger, *Germania Inferior. Untersuchungen zur Territorial- und Verwaltungsgeschichte Niedergermaniens in der Prinzipatszeit*, Köln-Graz 1968, s. 5–10; Timpe, *o. c.* s. 132–133, 137; H. von Petrikovits, *Rheinische Geschichte*, Bd. I, 1: *Altertum*, Düsseldorf 1980, s. 59; O. Doppelfeld, *Das römische Köln*, Tl. I: *Ubier-Oppidum und Colonia Agrippinensium*, ANRW II 4, New York-Berlin 1975, s. 716 nn., szczególnie s. 718–720.

giem rzeki Lahn (Laugona) a (prawdopodobnie) rzeką Sieg[11]. Po przesiedleniu terytorium ich rozciągało się wokół ara Ubiorum (późniejsza Colonia Claudia Ara Agrippinensium), na południu dochodząc do rzeki Vinxtbach, na północy graniczące z posiadłościami Sugambrów/Kugernów. Granica zachodnia mogła być równoznaczna z granicą prowincji[12]. Był to obszar zamieszkały wcześniej przez wytępionych przez Cezara Eburonów.

Po latach ożywionej dyskusji nad datą przesiedlenia Ubiów (rok 38 lub 19 p.n.e.)[13], wydaje się, jeśli wierzyć archeologom, że fakt ten miał miejsce w roku 38, tj. w czasie pierwszego namiestnictwa Marka Agryppy w Galii[14]. Za rokiem tym przemawia analiza dendrologiczna resztek portu z oppidum Ubiorum, pozwalająca przyjąć datę jego powstania, a co za tym idzie również datę założenia oppidum na rok 38 p.n.e.[15]

2. SUGAMBROWIE[16]

Źródła: Suetonius, *Aug.* 21: „...Sigambros dedentis se traduxit in Galliam atque in proximis Rheno agris conlocavit";

idem, *Tib.* 9: „...Germanico [sc. bello] quadraginta milia dediciorum

---

[11] Starsza literatura przyjmowała szerszy obszar osadnictwa ubijskiego na prawym brzegu Renu, lokalizując go między Renem, Menem i Taunusem a dolnym biegiem rzek Lahn i Sieg, zob. Zeuss, *o.c.* s. 87; Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 209–210; Much, RGA (Hoops), IV, s. 371–372; idem, *Die Germania des Tacitus*, s. 362/363; Schmitz, *Übersiedlung der Ubier*, s. 239; idem, *Stadt und Imperium*, s. 15–16; idem, *Die Zeit der Römerherrschaft am Rhein*, s. 8. W nowszej literaturze obszar ten zawęża się zdecydowanie do terenu między dolnym biegiem rzek Lahn a Sieg, zob. Nierhaus, *Das swebische Gräberfeld von Diersheim*, s. 224–225; Petrikovits, *o.c.* s. 49 (mapa).

[12] Doppelfeld, *o.c.* s. 732.

[13] Zestawienie poglądów do roku 1968: Rüger, *o. c.* s. 6; zob. także Timpe, *o. c.* s. 132–135; 137 (rok 19); Petrikovits, *o.c.* s. 53 (rok 39/38 prawdopodobniejszy od 20/19 p.n.e.).

[14] E. Stein, *Die kaiserlichen Beamten und Truppenkörper im römischen Deutschland unter dem Prinzipat*, Wien 1932, s. 1; R. Hanslik, *M. Vipsanius Agrippa*, RE IX A 1(1961), kol. 1234.

[15] Opieram się na informacji Doppelfelda, *o. c.* s. 718–719; por. jednak D. Kienast, *Augustus. Princeps und Monarch*, Darmstadt 1982, s. 294. Schmitz w cytowanych tu pracach starał się wykazać, że to już Cezar zaakceptował dążenie Ubiów do przejścia na rzymską stronę Renu; miałoby ono charakter, jego zdaniem, długotrwałego procesu (Wanderprozess, por. szczególnie: *Die Zeit der Römerherrschaft am Rhein*, s. 11, 18, oraz *Ubii*, RE VIII A(1955), kol. 533–534), który mógł się zacząć już w okresie Cezara. W konsekwencji akcja Agryppy byłaby uwieńczeniem tego procesu. Przeciwko tej teorii wystąpił zdecydowanie przede wszystkim J. Klinkenberg, Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins XXIV 1959, s. 186 nn. (non vidi, cytuję za Schmitzem, *Colonia Claudia Agrippinensium*, s. 23). Akceptująco wypowiedzieli się m. in. U. Kahrstedt, *Methodisches zur Geschichte des Mittel- und Niederrheins zwischen Caesar und Vespasian*, BJ CL 1950, s. 69; Doppelfeld, *o. c.* s. 719; Hanslik, *o.c.* s. 1234 i inni.

[16] O Sugambrach: Zeuss, *o.c.* s. 83–85; Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 175–188; Much, RGA (Hoops) IV, s. 299; idem, *Die Germania des Tacitus*, s. 57–58, 363–364;

traiecit in Galliam iuxtaque ripam Rheni sedibus adsignatis conlocavit".

Tacitus, *Ann.* II 26: „... se novies a divo Augusto in Germaniam missum [=Tiberium] plura consilio quam vi perfecisse. sic Sugambros in deditionem acceptos..."

Eutropius, *Brev.* 7, 9: „...XL captivorum milia ex Germania transtulit et supra ripam Rheni in Gallia conlocavit [sc. Augustus]".

Przesiedlenia 40 tysięcy Sugambrów dokonał Tyberiusz w roku 8 p.n.e., gdy zastąpił w Nadrenii zmarłego rok wcześniej Druzusa. Plemię to zamieszkiwało wcześniej na prawym brzegu Renu (cf. Caes. BG VI 35: „Sigambri, qui sunt proximi Rheno", graniczą od południa z Ubiami (granicą mogła być rzeka Sieg), a na północy siedziby ich dochodziły prawdopodobnie do rzeki Ruhr[17]. Po przesiedleniu tereny ich znajdowały się między Ubiami a Batawami; na ich obszarze znajdowała się między innymi Colonia Ulpia Traiana (Xanten). Imię Sugambrów z czasem zanika, a ich potomkami byli prawdopodobnie Kugerni[18].

3. BATAWOWIE[19]

Źródła: Tacitus, *Germania* 29,1: „... Batavi ... non multum ex ripa, sed insulam Rheni colunt, Chattorum quondam populus et seditione domestica in eas sedes transgressus, in quibus pars Romani imperii fierent".

Tacitus, *Hist.* IV 12: „Batavi, donec trans Rhenum agebant, pars Chattorum, seditione domestica pulsi extrema Gallicae orae vacua cul-

---

K. Christ, *Nero Claudius Drusus*, Diss. Tübingen 1953, s. 44–48; Schmitz, *Die Zeit der Römerherrschaft am Rhein*, s. 18–21; D. Timpe, *Drusus' Umkehr an der Elbe*, RhM CX 1967, s. 289–306, szczególnie 301 nn; idem, *Zur Geschichte der Rheingrenze zwischen Caesar und Drusus*, s. 136, 139–147.

[17] Christ, *Nero Claudius Drusus*, s. 44; Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 175–176; Schmitz, *Die Zeit der Römerherrschaft am Rhein*, s. 21; w tych pracach zestawienie źródeł.

[18] Much, RGA (Hoops), IV, s. 299; idem, *Die Germania des Tacitus*, s. 58, 363–364; Petrikovits, *o.c.* s. 59; Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 182.

[19] Zeuss, *o. c.* s. 100–102; Schmidt, *o. c.* Bd. II, s. 147–172; Klose, *o. c.* s. 17–19; Much, *Bataver*, RGA (Hoops), I, s. 178–179; idem, *Die Germania des Tacitus*, s. 365–366; H. Callies, *Bataver*, RGA, II 1976, s. 90–91. Przypuszcza się, że wraz z Batawami lub krótko po nich na teren insula Batavorum przeszli również Canninefates, zob. Petrikovits, *o.c.* s. 114; zgodnie z wymową źródeł antycznych byli oni z Batawami spokrewnieni, a zamieszkiwali zachodnią, nadmorską część insula, por. Tacit. *Hist.* IV 15: „ea gens [= Canninefatium] partem insulae [= Batavorum] colit, origine lingua virtute par Batavis"; Plin. *N. H.* IV 101: „In Rheno autem ipso [...] nobilissima Batavorum insula et Canninefatium". Odnośnie do lokalizacji: J.E. Bogaers, *Forum Hadriani*, BJ CLXIV 1964, s. 45–52; idem, *Civitates und Civitas-Hauptorte in der nördlichen Germania inferior*, BJ CLXXII 1972, s. 312, 318–326; Rüger, *o. c.* s. 92–93, por. także Much, *Die Germania des Tacitus*, s. 366–367, gdzie starszy punkt widzenia; Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 147 nn; Klose, *o. c.* s. 26–28; B. H. Stolte, *Cananefaten*, RGA IV 1981, s. 329–330.

toribus simulque insulam iuxta sitam occupavere, quam mare Oceanus a fronte, Rhenus amnis tergum ac latera circumluit". Cf. Caes. BG IV 10.

Ponieważ ekskurs w *Wojnie galijskiej* (IV 10) Cezara, gdzie mowa o Batawach, jest, jak się wydaje, znacznie późniejszą interpolacją, nie można uznać ich za osiadłych w delcie Renu już w połowie lat 50 p.n.e.[20]. Traktować ich raczej należy jako „pocezariańską fazę imigracyjną", związaną z tą samą falą co Ubiowie, Kugerni itd.[21] Ich przesiedlenie musiało nastąpić najpóźniej do 12 roku p.n.e., bo pod tą datą, w związku z wyprawą Druzusa, wymieniani są już u ujścia Renu[22].

„Insula Batavorum" to dzisiaj (częściowo) Betuve; granica posiadłości Batawów na północy sięgała do (Starego) Renu (Alter Rhein), a do Maas na południu. Prawdopodobnie od południowej strony „insula" Batawowie posiadali wąski pas ziemi (non multum ex ripa) nad brzegiem Maas[23].

4. TRYBOKOWIE, NEMETOWIE I WANGIONOWIE

Pojawiają się po raz pierwszy u Cezara (BG I 51), a potem u Strabona (IV 3,4 — tylko Trybokowie), Pliniusza Starszego (N. H. IV 106 — wszystkie) i u Tacyta (*Ann.* XII 27 — Wangionowie i Nemetowie; *Germania* 28 — wszystkie; *Hist.* IV 70 — Wangionowie i Trybokowie). Dało to asumpt do przypuszczeń[24], że plemiona te po klęsce Ariowista pozostały, na mocy odrębnego traktatu zawartego z Cezarem, na lewym brzegu Renu. Jednakże bardziej przekonuje pogląd, zdecydowanie w ostatnich latach przeważający, że podobnie jak i inne plemiona z otoczenia Ariowista zostały one przepędzone na wschodnią stronę rzeki[25]; jest to zgodne z bardzo konsekwentną polityką Cezara, zmierzającą do rozdzielenia Germanów od Cel-

---

[20] Rüger, *o.c.* s. 34–35: zestawienie literatury dotyczącej filologicznej analizy ekskursu Cezara (BG IV 10), zob. jednak ostrożne zreferowanie problemu przez Petrikovitsa, *o.c.* s. 309, i Calliesa, *l.c.* Por. Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 149.

[21] Rüger, *o.c.* s. 34.

[22] Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 149.

[23] Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 146; dokładne rozważania nad zasięgiem terytorium: Rüger, *o.c.* s. 34–35.

[24] Zeuss, *o.c.* s. 217–222; Schmidt, *o.c.* Bd. II, s. 131–132, 147nn; idem, *Zur Geschichte der Triboker, Nemeter und Vangionen*, Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins LI 1937/1938, s. 259–265; Much, *Nemetes*, RGA (Hoops), III, s. 301–302; *Triboci*, ibidem, IV s. 361, *Vangiones*, ibidem, s. 387–388; idem, *Die Germania des Tacitus*, s. 362; R. Syme, [w:] The Cambridge Ancient History X 1934, s. 359; P. Huber, *Die Glaubwürdigkeit Cäsars in seinem Bericht über den gallischen Krieg*, Bamberg 1913, s. 30; Much, *Die Germania des Tacitus*, s. 362; E. Linkenheld, *Triboci*, RE VI A 2, 1937, s. 2405–2413.

[25] Nesselhauf, *o.c.* s. 78–79; Roller, *o.c.* s. 11–12; Nierhaus, *Das swebische Gräberfeld von Diersheim*, s. 219–224 (uznaje wszelkie ataki na teorię Nesselhaufa za bezzasadne); ostatnio: H. Bannert, *Vangiones*, RE Suppl. XV (1978), kol. 654–662, gdzie też zestawienie pozostałej literatury.

tów[26], czego wymownym przykładem są Uzypetowie i Tenkterowie, którym zdecydowanie odmówił prawa osiedlenia się na opustoszałych terenach nadreńskich w północnej Galii (BG IV 1–15).

Ponieważ Strabon (IV 3,4) wśród plemion lewobrzeżnych wymienia Tryboków (w kraju Mediomatryków), a nie zna Nemetów i Wangionów, można przyjąć[27], że z całej trójki ten lud jako pierwszy przesiedlił się w granice Imperium. Mogło to nastąpić równolegle z akcją przesiedlenia Sugambrów, a więc jeszcze u schyłku starej ery. Tacyt (*Ann.* XII 27) natomiast pod rokiem 50 mówi o regularnych oddziałach auxiliarnych Wangionów i Nemetów, co wskazuje, że najpóźniej do tego roku oba te plemiona musiały zostać przesiedlone na lewy brzeg Renu.

Po przejściu siedziby ich znajdowały się[28]: Wangionów na południe od rzeki Nahe, z ośrodkiem w Worms (Borbetomagus), Nemetów naprzeciw ujścia Nekaru do Renu z ośrodkiem w Speyer (Noviomagus) i Altrip (Alta Ripa) i wreszcie Tryboków w okolicach Brumath/Strassburg (Brocomagus/Argentorate).

5. ARESACES I CAIRACATES (?)

O tych plemionach wiadomo niewiele[29]. Przesiedlone zostały na lewy brzeg Renu prawdopodobnie w tym samym czasie co Wangionowie i Nemetowie, a więc przed rokiem 50, zajmując tereny na południe od Mogontiacum (Mainz), ale w jego pobliżu.

Z informacji Strabona (VII 1,3) możemy wywnioskować, że nie są to wszystkie ludy przesiedlone na lewy brzeg Renu. Wszystko bowiem wskazuje na znaczną masowość podjętej przez Rzymian akcji przenoszenia ludów na zachodnią stronę tej rzeki.

---

[26] Walser, *o.c.* s. 37 nn; Timpe, *Zur Geschichte der Rheingrenze zwischen Caesar und Drusus*, s. 125 nn; Rüger, *o.c.* s. 34.

[27] Nesselhauf, *o.c.* s. 79; Bannert, *o.c.* s. 658, gdzie też przegląd wcześniejszej literatury (sprzed ukazania się artykułu Nesselhaufa), podającej w wątpliwość zawarcie układu tych trzech plemion z Cezarem; zob. także Nierhaus, *Das swebische Gräberfeld von Diersheim*, s. 4–10, 219; Roller, *o.c.* s. 11.

[28] Roller, *o.c.* s. 12; Linckenheld, *o.c.*; Bannert, *o.c.* s. 654; K. Schumacher, *Siedelungs- und Kulturgeschichte der Rheinlande von der Urzeit bis in das Mittelalter*, Bd. II: *Die römische Periode*, Mainz 1923, s. 91–94, 98–99; Much, *Die Germania*, s. 362.

[29] Zob. L. Schumacher, *Das Gebiet des Verbandsgemeinde Nieder-Olm in römischer Zeit (1.Jh.v.Chr. – 4.Jh.n.Chr.)*, [w:] *Nieder-Olm. Der Raum der Verbandsgemeinde in Geschichte und Gegenwart*, hrsg. von K.-H. Spiess, Alzey 1984, s. 32–33; H. Klumbach, *Aresaces*, [w:] *Limes-Studien*, Basel 1959, s. 69–76; H. U. Instinsky, *Cives Cairacas*, Germania L 1972, s. 133–136; Petrikovits, *o.c.* s. 114, por. mapa na s. 113; Zeuss, *o.c.* s. 221–222. Por. A. Riese, *Das rheinische Germanien in den antiken Inschriften*, Groningen 1968, s. 237, nr 2131, 2131a.

PRZESIEDLENIA NAD DUNAJEM

Podobne działania Rzymian w zakresie ich „granicznej polityki ludnościowej" dają się zaobserwować również w odniesieniu do terenów naddunajskich[30], chociaż bez tak dokładnych możliwości lokalizowania, jak to miało miejsce nad Renem. Oto chronologiczne zestawienie informacji o przesiedleniach z północnego na południowy brzeg Dunaju:

1. GECI

Źródła: Strabo VII 3, 10: ἔτι γὰρ ἐφ' ἡμῶν Αἴλιος Κάτος μετῴκισεν ἐκ τῆς περαίας τοῦ Ἴστρου πέντε μυριάδας σωμάτων παρὰ τῶν Γετῶν, ὁμογλώττου τοῖς Θρᾳξὶν ἔθνους, εἰς τὴν Θράκην· καὶ νῦν οἰκοῦσιν αὐτόθι Μοισοὶ καλούμενοι...

O akcji tej, jak i w ogóle o działalności Aeliusa Catusa, brak jest bliższych danych. Ponieważ w roku 4 n.e. sprawował on konsulat[31], przyjmuje się[32], że jego działalność w Mezji przypada po tym roku, tj. najwcześniej w 5 n.e., z możliwością jednakże datowania przesiedlenia Getów po zakończeniu powstania pannońsko-dalmatyńskiego, tj. na lata 9—11. Operując ogólnie stwierdzeniem, iż wydarzenie to miało miejsce w początkach nowej ery, co w zupełności wystarcza dla potrzeb niniejszego szkicu, warto zwrócić uwagę, że jest to okres intensywnych walk Rzymian nad dolnym Dunajem. Walki te trwają od roku 29 p.n.e., a wieńczy je utworzenie prowincji Mezji najpóźniej w 15 roku n.e.[33]

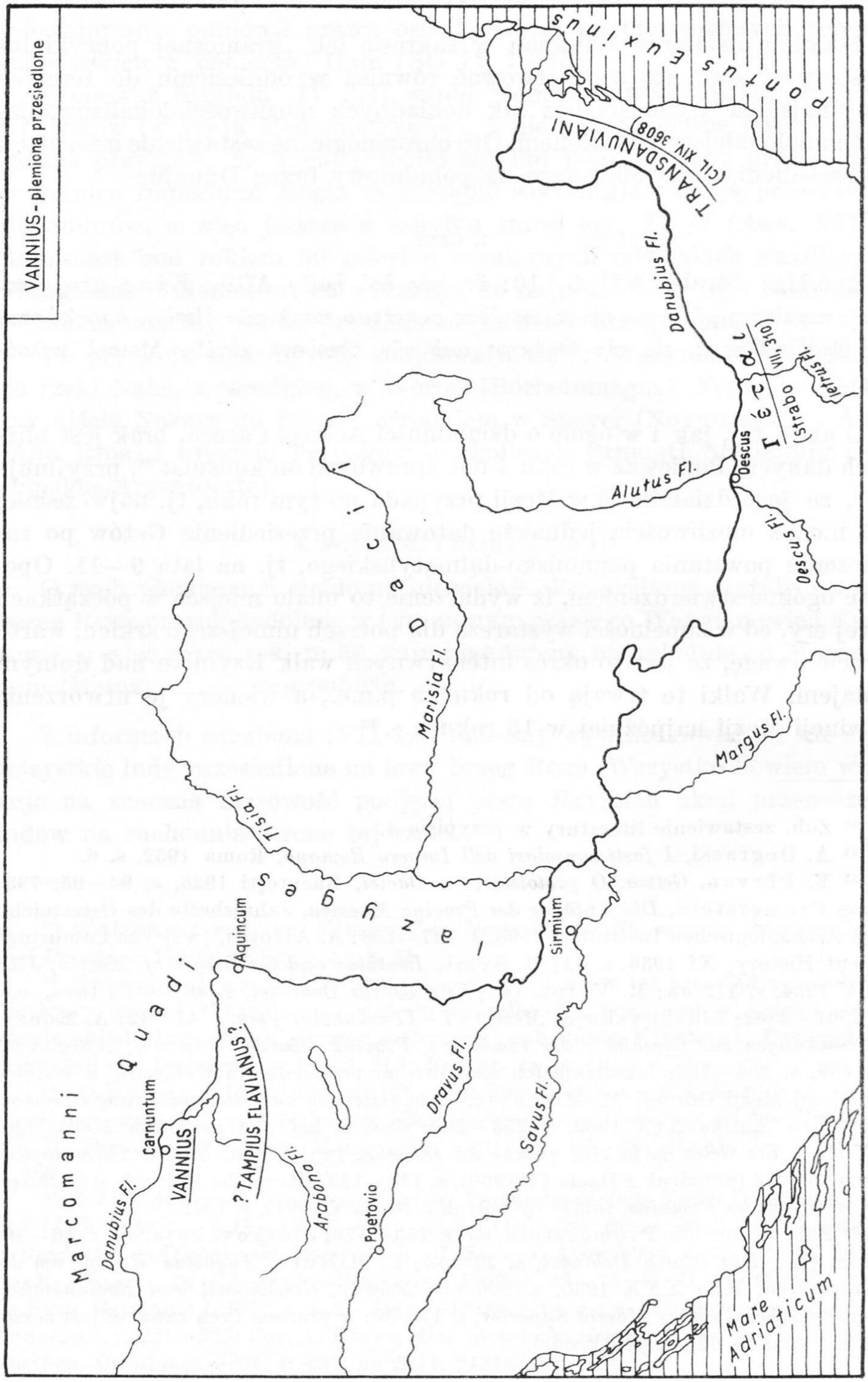
---

[30] Zob. zestawienie literatury w przypisie 4.

[31] A. Degrassi, *I fasti consolari dell Impero Romano*, Roma 1952, s. 6.

[32] V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, București 1926, s. 94—95, 733; A. von Premerstein, *Die Anfänge der Provinz Moesien*, Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts I 1898, s. 157—158; A. Alföldi, [w:] The Cambridge Ancient History, XI 1936, s. 84; R. Syme, *Lentulus and the Origin of Moesia*, JRS XXIV 1934, s. 113 nn; R. Vulpe, [w:] *Din istoria Dobrogei*, s. 40—42; Fluss, *o.c.* kol. 2361—2362; Zlatkovskaja, *Mezija v I—II vekah našej ery*, s. 41—42; A. Mócsy, *Untersuchungen zur Geschichte der römischen Provinz Moesia Superior*, AArchASH XI 1959, s. 304—305: lokalizuje ich siedziby po przesiedleniu wyłącznie w obrębie późniejszej Mezji Górnej; M. Mirković, *Urbanisierung und Romanisierung Obermoesiens*, Živa Antika XIX 1969, s. 258—262: słuszna krytyka poglądów Mócsy'ego; R. Vulpe, *Les Gétes de la rive gauche du Danube*, [w:] idem, *Studia Thracologica*, București 1976 (przedruk z Dacia IV 1960), s. 132—133; idem, *La Valachie et la Basse-Moldavie sous les Romains*, tamże (przedruk z Dacia V 1961), s. 151.

[33] Zob. szczególnie Premerstein, *o.c.* s. 153—178; Zlatkovskaja, *o.c.* s. 30—46; Vulpe, [w:] *Din istoria Dobrogei*, s. 31—46; F. Miltner, *Augustus' Kampf um die Donaugrenzen*, Klio XXX 1930, s. 200 nn; Mócsy, *Gesellschaft und Romanisation in der römischen Provinz Moesia Superior*, s. 47—50: w pracach tych zawarte jest zestawienie i analiza odnośnych źródeł.



Przesiedlenia nad Dunajem. Rys. L. Fijał

Ulokowanie 50 tysięcy Getów, przesiedlonych εἰς τὴν Θράκην, nastąpiło zapewne w zachodniej części późniejszej prowincji Mezji Dolnej[34], a wschodniej Mezji Górnej: dla piszącego bowiem po roku 18 Strabona „mieszkają tam i teraz i nazywają się Mezami". V. Pârvan uważał[35], że zajęli oni tereny między rzekami Iskyr (Oescus) i Jantrą (Iatrus). Przed przejściem w granice rzymskie owi Geci zamieszkiwali bezpośrednio nad Dunajem położone części Wołoszczyzny i w Muntenii. Z informacją Strabona idą bowiem w parze dane archeologiczne, potwierdzające raptowne wyludnienie tego obszaru w początkach nowej ery. W każdym razie uzyskany materiał archeologiczny nie jest późniejszy niż czasy Augusta[36].

2. VANNIUS

Źródła: Tacitus, *Ann.* XII 30: „secuti mox clientes [=Vannii] et acceptis agris in Pannonia locati sunt".

Po upadku Regnum Vannianum (50 n.e.) zwolennicy Vanniusa, których liczba nie jest określona, przechodzą na południową stronę Dunaju; na terenie Pannonii otrzymali grunty pod osadnictwo. Dokładna ich lokalizacja jest niemożliwa. Przypuszczenia, iż osadzono ich na terenie Bojów (Boii), muszą niestety pozostać w sferze hipotez[37].

3. AKCJA PRZESIEDLEŃCZA TI. PLAUTIUSA SILVANUSA AELIANUSA

Źródła: CIL XIV 3608 = ILS 921: „Ti(berio) Plautio M(arci) f(ilio), Ani(ensi) Silvano Aeliano ... legat(o) pro praet(ore) Moesiae in qua (sic) plura quam centum mill(ia) ex numero Transdanuvianor(um) ad praestanda tributa cum coniugib(us) ac liberis et principibus ac regibus suis transduxit ..."

Ti. Plautius Silvanus Aelianus[38] był namiestnikiem Mezji w latach

---

[34] Por. Mócsy, *Untersuchungen zur Geschichte der Provinz Moesia Superior*, s. 304–305; Mirković, *o.c.* s. 259–262 (zob. przypis 32).

[35] Pârvan, *o.c.* s. 94–95.

[36] Badania archeologiczne potwierdziły wcześniejsze przypuszczenia Pârvana, *o.c.* s. 95, 104–105, zob. szczególnie Vulpe, *Les Gétes de la rive gauche...*, s. 132–135; idem, [w:] *Din istoria, Dobrogei*, s. 42, 57; D. M. Pippidi, *Tiberius Plautius Silvanus und die römische Politik in Moesien unter Neros Regierung*, [w:] idem, *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias in hellenistischer und römischer Zeit*, Berlin 1962 (wersja rumuńska powstała w 1955 roku), s. 118–120; także Mirković, *o.c.*

[37] Mócsy, *Pannonia*, RE Suppl. IX (1962), kol. 550; idem, *Die Bevölkerung von Pannonien* (zob. przypis 4), s. 33–34; idem, *Pannonia and Upper Moesia*, s. 40–41, 57; Dobiaš, *o.c.* (zob. przypis 4), s. 149–155, 364–368; Strzelczyk, *o.c.* s. 15 nn; por. A. Betz, *Aus Österreichs römischer Vergangenheit*, Wien 1956, s. 17–18; A. Neumann, *Vindobona*, Wien-Köln-Graz 1972, s. 13–14; Tymieniecki, *o.c.* s. 241.

[38] A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, Diss. Pannonicae I/11, Budapest 1940, s. 29–31; L. Halkin, *Tiberius Plautius Aelianus, légat de Mésie sous Néron*, l'Antiquité Classique III 1934, s. 121–161; Zlatkovskaja, *o.c.* s. 58–61; Pippidi, *o.c.*

57—67. Dokonane przez niego przesiedlenie 100 tys. „Zadunajczyków" na rzymską stronę Dunaju miało miejsce, jak się przypuszcza, między rokiem 62 a 67[39]. Trudno jest z całkowitą pewnością rozstrzygać o siedzibach Transdanuvianorum przed przesiedleniem: nie wykluczone, że znajdowały się one na północ od Dobrudży[40], a osiedlono by ich, jak się przypuszcza, na terenie tej właśnie części Mezji: jeśli wierzyć ostatnim badaniom, było ona (Dobrudża) w tym czasie, tj. w połowie I wieku n.e., znacznie wyludniona[41].

4. AKCJA PRZESIEDLEŃCZA L. TAMPIUSA FLAVIANUSA (?)

Źródła: CIL X 6225 = ILS 985 = A. Alföldi, *Eine Übersiedlung von barbarischen Massen unter Nero*, Archaeologiai Ertösito LII 1939, s. 103—107, 263—265 = AE 1941, 11 =W. Reidinger, *Die Statthalter des ungeteilten Pannonien und Oberpannoniens von Augustus bis Diokletian*, Bonn 1956, s. 43—46, nr 11: „L(ucio) Tampio L(ucii) f(ilio) Cam(ilia tribu) F]lavi[ano]...[huic senatus triu]mphalia ornamen[ta decrevit multis] opsidibus a Tran[sdanuvianis acceptis, lim]itibus omnibus ex[ploratis hostibus (?) ad vectig]alia praestanda [traductis]".

Inskrypcja ta zrekonstruowana została poprzez analogię do omówionego wyżej tekstu dotyczącego Plautiusa Silvanusa. Zasługą A. Alföldiego było odczytanie linii ostatniej w postaci [ad vectig]alia praestanda [traductis], co pozwoliło zbudować teorię o przesiedleniu na teren Pannonii w roku 68/69 — 69/70, tj. w roku namiestnictwa L. Tampiusa Flavianusa, pewnej grupy ludności zza Dunaju, podobnie jak było to udziałem Plautiusa Silvanusa w Mezji[42].

---

s. 106—132; E. Condurachi, *Tib. Plautius Aelianus și stramutărea transdanubianilor în Moesia*, SCIV IX 1958, s. 119—137; T. Zawadzki, *La légation de Ti. Plautius Silvanus Aelianus en Mésie et la politique frumentaire de Néron*, La Parola del Pasato CLX 1975, s. 59—73; P. Conole, R. D. Milns, *Neronian Frontier Policy in the Balkans: the Career of Ti. Plautius Silvanus*, Historia. Zeitschrift für Alte Geschichte XXXII 1983, s. 181—200; także Pârvan, *o.c.* s. 102—105.

[39] Zawadzki, *o.c.* s. 62.

[40] Zob. przede wszystkim Vulpe, *Les Gétes de la rive gauche*, s. 137 nn; Zawadzki, *o.c.* s. 69—73.

[41] Zawadzki, *o.c.* s. 69—73; Mócsy, *Gesellschaft und Romanisation in der römischen Provinz Moesia Superior*, s. 28: uważa za prawdopodobne rozsiedlenie ich na obszarze całej prownicji Mezji. O etnicznym składzie przesiedlonych zob. Pârvan, *o.c.* s. 104; Pippidi, *Les Gétes de la rive gauche*, s. 137; idem, [w:] *Din istoria Dobrogei*, s. 57: słuszniejsze wydaje się stanowisko Pârvana i Vulpego, widzących w owych Zadunajczykach „elemente etnice diferite. In numărul acestor elemente puteau intra diferite triburi geto-dace, bastarne, roxolane, scite, din spaţiul cotropit de expansiunea sarmaţilor iazygi" (*Din istoria Dobrogei*, s. 57). Pippidi, a za nim Condurachi, chcą widzieć w owych przesiedleńcach „reine Geten" (Pippidi).

[42] A. Alföldi, *Rhein und Donau in der Römerzeit*, s. 10—11; Mócsy, *Pannonia*, RE Suppl. IX (1962), kol. 550, 711; idem, *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen*, s. 34; Reidinger, *o.c.* s. 43—46; A. Dobó, *Die Verwaltung*

Teoria ta przetrwała w nauce ponad ćwierć wieku bez jakichkolwiek zastrzeżeń. Dopiero w 1966 r. A. Mócsy[43], wychodząc z założenia, że tak ważne przedsięwzięcie powinno było być opisane przez Tacyta w trzeciej księdze jego *Dziejów*, przedstawiającej dokładnie przebieg wydarzeń w tej prowincji w roku 69, zaproponował całkowicie inne uzupełnienie inskrypcji Tampiusa Flavianusa, uzupełnienie wykluczające jakiekolwiek przesiedlenia zza Dunaju[44]. Zdaniem węgierskiego badacza tak bystry obserwator jak Tacyt na pewno by nie pominął[45] w swym opisie wydarzenia w Pannonii, które mogłoby być podstawą przyznania Tampiusowi *ornamenta triumphalia*: jak wiadomo to zaszczytne wyróżnienie przyznawano tylko za przeprowadzenie kampanii wojennej, a takiej w tym czasie w Pannonii nie było. W rzeczywistości *ornamenta* w intencji przyznającego je Tampiusowi senatu i przede wszystkim cesarza miały uhonorować byłego namiestnika Pannonii za utrzymanie przez niego pokoju w prowincji w okresie wojny domowej i oczywiście za udział w tej wojnie, tj. za aktywne poparcie udzielone Wespazjanowi w walce o tron, w czym zresztą wkład legionów pannońskich był bez wątpienia znaczny. Rekonstrukcja Mócsy'ego wygląda więc następująco[46] (podaję tylko interesujący mnie fragment, w którym w poprzedniej wersji była mowa o przesiedleniu):

[L. Tampio L.f(ilio) F]lavi[ano] ... [huic senatus auctore imp(eratore) Caes(are) Vespasiano Aug(usto) triu]mphalia ornamen[ta ob res in Pannonia prospere gestas in qua] opsidibus a Tran[sdanuvianorum gentium principibus acceptis equitibus er ped]itibus omnibus ex[gente Iazugum remissis Sueborum regibus ad auxilia hospit]alia praestanda [compulsis pacem provinciae tempore civilis motus confirmavit] ...

Ta efektowna propozycja węgierskiego uczonego podzieliła badaczy, siłą rzeczy, na jej zwolenników i przeciwników[47]. Ponieważ obie wersje

---

der römischen Provinz Pannonien von Augustus bis Diocletian, Budapest 1968, s. 31–33, nr 19; por. także Nesselhauf, *o.c.* s. 79.

[43] A. Mócsy, *Tampius Flavianus Pannóniában*, Archaeologiai Ertösito XCIII 1966, s. 203–207.

[44] Mócsy, *l.c.*; idem, *Pannonia-Forschung 1964–1968*, AArchASH XXI 1969, s. 345; idem, *Pannonia and Upper Moesia*, s. 41.

[45] Nasuwa się oczywiście spostrzeżenie, że również działalność Plautiusa Silvanusa w Mezji nie została przez Tacyta opisana (wymienia go tylko raz w *Hist.* IV 53, przy okazji opisu konsekracji świątyni Jowisza Kapitolińskiego: był on wtedy *pontifex maximus*). Halkin, *o.c.* s. 122, przyjął bez zastrzeżeń teorię Ph. Fabia, *Sur une page perdue et sur les livres XVI, XVII, XVIII des Annales de Tacite*, REA XXXIV 1932, s. 139–158, w myśl której legacja Plautiusa Silvanusa w Mezji opisana była w tych zaginionych partiach *Annales*. Niewątpliwie rację ma Zawadzki, *o.c.* s. 60, podchodząc z dużą ostrożnością do teorii Fabia i podkreślając jej hipotetyczność.

[46] Mócsy, *Tampius Flavianus Pannóniában*, s. 203–207 = AE 1966, 68 = A. Dobó, *Inscriptiones extra fines Pannoniae Daciaeque repertae ad res earundem provinciarum pertinentes*, Budapest[4] 1974, nr 593.

[47] Por. Dobó, *Inscriptiones*, nr 593 (akceptuje); Zawadzki, *o.c.* s. 73, odrzuca: „on ne saura cependant accepter le procédé appliqué pour la restitution des lignes

są prawdopodobne, w niniejszym opracowaniu akcentujemy możliwość przesiedlenia ludności zza Dunaju na jego pannoński brzeg w okresie namiestnictwa L. Tampiusa Flavianusa.

PRZYCZYNY PRZESIEDLEŃ

a) bezpośrednie informacje źródeł

Pomijając akcentowany w źródłach napór plemion „barbarzyńskich" na granice Imperium, w kilku przypadkach mówią one wprost o przyczynach przesiedleń. Tak jest przy Ubiach, których przesiedlono, „ut arcerent, non ut custodirentur" (Tac. *Germ.* 28): przydzielono im teren opustoszały po wytępieniu Eburonów, niewątpliwie atrakcyjny z punktu widzenia osadniczego. Stały nacisk germański na linię Renu[48] wskazywał, że tylko osiedlenie tam ludu uznającego zwierzchnictwo Rzymu i przyjaznego mu (pamiętajmy, że w roku 38 p.n.e., kiedy przesiedlono Ubiów, nad Renem nie stacjonowały jeszcze legiony, które gwarantowałyby posłuszeństwo nowo osiedlonej ludności, w przypadku gdyby była ona wrogo do Rzymian nastawiona; dlatego też Ubiów „wpuszczono" na ten teren ze względu na ich sprawdzoną już wcześniej wierność: „experimento fidei"[49]) zapewnić mogło spokój na granicy, a przede wszystkim tworzyć tamę dla niepożądanych przemieszczeń ludnościowych ze wschodniego na zachodni brzeg Renu. Warto tu wskazać na motywację, jaka legła u podstaw decyzji Cezara o odesłaniu Helwetów do ich starych siedzib (BG I 28,4): „quod noluit eum locum unde Helvetii discesserent vacare, ne propter bonitatem agrorum Germani qui trans Rhenum incolunt suis finibus in

---

6–9. Rien n'autorise à s'y servir, comme base, d'un seul texte de Tacite (*Hist.* 3,5), dont la paraphrase, si habile qu'elle soit, ne s'avère pas convaincante". Autorzy najnowszego znanego mi opracowania o karierze Plautiusa Silvanusa, Conole i Milns (zob. przypis 38) nie znają propozycji Mócsy'ego i przytaczają inskrypcję Tampiusa Flavianusa (porównując jego karierę z karierą Plautiusa Silvanusa) za Reidingerem.

[48] Kossack, *Die Germanen*, [w:] *Das Römische Reich und seine Nachbarn* (zob. przypis 4), s. 297 nn; Schmidt, *o.c.* Bd. I–II, passim; Schmitz, *Die Zeit der Römerherrschaft*, s. 8.

[49] Tac. *Germ.* 28: rozumiem jako ablativus causae. Zastrzeżenia K. Müllenhoffa, *Die Germania des Tacitus*, Berlin 1900, s. 397: „aber *experimento fidei* ist wohl Dativ und die Phrase bedeutet vielmehr 'um ihre Treue zu erproben' oder ... zur Probe ihrer Treue'", etc. są zaprzeczeniem logicznej konsekwencji dotychczasowej postawy Ubiów, których wierność „sprawdził" już Cezar. Zob. także komentowane wydanie E. Wolffa, *Tacitus' Germania*, Leipzig 1907, s. 67: „experimento fidei =propter expertam fidem". Por. jednak Much, *Die Germania des Tacitus*, s. 363: „*experimento fidei*: weder 'ihrer erprobter Treue wegen', noch 'um ihre Treue zu erproben', sondern 'unter Erprobung ihrer Treue'", oraz H. von Petrikovits, *Das römische Rheinland. Archäologische Forschungen seit 1945*, Köln-Opladen 1960 (Beihefte der Bonner Jahrbücher, Bd. VIII), s. 84, przypis 153: „In Tac. Germ. 28 ist der Ausdruck 'experimento fidei' nämlich als Dativus finalis zu übersetzen. Der Zweck des 'collocare' ist zweimal angegeben, durch 'experimento fidei' und 'ut arcerent, non ut custodirentur'".

Helvetiorum fines transirent et finitimi Galliae provinciae Allobrogibusque essent".

Z tych samych też względów mogli Batawowie zająć tereny u ujścia Renu: były one „vacua cultoribus" (Tac. *Hist.* IV 12).

Bardzo konkretne przyczyny podaje nam elogium Plautiusa Silvanusa (CIL XIV 3608): „ad praestanda tributa" i — ewentualnie — Tampiusa Flavianusa (CIL X 6225): „ad vectigalia praestanda". Nie bez podstaw też Plautius Silvanus chwali się, że „primus ex ea provincia magno tritici modo annonam populi Romani adlevavit". Jeśli by więc wierzyć jego informacjom, podstawową przyczyną były względy gospodarcze: osiedlenie zresztą 100 tys. Zadunajczyków nastąpiło, sądzi się, w Dobrudży, znanej z urodzajności, a tereny nad dolnym Dunajem, owo „horreum Cereris"[50], odgrywały, jak się wydaje, poważną rolę w polityce ekonomicznej (zbożowej) cesarza Nerona, a to przede wszystkim z punktu widzenia zaopatrzenia zarówno Rzymu, jak i armii stacjonującej nad dolnym Dunajem i operującej na wschodzie[51].

b) dane wynikające z ogólnej polityki rzymskiej nad Renem i Dunajem[52]

Dokonywane przez Rzymian przesiedlenia plemion „barbarzyńskich" na lewy brzeg Renu i prawy Dunaju były wypadkową ogólnej polityki w tym rejonie i świadomym dążeniem do stworzenia granicy państwowej — limesu. Rzut oka na mapę pozwoli zorientować się, że zachodni brzeg Renu został w zasadzie „wypełniony" ludami przesiedlonymi tu między rokiem 38 p.n.e. a 50 n.e.

Podobnie było i nad Dunajem: długotrwałe wojny z plemionami Pannonii, Mezji i Tracji musiały spowodować znaczne ich przetrzebienie, co z kolei czyniło koniecznym osiedlenie tu nowej ludności. Na rzymskich osadników nie można było jeszcze za bardzo liczyć: mało stabilna sytuacja nie zachęcała ich do przybywania tutaj.

Poza wyraźnym zamiarem wykorzystania przesiedlonej ludności jako obrońcy granicy rzymskiej (cf. „Ubii ... ut arcerent, non ut custodirentur") celem Rzymian było również stworzenie po drugiej stronie rzek pasa „ziemi niczyjej", a ściślej nie zasiedlonej przez „barbarzyńców", ale pozostającej pod kontrolą wojskową Rzymu[53]. Że tak było, przekonują m. in. traktaty pokojowe zawierane przez Marka Aureliusza w czasie wojen markomań-

---

[50] Solinus 21,3.

[51] Zawadzki, *o.c.*; por. J. Wolski, *Rola Tracji w okresie wczesnego Cesarstwa*, Balcanica Posnaniensia I 1984, s. 103—108.

[52] Alföldi, *Rhein und Donau in der Römerzeit*, s. 5—21.

[53] O problemach związanych z „pasem ziemi niczyjej" nad Renem zob. U. Kahrstedt, *Methodisches zur Geschichte des Mittel- und Niederrheins zwischen Caesar und Vespasian*, s. 63—80; Nierhaus, *Das swebische Gräberfeld von Diersheim*, s. 182—234.

skich[54], dane archeologiczne z Niziny Wołoskiej i z Muntenii[55], czy chociażby informacje Tacyta (*Ann.* XIII 54) o Fryzach.

Fryzowie pojawili się u ujścia Renu w sąsiedztwie Batawów. Gdy naciskani przez inne plemiona weszli na „ziemię niczyją", zostali siłą przez Rzymian z niej wyrzuceni: nie pomogło nawet ich specjalne poselstwo do Nerona.

Powszechna dosyć w nauce teza głosząca, iż celem przesiedleń było m. in. osłabienie nacisku plemion z „barbaricum" na granice rzymskie, znajduje w interesującym nas okresie o tyle potwierdzenie, o ile ów nacisk zbiegał się w czasie z istnieniem obszarów *vacua cultoribus* po rzymskiej stronie rzek. Gdy zostały one zasiedlone, Rzymianie zdecydowanie przeciwstawiali się żądaniom plemion domagających się wpuszczenia ich nie tylko w granice Imperium, lecz nawet wszelkim próbom osiedlenia się w najbliższym sąsiedztwie granic: tak było z Fryzami, tak było ze stronnikami Rzymian w państwie Maroboda, po jego upadku. Nie ulega przy tym wątpliwości, że Rzymianie całkowicie panowali, w sensie militarnym, nad ludnością przesiedlaną w trakcie, jak i po akcji[56].

Przytoczone tutaj źródła pozwalają również na wyciągnięcie kilku wniosków, jeśli chodzi o stosunek plemion do akcji przesiedleńczej. Niewątpliwie Ubiowie i Batawowie przeszli na rzymską stronę z własnej woli: w przypadku Ubiów expressis verbis stwierdza to Strabon (IV 3,4), podkreślając ich dobrowolność (ἑκόντας). H. Schmitz wykazywał, iż tę dobrowolność wyraża również użycie przez Tacyta participium *transgressus*, w przeciwieństwie do określeń *traiecit*, *transduxit*, *transtulit*[57]. Swe prorzymskie stanowisko Ubiowie zaakcentowali już w okresie Cezara, występując konsekwentnie w roli rzeczników interesów rzymskich. Rzymianie zaakceptowali więc ich dążenie do przesiedlenia się na lewą stronę

---

[54] Cass. Dio LXXI 14–16; Mócsy, *Pannonia*, RE Suppl. IX (1962), kol. 555–561; Dobiaš, *o.c.* s. 194–221; J. Wielowiejski, *Tło historyczne wojen markomańskich*, Scripta Archaeologica II, Warszawa 1982, s. 15–16.

[55] Vulpe, *Les Gétes de la rive gauche*, s. 133 n; idem, [w:] *Din istoria Dobrogei*, s. 42, 57; por. Mirković, *l.c.*

[56] Odnotowane w źródłach liczby przesiedlonych plemion uznawane są, generalnie, za autentyczne, zob. np. Much, *Die Germania des Tacitus*, s. 363–364 (Sugambri); Alföldi, [w:] The Cambridge Ancient History, XI 1936, s. 84 (Aelius Catus); Schmitz, *Die Übersiedlung der Ubier*, s. 252–253: uznając za realne dane o liczbie przesiedlonych Sugambrów i Getów, określa wielkość Ubiów na 50–60 tys.; Vulpe, *Les Gétes de la rive gauche*, s. 134–138 (Aelius Catus, Plautius Silvanus); szczególnie: Zawadzki, *o.c.* s. 72 – mimo zastrzeżeń widzi realność liczby 100 tys. przesiedlonych „Zadunajczyków"; por. także Nierhaus, *Das swebische Gräberfeld von Diersheim*, s. 216–218.

[57] Schmitz, *Colonia Claudia Ara Agrippinensium* (zob. przypis 4), s. 23; idem, *Die Zeit der Römerherrschaft am Rhein*, s. 11–12; idem, *Ubii*, RE VIII A 1, (1955), kol. 533; Nierhaus, *Zu den ethnographischen Angaben in Lukans Gallien Exkurs*, BJ 153, 1953, 48–49 (akceptuje teorię Schmitza); Timpe, *Zur Geschichte der Rheingrenze zwischen Caesar und Drusus*, s. 133 (z dużą rezerwą, jako „wenig durchschlagende philologische Gründung").

Renu, Ubiów zaś skłaniał do tego nacisk plemion germańskich (Swebów), wyraźnie im wrogich, a kusiły żyzne tereny po wytępionych Eburonach.

Batawowie z kolei taką samą inicjatywę (*populus ... transgressus...*) wykazali przy ujściu Renu: Rzymianie przychylili się do ich dążeń zarówno dlatego, że były to tereny *vacua cultoribus*, jak i z zamiarem wykorzystania ich, jako ludu przyjaznego, w zamierzanym podboju ziem między Renem a Łabą, co znalazło swój wyraz w roku 12 p.n.e., kiedy Druzus właśnie z ziemi Batawów rozpoczął kampanię przeciwko Germanom[58].

W odniesieniu do innych plemion brak jest wyraźnych danych. W przypadku jednak Sugambrów możemy wnioskować, że ich przesiedlenie nie miało tak przyjaznego i pokojowego charakteru. Biorąc pod uwagę ich zdecydowanie wrogi stosunek do Rzymu i rolę, jaką odegrali w roku 16 p.n.e. (*clades Lolliana*) i w 12 p.n.e. (najazd na Galię), przesiedlenie części tego plemienia na zachodnią stronę Renu uznać można za część akcji represyjnej, zmierzającej do spacyfikowania groźnego przeciwnika, niezależnie od faktu wykorzystania jego możliwości produkcyjnych na leżących dotąd odłogiem gruntach. Przypuszczać możemy, że podobny charakter miały przesiedlenia Getów, dokonane przez Aeliusa Catusa i „Zadunajczyków" z elogium Plautiusa Silvanusa: za taką wersją przemawiać może przede wszystkim fakt, iż w tym czasie Rzymianie toczą nad Dunajem ciężkie walki, co uzasadniałoby akcje represyjne wobec tych ludów[59]. Wyjątkowa sytuacja powstała w momencie upadku Regnum Vannianum: osiedlenie zwolenników Vanniusa nie było w gruncie rzeczy niczym innym jak udzieleniem azylu politycznego poplecznikom Rzymu.

Z całą pewnością tendencja do stworzenia gęsto zaludnionej wewnętrznej strefy nadgranicznej podyktowana była, obok przesłanek natury gospodarczej, dążeniem do zwiększenia obronności tych terenów. Było to bardzo istotne wobec ciągłego naporu ludów z północy na linię Renu i Dunaju: w tym kontekście charakterystyczne jest, że przesiedlenia mają miejsce na długości całego Renu (z wyjątkiem tzw. Hochrhein, czyli źródeł rzeki, odcinka zajętego przez Helwetów i Rauryków) i nad środkowym (Vannius, Tampius Flavianus?), a głównie dolnym Dunajem (Aelius Catus, Plautius Silvanus). Zgodne to było z kierunkiem parcia plemion „barbarzyńskich". Istotne jest też, że poprzez przejście Markomanów u schyłku starej ery nad środkowy Dunaj i osiedlenie nad górnym Renem i Dunajem Hermundurów stworzyli Rzymianie bardzo stabilną, korzystną dla siebie sytuację w tym rejonie[60]. Nie dziw przeto, że brak jest jakichkolwiek danych o przesiedleniach na teren Recji i Norikum.

---

[58] Schmidt, *o.c.* II, s. 149.

[59] Condurachi, *o.c.*, widzi w przesiedlonych przez Plautiusa Silvanusa „Zadunajczykach" Getów, którzy przeszli na południową stronę Dunaju dobrowolnie, a tym samym wyklucza akcję represyjną.

[60] Ostatnio Strzelczyk, *o.c.* s. 22–26, gdzie też źródła i wcześniejsza literatura.

Jest rzeczą nader charakterystyczną, że przesiedlenia na lewy brzeg Renu kończą się przed upływem pierwszej połowy I wieku n.e. Nad Dunajem informacje źródeł o przesiedleniach nie wychodzą chronologicznie poza okres Nerona. Nie jest to prawdopodobnie dziełem przypadku, lecz dowodzi zamknięcia jednego z etapów organizowania granicy północnej. Po umodelowaniu bowiem struktury plemiennej wg własnego punktu widzenia przystąpili Rzymianie do etapu kolejnego, równie ważnego, a polegającego na zakładaniu miast leżących nad samą granicą, tj. nad rzekami, jak i w ogóle podjęli na szeroką skalę program urbanizowania prowincji nad Renem i Dunajem. Tak się złożyło, że pierwsze — w sensie prawnym — rzymskie miasto nad Renem — jeśli nie liczyć Augusta Rauricorum — założone zostało w roku 50 n.e. i chyba nieprzypadkowo na terenie wiernych Ubiów. Była to Colonia Claudia Ara Agrippinensium, wcześniejsze oppidum Ubiorum[61]. Związane z tym było, oczywiście, osiedlenie rzymskich osadników, najpierw weteranów. Na czasy Klaudiusza przypada też szeroki program urbanizacji Noricum[62], a na okres panowania dynastii flawijskiej datuje się początek urbanizowania Pannonii i Mezji[63]. Proces ten nad dolnym Dunajem musiał ulec przyhamowaniu ze względu na konflikt dacko-rzymski, ale po roku 106 przybrał na sile. Na systematyczne przesiedlanie ludności z północnego na południowy brzeg Dunaju nie ma już wtedy miejsca.

CHARAKTER PRZESIEDLEŃ W OKRESIE WOJEN MARKOMAŃSKICH

Źródła: 1. SHA v. *Marci* 14,1: „... Victualis et Marcomannis cuncta turbantibus, aliis etiam, quae pulsae a superioribus barbaris fugerant, nisi reciperentur, bellum inferentibus".

2. Cass. Dio LXXI 11 (Boissevain III, s. 253): οὗτοί τε [=Κούαδοι] οὖν πρὸς τὸν Μᾶρκον ἀφίκοντο, καὶ ἕτεροι συχνοὶ παραδώσοντες ἑαυτοὺς οἱ μὲν κατὰ γένη οἱ δὲ καὶ κατὰ ἔθνη ἐπρεσβεύσαντο. καὶ αὐτῶν οἱ μὲν ἐστρατεύσαντο ἄλλοσέ ποι πεμφθέντες, ὥσπερ καὶ τῶν ἁλισκομένων τῶν τε αὐτομολούντων <οἱ> δυνάμενοι, οἱ δὲ καὶ γῆν οἱ μὲν ἐν Δακίᾳ οἱ δὲ ἐν Παννονίᾳ οἱ δὲ Μυσίᾳ καὶ Γερμανίᾳ τῇ τε Ἰταλίᾳ αὐτῇ ἔλαβον. καὶ αὐτῶν ἐν Ῥαβέννῃ τινὲς οἰκοῦντες ἐνεωτέρισαν, ὥστε καὶ τὴν

---

[61] Całość zagadnienia w cytowanych pracach Schmitza i Doppelfelda; zob. także H. Nissen, *Zur Geschichte des römischen Köln*, BJ 98, 1895, s. 145—171; J. Klinkenberg, *Die Stadtanlage des römischen Köln und die Limitation des Ubierlandes*, BJ 140/141, 1936, s. 259—298; F. Fremersdorf, *Cologne gallo-romaine et chrétienne*, [w:] *Mémorial d'un voyage d'études de la Société Nationale des Antiquaires de France en Rhénanie*, Paris 1953, s. 91—103.

[62] G. Alföldy, *Noricum*, London-Boston 1974, s. 81—96; J. Zając, *Arystokracja municypalna rzymskiej prowincji Noricum w okresie Wczesnego Cesarstwa (I—III w.n.e.)*, [w:] *Prowincje rzymskie i ich znaczenie w ramach Imperium*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1976, s. 147 n.

[63] Mócsy, *Pannonia and Upper Moesia*, s. 112—119.

πόλιν κατασχεῖν τολμῆσαι, καὶ διὰ τοῦτ' οὐκέτ' ἐς τὴν Ἰταλίαν οὐδένα τῶν βαρβάρων ἐσήγαγεν, ἀλλὰ καὶ τοὺς προαφιγμένους ἐξώκισεν.

3. SHA v. *Marci* 22,2: „acceptique in deditionem Marcomannos plurimis in Italiam traductis ..."; —data: 169—173.

4. Cass. Dio LXXI 12 (=Boissevain III s. 254): ὅτι Ἄστιγγοι... ἦλθον μὲν ἐς τὴν Δακίαν οἰκῆσαι ἐλπίδι τοῦ καὶ χρήματα καὶ χῶραν ἐπὶ συμμαχίᾳ λήψεσθαι, μὴ τυχόντες δὲ αὐτῶν παρακατέθεντο τὰς γυναῖκας καὶ τοὺς παῖδας τῷ Κλήμεντι ὡς καὶ τὴν τῶν Κοστουβώκων χώραν τοῖς ὅπλοις κτησόμενοι, νικήσαντες δὲ ἐκείνους καὶ τὴν Δακίαν οὐδὲν ἧττον ἐλύπουν. δείσαντες δὲ καὶ οἱ Λάκριγγοι μὴ καὶ ὁ Κλήμης φοβηθείς σφὰς ἐς τὴν γῆν ἣν αὐτοὶ ἐν ᾠκουν ἐσαγάγῃ, ἐπέθεντο αὐτοῖς μὴ προσδεχομένοις καὶ πολὺ ἐκράτησαν, ὥστε μηδὲν ἔτι πολέμιον τοὺς Ἀστίγγους πρὸς τοὺς Ῥωμαίους πρᾶξαι, πολλὰ δὲ δὴ τὸν Μᾶρκον ἱκετεύσαντας χρήματά τε παρ' αὐτοῦ λαβεῖν καὶ χώραν γε ἀπαιτῆσαι, ἄν γέ τι κακὸν τοὺς τότε πολεμοῦντας οἱ δράσωσι. — data: 170—172.

5. Cass. Dio LXXI 12 (= Boissevain III, s. 254): Κοτινοὶ δὲ... μετὰ ταῦτα (tj. po złamaniu wcześniejszych umów) ἀπώλοντο.

Cf. CIL VI 32542 (2833), 32544, 32557 (= Dobó, *Inscriptiones extra fines Pannoniae Daciaeque repertae*..., Budapest [4]1975, nr 22, 23, 24, 29c): cives Cotini z Pannonii Dolnej, oraz LXIX scena na kolumnie Marka Aureliusza: może to dowodzić przesiedlenia Kotynów[64] na teren Pannonii; — data: 173.

6. Cass. Dio LXXI 18, 21 (= Boissevain III, s. 275): ὅτι καὶ Ναρισταὶ ταλαιπωρήσαντες τρισχίλιοι ἅμα ἠὐτομόλησαν καὶ γῆν ἐν τῇ ἡμετέρᾳ ἔλαβον.

7. SHA v. *Marci* 24, 3—4: „... infinitos ex gentibus in Romano solo collocavit ..."

8. Cass. Dio LXXII 3,3 (= Boissevain III, s. 284): ὁ αὐτὸς Σαβινιανὸς καὶ Δακῶν τῶν προσόρων μυρίους καὶ δισχιλίους ἐκ τῆς οἰκείας ἐκπεσόντας καὶ μέλλοντας τοῖς ἄλλοις βοηθήσειν ὑπηγάγετο, γῆν τινα αὐτοῖς ἐν τῇ Δακίᾳ τῇ ἡμετέρᾳ δοθήσεσθαι ὑποσχόμενος. — data: 180 r.

Cechą charakterystyczną tych przesiedleń, obok ich niewątpliwej gwałtowności i masowości, jest fakt, iż w praktyce inicjatywa przechodzi na stronę „barbarzyńców". Rozpaczliwe przeciwdziałania Rzymian na

---

[64] O Kotynach zob. Mócsy, *Pannonia*, RE Suppl. IX (1962), kol. 710—711; idem, *Die Bevölkerung von Pannonien*, s. 79—80; Zwikker, *o.c.* s. 233 i passim; Dobiaš, *o.c.* s. 206; T. Zawadzki, *Kotynowie*, Słownik Starożytności Słowiańskich, II 1966, s. 495—496 (tu zebrana literatura i źródła). W myśl panującego w nauce przekonania Kotynowie nie zostali, wbrew stwierdzeniu Cassiusa Dio, wytępieni, lecz po pokonaniu przesiedleni do Pannonii: tak bowiem interpretuje się występujących w inskrypcjach z Rzymu „cives Cotini ex Pannonia inferiore". Dodatkowym argumentem może być również LXIX scena z kolumny Marka Aureliusza, przedstawiająca deportację ludności barbarzyńskiej w granice Imperium: część spośród deportowanych wyróżnia się strojem i charakterystycznym naszyjnikiem (*torques*), noszonym przez ludność celtycką. Przypuszcza się, że mogą to być Kotynowie, zaliczani do Celtów.

niewiele tu się przydawały (por. Cass. Dio LXXI 3, 1 a — walka z Langobardami). Plemiona zadunajskie bowiem, *pulsae a superioribus barbaris*, nie miały innego wyboru. Wobec tego dyktatu sił zewnętrznych musieli ugiąć się również i Rzymianie. Dowodzi tego fakt przyjęcia w granice Imperium plemion niespokojnych, trudnych do opanowania (przypadek z Rawenną!), wymagających kontroli wojskowej. W przesiedleniach doby markomańskiej widać wyraźnie zapowiedź późniejszych wydarzeń, kiedy to całe narodowości będą osiedlać się na terenie Imperium Romanum, nie dbając o zgodę rzymską, która też była tylko formalnym zatwierdzeniem istniejącego stanu rzeczy.

WNIOSKI

Możemy przyjąć, że w przypadku przesiedleń z I wieku p.n.e i z I wieku n.e. stroną inicjatywną był Rzym, a lokowanie obcych ludów po rzymskiej stronie Renu i Dunaju stanowiło jeden z ważnych elementów tworzenia limesu północnego. Niebagatelne znaczenie miały również przesłanki natury gospodarczej (*ad praestanda tributa*, etc.). Na trzecim dopiero miejscu wymienić by można chęć osłabienia, poprzez przesiedlenia, nacisku plemion z północy na granice Imperium Romanum. W całym tym okresie Rzymianie w pełni panowali nad sytuacją ludnościową nad Renem i Dunajem.

Wojny markomańskie stanowią w tym względzie przełom: inicjatywa przechodzi w ręce plemion zza Dunaju. Rzym w ostatecznym rozrachunku musi przyjąć na swe terytorium znaczne ilości przesiedleńców. Jest to wypadkowa zarówno siły ludów prących pośrednio lub bezpośrednio na granice państwa rzymskiego, jak i stopniowego wyczerpywania się rezerw militarnych tego drugiego. Ewentualne sugestie, że Marek Aureliusz osiedlał obcą ludność po to, aby zapełnić tereny wyludnione w wyniku wojny i dżumy, traktować wypadnie jako częściowo zgodne z prawdą. Przyjęcie „barbarzyńców" *in solo Romano* pod ich naciskiem było sprzeczne z rzymską polityką zaprezentowaną w początkach pryncypatu.

Poznań

Wykaz stosowanych skrótów:

AE	— l'Année Épigraphique, Paris
AArchASH	— Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae, Budapest
ANRW	— Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt, New York — Berlin
BJ	— Bonner Jahrbücher, Bonn
CIL	— Corpus inscriptionum Latinarum, Berolini
ILS	— H. Dessau, Inscriptiones Latinae selectae, vol. I—III, Berolini 1902—1916
RGA(Hoops)	— Reallexikon der Germanischen Altertumskunde, hrsg. von J. Hoops, Bd. I—IV, Straßburg 1913—1918

RGA — Reallexikon der Germanischen Altertumskunde von J. Hoops. Zweite, völlig neu bearbeitete und starkerweiterte Auflage, hrsg. von H. Beck, H. Jankuhn, H. Kuhn et alii, Berlin-New York 1973 nn
RE — Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, Stuttgart
RhM — Rheinisches Museum
SHA — Scriptores historiae Augustae
SCIV — Studii şi cercetări de istorie veche, Bucureşti

Edycje źródeł literackich:

C. Iulii Caesaris Commentarii rerum gestarum, edidit O. Seel, vol. I: Bellum Gallicum Leipzig, Teubner, 1977.
Cassii Dionis Cocceiani Historiarum Romanarum quae supersunt, edidit V. Ph. Boissevain, vol. I–IV, Berolini 1895–1926.
Cornelii Taciti Libri quae supersunt edidit E. Koestermann, t. I: Ab excessu divi Augusti, 1971; t. II, 1: Historiarum libri, 1961; t. II, 2: Germania, Agricola, Dialogus de oratoribus, 1970, Leipzig, Teubner.
Eutropii Breviarium ab Urbe condita recognovit C. Santini, Leipzig, Teubner, 1979.
S. Suetoni Tranquilli quae supersunt omnia. De vita Caesarum libri VIII recensuit C. L. Roth, Lipsiae, Teubneri, 1871.
Strabonis Geographica, recognovit A. Meineke, vol. I, 1909, vol. II, 1915, Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri.
Scriptores Historiae Augustae, vol. I–II, edidit E. Hohl, Leipzig, Teubner, 1971.

Za inspirującą dyskusję nad omawianym problemem winny jestem mą wdzięczność prof. dr. Stefanowi Parnickiemu-Pudełko.

LES DÉPLACEMENTS DE POPULATIONS SUR LA RIVE ROMAINE DU RHIN ET DU DANUBE SOUS LE HAUT EMPIRE (JUSQU'AUX GUERRES AVEC LES MARCOMANS)

Résumé

D'Auguste à Néron, les Romains effectuèrent de nombreux déplacements de tribus rhénanes et danubiennes en les faisant passer sur la rive romaine. Parmi les peuples rhénans déplacés, se trouvèrent les Batavi, Sugambri, Ubii, Triboci, Nemetes, Vangiones, Aresaces et Cairacates; parmi les danubiens — un groupe (50 000) de Gétes déplacé par Aelius Catus, les Transdanubiens (100 000) conduits sur l'autre rive par Plautius Silvanus, lieutenant en Mésie (57–67), les partisans de Vannius installés en Pannonie après la chute de son état (50). Peut-être une telle action de déplacement fut-elle accomplie également par Tampius Flavianus, lieutenant en Pannonie dans les années 68/69–69/70. Ces transferts dont l'initiative appartenait entièrement aux Romains se rattachaient, comme le croit l'auteur, à l'organisation de la frontière nord de l'état. L'installation des populations sur le Rhin n'était qu'une continuation fidèle de la politique de César qui l'avait si clairement définie par ses décisions concernant les Helvètes. Dans cette période, pratiquement toute la rive gauche du Rhin fut habitée de populations déplacées. Certains de ces déplacements, comme c'était le cas des Ubiens et des Bataves, avaient un caractère pacifique; d'autres pourtant constituaient un acte de répression envers les ennemis de Rome (p.ex. les Sugambri).

A côté de raisons militaires incontestables (le renforcement défensif de la frontière par le fait de la remplir de populations déplacées et, en même temps, la formation d'une

"zone à personne" de l'autre côté de la frontière), des motifs économiques comptaient également pour les Romains. Les populations déplacées cultivaient la terre, jusqu'alors inculte, en versant un tribut au Trésor de l'État (cf. *ad praestanda tributa* de l'éloge de Plautius Silvanus, ainsi que les données de cette même source sur l'annone livrée à Rome).

Après la période des Julio-Claudiens, de nouveaux déplacements de masse n'eurent lieu que pendant les guerres avec les Marcomans. Cette fois, ce sont les peuples de "barbaricum" qui prirent l'initiative. Sous leur pression, les Romains furent astreints à en recevoir de nombreux groupes à l'intérieur de leurs frontières. Par là même leur politique active de déplacements aux confins rhénano-danubiens s'effondra.

C'est justement ce qui constitue la thèse des réflexions de l'auteur: contrairement aux déplacements du bas antique, dans les débuts du principat, Rome stimulait entièrement les migrations des peuples aux confins nord. L'écroulement de cette politique eut lieu pendant les guerres avec les Marcomans, et bien que les Romains réussissent à maîtriser la situation, ils ne furent plus jamais à même de prendre l'initiative. Les immigrations ultérieures des peuples étrangers *in solo Romano* s'effectueront hors du contrôle et même contre la volonté des Romains.

Traduit par Piotr Drzymała

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

BONUS EVENTUS — UN NOUVEAU TÉMOIGNAGE DU CULTE À NOVAE (MOESIA INFERIOR)

Par

ANDRZEJ B. BIERNACKI, LESZEK MROZEWICZ

Les fouilles à Novae (Svištov, Bulgarie) fournissent chaque année des sources archéologiques de différentes natures, parmi lesquelles les pièces d'architecture occupent une place importante. Parmi celles qui ont été découvertes jusqu'ici, la pièce mise au jour en 1975, au cours des travaux de terrassement pour la construction d'un réseau de distribution d'eau communal, est très intéressante[1]. Le rythme de ces travaux ainsi que l'emploi d'un excavateur ont rendu impossible l'établissement d'une documentation de recherche complète. Pourtant, l'Expédition de l'Université de Varsovie qui menait les recherches de fouille à Novae en 1975 sous la direction du professeur Ludwika Press a réussi, dans le cadre des travaux de secours, à enregistrer les éléments les plus importants de ce "sondage de conduite d'eau"[2]. Le cavage avait été effectué sur l'axe Est — Ouest de Novae, à une distance de 5 à 10 mètres au sud de la route actuelle menant de Svištov à Vardim. Dans le centre de la ville ancienne, ils avaient été menés du côté nord du segment X et XI, c'est-à-dire dans la proximité d'un groupe de pièces du côté ouest du forum (les termes) et des principia.

---

[1] Nous remercions cordialement Mme le professeur Ludwika Press et M. le docteur Tadeusz Sarnowski d'avoir mis à notre disposition les matériaux de source et pour de précieuses remarques concernant le monument de notre publication. Nous tenons à remercier particulièrement M. le professeur Stefan Parnicki-Pudełko — notre discussion avec lui ainsi que ses suggestions nous ont permis de réaliser la forme définitive de cet article.

[2] Les résultats de ces recherches de sauvegarde ont été publiés dans: *Novae — Sektor Zachodni 1975. Sprawozdanie tymczasowe z wykopalisk Ekspedycji Archeologicznej Uniwersytetu Warszawskiego* (Novae — Secteur Ouest 1975. Rapport provisoire des fouilles de l'Expédition Archéologique de l'Université de Varsovie), sous la rédaction de K. Majewski, Archeologia XVIII 1977 (1978), pp. 179—182, fig. 2 (J. Kotecki) (en polonais, avec un résumé en français et en russe).

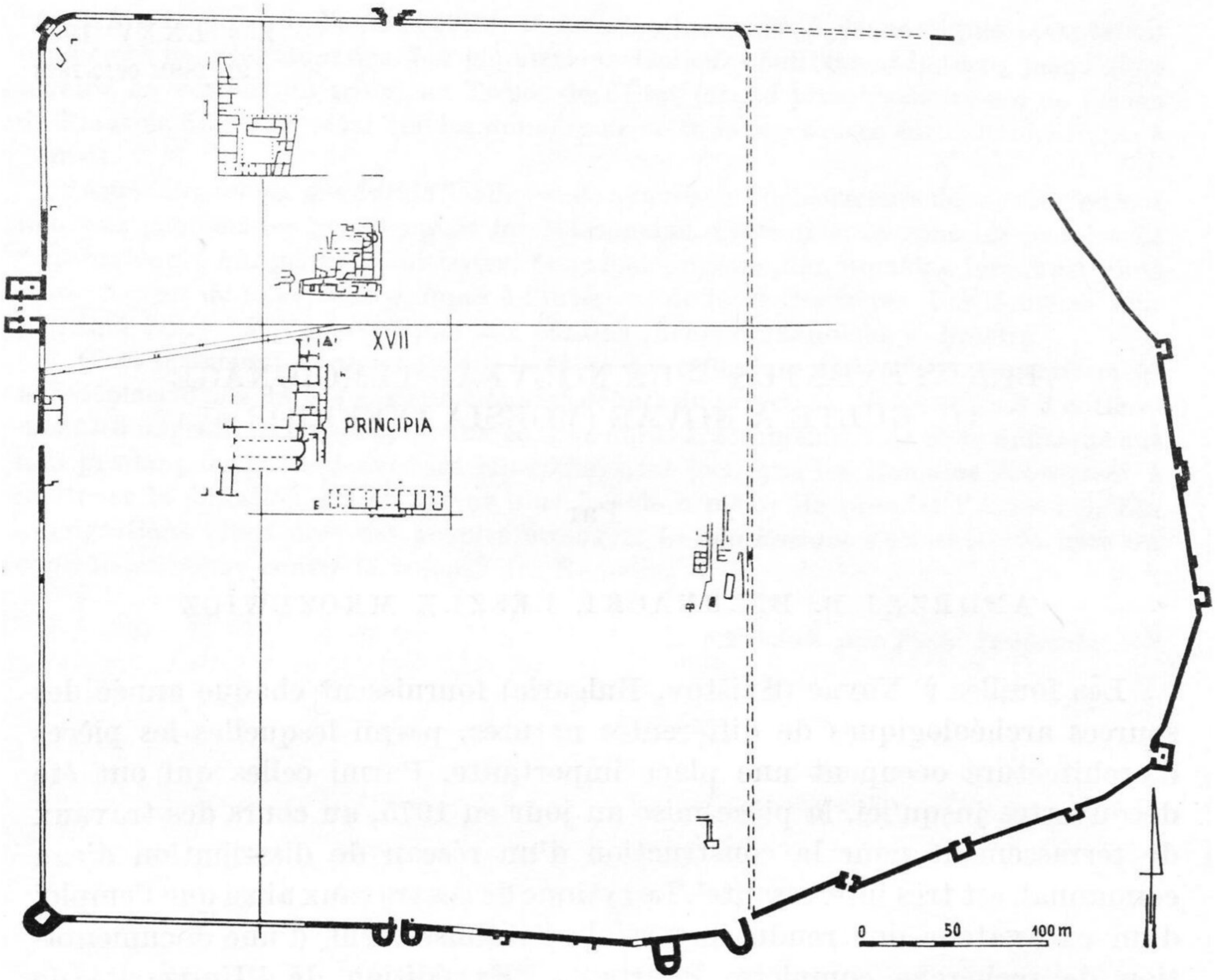


Fig. 1. Plan situationnel du "sondage" pendant les travaux de construction d'un réseau de distribution d'eau à Novae. ▲ = lieu où l'on a trouvé le monument en question. (Dessin – L. Fijał)

La pièce d'architecture qui nous intéresse a été découverte dans le carré XVII/9[3] (fig. 1).

C'est un bloc monolithe de calcaire aux dimensions de 85 ×85 ×65,5 centimètres. A sa surface, de nombreuses traces d'extraction du marbre sont bien visibles. Le bloc comprend une base attique d'une colonne avec une plinthe et une large plinthe avec une corniche qui constituaient la partie supérieure d'un socle (fig. 2, 3).

Les dimensions de la base (en centimètres) se présentent comme suit:

	Torus (Tore) supérieur	Filet supérieur de la gorge	Gorge	Filet inférieur de la gorge	Torus (Tore) inférieur	Plinthe
Epaisseur	3,7	1,9	4,8	1,6	5,5	12,5
Diamètre	67,2	66,8	63,3	68,4	77,6	77,6*

* longueur du côté

[3] Inwentarz Zabytków Wydzielonych Ekspedycji Archeologicznej UW w Novae (Inventaire de Monuments Sélectionnés de l'Expédition Archéologique de l'Université de Varsovie à Novae), nº 191/75.

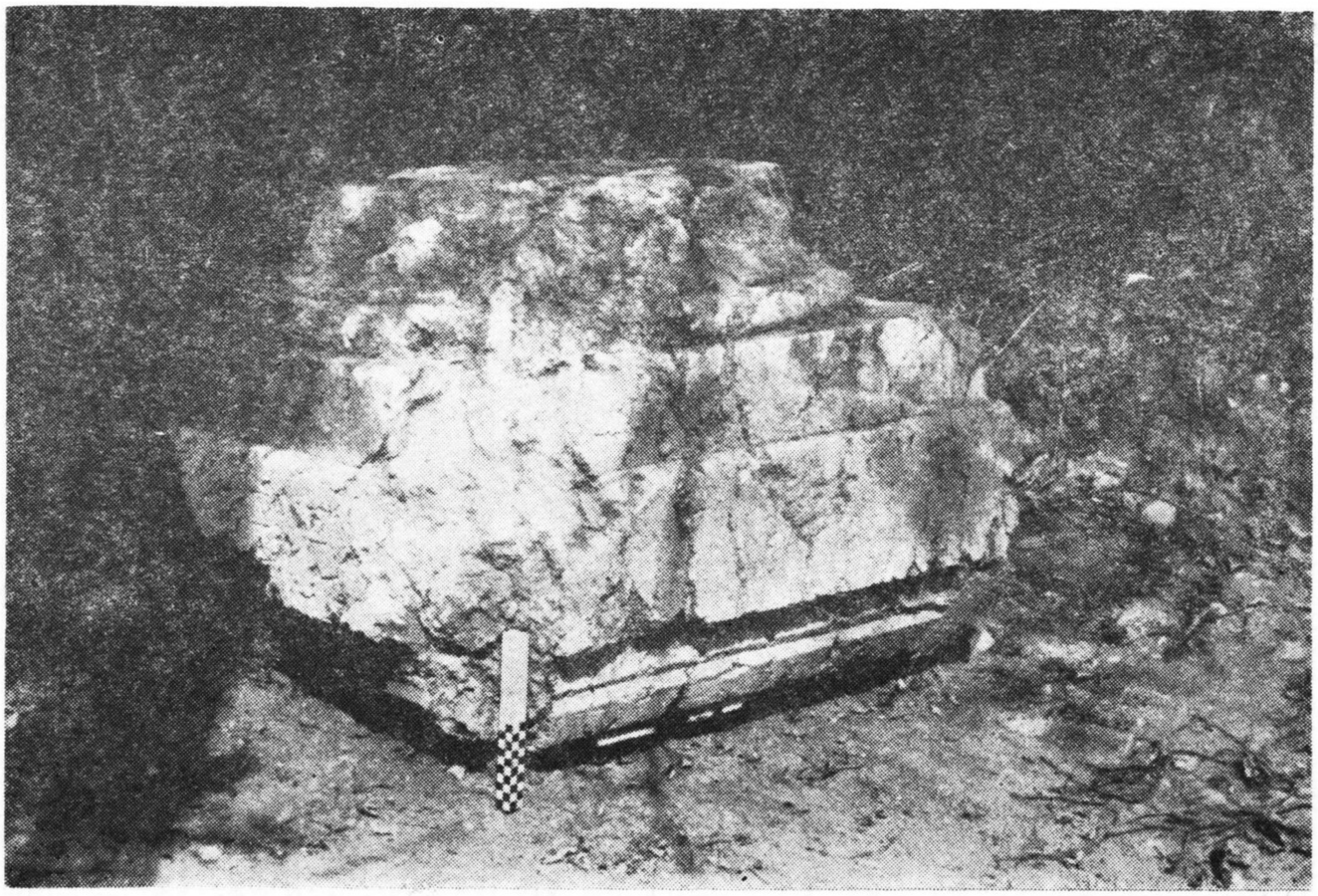


Fig. 2. Pièce d'architecture – la base attique de la colonne avec la partie supérieure du socle, vue de flanc. (Photo – A. Biernacki)

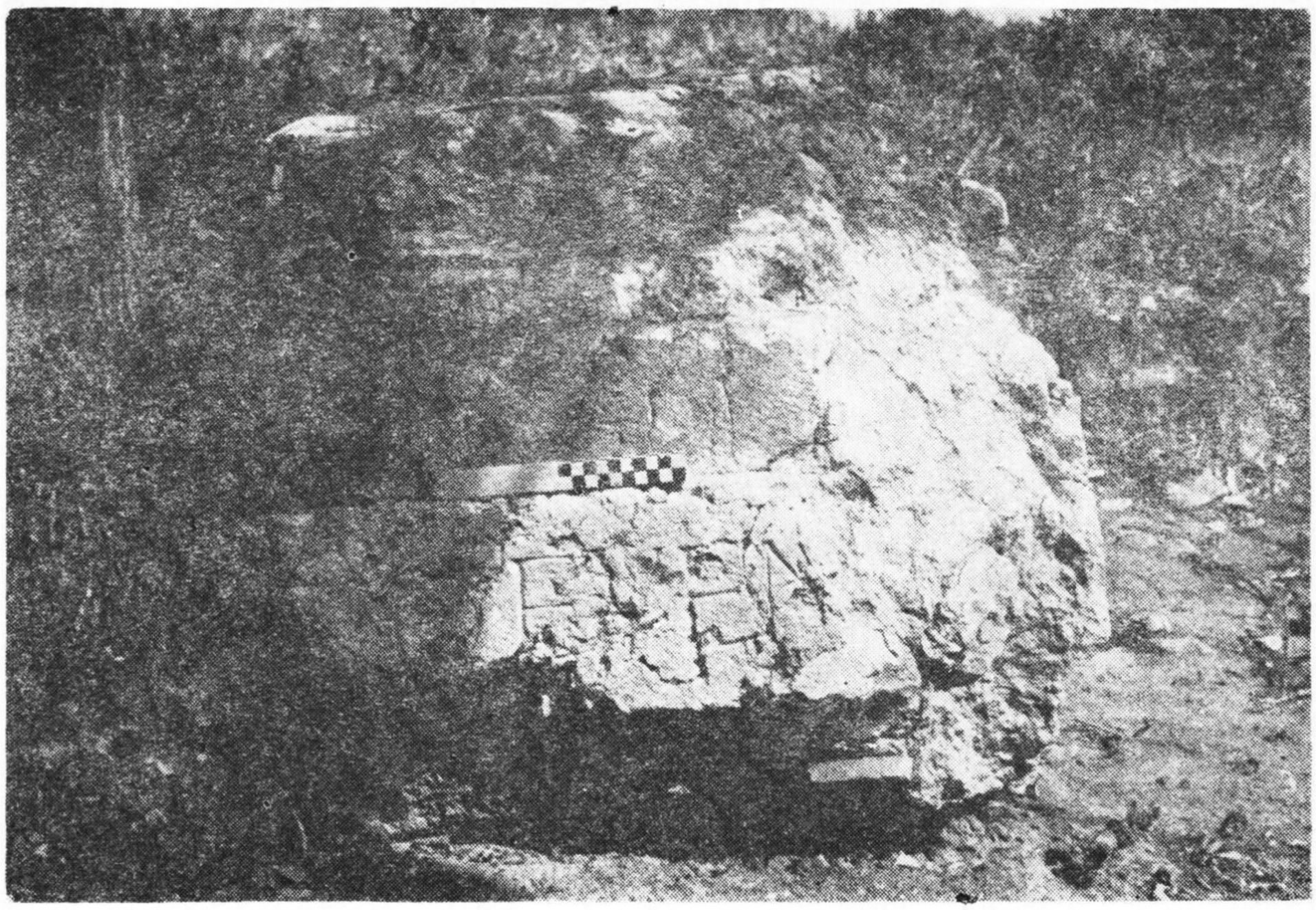


Fig. 3. Comme fig. 2, vue de front. (Photo – A. Biernacki)

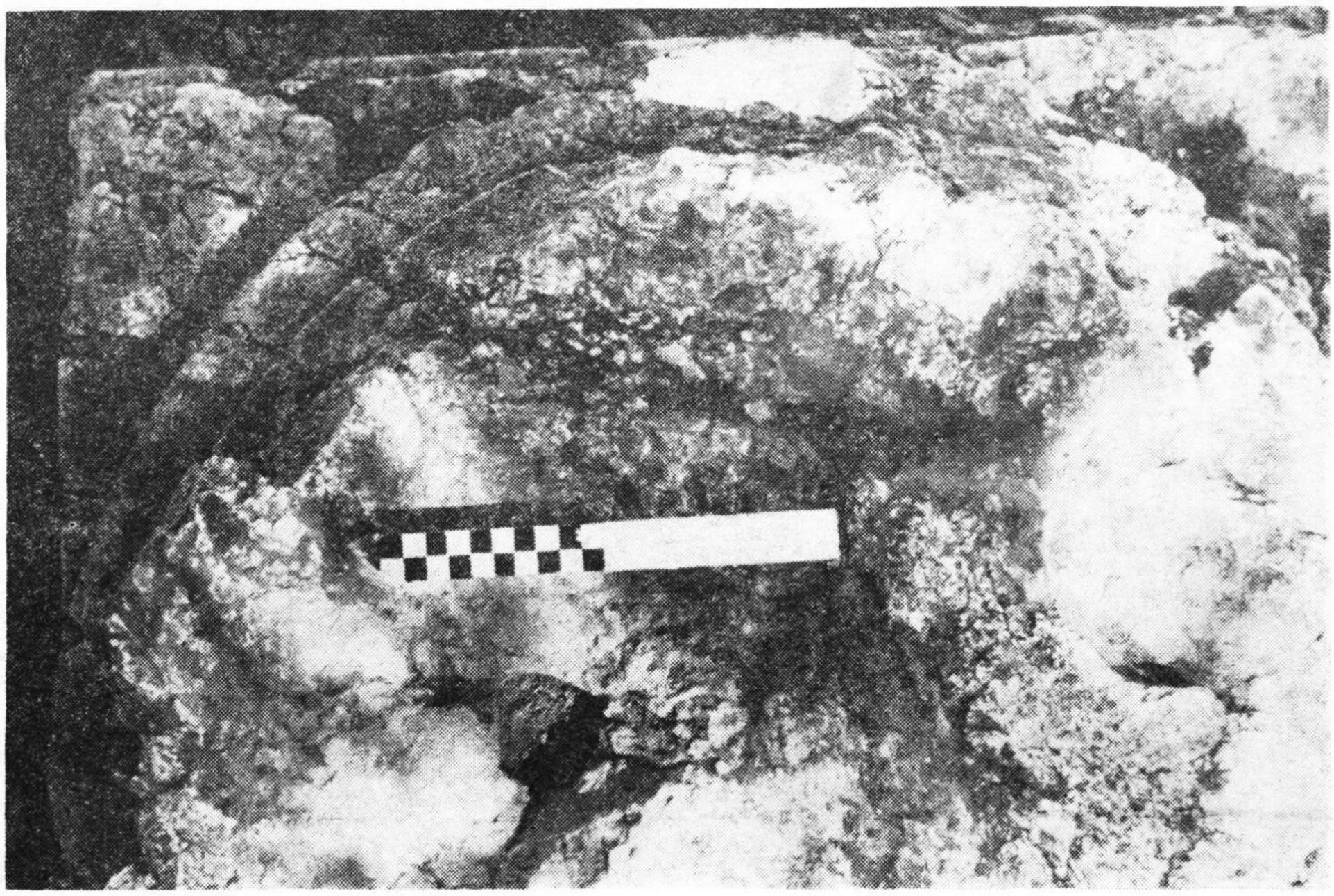


Fig. 4. Fragment du tore supérieur de la base avec l'ouverture pour le fût de la colonne. (Photo — A. Biernacki)



Fig. 5. Fragment de l'inscription conservé. (Photo — A. Biernacki)

La partie supérieure du socle est constituée par une large plinthe carrée de 85 centimètres de longueur et de 19 centimètres d'épaisseur, ainsi que par une corniche de 17,2 centimètres d'épaisseur. La corniche supérieure du socle comporte des anglets, un cavet et un chanfrein qui descendent en diagonale. La bandelette inférieure de la corniche est longue de 65,5 centimètres. Une composition plastique aussi riche de la corniche ne s'observe que sur les trois côtés du bloc. Du côté postérieur, la corniche n'a été élaborée que sous la forme d'une surface inclinée. Il est remarquable que dans les deux angles que forment le côté postérieur de la pièce et les deux surfaces latérales de la corniche, le moulurage de ces dernières n'a pas été effectué jusqu'au bord du flanc, mais se termine par un simple biseau qui se rétrécit vers le bas (sa largeur — de 6 à 4 centimètres).

Les surfaces particulières de cette pièce d'architecture portent les traces d'une élaboration très soignée sous la forme de petites éraflures transversales. Pour ce qui est des moulures de la corniche, le tailleur a appliqué ici un rusticage très délicat.

Sur la surface supérieure de la base attique s'est conservée une ouverture carrée profonde de 7 centimètres et dont le côté mesure 5,5 centimètres. Cette ouverture est asymétrique par rapport à l'axe de la base, ce qui ne prouve pourtant pas qu'il ne pût servir de mortaise pour le fût de la colonne (fig. 4). A environ 22 centimètres de l'ouverture, on trouve un creux oval s'étendant jusqu'au bord du tore supérieur. Les dimensions de ce creux sont 11 ×13,5 et 2,5 centimètres de profondeur. La troisième — cavité se retrouve dans la gorge (trochilus) de la base, et ses dimensions sont de 5,5 ×3,5 centimètres. Cette cavité ainsi que le creux oval paraissent être le résultat d'une utilisation secondaire de cette pièce. Le mauvais état du bloc, et en particulier du tore supérieur, ne permet qu'une évaluation approximative du diamètre du fût de la colonne: il devait se situer entre 60 et 64 centimètres.

La large plinthe du socle constitue en même temps le champ épigraphique dont la largeur originelle était de 85 centimètres, et la hauteur de 19 centimètres. Il s'est conservé sur une étendue de 43 centimètres: il manque 19 centimètres du côté gauche et 23 du côté droit. Dans le fragment de l'inscription qui s'est conservé, on distingue six letteres dont les deux premières et la dernière sont plus endommagées:

[— — —] N̤O̤EVEN̤ [— — —]

Dimensions des lettres: (en centimètres)	Hauteur	Largeur
N	5,9 (de conservé)	5,6 (de conservé)
O	7,7 (de conservé)	7,2
E	8,2	5,1
V	8,4	5,8
E	8,4	5,0
N	8,2	5,6 (de conservé)

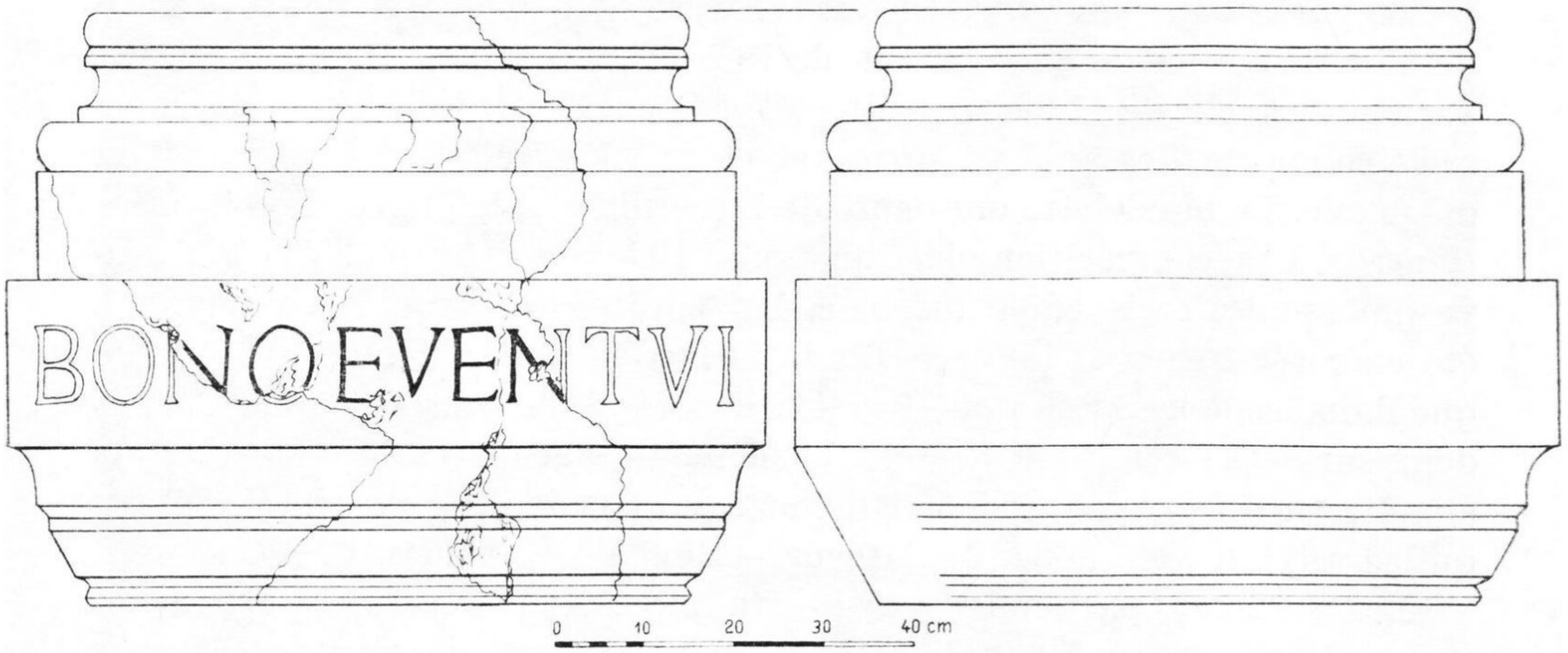


Fig. 6. Reconstruction en dessin de la pièce d'architecture avec l'inscription. (Dessin – L. Fijał)

L'espacement entre les lettres va de 1,1 (V–E) à 2,9 centimètres (O–E).

En voici donc la reconstruction:

[BO]NO EVEN[TVI]

Nous avons donc affaire à une dédicace en l'honneur de Bonus Eventus, divinité presonnifiant la prospérité, le succès, la fin heureuse d'une entreprise, le bon événement[4]. Ce dieu a connu une grande notoriété dans la propagande officielle sous l'Empire, ce que prouvent aussi bien les nombreuses émissions de monnaies à l'effigie de Bonus Eventus[5], que le fait de lui consacrer un temple sur le Champ de Mars et d'ériger ses statues au Capitole[6].

Il n'est pas étonnant que, en tant que dieu de la prospérité, Bonus Eventus – comparable à Fortuna et à Felicitas – ait été intégré dans la religion de l'armée romaine, ce qu'attestent les inscriptions qu'on continue à découvrir sur les emplacements des campements militaires et ailleurs où elles avaient été fondées par les soldats ou pour eux[7].

---

[4] Sur Bonus Eventus voir: W. H. Roscher, *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Bd. I, Leipzig 1884, colonnes 795–797 (Wissowa); RE III (1899), colonnes 715–716 (Aust); A. von Domaszewski, *Die Religion des römischen Heeres*, Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst XIV 1895, p. 44; idem, *Abhandlungen zur römischen Religion*, Leipzig-Berlin 1909, pp. 121–128; B. Lichocka, *Bonus Eventus sur les monnaies romaines*, Etudes et Travaux VIII 1975, pp. 237–262, notamment p. 255; J. Kolendo, *Le rôle du primus pilus dans la vie religieuse de la légion. En rapport avec quelques inscriptions des principia de Novae*, Archeologia XXXI 1980 (1982), pp. 50–52 (voir également la bibliographie citée).

[5] Lichocka, *o.c.*

[6] Roscher, *Lexikon*, p. 796.

[7] E.g. CIL XIII 6669, 6670 = L. J. Weber, *Inschriftliche Götterweihungen aus dem Bereich des römischen Mainz*, diss., Augsburg 1966, pp. 12–13 (Mogontiacum),

A part la nôtre, il existe quatre inscriptions en l'honneur de Bonus Eventus trouvées à Novae et dans ses environs. Ayant été, il n'y a pas longtemps, l'objet d'une étude exhaustive du professeur J. Kolendo[8], elles ne se trouveront pas au centre de notre intérêt. Or, deux éléments sont importants pour notre publication: deux inscriptions[9] datent exactement de 182, ce que J. Kolendo traduit par une influence propagandiste de l'émission de 181[10]; l'une d'elles marque une figurine (34 centimètres) de marbre de Bonus Eventus découverte à Carevec (fig. 9), un village à 4 kilomètres de Novae[11]. Si nous prenons en considération le fait que la plupart des fondations en l'honneur de Bonus Eventus établies dans des cercles militaires se placent dans la seconde moitié du II^e^ et la première moitié du III^e^ siècle, dont deux inscriptions Bono Eventui de Novae de 182, ainsi que le fait de fondations très fréquentes de monuments religieux dans ce centre vers la fin du II^e^ et au début du III^e^ siècle (les primipiles en particulier étaient des fondateurs par excellence)[12], nous pouvons avancer la thèse que le monument dont nous parlons date également de cette période. La propagande officielle de Bonus Eventus sur les terrains de Moesia Inferior à cette époque ne fait que confirmer cette thèse — les émissions de monnaies de Nicopolis ad Istrum et de Marcianopolis avec les représentations de Bonus Eventus sont en circulation surtout dans la période entre Septime Sévère et Elagabal[13].

Comme la base était placée sur un socle (une sorte d'autel), il est bien probable que la suite de l'inscription avec, peut-être, une information sur les circonstances de la naissance de ce monument et, surtout, avec le nom du fondateur, se trouvait sur ce socle. La grandeur majestueuse indénia-

---

la première de 231, la deuxième du début du III^e^ siècle; CIL III 8244 = 13812 = P Petrović, *Inscriptions de la Mésie Supérieure*, IV, Beograd 1979, p. 68, n° 3 (Naissus) des années 222–235; CIL III 6223 (= 1566) = Kolendo, *o.c.* p. 50, (Novae) de 182; cf. Domaszewski, *Religion*, p. 44; idem, *Abhandlungen*, pp. 121–128; Kolendo, *o.c.*

[8] Kolendo, *o.c.*

[9] CIL III 6223 (cf. 1566) = Kolendo, *o.c.* p. 50, n° 1: Bono Eventui leg(ionis) I Ital(icae) M(arcus) Maesius Geminus Bononia p(rimus) p(ilus) d(ono) d(edit) Ma-[mer(tino)] et Rufo.
B. Gerov, *Romanizmat meždu Dunava i Balkana ot Hadrian do Konstantin Veliki* (La romanisation entre le Danube et les Balkans d'Hadrien à Constantin le Grand), Godišnik na Sofijskija Universitet, Filologičeski Fakultet XLVIII 1952/1953, p. 364, ad n° 128 = Kolendo, *o.c.* p. 50, n° 2: Bono Eventui Aug(usti) sacr(um) Maesius p(rimus) p(ilus).

[10] Kolendo, *o.c.* pp. 51/52; Lichocka, *o.c.* p. 260 et suiv.

[11] G. Kacarov, Izvestija na Balgarskija Arheologičeskija Institut VIII 1934, p. 55, fig. 40; cf. la publication antérieure (sans la tête, retrouvée postérieurement): idem, ÖJh, Beiblatt, XXVII 1932, p. 123, n° 10, fig. 61. L'inscription: Bono Even(tui) se trouve au pied de la figurine. Le quatrième titulus — ineditus: Kolendo, *o.c.* p. 52.

[12] Kolendo, *o.c.* pp. 49–60.

[13] J. Todorov, *Paganizmat v Dolna Mizija* (Le paganisme en Mésie Inférieure), Sofia 1928, p. 97; Kolendo, *o.c.* p. 52.

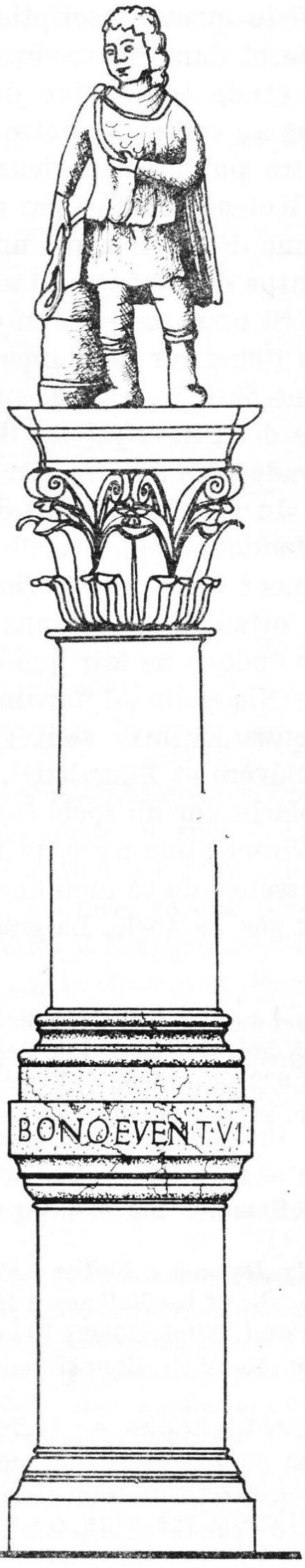


Fig. 7. Reconstruction hypothétique du monument-colonne. (Dessin — L. Fijał)



Fig. 8. Pièce de monnaie de Caracalla de Philippopolis avec la représentation du monument-colonne d'Apollon Kendrisos (d'après K. Kolev, *La colline Taximtepe sələn une monnaie antique de Philippopolis*, Archeologia XXXVII 1976 (1977), p. 69, fig. 3.)

ble de ce monument ainsi que le fait qu'il a été trouvé à l'intérieur de la forteresse de Novae nous permettent de supposer que son fondateur était un officier de la I^ère Légion Italique, peut-être le primipile. Ce qui nous autorise à énoncer une telle hypothèse c'est que les deux fondations de 182 ont été établies justement par le primipile de la I^ère Légion Italique, M. Maesius Geminus; c'est aussi un prestige particulier de ces officiers dans la vie religieuse de la légion[14]. La figurine de Carevec nous invite à en placer hypothétiquement une pareille dans la reconstruction de ce monument.

Or, si l'on prend en considération la forme architectonique, l'élaboration plastique, ainsi que le contenu de l'inscription, on peut tenter la reconstruction de l'aspect originel, de la fonction et du lieu d'érection de ce monument tellement intéressant (fig. 7). Il nous semble que les données dont nous disposons rendent licite une telle hypothèse de recherche. Le type de la base attique auquel nous avons affaire ici était appliqué pendant la période romaine dans le cadre de l'ordre corinthien. La forme de la large plinthe et de la corniche qui constituaient sans doute la partie

[14] Kolendo, *o.c.* passim; cf. P. Herz, *Honos Aquilae*, Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik XVII 1975, pp. 181–197.



Fig. 9. Bonus Eventus — figurine de Carevec (Photo — T. Biniewski)

supérieure d'un socle a également permis cette reconstruction, avec le fût, la corniche inférieure et la plinthe de la base. Le fût de la colonne aurait été couronné par un chapiteau romano-corinthien et par une statue représentant Bonus Eventus. Pour reconstruire ces deux derniers éléments, nous ne disposions que de données indirectes. Le type de monument-colonne était répandu surtout dans les provinces rhénanes dans le culte de Jupiter (Jupitersäulen)[15]. La chronologie des fondations de monuments du culte découverts jusqu'ici embrasse, selon G. Bauchhenss[16],

[15] G. Bauchhenss, *Die Jupitergigantensäulen in der römischen Provinz Germania Superior*, diss., Würzburg 1978; idem, *Die Jupitergigantensäulen*, Stuttgart 1976; G. Bauchhenss, P. Noelke, *Die Jupitersäulen in den germanischen Provinzen*, Beihefte der Bonner Jahrbücher 41, Köln-Bonn 1981.

[16] Bauchhenss, 1978, p. 27; Bauchhenss 1976, pp. 10–12; Bauchhenss 1981, [dans:] Bauchhenss-Noelke, *o.c.* pp. 27–30.

les années 170–246. En Mésie Inférieure les monuments de ce genre font défaut. Pourtant, leur présence est attestée déjà en Pannonie et en Dacie[17] – dans la proximité donc de Moesia Inferior. En Thrace, le monument-colonne se retrouve sur les monnaies de Caracalla (211–217) de Philippopolis[18] (fig. 8). C'est une représentation d'Apollon Kendrisos – ce monument se trouvait dans le sanctuaire de ce dieu sur la colline Dždendem-Tepe et était une copie du monument placé dans le temple principal de ce sanctuaire. La statue d'Apollon était disposée sur une colonne couronnée d'un chapiteau romano-corinthien. W. Szubert est d'opinion que la représentation sur la pièce de monnaie était la copie de la statue d'Apollon Kendrisos du temple principal de la divinité dans le sanctuaire de Džendem-Tepe[19]. La colonne avait sans doute un caractère cultuel, ce qui se trouve confirmé par une scène de déposition d'offrandes qu'on peut voir sur une des pièces de monnaie de Caracalla provenant de Philippopolis. Les monuments-colonnes aves des statues de dieux n'étaint donc pas inconnus dans les provinces balkaniques[20].

Les données ci-dessus permettent d'avancer l'hypothèse que la pièce d'architecture découverte provient, peut-être, d'un type de monument-colonne de culte lié à Bonus Eventus, type inconnu jusqu'à présent en Mésie Inférieure. Le dessin annexè présente notre vision de l'aspect extérieur originel de ce monument. Vu que nous ne disposons que d'un fragment du monument, fût-il aussi signifiant, notre proposition ne peut prétendre qu'à en donner une idée.

L'absence d'une élaboration plastique de la corniche dans la partie postérieure du bloc suggère que le monument devait être ou bien appuyé directement contre le mur ou bien placé à une distance de quelques centimètres du mur d'un édifice. Le lieu d'exposition d'un monument aussis spectaculaire pouvait être les principia; il était peut-être placé la cour, près de l'entrée centrale.

La proposition de la reconstruction et de la localisation exposée ci-

---

[17] Bauchhenss 1978, pp. 15/16; Noelke, *Die Jupitersäulen und -pfeiler in der römischen Provinz Germania Inferior*, [dans:] Bauchhenss-Noelke, *o.c.* pp. 502–504.

[18] W. Szubert, *Uwagi na temat wizerunków bóstw w ikonografii numizmatycznej Tracji i Mezji Dolnej* (Remarques sur les représentations des divinités dans l'iconographie numismatique de la Thrace et de la Mésie Inférieure), Archeologia XXIV 1973 (1974), pp. 165–172, fig. 6, 13 (en polonais); idem, *On the Depictions of Sacred Architecture on Coins from Lower Moesia and Thrace*, Archeologia XXIX 1978 (1979), p. 37, fig. 5; voir: la bibliographie dans les deux travaux.

[19] Idem, *Uwagi na temat...* (Remarques sur...), pp. 173–174; *Depictions of Sacred Architecture*, p. 37.

[20] Une autre preuve en est le monument de Sabazios découvert dans le village de Maslovo (Obedinienie), sur le territoire de l'antique Serdika en Thrace: M. Tačeva-Hitova, *Istorija na iztočnite kultove v Dolna Mizija i Trakija* (*V^e siècle av. n.è. – IV^e siècle de n.è.*), Sofia 1982, p. 264, fig. III, 11; on situe ce monument dans la période de Caracalla.

-dessus n'est évidemment qu'une hypothèse de travail. Peut-être les recherches ultérieures des archéologues polonais et bulgares à Novae fourniront d'autres données qui la confirmeront ou la réfuteront[21].

Poznań *Traduit par Piotr Drzymała*

---

[21] Dans une discussion avec nous, le professeur J. Kolendo a présenté une autre conception -- selon lui, la statue hypothétique aurait été posée directement sur la base attique, sans l'intermédiaire de la colonne.

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

PROBLEMATA SARBIEVIANA SELECTA

Napisał

JERZY STARNAWSKI

1. PROBLEM ORIENTACJI BIBLIOGRAFICZNEJ

W dobie *Nowego Korbuta* nie możemy narzekać na brak bibliograficznej orientacji w zakresie głównych poetów i pisarzy doby staropolskiej; pierwszy człon *Bibliografii literatury polskiej*, zwanej *Nowym Korbutem*, obejmujący *Piśmiennictwo staropolskie*, opracowany przez zespół pod kierownictwem Romana Pollaka, wyszedł wszakże, jak powszechnie wiadomo, w 1965 roku. Tam w tomie III (s. 208—216) hasło poświęcone Sarbiewskiemu, opracowane starannie, m.in. wykazujące w pewnej przynajmniej mierze, jak rozszerzał się kanon tekstowy poety. A więc na pierwszy rzut oka widać już w świetle *Nowego Korbuta*, że to Adam Naruszewicz, poeta utrwalany w wizerunku obok Sarbiewskiego w tym samym medalionie, wydając *Poemata ex vetustis manuscriptis et variis codicillis* [...] *in unum collecta* [1757], złączył po raz pierwszy z Sarbiewskim *Silviludia*, że to Franciszek Bohomolec, podając do druku *Opera posthuma quibus accesserunt multa poemata vernaculo carmine reddita* (1769), utrwalił ocalałe fragmenty *Lechiady*, zaopatrzył edycję w zbiór korespondencji ze Stanisławem Łubieńskim, w małą antologię tłumaczeń ód na język polski. A przekładali Horacego Sarmackiego już w XVII wieku poeci tej miary, co Samuel Twardowski i Andrzej Morsztyn.

Tu i ówdzie widoczne luki zestawienia w *Nowym Korbucie*. Przykładowo: lista wydań zbiorowych podaje szkolne edycje datujące się z tych czasów, kiedy do lektury w wyższych klasach gimnazjalnych wchodziły fragmenty utworów Sarbiewskiego. Wymieniono tu antologię Michała Jezienickiego *Celniejsze utwory łacińskie Janickiego, Kochanowskiego i Sarbiewskiego* (1898—1900) i Jerzego Starowicza *Poezje łacińskie* ... (tych samych poetów, 1927); przez pomyłkę pominięto edycję *Carmina selecta Janicii, Cochanovii, Sarbievii, in usum scholarum* ed. C. Jędraszko (1924), której nie zabrakło w haśle poświęconym Janiciusowi (t. III, s. 283). Wymieniono Tadeusza Sinki tom *Poezje Horacjusza* (1927 i n.), bo tam wiązanka

„horacjanistów polsko-łacińskich" złożona została z wybranych ód Kochanowskiego, Sarbiewskiego, Stanisława Konarskiego i Mickiewicza, ale pominięto tegoż Sinki *Wybór z dzieł Wergiliusza*, w którym (w wydaniu 3., 1930) fragmenty z *Lechiady* Sarbiewskiego i z poematu Jana Skorskiego *Lechus* stanowią pendant do *Eneidy*. Oczywiście, znakomita edycja *Dii gentium* (1972)[1] nie mogła być w *Nowym Korbucie* odnotowana, jak również ostatnia edycja *Liryków* w oryginale i w polskim przekładzie (1980)[2].

Gdy idzie o inne bibliografie Sarbiewskiego, *Nowy Korbut* odsyła do Tadeusza Walla w jego edycji Sarbiewskiego *Poemata omnia* (1892, ²1911). Bibliografia ta, obszerna i bardzo gęsto zapisana (s. XXI—LXIV), wykorzystana została oczywiście w zestawieniu z 1965 roku w wyborze pasującym do koncepcji *Nowego Korbuta*. Brak natomiast odwołania się do bibliografii Sarbiewskiego z końca XIX wieku w wielkiej międzynarodowej bibliografii jezuickiej De Backera[3]. Nie ma tam wiele więcej niż u T. Walla, co najwyżej bardziej rozbudowane pokłosie bibliograficzne końca XIX wieku, ale precyzja nieco większa.

W świetle istniejących bibliografii da się wszakże odtworzyć wykaz edycji Sarbiewskiego pod każdym względem interesujący. Miało każde wydanie swe „zakamaruszki". Sławne było przede wszystkim wydanie z 1632 r. nie tylko ze względu na ilustracje Rubensa, ale i ze względu na *Epicitharisma*, ze względu na antologię zawierającą 15 wierszy, które składały się na pochwałę naszego poety. Za mało przyglądaliśmy się rzadko dostępnej edycji paryskiej z 1759 r., J. Barbou. Wprawdzie wydawca popełnił jeden zasadniczy błąd z punktu widzenia filologicznego, traktując księgę *Epod* jako piątą po czterech księgach ód, *Silviludia* jako szóstą, *Miscellanea* jako siódmą i *Epigramaty* jako ósmą — tak jak by to wszystko były ody. Bo też nie był edytorem nowoczesnym. Ale biogram poety stał się źródłem informacji dla wszystkich piszących o Sarbiewskim na Zachodzie w końcu XVIII i w pierwszej połowie XIX w. Wszyscy się na to wydanie powołują. Wszyscy wykorzystujący edycję popełniają ten sam błąd: z Władysława IV zrobiono Władysława VI.

Dodajmy do tego, że obok wymienionych już wydań, od siedemnastowiecznych począwszy, mnożyły się edycje szkolne w różnych krajach,

---

[1] M. K. Sarbiewski, *Dii gentium. Bogowie pogan*, oprac. K. Stawecka, przygotowanie wydania rozpoczął S. Skimina przy współpracy M. Skiminowej, Wrocław 1972, BPP Ser. B nr 20.

[2] M. K. Sarbiewski, *Liryki* ... (także tytuł w języku łacińskim), oprac. M. Korolko, J. Okoń, Warszawa 1980.

[3] Augustin et Aloys De Backer, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, ²oprac. C. Sommervogel, t. VII, Bruxelles — Paris 1896, s. 627—646. Wcześniejsze wydanie pracy było znane T. Wallowi. Uzupełnienia znajdują się w t. IX, s. 839, t. X, s. 1202, t. XI, s. 1901. Repr. całego dzieła: Lowanium 1960. Oczywiście, *Nowy Korbut* nie mógł wymienić bibliografii najnowszej: ks. Józef Warszawski, *„Dramat rzymski" Macieja Kazimierza Sarbiewskiego TJ (1622—1625). Studium literacko-biograficzne*, Rzym 1984, s. 15—44.

niedostatecznie przez nas poznane. Tylko dla przykładu wymienić warto wczesne, bo z pierwszego ćwierćwiecza XIX stulecia pochodzące, wydanie *Odae M.C. Sarbievii excerptae in usum Gymnasii Alostani* (Alosti 1824). Cytuje je T. Wall za De Backerem, nie znając z autopsji. Tomik zawiera 40 ód naszego poety, opatrzony objaśnieniami liczy 104 stronice. Nie tylko we flamandzkim mieście Aalst, ale i w wielu innych ośrodkach czytywano w szkołach Sarbiewskiego; pełna lista szkolnych wydań samoistnych i niesamoistnych (tj. w wypisach i w antologiach) nie jest nam znana. I dodajmy, że długa jest lista tych dzieł, do których jedną czy kilka ód Sarbiewskiego włączono, a listę tę otwiera tom XVI Abrahama Bzowskiego *Annalium Ecclesiasticorum* z odą do Bzowskiego. Łatwo wyprowadzić można wniosek, że Horatius Sarmaticus jak najbardziej zasługuje na to, by jemu poświęcono monografię bibliograficzną tego typu, jakie mają już Skarga[4], Kochanowski[5], Frycz Modrzewski[6] i Rej[7], i że dopiero taka monografia dostarczy pełnej orientacji bibliograficznej w zakresie przekazów dzieł największego acińskiego poety dawnej literatury polskiej[8].

2. O NAJDAWNIEJSZYCH TŁUMACZENIACH SARBIEWSKIEGO (POZA POLSKĄ)

REKONESANS

Dzieje międzynarodowej sławy Sarbiewskiego to jeden z najżywotniejszych i najbardziej zasługujących na opracowanie tematów należących do tzw. fenografii historycznoliterackiej. Cegiełkę tego gmachu wmurowałem nieudolnie w rozprawie ogłoszonej po francusku i po polsku[9]. Dysponowałem wówczas jedynie materiałami polskimi, francuskimi i niemieckimi z dwu stuleci najbliższych poecie. Zająłem się wypowiedziami pochwalnymi pod adresem poety (w pewnej mierze także krytycznymi), nie postawiłem jednak pytania, które nie wyszło z zebranych wówczas materiałów, kiedy to i jak poeta nasz był tłumaczony? To pytanie należy postawić tutaj.

---

[4] K. Otwinowski, *Dzieła Piotra Skargi. Spis bibliograficzny*, Kraków 1916, [2]Kraków 1934.

[5] K. Piekarski, *Bibliografia dzieł Jana Kochanowskiego. Wiek XVI i XVII*, Kraków 1934.

[6] A. Kawecka-Gryczowa, I. Rostkowska, *Andrzej Frycz Modrzewski. Bibliografia*, Wrocław 1962.

[7] I. Rostkowska, *Bibliografia dzieł Mikołaja Reja. Okres staropolski*, Wrocław 1970.

[8] Postulat podobny wypowiedział M. Korolko. Por. M. K. Sarbiewski, *Liryki*, s. XXII (wstęp).

[9] J. Starnawski, *Quelques pages de l'histoire de la réception de Mathias Casimirus Sarbiewski au XVII^e et XVIII^e siècles*, Roczniki Humanistyczne XXVI 1978, z. 3 (1980), s. 87–100; idem, *Z dziejów sławy Macieja Kazimierza Sarbiewskiego (XVII–XVIII wiek)*, [w:] *Wśród zagadnień polskiej literatury barokowej*, cz. 2, Katowice 1980, s. 39–56.

I trzeba przypomnieć także, iż pierwszym, który taki problem badawczy już przed 150 laty postawił, był Peter Alcantara Budik, bibliotekarz liceum w Klagenfurcie, autor pracy pt. *Leben und Wirken der vorzüglichsten lateinischen Dichter des XV — XVIII Jhts samt metrischer Übersetzung ihrer besten Gedichte, beigefügtem Originaltexte und den nötigen Erläuterungen*[10]. Odwoławszy się do istniejącej już monografii poety, pióra Langbeina (1753, ²1755), do wierszy chwalących poetę, sformułował pięknie: „Fliehend greist die Zeit in der Werke der Menschen; aber was der Mann auf der Sonnenhöhe der Begeisterung gelaütert zum nächsten geistigen Schönen schuf, das kann im Strome der Zeit nicht untergehen, weil es im Gedächtnis der Nachwelt lebt". I do takich, którzy nie przeminą, zaliczył Budik naszego Sarbiewskiego, żal wyraziwszy, iż poeta ten nie jest tłumaczony. Pod tym względem orientacja bibliograficzna Budika nie była duża. Wiedział o polskich przekładach Naruszewicza i żałował, że Naruszewicz nie przetłumaczył wszystkiego. Znał francuskie tłumaczenie niektórych ód dokonane w końcu XVIII w. przez Coupégo w *Soirées littéraires* i niemieckie tłumaczenie Götza, które ocenił jako niewierne. O tych przekładach i o stworzonej przez Budika antologii tłumaczeń z Sarbiewskiego będzie mowa.

Naprawdę nie czekał Sarbiewski zbyt długo na pierwsze tłumaczenia. Były to tłumaczenia angielskie. Jak w XIX wieku Polak będący wielkim pisarzem angielskim zarzucił nazwisko Korzeniowski, niemożliwe do wymówienia przez Anglików, tak znacznie wcześniej nasz Sarbiewski wszedł do angielskiego piśmiennictwa jako Casimir. W obu wypadkach drugie imię stało się nazwiskiem. Pierwsze tłumaczenie wybranych ód, epod i epigramatów Sarbiewskiego pojawiło się w sześć zaledwie lat od śmierci poety: w r. 1646 wyszedł tom *The Odes of Casimir*, translated by G. Hils[11]. Tomik liczy 141 s., przekłady dokonane zostały wierszem rymowanym. Wybór objął: 26 ód, 3 epody i 6 epigramatów[12].

Łacińska przedmowa jest listem do Bernarda Hyde. Pisze tłumacz: „Casimirum portentosi ingenii virum et admirandi acuminis summa cum argutia et suavitate recitantem non ingrate audiveram". Poematy „eminentissimi Sarbievii" ocenia jako „divina", pisze w innym miejscu o naszym poecie: „[...] cuius verba omnia divinae poësios igne undequaque reserta". Po przedmowie-liście następuje angielski wiersz zatytułowany po łacinie *Ad Sarbievii Casimiri Lyram*, w którym czytamy:

If neither Flaccus, Thine, nor Pindar's Lyre
Can worke this change; it must be Casimire!

---

[10] T. I., Wien 1828, o Sarbiewskim s. 154–217.

[11] G.H[ills], *The Odes of Casimir*, translated by ..., London 1646. Reprint ze wstępem autorstwa Maren-Sophie Roestvig, Los Angeles 1953. Do wstępu wypadnie jeszcze odesłać czytelnika.

[12] Ody I 1, 2, 13; II 2, 5, 7, 8, 19, 24, 25; III 4, 6, 12; IV 3, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 19, 21, 30, 32, 34, 35; epody 1, 2, 3; epigramaty 4, 37, 40, 48, 51, 110.

Tłumaczenia ód Sarbiewskiego dokonane są wierszem, niekiedy zachowującym wiernie strukturę stroficzną oryginału. Np. ks. IV oda 21:

Fallor? an Elysii laeva de parte sereni
Me mea vita vocat?
Surge, Soror, pulchris innectito lora columbis:
Pulchrior ipsa super
Scande rotas, [...].

Doe I mistake? or from Elyzium cleare
My life's — call doe I heare?
Sister arise and harnesse thy sweet paire
Of Doves, thy selfe move faire.

Niekiedy nie zachowującym struktury stroficznej. Np. ks. I oda 1:

Jam minae saevi cecidere belli:
Jam profanatis male pulsa terris
Et Salus, et Pax niveis revisit
Oppida bigis.

The threats of cruell Warre now cease.
In stead of them safety and peace,
Banish'd th'unhallowed earth, doe please
Returne in their white Waine [...].

Obok ód przełożył Hills niektóre epigramaty. Oto tłumaczenie epigramatu 40:

Et fugis, et fugiens clamas: Quid, Sponsa, moraris?
Non fugis, ut fugias: ut capiare, fugis.

Thou run'st and running cry'st, why dost thou stay
My Sponse? thou would'st be ta'ne, not get away.

Rok 1651 przyniósł dwa tłumaczenia „Casimira". Henry Vaughan wydał w Londynie tom *Olor Iscanus. A Collection of some select Poems and Translations formerly written by* ... Tam ukazały się w angielskiej szacie ody Sarbiewskiego w liczbie sześciu, obok nich jedna epoda[13]. Tłumaczenia dokonane wierszem rymowanym parami. Daje się zaobserwować wyraźna tendencja tłumacza do dłużyzny: wszystkie utwory mają w przekładzie większą liczbę wierszy niż w oryginale, najbardziej jaskrawo wypadło to w przekładzie 8 ody księgi II: 12 wierszy Sarbiewskiego przełożył poeta w 20 wierszach. Tłumacz nie zachowuje kształtu wersyfikacyjnego ody, jaki nadał jej autor. Oto próbka:

O mens, quae stabili fata regis vice,
Ut nos pulchra tui seria consili,
An te nostra vicissim
Delectent, age, ludicra?

All — mighty Spirit! thou that by
Set turns and changes from thy high
And glorious throne, dost here below
Rule all and all things dost foreknow ...

---

[13] Ody IV 28; II 8; III 22, 23; IV 15, 13; epoda 3, a więc parafraza epody II Horacego.

Edward Sherburne opublikował równocześnie zbiór *Poems and Translations* (1651)[14]. Tłumaczona tam z „Casimira" jedna oda (IV 36), zatytułowana przez poetę *Amphion seu civitas bene ordinata*, co tłumacz oddał słowami *Amphion or A city well ordered*. Tłumacz zachował długość oryginału: 11 strof, które przełożył rymowaną angielską strofą saficką. Oto początek:

Exteros mores prohibete pulchra
Lege, Thebani: patriasque leges
Et pios ritus, et avita natos
Sacra docete.

Foreign customs from your land
Thebans by fair laws command
And your good old rites make known
Unto your own.

Na początku XVIII wieku wystąpił Isaac Watts z tomem o łacińskim tytule *Horae lyricae* (1706). Tam przełożony z „Casimira" 1 epigramat i 4 ody[15]. Tłumaczeniom towarzyszy przytoczenie oryginalnych tekstów. Przekładu dokonano wierszem rymowanym, niekiedy wierszem wolnym, w zasadzie bardzo swobodnie. Nie zachowano np. struktury strofy saficiej w odzie I 4:

Vive iucundae metuens iuventae,
Crispe Leavini: fugiunt avarae
Mensium lunae, nimiumque volvi
Lubricus aether.

Live, my dear Hartopp[16], live to-day,
Nor let the sun look down and say,
"Inglorious here he lies".

Tu licet multo pretiosus auro,
Gemmea vestem moderere zona,
Et super collo Tyrias amicet
Fibula lanas.

Shake off your ease and send your name
To immortality and fame,
By ev'ry hour that flies.

Przekładu jednej z ód, II 3, dokonał w r. 1796 nie byle kto, bo Samuel Taylor Coleridge. Przekład ten przypomniał na podstawie edycji z 1836 r.[17] i zestawił z oryginałem Roman Pollak[18]. Jest jednak inne jeszcze świadectwo mówiące o tym, jak wysoko cenił Coleridge Sarbiewskiego i jaką odę oprócz przypomnianej przez Pollaka przełożył specjalnie. Oto *Biographia*

---

[14] Korzystałem z przedruku w większym zbiorze pt. *Miscellaneous Poems* [...], London 1819. Tam przekład wiersza Sarbiewskiego s. 147–149.

[15] Korzystałem z wydania London 1837. Tłumaczenia z Sarbiewskiego s. 64–65, 100–101, 127–133. Są to: epigramat 100; ody II 2; IV 15; I 4; IV 12. O przekładach Wattsa Wall wiedział, ale nie znał szczegółów bibliograficznych.

[16] Sarbiewski adresuje odę „ad Crispum Laevinium", Watts – „To Sir John Hartopp, B. art."

[17] *The Literary Remains of S. T. Coleridge*, collected and edited by H. N. Coleridge, Esqu. M. A. London 1836. W ostatniej pełnej edycji Coleridge'a, *The Collected Works*, t. II, *The Watchman*, wyd. Lewis Patton, Princeton 1970, s. 70.

[18] R. Pollak, *Coleridge o Sarbiewskim*, Pamiętnik Literacki LIII 1962, z. 2, s. 475–476.

litteraria Coleridge'a (1817) zawiera passus[19], w którym wybitny poeta angielski zacytował odę III 5 od słów „Me longus ..." (zamiast „Te longus") do Pectora ... (w. 11—24), opatrując cytat uwagą, że „Casimir" wyraził niezwykle szczęśliwie myśl, jak szukać ukojenia w smutku. Styl i wysłowienie Sarbiewskiego uznał Coleridge za „rzeczywiście klasyczne" („really classical"). Napiętnował przy tej okazji Abrahama Cowleya (1618—1667) jako poetę, który barbaryzuje łacinę Sarbiewskigo. O związkach Cowleya z Sarbiewskim będzie mowa.

Z kolei 7 ód Sarbiewskiego przełożył wierszem na język angielski J. Kitchener[20], dając naszemu poecie znakomite towarzystwo: Horacy, Ajschylos, Sofokels, Eurypides, Arystofanes. Zapoczątkował przy tym Kitchener nową fazę zainteresowania Sarbiewskim w Anglii. W parę lat później, niemal równocześnie, ukazały się dwie antologie: pierwsza z nich stanowiła bukiet zebrany z najwybitniejszych poetów polskich, których utwory wybrane przełożono na język angielski, adresowana była zatem wyraźnie do czytelnika angielskiego; druga, złożona z najprzedniejszych wierszy angielskich, stanowiła zakończenie podręcznika języka przeznaczonego dla Polaków.

Pierwszą z wymienionych antologii opracował „tłumacz i propagator literatury polskiej w Anglii", John Bowring, i wydał ją pt. *Wybór poezji polskiej. Specimens of the Polish Poets with Notes and Observations on the Literature of Poland*[21]. Twórca antologii posłużył się własnymi przekładami. Po krótkim biogramie Sarbiewskiego podał 6 ód jego, dbając o to, by struktura stroficzna (saficka czy alcejska) była zachowana w tłumaczeniu angielskim. Długą odę IV 38, kończącą zbiór Sarbiewskiego, podał Bowring czytelnikowi angielskiemu w wierszu wolnym.

Małą antologię poezji angielskiej wypracował na zakończenie swego „podręcznika" Krystyn Lach Szyrma[22]. Tam *Ode from Casimir Sarbievius a Polish Poet*. Jako tłumacz podpisany „Herbert". Niestety jednak przekładu tego nie da się dopasować do żadnej z ód Sarbiewskiego. Może to dalekie echo ody IV 26, mówiącej o pogodzie, ale pokrewieństwo pomiędzy tymi lirykami: łacińskim i angielskim, nie jest tak bliskie, by można tu mówić o oryginale i o przekładzie. Oto pierwsza strofa angielska:

---

[19] S. T. Coleridge, *Biographia litteraria or Biographical Sketches of my Literary Life and Opinions*, t. I, London 1817, s. 295—296. W ostatniej pełnej edycji Coleridge'a *The Collected Works*, por. t. VII, cz. 2, wyd. J. Engel, W. Jackson Bate, Princeton 1983, s. 235—236.

[20] W zbiorze *Translations from Casimir etc. with Poems, Odes and Specimens of Latin Prose by ...*, London 1821; ody: I 2, 6, 7, 8, 13, 17; II 3.

[21] London 1827, s. 95—110. Biogram i tłumaczenie ód: IV 18, 36; II 2; IV 23; II 3; IV 38. Por. A. Kowalska, *John Bowring, tłumacz i propagator literatury polskiej w Anglii*, Łódź 1965, s. 84—85.

[22] K. Lach Szyrma, *Xiążka wypisów angielskich z słownikiem*, Warszawa 1828, Oda z „Casimira", s. 199—200.

The snow that crowns each mountain's brow,
And whitens ev'ry spray,
From each high rock and loaded bough
Will quickly melt away.

W czwartym dziesiątku lat wieku XIX ukazał się na łamach czasopisma „Museum of Entertainment [...]" artykuł o Sarbiewskim, którego autorem jest William Crosse[23]. Jest to biogram poety wraz z przekładami jego utworów, ocenionymi przez tłumacza i autora artykułu w jednej osobie. Pięć ód Sarbiewskiego otrzymało przekład, nie w tej kolejności, jaką stworzył poeta. Rozpoczyna wybór uszeregowany przez tłumacza oda I 7, o której czytamy, że „[...] sublimely depicts the instability of all things relating to this world". Incipit:

Sarbiewski	Crosse
Eheu, Telephe, ludimur:	Alas! we're but a plaything still!
Fortunae volucri ludimur impetu!	Of Fortune's swiftly changing will
Aeternum nihil est, sacro	The plaything still are we,
Quidquid lenta tulit materies sinu.	For nought eternel is there found
	Within the wide materiel round
	Of this mortality.

Z kolei oda I 15, która „[...] is full of a noble and patriotic ardour, and may well affect our hearts with sorrow and shame for the fate of the noble land that produced it". Tłumacz, jak i poprzednio, nie zachował struktury metrycznej oryginału, stworzył 11 sekstyn. Oto pierwsza strofa:

Sarbiewski	Crosse
Credetis? Jo, credite, Posteri,	Will ye believe? Ye future race,
Fractos pudendo Bistonas impetu	Doubt not the glorious theme is true,
Cessisse, et infaustis redemptam	Lo! where the recreant bands of Thrace
Funeribus pepigisse pacem.	Their lawless way no more pursue;
	But, bought with heaps of kindred slain,
	A base, ill-omened peace obtain.

A oto przekład pierwszej strofy ody I 1, już cytowanej w tłumaczeniu Hillsa. Oda ta, według Crosse'a, „[...] most beatifully paints the blessings

---

[23] W. Crosse, *A Glance at the Authors of the Middle Ages, Nr 1. Casimir*, The Museum of Entertainment or Repository of Philosophy, Science, Literature, Music and the Drama forming A Valuable Collection of Original Pieces, [London, po r. 1831], s. 229–239, 306–309. Korzystałem z egzemplarza Biblioteki Narodowej w Warszawie (sygn. II 322. 156), z odbitki, której datowanie jest możliwe tylko w przybliżeniu.

and delights of peace, as succeeding to the rude and stormy season of war". W oryginale oda pisana strofą saficką. Tłumacz zachował liczbę strof (15), ale strukturę wprowadził inną. Oto strofa pierwsza:

No more on our polluted plain
Are heard the fierce alarms of war;
Now banished Safety comes again,
And Peace, through all the land to reign,
Conducts her radiant car.

Następuje przekład ody I 19, którą tłumacz ocenia słowami: „[...] noble in its style, and original in its conception"; stwierdza, że w niej czytelnik „[...] will feel the fervent aspiration of the poet's spirit longing to escape from the 'mortal coil' and expatiate for ever in the kindred regions of heaven". Krótka oda, nie ma w oryginale struktury stroficznej; tłumacz podzielił ją na 5 strof jednakowej długości i schematu. Incipit:

Sarbiewski	Crosse
Urit me patriae decor:	The glory of that spirit-land,
Urit conspicuis pervigil ignibus	My native country, fires my soul,
Stellati tholus aetheris,	And glowing in the ethereal strand,
Et lunae tenerum lumen, et aureis	The watchful stars that ceaseless roll,
Fixae lampades atriis.	The moon's soft light, the lamps night sets
	Around heav'n's golden minarets,
	Inflame my soul.

Na zakończenie przekład ody II 3 „containing a beatiful reflection on the transient nature and uncertain duration of our enjoyments here". Znów trzy strofy Sarbiewskiego czterowersowe oddane w trzech strofach sześciowersowych. Oto początek:

Sarbiewski	Crosse
Sonora buxi filia sutilis,	Daughter of the box – wood tree,
Pendebis alta, barbite, populo,	Child of sweetest melody,
Dum ridet aër, et supinas	On the poplar's lofty height
Sollicitat levis aura frondes.	Thou shalt hang while heaven is bright,
	And the sportive air doth play
	With the idle leaves so gay [...].

Na pierwszy rzut oka widać, że ten tłumacz ma wyraźną tendencję do ogromnej rozlewności.

Zbiór poezji oryginalnych i tłumaczonych autorki o nazwisku francu-

skim, Caroline de Crespigny, wydany w języku angielskim w r. 1844, zawiera tłumaczenie dwu ód[24] złączonych z Sarbiewskim, co prawda zapisanym jako „Casimir Sobieski" [sic], ale tylko jedną da się z całą pewnością powiązać z naszym poetą. Jest to przekład ody IV 18. Tłumaczka zachowała długość oryginału i strukturę strofy safickiej. Oto pierwsza strofa:

Sarbiewski	De Crespigny
Ad rosam	*To a rose*
Siderum sacros imitata vultus,	Born of the bright and Summer skies,
Quid lates dudum, rosa? delicatum	Gem of the world why lowly lies
Effer e terris caput, o tepentis	The lovely head Uplift thyself! arise
Filia coeli.	Fair Child of Heaven!

Druga oda, *To my lyre*, jeśli istotnie jest tłumaczeniem cytowanej co dopiero ody II 3 (*Ad suam testudinem*), jest to tłumaczenie bardzo swobodne. Oto pierwsza z trzech strof:

> O my treasure — thou child of the bleak Appennine!
> Lightly sway on a branch of this tall towering pine!
> And as every thing basks in the smiles of the spring
> To the leaves, as they whisper delight, sweetly sing.

Ostatni w pierwszej połowie XIX wieku przekład angielski to dokonane przez R. C. Coxe'a tłumaczenie *Silviludiów*[25], łączonych już wówczas z naszym poetą. Opowiedziana we wstępie biografia poety, przytoczone pochwalne sądy o nim, m. in. sąd Coleridge'a: „After Lucretius and Statius I know no Latin poet who can be compared for sublimity of ideas to Casimir Sarbievius. His language, too, is worthy of any poet of the Augustan age". Jako znakomity krytyk Sarbiewskiego wymieniony też Joseph Warton. W przekonaniu o słuszności sądów pochwalnych, przede wszystkim o stylu Sarbiewskiego, tłumacz podejmuje trud przełożenia *Silviludiów*; wyraz tytułowy zachowuje nie zmieniony.

Dawne były także przekłady francuskie. Według znanych nam bibliograficznych zestawień, na łamach „Mémoires de Trévoux" zapowiedziano (1755 nr październikowy) przekład wszystkich poezyj Sarbiewskiego, nie znany. W ostatnim pięcioleciu XVIII wieku Jean - Marie - Louis Coupé wydał w 20 tomach *Les soirées littéraires ou Mélanges de traductions nouvelles des plus beaux morceaux de l'antiquité, de pièces instructives et amusantes, françaises et étrangères, qui sont tombées dans l'oubli, de productions, soit en vers, soit en prose qui paraissent pour la première fois en public, d'anecdotes*

---

[24] C. de Crespigny, *My Souvenir or Poems by* ... with Translations etc., London 1844, s. 181—183.

[25] Wood. Notes: *The Silviludia poetica of M.C. Sarbievius with a Translation in English Verse*, [...] by R.C. Coxe, Newcastle (upon Tyne) 1848.

sur les auteurs et sur leurs écrits etc. etc. Tam w tomie XIV (1799, s. 152–170) biogram Sarbiewskiego wraz z wyborem jego ód w prozaicznym „tłumaczeniu", które naprawdę jest tylko streszczeniem ód (o ile terminem tym można się posłużyć w zakresie liryki). Wybór objął 15 ód, niektórym streszczeniom towarzyszą cytaty jednej lub paru strof w oryginale łacińskim[26]. Dla przykładu przytacza się streszczenie ody I 15:

„Le croirez — vous, vous qui viendrez après nous? Oui croyez — le. Les Bistoniens ont été rompus et forcés de nous demander la paix. Quelle terreur leur a donné des ailes à l'aspect de Ladislas foudroyant leurs orgueilleuses phalanges et lorsque sous son bras le Danube et le Bosphore rougissaient du sang des Gélons, lorsque le bruit de ses armes se faisait entendre jusqu'à Byzance! La Vistule reprend enfin toute sa gloire. Jurons tous en ce moment de retracer tous les grands faits d'armes de nos ancêtres".

Drugim z kolei znanym nam tłumaczem francuskim był Joseph Brunel d'Arles. Wydał on w dwu tomach zbiór pt. *Parnasse Latin moderne* [...], poświęcił w tomie 2. dziesięć stronic naszemu poecie[27]. W notce biograficznej Władysław IV wymieniony tym razem jako Władysław V. Przekłady prozaiczne przytoczone następujących utworów: oda II 3 (błędnie zatytułowana: *Ad testamentum*, sic); epigramat 57 (*Mater Neronis ad Neronem*); oda III 15 (*Ad apes Barberinas*); epigramat 82 (*Statua M. Tullii Ciceronis apud Magnum Hetruriae Ducem*); oda III 32 (*Ad amicos*); oda IV 25 *Dialogus Pueri Jesu et Virginis*. Oto epigramat 82:

Sarbiewski

Ora Myron, humeros Lysippus, lumina finxit
Praxiteles: vocem fingere nemo potest.

Brunel d'Arles

Myron en a sculpté le visage, Lysippe les épaules, Praxitèle les yeux; aucun artiste ne peut rendre sa voix.

Z kolei przekład dwu pierwszych strof dialogu ody IV 25:

Sarbiewski

Puer

Virgo sidereis pulchrior ignibus,
Auro fulgidior, lucidior vitro,
Rubro gratior ostro,
Alba candidior rosa.

---

[26] Wyborem objęte ody I 1, 2, 12, 15; II 4; I 17; II 5, 6, 27; III 29; IV 4, 14, 15, 17, 18.

[27] J. Brunel d'Arles, *Parnasse Latin moderne ou choix des meilleurs morceaux des poètes Latins qui se sont le plus distingués depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours avec leurs notices et la traduction française, à l'usage des professeurs de latinité*, t. II, Lyon 1808, s. 272–281.

Virgo
Jesu, purpureo clarior Hespero,
Luna splendidior, sole serenior,
Vernis gratior arvis,
Hilberna nive purior.

Brunel d'Arles
L'Enfant
Vous êtez, ô Vierge! plus belle que le feu étincelant des astres, plus brillante que l'or, plus transparente que le verre, plus agréable que la purpure, plus blanche encore que la rose.

La Vierge
Vous êtez, Jésus, plus lumineux que l'Hesper à la couleur pourprée, plus splendide que la lune, plus serein que le soleil, plus agréable que la campagne aux beaux jours du printemps, plus pur que la neige d'hiver.

Nie miał Sarbiewski szczęścia do przekładów poetyckich w języku francuskim. Ostatni, dziewiętnastowieczny, zresztą będący dziełem Polaka, jest także prozaiczny. W roku 1878 wyszła w Paryżu francuska broszura o Sarbiewskim pióra Ignacego Ledóchowskiego [28]. Przekłady (pomieszczone na s. 27—41) podane ód: IV 18 *A une rose*; I 2 *A Aurélius Lycus*; I 1 *A Urbain VIII*; I 17 *Sur la Clémence*; II 4 *A Stanislas Sarbiewski*; II 6 *Caton politique*; I 12 *Aux princes de l'Empire pour les exhorter a reprendre sur les Turcs l'Empire d'Orient*; IV 4 *Sur la victoire de Chotzin*; IV 14 *A Crispus Levinius*; III 29 *A ses amis Belges*; II 5 *Sur la mort*; *Poesis posthuma Sur les tombeaux des rois.*

Przekłady niemieckie „posypały się" na przełomie XVIII i XIX wieku. Najwcześniejsze tłumaczenia, Johana Nikolasa Götza (1721—1781), opublikowane w pośmiertnie wydanym trzytomowym zbiorze *Vermischte Gedichte* [29], ocenił Budik [30] jako niewierne. Przełożył Götz 11 ód Sarbiewskiego [31], które albo jeszcze autor, albo już wydawca rozproszył w trzech tomach dzieł poetyckich [32]. Ze zdaniem tłumacza na język niemiecki o kilkadziesiąt lat od Götza młodszego wypadnie się zgodzić. Götz zachowuje wierność pod jednym względem: stara się oddać po niemiecku strukturę

[28] I. Ledóchowski, *Notice sur le R.P. Casimir Sarbiewski de la Compagnie de Jésus poëte Latin (1595—1640) suivie de quelquesunes de ses odes traduites en français*, Paris 1878.

[29] J. N. Götz, *Vermischte Gedichte*, hrsg. von K. W. Rammler, t. I—III, Mannheim 1785.

[30] Por. przyp. 10.

[31] Ody II 5, 6, 7, 16; III 4, 6, 23; IV 3, 23 (mylnie podano 17), 28, 36 (mylnie podano 35). O przekładzie jeszcze jednej, I 19, będzie mowa.

[32] T. I s. 118—119; t. II s. 16—17, 18—19, 38—44, 103—104, 130—131, 135—137; t. III s. 74—77, 155—158, 169—176, 221—226. Kolejność ód według Sarbiewskiego nie została zachowana.

stroficzną oryginału łacińskiego, co nie było rzeczą trudną w dobie rozpoczętej wystąpieniem Klopstocka, który niebawem znalazł kontynuatorów, a wśród nich Goethego i Schillera. Poezja niemiecka drugiej połowy XVIII w. przejmowała wiernie metrykę antyczną. Götz stara się być zgodny z Sarbiewskim w podziale na zdania. Np. oda II 5:

Sarbiewski	Götz
Humana linquo; tollite praepetem,	Was menschlich heisst verlass'ich.
Nubesque ventique. Ut mihi devii	O! traget mich,
Montes resedere! ut volanti	Ihr Wind', ihr Wolken, eilend von
Regna procul populosque vastus	hinnen. Ha!
	Wie weit von mir die höchsten
	Berge!
	Weiter noch Völker und Kö-
	nigreiche
Subegit aër!	Entfernet liegen!

Lub też oda II 16:

Sarbiewski	Götz
Et me Latinae non solitum loqui	Mit nicht gemeiner Weisheit begei-
Jussere Musae. Nobilis Orphei	sterten
Non erubescendum nepotem	Auch mich die Musen. Kränzt mit
Sarmatica redimite lauru, et	Aonischen
	Frisch abgepflückten Lorber-
	zweigen
	Orpheus, des Thraciers, späten
	Enkel,
Longa sonantem, nec tenui lyra	Und horcht der Leyer, welche kein
Audite vatum.	kurzes Lied
	Ertönen lässet!

Jednakże ani zbyt wielkiej dokładności w oddaniu myśli Sarbiewskiego, ani też poetyckiego piękna równego w jakiejś bodaj mierze talentowi Horacego Sarmackiego nie odnajdziemy u Götza.

Sarbiewski — Herder to temat ze względu na spotkanie dwu genialnych poetów pasjonujący. I temat ogólnie znany, choć nikt nie przyjrzał mu się szczegółowo. Co i jak Herder przełożył z Sarbiewskiego — o tym nie wiemy właściwie nic. Przekładów tych nie ma zbyt wiele[33], ale są z pewnych względów charakterystyczne. Wszystkie jawiły się przygodnie, niemal jako cytaty. Herder znał osobiście Götza, superintendenta w Winterberg (Grafschaft Sponheim), odwiedził go w 1780 r. i oglądał w rękopisie tłumaczenia z Sarbiewskiego. Wiadomość o tym podał w fikcyjnym

[33] Ody I 19; II 2, 3, 7; IV 18, 23, 26, 28, 36.

czasopiśmie „Adrastea", które wydawał w ostatnich latach życia[34]. Biadał nad tym, że wydanie Rammlera jest niepełne, postulował takie, w którym Götz ukazałby się „[...] ganz, wie Er sich der Welt geben wollte". Z *Taschenbuch für Dichter und Dichterfreunde* przytoczył przekład Götza ody I 19 i dodał tłumaczenie własne pt. *Eine Stimme*.

Sarbiewski	Götz	Herder
Urit me patriae decor:	Mich entzückt des Vaterlands Schimmer!	Droben schau'ich mein Vaterland!
Urit conspicuis pervigil ignibus	Mich entzückt das gestirnte Himmelsgewölbe	Droben seh' ich die Burg, seh' die Tribune des
Stellati tholus aetheris	Mit seinen prächtigen nächtlichen Feuern	Sternen-Aethers, o Feuerreich!
Et lunae tenerum lumen, et aureis	Und Lunens zartes Licht	Auch dein zarteres Licht,
Fixae lampades atriis.	Und die an goldnen Erkern hängenden Lampen	Mond, und in Fernen dort
	Machen pochen mein Herz.	Goldne Lampen in schwächerm Schein

Wydając przekład Götza i własny, dodał Herder objaśnienie, że oda Sarbiewskiego jest naśladowana z Horacego *Urit me Glycerae nitor*. O przekładzie Götza wyraził się: „Wörtlicher, als sie hier gegeben ist, aber in aufgelösetem Sylbenmaasse"[35].

Innym razem, w swych *Briefe zu Beförderung der Humanität* (1794), w 35 liście 3. „zbioru", pisał o „nieocenionych" odach Sarbiewskiego, świetnie oddających ducha antyku i bliskich Horacemu, tłumaczonych przez innych. Przytoczył we własnym przekładzie odę IV 28.

Sarbiewski	Herder
Ad Divinam Sapientiam	*An die Weisheit*
O mens, quae stabili fata regis vice,	Die du, höchste Vernunft, weise die Schickung lenkst!
Ut nos pulchra tui seria consili,	Wie zuweilen der Ernst deiner Verfügungen
An te nostra vicissim	Uns ergetzet, ergetzen
Delectent, age, ludicra?	So die menschliche Spiele Dich?

Czwarty „zbiór "przyniósł w liście 49 tłumaczenie ody II 7 *Ad Publium Memmium*, dość swobodne. Odpadł adresat utworu, przybył tytuł *Über*

---

[34] Por. J.G. Herder, *Sämtliche Werke*, t. XXIV, Berlin 1886, reprint Hildesheim 1967, s. 257–258. Cała dokumentacja dotycząca Herdera powtórzona za tym wydaniem.

[35] „Adrastea". Cyt. za: Herder, *Sämtliche Werke*, t. XXIII, Berlin 1885, reprint Hildesheim 1967, s. 532–533.

die Vergänglichkeit, strofy Sarbiewskiego w liczbie pięciu zostały przełożone w czterech strofach Herdera, z zachowaniem metrum (strofa saficka).

Sarbiewski	Herder
Esset humanis aliquod levamen	Menschlichem Elend wär' es eine
Cladibus, si res caderent eadem	Lindrung,
Qua mora surgunt: sed humant re-	Sänken die Dinge wieder wie sie stie-
pentes	gen,
Alta ruinae.	Langsam; doch oft begräbt ein schnel-
	ler Umsturz
	Hohe Gebäude[36].

Owego Publiusa Memmiusa opuścił Herder, gdy tłumaczył odę II 2 pt. *Des Lebens Winter*.

Sarbiewski	Herder
Quae tegit canas modo bruma valles,	Der die weisen Täler umhüllt, der
Sole vicinos jaculante montes	Winter,
Deteget rursum. Tibi cum nivosae	Wird sie wieder enthüllen, wenn die
Bruma senectae	Sonne
	Jene Berge bestralt. Ein andrer
	Winter,
	Wenn er dir Einmal,
In caput seris cecidit pruinis,	Freund, mit Schnee und Reifen das
	Haupt bestreute,
Decidet numquam.	Weichet nimmer.

Przekład tej i innych jeszcze ód Sarbiewskiego (niektóre tłumaczenia bardzo swobodne) pochodzi z 1795 r. Wydano je jako dodatek w 27 tomie edycji dzieł wszystkich[37].

Następnym tłumaczem niemieckiego obszaru językowego był A. J. Rathsmann, „Professor der schönen Wissenschaften zu Breslau". Zbiór pt. *Lyrische Gedichte metrisch aus dem Lateinischen übersetzt* wydał on czterokrotnie w latach 1800–1820. Wydanie 2. (1805) poprzedzone jest wierszem ku czci księcia Józefa. Autorem jest August Schall, „Buch – und Kunsthändler", wiersz datowany „Breslau, den 1 März 1805", zaczyna się słowami:

Erhabner Fürst! verzeih, wenn ich die Blumen,
Die ein Genie vor lang entflohnen Zeiten
In Deinem Vaterlande pflückte, neu gesammelt
Zu Deinen Füssen lege.

---

[36] Cyt. za: Herder, *Sämtliche Werke*, t. XVII, Berlin 1881, reprint Hildesheim 1967, s. 173, 244.

[37] *Sämtliche Werke*, t. XXVII, Berlin 1881, reprint Hildesheim 1961, s. 313–316.

Dedykacja tomu w tym wydaniu: Seiner Durchlaucht dem Hochgebornen Fürsten und Herrn Joseph Poniatowsky des grossen schwarzen, weissen Adler — und St. Stanislai — Ordens Ritter alleruntertänigst zugeeignet.

Rathsmann przełożył całą pierwszą księgę *Liryk* Sarbiewskiego. Naśladował metra łacińskie, tłumaczył strofami nierymowanymi. Np. początek ody I 3

Sarbiewski	Rathsmann
Urbane regum maxime, maxime	Dein Fahrzeug, Urban, Gröster der
Urbane vatum, Pegaseus Tibi	Fürsten und
Temo, volaturusque late	Der Sänger Gröster! kenn ich schon
Regna super populosque currus	lange. So
	Schnell über Reich und Nationen
Jam dudum apud me est.	Fleugt es dem Pegasus gleich,
	in ferne.

Z kolei pierwszy strofa ody I 4:

Sarbiewski	Rathsmann
Vive jucundae metuens juventae,	Trau, so lieblich sie ist, der Jugendblüte
Crispe Laevini: fugiunt avarae	Nicht, o Crispus! Es fliehn, ach! schnell
Mensium lunae, nimiumque volvi	entfliehn mit
Lubricus aether.	Ihr die geitzigen Monden durch den
	allzuschlüpfrigen Aether

Niedługo czekał Sarbiewski na nowego tłumacza niemieckiego. Był nim J. P. Silbert. Wydał on w 1820 r. w Wiedniu i w Pradze zbiór poetycki pt. *Dom heiliger Sänger oder fromme Gesänge der Vorzeit.* Przedmowę do tomu napisał nie byle kto, bo Friedrich Schlegel. Już na samym początku przedmowy wymieniony został Sarbiewski w towarzystwie bardzo zaszczytnym: wśród świętych piszących poezje łacińskie od Ambrożego począwszy, wśród uczonych obok Baldego, Widy i Erazma.

Przekłady Silberta nie wypadły dobrze. Charakterystyczne, że stronił on od ód, tłumaczył raczej epody i epigramaty, w sumie 5 utworów Horacego Sarmackiego: epigramaty 7 (jak wiemy, bardzo długi), 20 i 33, epodę 6 i jedną tylko odę — III 2. Wiernie i udatnie, wierszem bezrymowym przełożony został epigramat 33.

Sarbiewski	Silbert
Quid nocti lumen, luci quid quaeri-	Was auch suchen wir Licht in der
mus umbram?	Nacht und Schatten am Tage?
Nocte dies nobis est Amor, umbra	Liebe ist Tag in der Nacht; Liebe
die.	ist Schatten am Tag!

Już mniej swobodny i udatny jest przekład równie krótkiego epigramatu 20:

Sarbiewski	Silbert
Me segnis non figis, Amor? sunt omnia praesto: Crux arcus, jaculum Christus, et Hostis ego.	Feiger! was zielest du nicht, ist alles bereit doch, o siehe Pfeil und Bogen und Feind: Christus, das Kreuz und mein Herz!

Stosunkowo krótka oda III 2 oddana została dość swobodnie, wierszem bezrymowym; struktura wersyfikacyjna oryginału jest naśladowana. Utwór wyszedł w przekładzie nieco dłuższy niż jest w oryginale: osiemnastu wersom oryginału odpowiada dwadzieścia wersów tłumaczenia. Oto incipit:

Sarbiewski	Silbert
Cum tu, Magdala, lividam Christi caesariem, cum male pendula Spectas brachia, pro! tibi Pectus non solitis fervet amoribus.	Schmerzlich schauend am hohen Kreuz Diess gesunkene Haupt, dieses in tiefem Schmerz Ausgespannete Armenpaar, Magdalena! erglüht nicht mehr von alter Gluth Deine liebende Brust [...].

Z utworami dłuższymi poczynał sobie Silbert bardzo swobodnie. W epigramacie 7 liczącym w oryginale 58 wersów z podziałem na nierówne części (6, 7, 10, 13, 13, 9) liczba wersów zmniejszyła się o 5 (w poszczególnych częściach: 6, 6, 10, 12, 11, 8). Tłumacz przyjął wiersz bezrymowy. Gdy w drugim członie epigramatu Sarbiewski wprowadził nazwy gór: Haemus, Pelion, Ossa, Pindus, Othrys — Silbert beztrosko opuścił wymienione nazwy.

Podobną beztroskę obserwujemy w przekładzie długiej epody 6, którą tłumacz przyswoił w strofie safickiej rymowanej aabb. Przekład jest znów nadmiernie swobodny: z czterdziestu pięciu strof safickich oryginału stopniało 8 strof. Oryginał wymienia dwukrotnie Apollina, imię to tłumacz opuścił. Oto incipit:

Sarbiewski	Silbert
Diva, terrarum pelagique praeses, Dicta sublustres habitare nubes Inter, et late cohibere pictis Sidere fraenis!	O Göttliche! die in des Lichtes Zone Die Sterne lenkt auf güld'nem Wolkenthrone, Die Erde führt auf Fittigen der Winde Adler — geschwinde [...].

Wspomniany już na początku pracy P. A. Budik opatrzył swą pracę o Sarbiewskim małą antologią tłumaczeń ód jego. Przełożył 16 ód[38].

[38] I 2, 7, 19; II 2, 3, 5, 7, 15, 21; III 4, 23, 30; IV 14, 23, 26, 36.

Tłumaczeń dokonał wierszem białym z zachowaniem architektoniki wersu. Oto przykłady, I 2:

Sarbiewski	Budik
Indignas, Lyce, naenias,	Scheuch unmännliche Klagen, mein
Et moestum gemitu pectus, et hispidis	Lycus und des Gemüths Seufzer aus deiner Brust,
Frontem nubibus expedi,	
Cum Sol non solito lumine riserit,	Und die wolkenumhüllte Stirn,
Et Fortuna volubilis	Wenn die Sonne der nicht lacht
Fati difficilem jecerit aleam.	mir gewohntem Strahl,
	Und Fortuna, die schwankende,
	Mit feindseligem Flug' über dem Haupt dir schwebt.

Oda II 5:

Sarbiewski	Budik
Humana linquo: tollite praepetem,	Das Ird'sche meid' ich: Fraget den Eilenden
Nubesque ventique. Ut mihi devii	Ihr Wind' und Wolken. Ha, wie die stolzen Höhn
Montes resedere! ut volanti	Der Berge sich von mir entfernen!
Regna procul populosque vastus	Ha, wie dem Eilenden Reich' und Völker
Subegit aër!	Die Luft verhüllt!

Oda II 7:

Esset humanis aliquod levamen	Leichter ertrügen Menschen ihr Geschicke,
Cladibus, si res caderent eadem	Wenn die Dinge so langsam, wie sie stiegen,
Qua mora surgunt: sed humant repentes	Fielen: doch mit Schnelle des Augenblicks stürzt
Alta ruinae.	Grosses in Trümmer.

Ostatnim tłumaczem Sarbiewskiego na język niemiecki w ciągu trzech pierwszych dziesiątków lat XIX w. był Philipp Jacob Rechfeld, profesor w Görz. Przełożył on w dużym wyborze dwie pierwsze księgi, wydając je w osobnym tomie: M. C. Sarbievii *Auserlesene Oden des I und II Buches im Metro des Originals verdeutscht und mit nötigen Erläutreungen versehen von...*, [Grätz 1831][39]. Metra rysował. Oto przykłady, oda I 1:

---

[39] Konkretnie przełożył ody: II 1; I 1–2, 4, 6–8, 11–13, 15–17, 19–20, 23; II 2–3, 5–10, 12, 15–17, 22–23, 27–28.

Sarbiewski	Rechfeld
Jam minae saevi cecidere belli:	Schon entfloh die gräuliche Kriegeshyder,
Jam profanatis male pulsa terris	Schon zieht ein mit Schneesgespanne Fried′ und
Et Salus, et Pax niveis revisit	Heil, aus frech entheiligtem Land verjagt, in
Oppida bigis.	Jubelnde Städte.

Oda I 2:

Sarbiewski	Rechfeld
Indignas, Lyce, naenias,	Flieh' unwürdigen Leichensang
Et moestum gemitu pectus, et hispidis	Bann' aus trauriger Brust kindisches Wehklang,
Frontem nubibus expedi,	Von der Stirne die finstre Wolk:
Cum Sol non solito lumine riserit,	Blickt mit trüberem Licht einmal herab die Sonn'
Et Fortuna volubilis	Wirft auch ein Mahl des Schicksals Spiel
Fati difficilem jecerit aleam.	Hin die Göttin des Glücks, schwer zu bewältigen.

Oda II 1:

Sarbiewski	Rechfeld
Quae regna, vel quae dissociabili	Nennt mir das Reich, durch trennende Brandungen
Secreta tellus aequore, quae domus	Den abgeschnitt'nen Strich oder Wohnungen
Eurique et Arctoi Bootae	Wo Eurus haust, wo glänzt Bootes,
Caesarei sonitum triumphi	Die des Cäsar'schen Triumphes Donner
Nescivit?	Nicht etwa auch erschüttert?

Oda II 28:

Sarbiewski	Rechfeld
Age, picti moderatrix dea mundi,	Wohlan, Regiererinn des farbigen Erdhalls!
Quate pulso titubantes pede nimbos,	Zertheile mit dem Fuss die schwankenden Nebel!
Age, claras famulantum quate pennas Aquilonum.	Wohlan, entfalte rasch die Schwingen den dienenden Aquilonen.

W tym ostatnim wypadku schemat strofy nieco zmodyfikowany w tłumaczeniu.

3. REMINISCENCJE Z SARBIEWSKIEGO I NAWIĄZANIA DO HORACEGO SARMACKIEGO

Sławę „Casimira" w Anglii utrwaliły nie tylko przekłady. Nawiązywano do niego i naśladowano go. Odę IV 14 zakończył poeta strofą:

Me Gothus saevis religet catenis,
Me Scythes captum rapiat, soluta
Mente vobiscum potero tremendos
Visere reges.

Myśl tę przejął Edward Benlowe w poemacie *Theophila or Loves Sacrifice. A divine Poem* (1652)[40] w słowach:

Then let fierce Goths their strongest chains prepare;
Grim Scythians me their slave declare ...

Inny współczesny „Casimirowi" angielski poeta, Abraham Cowley (1618—1667), zapożyczył się m.in. z jego ody I 4 w odzie *The Muse*.

Sarbiewski	Cowley
Omnibus mundi Dominator horis Aptat urgendas per inane pennas, Pars adhuc nido latet et futuros Crescit in annos.	Thou into the close nests of Time dost peep, And there with piercing eye Through the firm shell and the thick white dost spy Years to come a-forming lie, Close in their sacred fecundine asleep[41].

Odegrała w twórczości Cowleya rolę Sarbiewskiego oda II 5 *E rebus humanis excessus*. Przejął jej koncepcję następnie John Norris (1657—1711) w poemacie *The Elevation*[42]. Z kolei John Hughes, autor poematu *The Ecstasy. An Ode* (London 1720). Ten w dołączonym *Advertisement* przyznał się do pokrewieństwa z naszym poetą, wskazał dokładnie, co

---

[40] Pieśń XIII strofka 68, London 1652, s. 244. Spostrzeżenie badaczki naszej doby, M.-S. Roestvig, we wstępie do reprintu *The Odes of Casimire, translated by G. Hils (1646) with an Introduction* ..., Los Angeles 1953. Odę Sarbiewskiego cytuje ona po angielsku:

Let th' Goth his strongest chaines prepare,
The Scythians hence mee captive teare ...

[41] Spostrzegł to pierwszy „dr Johnson", autor *Life of the Author* w edycji A. Cowleya *The Works in Prose and Verse*, A new Edition, t. I, London 1809, s. LXIX. Pisał: „The same thought is more generally and therefore more poetically, expressed by Casimir, a writer who has many of the beauties and faults of Cowley".

[42] Por. w: J. Norris, *The Poems*, 1871, s. 101—103. Por. H. N. Fairchild, *Religious Trends in English Poetry*, vol. I, *1700—1740, Protestantism and the Cult of Sentiment*, Columbia 1939, s. 110. Przypomniała to Roestvig, *o.c.*

zapożyczył z niego, co zaś jest jego własnością i osiągnięciem. Oto wspomniane *Advertisement*:

It may be proper to acquaint the Reader that the following Poem was begun on the Model of a Latin Ode of Casimire intitled E rebus humanis Excessus, from which it is plain that Cowley likewise took the first Hint of his Ode call'd the Ecstasy. The former Part therefore is chiefly an Imitation of that Ode tho' with considerable Variations and the Addition of the whole second Stanza except the first three Lines. But the Plan it self seeming capable of a further Improvement the latter Part which attempts a short View of the Heavens, according to the Modern Philosophy, is entirely Original and not founded on anything in the Latin Author.

4. GŁOSY O SARBIEWSKIM Z DAWNYCH WIEKÓW

Do materiałów już ogłoszonych (por. przyp. 9) przybyły nowe. Nauka polska nie wykorzystała dotąd małego zestawu pt. *Variorum de Sarbievio testimonia et iudicia*, pomieszczonego w 1. wydaniu wspomnianego już tomu przekładów z Sarbiewskiego dokonanych przez Rathsmanna (1800). Tam zebrano 10 głosów z lat 1650—1746. Idąc za tą wskazówką, starano się dojść do wymienionych pozycji i cytować de visu. Są to głosy:

Wojciech Wijuk Kojałowicz, *Miscellanea rerum ad statum Ecclesiasticum in M[agno] L[ithuaniae] Ducatu pertinentium*, Vilnae 1650, s. 127. Tam wzmianka o Sarbiewskim sformułowana słowami: „[...] ipsius Urbani VIII Papae caeterorumque eius saeculi eruditorum iudicio praeripuit, neque defuere qui eum Horatio exaequarint".

Olaus Borrichius, *Dissertationes Academicae de poetis, publicis disputationibus in Regio Hafniensi Lyceo assertis ab anno 1676 ad annum 1681 nunc iterum evulgatae*, Francoforti 1683, s. 162. Tam o Sarbiewskim: „[...] redivivus saeculi nostri Horatius ea suavitate et harmonia intendit lyram suam ut omnium fere per universam Europam doctorum applausum meruerit [...]".

Louis Aubery, *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande et des autres Provinces — Unies*, Paris 1687, s. 438, tam cytowany H. Grotius o Sarbiewskim. Oczywiście słynne zdanie „non solum aequavit sed interdum superavit Flaccum", a następnie uwaga: „Je parlerai plus amplement de cet illustre Père, en traitant de la Pologne". Obietnica prawdopodobnie nie spełniona.

René Rapin, *Reflexions sur l'éloquence, la poétique, l'histoire et la philosophie*, Amsterdam 1693, s. 208—209. Tam u naszego poety wskazany „esprit heureux qui fait les poètes".

Joannes Friedericus Cramerus, *Vindicia nominis Germanici contra quosdam obtrectatores Gallos*, Amsterdam 1694, s. 13—14. Sarbiewski nazwany „Lyricorum nostri temporis sine controversia princeps"; czytamy

o nim: „ad divinam Flacci vim ingenii et venustatem proxime accedit omnibus Galliae poëtis, saltem in hoc genere carminis palmam praeripit".

Sidronii Hosschii e Societate Jesu *Elegiarum libri VI* [...], Norimbergae 1697, zawierają (s. 99–102) elegię III 9 *Ad Mathiam Casimirum Sarbievium e Societate Jesu poëtam lyricum* (toż w 2. wydaniu, Venetiis 1696, s. 88–90). Tam m. in. wers:

Si tua Sarbievi sperasset carmina Flaccus ...

Ostatnie dwa wersy brzmią:

Nam tua Sarbievi cum silvae plectra sequantur
Ad crines properat laurea sponte tuos.

Tej pozycji nie wymienił Rathsmann.

Z kolei za Rathsmannem autor angielski, którego wypowiedź poznał piszący te słowa jedynie w niemieckim przekładzie, w cytacie: Vicesimus Knox. Jego dzieło angielskie pt. *Essays moral and literary* przełożył Bamberger pt. *Moralische und literarische Versuchen*. Tam w t. I (bez daty), s. 159, wymienieni patronowie Sarbiewskiego: Pindar, Safona, Anakreont, Horacy. „Seine Sprache – czytamy – ist zierlich und sein Vers harmonisch". I dalej: „Moralische und religiöse Gedanken behandelt er mit einer klassischen Eleganz". Knox powołuje się na Wattsa *Horae lyricae*, co przesądza terminum a quo zapisu (po r. 1706); Watts ocenił „Casimira" jako poetę „von ungemeinem Werte".

Adrien Baillet, *Jugements des Savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, t. IV, cz. 2, Amsterdam 1725, s. 100–103, o Sarbiewskim, którego twórczość zestawiona z poezją grecką i rzymską, zwłaszcza z Wergiliuszem i z Horacym. Przypomniane różne pochwały naszego poety (Epicitharisma; Grotius; Borrichius, Rapin i in.).

Joannes Drews, *Fasti Societatis Jesu*, Braunsbergae (Braniewo) 1727, s. 126, pod rokiem 1640 notatka o śmierci Sarbiewskiego: „Lyrica poesi Horatio par; non paucis visus et insignibus encomiis celebratus a poëtis Belgis".

Daniel Georg Morhof, *Polyhistor litterarius philosophicus et practicus in tres tomos* [...], Lubec[ae] 1728. Horacy wymieniony jako największy liryk starożytności, a George Buchanan i Sarbiewski jako dwaj jego nowożytni następcy. O Sarbiewskim (punkt 10, s. 380): „qui etiam affectat metaphoras excelsiores de cetero inter optima sane lyricorum exempla ponendus". Wcześniej (t. I, ks. 7, rozdz. 3, punkt 3, s. 373), pisząc o epigramatach Sarbiewskiego, ocenia je autor słowami: „[...] divina sunt, nisi quod ars nimia interdum apparet affectatione antithetorum, quorum etiam ut modus sit, castigata modestia requirit".

Jan Poszakowski, *Kalendarz jezuicki większy na rok przestępny 1740*, Wilno 1740, pod datą 2 kwietnia notatka o śmierci Sarbiewskiego: „in arte oratoria et poëtica najprzedniejsza ozdoba i owszem książę omnium lyricorum".

Tyle głosów o poecie zanotował Rathsmann. Uzupełnić wypadnie ten zestaw najpierw przypomnieniem jednej wypowiedzi rodaka. Stanisław Rostowski w dziele *Lithuanicarum Societatis Jesu historiarum libri decem* pisał o Sarbiewskim, o jego odznaczeniu przez króla w 1636 r., o funkcjach na dworze królewskim, wykorzystywał korespondencję Sarbiewskiego z Łubieńskim, cytował Everharda Wassenberga *Gestorum gloriosissimi ac invictissimi Vladislai IV* (cz. 2 ks. 3)[43].

Nie tylko wśród tłumaczy Sarbiewskiego, lecz wśród piszących o nim należy się miejsce Herderowi. Opublikował on w Lipsku w 1778 r. dzieło pt. *Lieder der Liebe. Die ältesten und schönsten aus Morgenlande. Nebst 44 alten Minnenliedern*. Podkreślił tam, że mistyczne wykładniki pieśni u chrześcijan zawierają moc uczuć. Pieśni przepełnione uczuciami nazywał „das Hohenlied" i, pisząc o tym rodzaju liryki, wspominał o Sarbiewskim: „So haben ja Sarbievius, Jo. Angelus und viele andre, die einzelne Worte des Hohenliedes auf den Gegenstand, den sie in Gedanken hatten, poetisch ausgebildet, und man sieht leicht, dass in einer so zarten Sprache des Herzens, bei den so abwechselnden Gestalten und Szenen aller Menschenschöne, Liebe und Freude, Raum für die Empfindungen einer ganzen Welt ist"[44].

W zbiorze wierszy lirycznych pt. *Terpsichore*, wydanym w Lubece w r. 1795, znalazł się w 2 części wiersz *Die Zigeunerinn*, którego strofa ostatnia brzmi:

> Belgen und Bataven rühren der Musen Cither; du hörtest
> Noch neulich unsern Grotius.
> Und ein Sarmate selbst singt Orpheus Lieder; die Weichsel
> Wagt mit der Tiber Wettgesang[45].

Z kolei wypada się przenieść na Wyspę Brytyjską. Wspomniany jako tłumacz Sarbiewskiego Coleridge wydawał w r. 1796 przez dwa miesiące pismo „The Watchman". Tam w jednym z artykułów wyraził się, że z wyjątkiem Lukrecjusza i Stacjusza nie zna poety łacińskiego, starożytnego i nowożytnego, który dorównałby „Casimirowi": „in boldness of conception, opulence of fancy, or beauty of verisification". Przypomniał Coleridge przekład Hilla, dokładnie sprzed 150 lat, jako znany mu tylko bibliograficznie, i przekład Wattsa, znany z lektury. Wymienił też własne tłumaczenie ody II 3[46].

David Irving wydał w Edynburgu w r. 1807 *Memoirs of the Life and*

---

[43] Pierwodruk dzieła Rostowskiego: Vilnae 1768. Wykorzystano wydanie Jana Martinova, Parisiis 1877, s. 315–317, 327–329.

[44] Cyt. za: J. G. Herder, *Sämtliche Werke*, t. VIII, Berlin 1892, reprint Hildesheim 1967, s. 553.

[45] Cyt. za: J. G. Herder, *Sämtliche Werke*, XXVII, Berlin 1881, reprint Hildesheim 1968, s. 137.

[46] Por. S. T. Coleridge, *The Watchman*, [w:] S. T. Coleridge, *The Collected* t. II, Princeton 1970, s. 68–70.

Writings of George Buchanan. Tam (s. 146) pochwała sztuki poetyckiej wielkiego Szkota piszącego po łacinie: „His diction is terse and elegant; his numbers are harmonious; and as his genius possessed a native elevation, he did not find it requisite to invest his thoughts with an eternal pomp of words". Następnie (s. 146–147) zdanie wskazujące, że inni poeci łacińscy, a nawet sam Kazimierz, nie zdobyli tego szczytu, na który wzniósł się Buchanan: „Several of the moderns, and even Casimir himself, seem to have entertained an opinion that the dignity of lyric poetry cannot be supported without a perpetual straining after brillant metaphors and gorgeous diction: from an adherence to this notion, their productions are often removed to an equal distance from classical elegance, and from genuine sublimity".

Na sąd Irvinga o Sarbiewskim zwrócił uwagę polskich czytelników już współcześnie wymieniony Krystyn Lach-Szyrma, uczyniwszy zastrzeżenie: „Nie zgadzam się jednak na jego zdanie, żeby łacina Buchanana była lepszą od łaciny Sarbiewskiego"[47].

Lach Szyrma pisał w dalszym ciągu o popularności Sarbiewskiego w Anglii słowa następujące: „Autorowie biorą jego wiersze na godła do swych dzieł. Nauczyciele w szkołach zadają je uczniom na ćwiczenia na piśmie i porównania ich z wierszami łacińskimi najsławniejszych swoich poetów: Miltona, Cowley. Jeden z profesorów uniwersytetu w Cambridge, pan Walker, zajmował się wtedy tłumaczeniem jego poezji na język angielski, które zamyślał wydać obok z tekstem łacińskim"[48].

Nie dochowały się najprawdopodobniej tłumaczenia Johna Walkera (1732–1807). Natomiast pod pseudonimem „Caecilius Metellus" ukazał się biogram Sarbiewskiego pt. *On the Life and Writings of Casimir* w angielskim piśmie „The Classical Journal", w 1822 r.[49] Według Johna Bowringa, który przytoczone już wiersze Sarbiewskiego w przekładzie angielskim poprzedził krótkim biogramem poety, ów „Caecilius Metellus" to właśnie John Walker. Biogram zawiera szczegóły życia i twórczości powszechnie znane. Twórczość scharakteryzowana pokrótce z przypomnieniem wpływów Wergiliusza i Horacego. Cytowana Coleridge'a *Biographia litteraria*, co wykluczałoby wyłączne autorstwo Walkera, skoro zmarł w 1807 r., a tekst Coleridge'a jest z 1817 r.

Równocześnie z biogramem pióra tajemniczego „Metella" ukazał się podręcznik literatury powszechnej wydany w Moskwie przez francuskiego uczonego nazwiskiem P. Hennequin pt. *Cours de littérature ancienne et moderne contenant un traité complet de poétique, extrait des meilleurs critiques et commentateurs enrichi de 700 notices sur les poètes les plus célèbres de tous les temps et de toutes les nations*. Tam (t. III, s. 368–369) biogram Sarbiewskiego, nazwanego Pindarem i Horacym.

---

[47] Por. K. Lach-Szyrma, *Anglia i Szkocja. Przypomnienia z podróży roku 1820–1824 odbytej*, oprac. P. Hertz, Warszawa 1981, s. 68.

[48] Por. ibid. s. 81.

[49] XXV 1822, s. 103–110.

Na zakończenie przeglądu wypowiedzi obcych, dalekiego zresztą od wyczerpania, i w jakiejś mierze przypadkowego, wypadnie wskazać na obszerny biogram Sarbiewskiego w cytowanym już parokrotnie dziele P. A. Budika. Odwołał się Budik do istniejącej już monografii Langbeina, do *Biographie universelle*. Jako motto swej pracy przyjął wiersz Joan. Bollanda:

Unius hoc est Sarbievii, cui
Impune trans nubes sereno
Calliope dedit ire coelo.

Zestawił Budik adnotowaną bibliografię. O wydaniu z 1632 r. napisał: „Eine seltene Ausgabe, die von Kennern und Bibliomanen sehr gesucht, und bei öffentlichen Bücherversteigerungen oft um eine beträchtliche Summe erstanden wird. Das Titelblatt ist mit einem von P. Paul Rubens gemalten und von Corn. Galle gestochenen Kupfer geziert und die Ausgabe dem Papste Urban VIII von den Jesuiten zu Antwerpen zugeeignet". A o wydaniu z 1803: „Eine mit möglichster Sorgfalt durchgesehene Ausgabe, die noch den besonderen Vorzug hat, dass sie ein vollständiges Ausgaben-Verzeichnis und nötige Erläuterungen zu dem poetischen Texte des Dichters liefert".

Pewne wypowiedzi rodzime z pierwszej połowy XIX wieku wydobyć warto z zapomnienia, jedną z nich opublikować wypadnie z rękopisu. Filip Nereusz Golański w *Mowie* [...] *o zakładzie i dalszym zroście Akademii Wileńskiej* [...] *dnia 17 czerwca 1803* (Wilno 1803, s. 33—35), pisał: „Trzeba by mi samegoż Sarbiewskiego cytry, żebym co o nim godnego mógł wydać. Wszakże każdy jego wiersz mocniej to tłumaczy, co bym ja słabo wyrażał. Było w jego wieku i później nie tylko u nas, lecz i gdzie indziej wielu niepospolitych poetów. Obok niego jednak w tym samym rzędzie ani tutejszych Kmiców ani Kononów, Inesów ani inszych, lubo w swym czasie szacowanych, mieścić nie śmiem. [...]. Inszych poważam, a dla jednego Sarbiewskiego to przydać mogę (na co się słusznie znajomcy nasi i zagraniczni zgadzają), że mu nigdzie w jego rodzaju żaden tak placu nie dotrzyma, jak on go zawsze przystojnie dla siebie Horacyjuszowi dotrzymuje. Sam rzymskiego Augusta liryk [...] podzieliłby się chętnie swym miejscem z lirykiem Władysława IV, od znanego w swym wieku poety Urbana VIII wieńczonym."

Nieco później Stanisław Kostka Potocki w rozprawie *O naukach i sztukach za czasów Zygmuntów i o pisarzach polskich mianowicie prozą od początku XVI wieku do czasów Stanisława Augusta* pisał: „Mogęż przepomnieć [...] wiekopomnego Sarbiewskiego? Wiela się on do sławy narodowej przyłożył, niezaprzeczenie pierwsze po Horacyjuszu między lirykami łacińskimi osiągnąwszy miejsce"[50].

[50] St. K. Potocki, *Pochwały, mowy i rozprawy*, cz. 2, Warszawa 1816, s. 527—528.

Znany od dawna jako fakt, a obecnie piszącemu te słowa znany jako tekst jezuity Rajmunda Brzozowskiego *Słownik pisarzow polskich z opisem ksiąg od ich wydanych* (rękopis Biblioteki Watykańskiej sygn. Vat. lat. 10375), choć nie dokończony, doprowadzony tylko do początku litery E, poprzedzony jest wstępem, w którym o Sarbiewskim czytamy: „Najchlubniejszą i prawie jedyną pochwałę zyskały u postronnych narodow liryczne wiersze Macieja Kazimierza Sarbiewskiego, zamykającego wiek złoty narodowy pod krolem polskim Władysławem. We Włoszech papież Urban VIII, sam zachwalony łaciński wierszopis i pszczołką Ateńską nazywany, Sarbiewskiemu uwieńczonemu rymotworskim wawrzynem medal złoty własną ręką na szyi zawiesił. Rapin Francuz, szacowany w narodzie rymopis, jezuita, pierwsze mu między lirykami po Horacyjuszu naznacza miejsce. Blair Anglik, za naszego wieku sławny w Europie dziełem literatury pisarz, twierdzi w niej, iż żaden krom Cazimierza Sarbiewskiego rownać się z Horacyjuszem nie może[51]. Grocyjusz Holender u Auberyjusza mowi, że Sarbiewski albo jest Pindarowi rowny, albo nie jest za Horacyjusza niższy".

Odkryty niedawno esej o literaturze polskiej Marcina Rosienkiewicza, opublikowany w amerykańskim piśmie „Scioto Gazette", wydawanym w Chillicothe w stanie Ohio w Ameryce (listopad 1841 — marzec 1842), sporo mówi o Sarbiewskim, podkreślając, że „uniwersytet w Edynburgu zalicza go do liczby klasyków łacińskich"[52].

Przedstawiając niniejszy przegląd, autor świadomie nie dąży do syntezy. Monografia o dziejach sławy Sarbiewskiego jest potrzebna i, miejmy nadzieję, powstanie kiedyś. Póki jej nie ma, póki bardzo jeszcze daleko do jej powstania, ogłaszanie przyczynków przypominających świadectwa, zwłaszcza obcojęzyczne, dotyczące tego niepospolitego zjawiska, jakim był Casimir, wydaje się celowe.

Łódź

---

[51] Tu zapomniany *Słownik pisarzow polskich* ... R. Brzozowskiego wskazuje ejszcze jednego nie pamiętanego obecnie w Polsce angielskiego chwalcę „Casimira". Był nim Hugh Blair, który w swych *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* ... (t. III, Basil 1788, s. 152), w rozdziale 39 poświęconym lirycznej poezji pisał: „Among the Latin Poets of later ages there have been many imitators of Horace. One of the most distinguished is Casimir, a Polish Poet of the last century, who wrote four Books of Odes. In gracefule ease of Expression he is far inferior to the Roman. He oftener affects the sublime, and in the attempt like other Lyric Writers frequently becomes harsh and unnatural. But on several Occasions he discovers a considerable degree of original Genius and poetical fire". Zauważyć warto, że akapit poświęcony w znacznej części Sarbiewskiemu zamyka jedno tylko krótkie zdanie, w którym wspomniany został George Buchanan.

[52] Por. E. Żuk, *Esej Rosienkiewicza o literaturze polskiej*, „Ruch Literacki" XXIII 1982, nr 5/6, s. 311.

PROBLEMATA SARBIEVIANA SELECTA

Summarium

In prima parte dissertationis auctor de bibliographia Sarbieviana pauca commemorat. Pars secunda Horatii Sarmatici translationes Britannicas, Franco-Gallicas, Germanicas enumerat atque eas fragmentis selectis demonstrat. Pars tertia de Sarbievianis conceptionibus a poetis Britannicis usurpatis tractat. Ultima in parte nonnulla testimonia Britannica, Franco-Gallica, Germanica quibus laus Sarbievii expressa est afferuntur.

Historiam „receptionis" Sarbievii in Britannia non totam autor scripsit, nonnulla tantum exempla antiquiora enumeravit quae ei cognita sunt.

C E N S U R A E L I B R O R U M

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Heinz-Günther Nesselrath, Lukians Parasitendialog, Untersuchungen und Kommentar, Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, Bd. 22, Walter de Gruyter, Berlin-New York 1985, ss. XII + 560.

W roku akademickim 1980/81 mniej więcej połowę obecnej książki autor przedstawił jako rozprawę doktorską w Wydziale Filozoficznym Uniwersytetu w Köln. Obejmowała ona pedantycznie przeprowadzone badania nad dialogiem Lukiana *De parasito* i siedem pierwszych rozdziałów komentarza do tekstu. Za zachętą promotora prof. Rudolfa Kassela zinterpretował młody uczony pozostałą część utworu i w ten sposób wzbogacił naszą wiedzę o pierwsze, chociaż jeszcze nie w pełni monograficzne ujęcie problematyki dzieła starożytnego satyryka (część pierwsza pracy, s. 1—239) wraz z kompetentnie przeprowadzonym komentarzem (część druga, s. 241—496).

Tytuł utworu: *Pasożyt albo pasożytnictwo jest kunsztem*, prawdopodobnie zasugerował autorowi podział pierwszej, analitycznej części pracy. Omawia bowiem najpierw postać pasożyta, a ściślej mówiąc wpływ literackiej tradycji na jego ukształtowanie w dialogu (s. 15—121), i następnie ukazuje sztukę pasożytniczą jako parodię antycznego sporu o istotę, cele i funkcje sztuki (s. 123—230).

Przyjęty tok narracji budzić może pewne zastrzeżenia czytelnika. Nie odpowiada bowiem istocie dialogu. Utwór jest poświęcony w swej warstwie fabularnej krytyce obiegowej, bo ukształtowanej pod wpływem filozofii stoickiej i szkoły retorycznej, definicji sztuki, a nie postaci pasożyta, który funkcjonował w komedii czy innych gatunkach jako pewien typ literacki. Tu występuje on w zupełnie innej roli, z czego zresztą autor doskonale zdaje sobie sprawę (s. 22); jest wyidealizowaną figurą znawcy, mistrza sztuki pasożytniczej. Utwór zbudował Satyryk na wzór isagog retorycznych czy teoretycznoliterackich i dlatego podzielił go wyraźnie na dwie główne części: o sztuce (*perì téchnes*) i jej mistrzu (*perì technítu*). Idąc więc za koncepcją Samosateńczyka należałoby moim zdaniem pracę, która ma być wprowadzeniem do tekstu i jego komentarza, skonstruować w odwrotnym porządku; najpierw rozdział *Sztuka pasożytnicza* (w pracy podrozdział B — *Die parasistische „Techne"*), a następnie *Pasożyt jako technites* (w pracy podrozdział A — *Die Gestalt des Parasiten*, który nota bene jest zatytułowany zbyt ogólnie, wprowadza mylne asocjacje). Proponowana zmiana nie byłaby tylko formalnym zabiegiem. W ten sposób można by było uniknąć powracania do tematu *perí technítu* przy okazji omawiania *téchne*, co ma miejsce właśnie w pracy (por. s. 213 tytuł podrozdziału: *Der Träger der Techne*: *Die Gestalt des Techniten*, i s. 22 tytuł: *Der Parasit als Technites*).

Również w tym kontekście zastrzeżenia musi budzić niepełna kompozycja wstępu pracy (s. 1—14). Rodzi się bowiem pytanie, dlaczego autor analizując i krytykując dotychczasowy stan badań skupił się wyłącznie na zagadnieniu autentyczności i historii interpretacji idei dialogu. Gdyby we wstępie przeanalizował wyniki badań nad strukturą dialogu, co zresztą zrobił na innym miejscu, s. 241 i n., przygotowałby sobie właściwy grunt do ustawienia toku wykładu.

Rekompozycja pracy wydaje się zatem bardzo pożądana przy następnym wydaniu dzieła. Ponieważ ma ono charakter monograficznego wprowadzenia do tekstu, winno zatem uwzględniać kompozycję i literackie zamierzenia starożytnego pisarza. Z przed-

stawionej powyżej niedoskonałości zdawał sobie sprawę i autor, który we wstępie (s. VII) ostrzega czytelnika przed brakiem spójności pomiędzy poszczególnymi partiami tekstu („etwaige Inkonzinnitäten zwischen den einzelnen Teilen der Arbeit"), tłumacząc się zbyt długim czasem powstawania pracy („die, sc. Inkonzinnitäten, während der langen Entstehungszeit eingedrungen sein können"). Rozmaitego typu indeksy i skorowidze (s. 497—559) mają jego zdanien tym niedociągnięciom zaradzić („Querverweise und Indices versuchen, sie auf ein Minimum zu beschränken").

Zanim przejdziemy do szczegółowego omówienia osiągnięć pracy i jej poważnego wkładu w zakres naszej wiedzy o poetyce immanentnej utworu, zwrócić musimy uwagę na jeszcze jeden fakt. Brak jest bowiem samodzielnej interpretacji i oceny utworu. Autor przedstawia wprawdzie stan badań, ale pesymistycznie stwierdza, że rację miał R. B. Hirschig[1], który jeszcze w roku 1844 napisał: „Hic Luciani libellus prae omnibus reliquis cum comicorum monumentis hoc habet commune, quod quodnam propositum habuerit auctor omnino, quidnam speciatim singulis voluerit, dificillimum sit definire". H. G. Nesselrath nie usiłuje nawet w przybliżeniu, hipotetycznie określić celu utworu i odpowiedzieć na pytanie, jakie było jego przesłanie. Zagadnienie sprowadza jedynie do ukazywania literackich wpływów na koncepcję utworu. Nie ma też całościowej oceny dzieła. O ile ten ostatni niedostatek można wytłumaczyć np. pewnym dążeniem do ideału ścisłości naukowej, o tyle pełne rezygnacji pominięcie określenia faktycznego celu utworu wywołać musi pewien niepokój. Tym bardziej że autor zaraz na wstępie zapowiada zajęcie stanowiska wobec dwóch problemów: czy dialog jest autentyczny? (Stammt die Schrift wirklich von Lukian?) i jaki jest jego cel (Was wollte ihr Verfasser mit ihr?). Odpowiedź, niestety, otrzymujemy tylko na pierwsze pytanie; H. G. Nesselrath uznaje utwór za autentyczny i, zestawiając argumenty wypracowane przez naukę, przekonywająco uzasadnia swoją pozytywną opinię. Zagadnienie drugie czeka jeszcze na swe rozwiązanie, co nie oznacza, że prób interpretacji utworu nie było w historii badań dialogu. Ich częściową prezentację zamieścił autor na s. 8—14. Uzupełniając informację niemieckiego uczonego przypomnijmy pracę Tadeusza Mandybura. Chodzi o jego dwa studia, w dużej mierze odpowiadające swym polem badawczym rozważaniom H. G. Nesselratha i opublikowane w „Eos"; jedno „*O Lukiana dyalogu perì parasítu*" (II 1895, s. 132—148) a drugie „*O typie Parasyta u Lukiana*" (IV 1897, s. 137—149). Do nich jeszcze powrócimy przy omawianiu kwestii szczegółowych.

Badania H. G. Nesselratha oparte na dobrej orientacji źródłowej, na dużej sprawności interpretacyjnej oraz na znajomości najnowszej literatury specjalistycznej wyjaśniają szereg zagadnień zagmatwanych i spornych, korygują w wielu miejscach tradycyjne poglądy i torują drogę nowym spojrzeniom, zwłaszcza na zależność Lukiana od myśli filozoficznej i teoretyczno-literackiej (szczególnie stoickiej). Problemy te przedstawia autor w części drugiej pracy (s. 123 i n.). W części pierwszej zaś (s. 17 i n.) prezentuje wpływ rozmaitych gatunków literackich, a zwłaszcza komedii, na kształtowanie postaci pasożyta w utworze Samosateńczyka.

Najpierw wypada nam zająć stanowisko wobec rozważań zawartych w części drugiej pracy ze względów szczegółowo przedstawionych wyżej, a ogólnie mówiąc ze względu na ich istotne znaczenie dla dialogu; następnie przejdziemy do części pierwszej.

Już w XVIII wieku dzięki uwagom Ch. M. Wielanda, zamieszczonym przy przekładzie wszystkich dzieł Lukiana[2], wiadomo było, że *De parasito* jest parodią wielu

---

[1] „Dieser Satz von R. B. Hirschig (*Annotationes quaedam in Luciani libellum, qui inscribitur Perí parasítu*, Diss. Leiden 1844, S. 2 f.) paßt gut als Resümee zu den bisherigen Bemühungen der Philologie, das eigentliche Thema und Ziel von *De Parasito* herauszufinden". (s. 9).

[2] Por. Bd. I, s. 207, uwaga 1 i 9 na s. 214 oraz 44 na s. 238 wydania przekładu Wielanda przez H. Floerke, 1911.

dialogów Platona. Być może z powodu niezwykłej popularności tego przekładu (bardzo wysoko ocenionego przez Goethego [3]) pogląd wybitnego tłumacza szybko znalazł swoich zwolenników wśród filologów, którzy ukazywali rozmaite jakości wpływu wielkiego filozofa, np. R. B. Hirschig (1844) wskazał na „stilus Platonicus", R. Hirzel (1895) na pewne zależności co do formy i treści od *Uczty* i *Fajdrosa* [4]. Słusznie też T. Mandybur podsumowując po stu latach wyniki badań napisał (1895, s. 141): „Pomijając nawet znaną nam już trawestację dialogów platońskich, natrafiamy tam na dosadne uwagi, dotyczące istoty samej filozofii, liczne zarzuty skierowane przeciw jej przedstawicielom, a nawet cytaty z Platona". Następne stulecie badań podsumowuje praca H. G. Nesselratha. Rodzi się pytanie, co do przedstawionej tu dyskusji i do współczesnych osiągnięć nauki wnosi niemiecki uczony. Nie tylko w pełni potwierdza pogląd wyrażony w r. 1930 przez W. H. Tackaberry [5], że „echa Gorgiasza pobrzmiewają i w innych pismach Satyryka", ale dowodzi, że był ów dialog najważniejszym i niewyczerpanym źródłem myśli platońskiej dla Lukiana (s. 83 „... die wichtigste Fundgrube platonischer Gedanken für Lukian") [6]. Równocześnie wskazuje na jeszcze jeden wymiar, jaki chciał uzyskać pisarz w kreacji pasożyta; Simon stał się personifikacją krytyki i karykaturą moralnego rygoryzmu Platona, ponieważ doskonale dowiódł, że można żyć pod każdym względem cnotliwie i równocześnie korzystać ze wszystkich przyjemności. Oczywiście, literacka koncepcja nie może być rozpatrywana poważnie, ale świadczy — zdaniem autora — że pisarz zainspirowany wywodami Platona w *Gorgiaszu* nie tylko wyśmiał poglądy ateńskiego filozofa, ale że zarazem odniósł nad nim niejako parodystyczny tryumf, podobny do tego, jaki w dialogu (c. 34) odnosi pasożyt Simon nad Platonem, którego uznaje za pasożyta, a który jego zdaniem tylko dlatego raz po raz musiał uciekać z Sycylii, że „nie miał przyrodzonych zdolności i był nieukiem w zakresie pasożytnictwa". Lukian zatem nie traktował *Gorgiasza* wyłącznie jako źródła i „kopalni pomysłów", potrzebnych mu w narracji, ale napisał pełne zwycięskiego komizmu odparcie surowych poglądów jego autora. W komentarzu do tekstu H. G. Nesselrath drobiazgowo uzasadnia swój pogląd dowodząc (s. 252) w przeciwieństwie do J. Bompaire'a [7], że pasożyt Simon jest przeciwnikiem Sokratesa, którego uosabia druga postać dialogu, Tychiades. Simon szybko sobie przyswoił argumenty, które Gorgiasz, Polos i Kalikles wysuwali przeciwko Sokratesowi, i nie tylko je imituje, ale rozwija i doprowadza spór do zwycięskiego końca, bo całkowicie przekonuje Tychiadesa-Sokratesa o słuszności swych poglądów i, co więcej, „nawraca" go na pasożytnictwo. To udokumentowane spostrzeżenie H.G. Nesselratha jest przekonywające i zasługuje na uwagę czytelnika.

Badanie wpływu szkół filozoficznych epoki hellenistycznej na satyrę Samosateńczyka również ma swoją dwustuletnią tradycję. Na pierwsze miejsce wysuwano istotną dla kompozycji dialogu stoicką definicję sztuki, o czym będziemy szczegółowo mówić przy okazji prezentowania zależności Lukiana od teoretycznoliterackich po-

---

[3] „So erstand in Wieland ein deutscher Lukian, der uns den griechischen um desto lebhafter darstellen mußte, als Verfasser und Übersetzer als wahre Geistesverwandte gelten können" — powyższą opinię Goethego przytacza J. Werner we wstępie do wznowionego wydania przekładu dzieł Lukiana Ch. M. Wielanda, Berlin 1981, s. XL.

[4] R. Hirzel, *Der Dialog*, Bd. II, Leipzig 1895, s. 290, por. też podobną opinię E. Neef, *Lukians Verhältnis zu den Philosophenschulen und seine mímesis literarischer Vorbilder*, Diss. Greifswald 1940, s. 34.

[5] W. H. Tackaberry, *Lucian's Relation to Plato and the Post-aristotelian Philosophers*, Univ. of Toronto Publ., Philol. Series 9, 1930.

[6] W nauce przeważa pogląd, że głównie przedmiotem parodii był *Gorgiasz*, por. J. Bompaire, *Lucien écrivain, Imitation et création*, Paris 1958, s. 284, 608 i n.; J. A. Hall, *Lucian's Satire*, Diss. Cambridge 1967, wydrukowana w r. 1983, s. 335; G. Anderson, *Lucian, Theme and Variation in the Second Sophistic*, Mnemosyne Suppl. XLI, Leiden 1976.

[7] *O.c.* s. 360 uw. 1 i s. 600.

glądów jego poprzedników. Następnie przedstawiano również ważną dla struktury utworu formułę celu sztuki, którą zdaniem Simona ukradł pasożytom Epikur (c. 11 i 12). R. B. Hirschig już sto czterdzieści prawie lat temu dowiódł, że „Parasitus in Epicurum ipsius arma retorquet" i że jest to „refutatio Epicuri per Epicurum". H. G. Nesselrath, podobnie jak i inni uczeni, potwierdza wyniki badań Hirschiga. Jeszcze raz przytacza wszystkie argumenty dowodzące, iż Samosateńczyk posiadł bardzo dobrą znajomość poglądów Epikura. Przekonywające jest zestawienie III listu Epikura do Menojkeusa z argumentacją pasożyta (s. 84 i n. oraz komentarz s. 311). Na uwagę zasługuje wniosek, do jakiego dochodzi po przeprowadzeniu analizy c. 11 i 12 dialogu. Dowodzi bowiem, że zaskakujące współczesnego czytelnika stwierdzenie Simona o kradzieży przez Epikura pasożytom celu ich sztuki, tj. przyjemności, i przypisanie go swojej filozofii ma swoją literacką tradycję — występuje często w komedii nowej. Zasługą również niemieckiego uczonego jest próba odpowiedzi na pytanie, skąd Lukian mógł znać tak dobrze filozofię Epikura. Powszechny pogląd, że wyłącznie z lektury tekstów, nie w pełni jest prawdziwy. Okazuje się bowiem, że istotny wpływ wywarła komedia nowa, a szczególnie motyw sprowadzania przez pasożytów pojęcia *hedoné* do przyjemności wynikających z obżarstwa, powtarzany często i w innych dialogach Lukiana (por. np. *Vit. auct.* 19, *Pisc.* 43, *Bis acc.* 20). Słuszna jest także uwaga Nesselratha, że poglądy Epikura rozpowszechniane były przez inne kierunki filozoficzne, np. przez stoików, i nieraz bardzo spłycane czy wyśmiewane. Dostawały się tą drogą do powszechnej świadomości społecznej i mogły służyć Lukianowi jako bezpośrednia informacja i zarazem inspiracja w ukierunkowywaniu ich karykatury.

Wpływ sceptycyzmu na konstruowanie niektórych wywodów Simona (por. zwłaszcza c. 27—30) uwypuklił K. Praechter[8], którego argumentację uporządkowaną i odpowiednim komentarzem zaopatrzoną przedstawił H. G. Nesselrath (s. 147, 152, 85 i n. i por. Komentarz s. 358 i n.) z bardzo sugestywnym spostrzeżeniem; zestawił sposób wykpienia przez Sekstusa Empiryka definicji stoickiej pojęcia *lógos* (*Pyrrh.* I 65—72) z techniką Lukiana i stwierdził ich frapujące podobieństwo. Autor ostrożnie stawia pytanie, czy zatem można mówić o wpływie sposobów zbijania argumentacji przez żyjących przed Lukianem przedstawicieli szkoły sceptycznej na dobór argumentów przez Simona. Ze względu na brak odpowiednich źródeł pozostawia pytanie bez zdecydowanej odpowiedzi (s. 229, przypis 538).

Fakt, że starożytny satyryk wyposażył swego bohatera w cechy cynickie, nie zaskakuje nowożytnego czytelnika, ponieważ już z pracy F. Leo[9] znany jest nauce typ komediowy: *parasitus Cynicus*. Słusznie tylko zwraca uwagę H. G. Nesselrath, że postulat autarkii pasożyta może być ukształtowany zarówno pod wpływem epikureizmu, jak i cynizmu (s. 87).

Pewnego rodzaju *novum* jest szczegółowo uzasadnione stwierdzenie, że Lukian nie tylko nie czerpał niewolniczo z poglądów Platona, epikurejczyków, sceptyków czy cyników, ale że umiał w sposób parodystyczny nad nimi zatryumfować. Np. istotną różnicę pomiędzy zapatrywaniami Kalliklesa i Sokratesa wspaniale przezwycięża przez połączenie *hedoné z aretaí*, tj. cnotliwego z przyjemnym trybem życia. Rozkosz osiąga pasożyt pełniej i skuteczniej niż jej propagator Epikur — stwierdza Simon i całkowicie przekonuje swymi wywodami Tychiadesa, ponieważ wykorzystuje sposoby dowodzenia sceptyków, a ich z kolei destrukcyjnym poglądom przeciwstawia sztukę pasożytniczą, pojmowaną na sposób Platona. Simon gra więc rolę człowieka likwidującego różnicę pomiędzy rozmaitymi kierunkami filozoficznymi i musi się zarówno Tychiadesowi, jak i czytelnikom wydawać stokroć lepszy od wszelkich filozofów

---

[8] *Skeptisches bei Lukian*, Philologus LI 1892, s. 290 i n.
[9] *Diogenes bei Plautus*, Hermes XLI 1906, s. 441 i n.

i retorów. Oczywiście, to pokonywanie filozoficznych, spornych kwestii przy pomocy ich własnej argumentacji jest możliwe tylko w konwencji intelektualnej zabawy. W tym kontekście moim zdaniem trzeba jeszcze zwrócić uwagę na specjalnie przez Lukiana wyeksponowaną różnicę pomiędzy pasożytem a filozofią, ponieważ zawiera ona właśnie obietnicę „naukowej" zabawy. Zaraz bowiem w pierwszych słowach wstępu (c. 1) Tychiades stwierdza: „... od filozofii tak daleki jesteś, jak podłość", co z całym przekonaniem potwierdza Simon. W ostatniej zaś kwestii dialogu, przekonany wywodami pasożyta, oświadcza, że będzie jego najwierniejszym uczniem. Stąd „zwycięstwa" podłego pasożyta nad filozofią mogą wyłącznie bawić, pozbawione są bowiem owej drapieżnej zjadliwości, która cechuje dialogi późniejsze, jak np. *Hermotimos*, *Auctio*, *Piscator*, *Convivium*, *Fugitivi* itp., na co słusznie zwrócił uwagę T. Mandybur[10].

Filozofii stoickiej, jak to w r. 1930 zauważył W. H. Tackaberry, nie darzył Syryjczyk specjalną sympatią[11]. Zarzuca jej fałszywą koncepcję celu życia (*télos*), wyśmiewa postulat żmudnego wysiłku w dochodzeniu do *areté*, jako pozbawiony sensu, gdyż uczniowe muszą bardzo długo czekać na osiągnięcie celu swej nauki w przeciwieństwie do pasożyta, który zaczynając naukę natychmiast osiąga cel — przyjemność (c. 14). Ze szczególną jednak złośliwością wykorzystał ich definicję sztuki (*téchne*) do sformułowania tezy dialogu: pasożytnictwo jest sztuką.

Badania nad bardzo niestabilnym zakresem pojęcia *téchne* intensywnie zaczęto prowadzić dopiero w naszym wieku. Do dziś jeszcze aktualne są wyniki badań F. Jeffrégo, który określił termin sztuka u Platona[12]. W 40 lat po tej pracy ukazał się uzupełniający naszą wiedzę o znaczeniu *téchne* przed Platonem artykuł F. Heinimanna, w którym autor także zebrał bogatą literaturę przedmiotu[13]. Za pierwszą jednak w pełni wyczerpującą zagadnienie i najlepszą uznał H. G. Nesselrath monografię Margherit Isnardi-Parente, *Techne. Momenti del pensiero greco da Platone a Epicuro*, Florenz 1966. Stwierdził zarazem, że w dalszym ciągu brak jest w nauce poważnego opracowania problemu sztuki w okresie hellenistycznym i epoce cesarstwa. Stąd wciąż jeszcze do pewnego stopnia należy się liczyć z wynikami prac H. von Arnima[14], pomimo szczegółowego studium M. Isnardi, która się zajęła pojęciem *téchne* m. in. u Galena[15].

H. G. Nesselrath nie zamierza całego problemu *téchne* przebadać, ale słusznie usiłuje nakreślić tylko te kwestie, które są istotne dla dialogu, aby tym jaśniej przedstawić parodystyczne efekty pracy jego autora (s. 127). Stoicka definicja *téchne*, sformułowana przez Zenona, była bardzo rozpowszechniona w czasach Lukiana. Zapoznał się z nią Samosateńczyk w szkole retorycznej. Przekonywająco autor wykazuje, jak dalece nauczanie retoryki w tym czasie nasycone było pojęciami i filozofią stoików. Dodać w tym miejscu należy, że ich definicja sztuki znalazła w ten sposób zastosowanie w węższym zakresie; odnosiła się do literatury, do sztuki retorycznej. I tak pojęcie ogólne funkcjonowało w świadomości ludzi wykształconych również jako termin teoretyczno-literacki. Wynurzenia Lukiana w *Zeuxis sive Antiochus* świadczą wyraźnie o akceptacji obiegowej definicji sztuki. On sam pragnie „oczarować wszystkich sztuką w każdym szczególe" (c. 7)[16]. Takie stanowisko zajmował Samosateńczyk w latach pięćdziesiątych drugiego wieku. W kilka lat później zmienia zdanie; rodzi się potrzeba sformułowania

---

[10] *O.c.*, II 1895, s. 142 i n.
[11] *O.c.* s. 15: „for this school he reserved his bitterest satire".
[12] *Der Begriff Techne bei Platon*, Diss. Kiel 1920 (maszynopis).
[13] F. Heinimann, *Eine vorplatonische Theorie der Techne*, M. H. XVIII 1961, s. 105–130.
[14] *Sophistik, Rhetorik, Philosophie in ihrem Kampf um die Jugendbildung*, [in:] *Leben und Werke des Dio von Prusa*, Berlin 1888.
[15] M. Isnardi, *Techne*, PP XVI 1961, s. 257–296.
[16] Por. K. Korus, *Poetyka Lukiana z Samosat, Kryteria oceny i wartościowania*, Kraków 1982, s. 16 i n.; M. Szarmach, *Maximos von Tyros, Eine literarische Monographie*, Toruń 1985, s. 123 i n.

nowej definicji i tak powstaje dialog *De parasito*, w którym autor każe się śmiać czytelnikowi wraz z nim z definicji „jakiegoś mędrca".

Niezwykle interesujące jest pytanie, skąd pisarz mógł wpaść na pomysł i sposób przeprowadzenia parodii. Sądzę, że należy przyjąć hipotezę H. G. Nesselratha, iż pomysł sparodiowania definicji przejął z tradycji szkoły sceptycznej, która posługując się pojęciami stoickimi zwalczała ich poglądy w sposób, jaki obserwujemy u Sekstusa Empiryka (por. *Pyrrh.* III 241 i n. *Math.* XI 181 i n.). Literacką natomiast technikę przeprowadzenia parodii podpatrzył u Ksenofonta, który w *Uczcie* kazał Sokratesowi dowcipnie wywodzić, że stręczycielstwo jest kunsztem (3, 10, a zwłaszcza 4, 56 i n.). Komiczna stylizacja tej sceny — jak słusznie dowodzi H. G. Nesselrath — jest wyrazista. Popierając spostrzeżenie niemieckiego uczonego dodajmy, że również budowa scenki jest paralelna do Lukianowej. Dzieli ją Ksenofont na dwie zasadnicze części. Sokrates bowiem najpierw mówi „o sztuce" (*perì téchnes*, c. 57–59) a potem o mistrzu (*perì technítu*, c. 60–64).

Przejdźmy teraz do części pierwszej pracy (s. 17 i n.), w której autor książki niezwykle skrupulatnie przedstawił zależność Lukiana od tradycji literackiej, a zwłaszcza od komedii, w kształtowaniu postaci pasożyta. Bardzo obszerna literatura przedmiotu wymagała wreszcie jakiegoś uporządkowania i z tego zadania wywiązał się H. G. Nesselrath bez zarzutu. Na uwypuklenie zasługuje fakt, że uczony chce patrzeć na dialog, a zwłaszcza na postać Simona, jako na pewnego rodzaju osiągnięcie literackie Samosateńczyka. Porównuje wszystkie jego cechy wypracowane przez tradycję literacką z cechami wyeksponowanymi przez satyryka. Dlatego najbardziej interesujące są te podrozdziały pracy, które analizują zalety pasożyta, nie mieszczące się w tradycji komedii nowej (s. 70–88). Autor nie zna pracy T. Mandybura (który wprawdzie tak szczegółowych badań nie przeprowadzał), ale przecież doszedł do wniosku zupełnie zbieżnego z prezentowanymi przez polskiego uczonego poglądami; sądzę, że warto je przypomnieć (*o.c.*, IV 1897, s. 139): „Myliłby się jednak, kto by sądził, że Lukian stworzył w tym utworze jaki nowy typ, albo bardzo odstąpił od tradycji. Widoczna jest jednak tendencja odświeżenia tradycyjnego typu w sposób oryginalny...", i s. 144: „Na pierwszy rzut oka jest to dawno znany parasyt, młody, łakomy, pochlebny, lekkomyślny; poznawszy go jednak bliżej, przekonywamy się, że jest to człowiek całkiem inny, bo wykształcony w każdym kierunku. Dlatego nazwaliśmy ten typ fantastycznym, gdyż jako postać, wręcz zmyślona, służy on autorowi tylko dla przeprowadzenia dowcipnego żartu".

Interesująca jest teza H. G. Nesselratha, że pierwowzorem dialogu prawdopodobnie był *Kolaks* Menandra. Cechy pasożyta nie wynikające z tradycji komedii nowej wypływają zdaniem autora z trzech źródeł; pierwsze to poetyka immanentna utworu, która sprowadza się do zasady kontrastywnego zestawiania cech filozofów i retorów z cechami pasożyta. Inaczej mówiąc każdej wadzie np. filozofa przyporządkowywał jej przeciwieństwo — zaletę swojego bohatera i w ten sposób nieoczekiwanie wyposażał go w nowe wartości. Drugie źródło wypływało z zależności Lukiana od własnych dialogów. Znaną jest bowiem rzeczą od dawna, by przypomnieć artykuł R. Helma w *Realencyclopädie*[17], a od czasów monografii G. Andersona szczególnie wyraziście[18], że Syryjczyk wciąż podobne motywy opracowywał i wprowadzał ich rozmaite połączenia. Motyw postaci pasożyta, stale powtarzający się w jego dialogach, mógł ulegając modyfikacjom również uzyskać nowe atrybuty. Trzecim źródłem były poglądy filozofów wszystkich praw e w ażniejszych kierunków epoki hellenistycznej.

---

[17] s. v. *Lukianos*, szp. 1725, 13 i n.

[18] *O.c.* s. 40: „They show us that Lucian is a writer of habit, developing the same kind of possibilites in every situation".

Należy żałować, że autor nie zwrócił uwagi na lirykę okresu archaicznego literatury greckiej. Mam na myśli twórczość Asjosa z Samos (przełom wieku VII i VI), autora m.in. satyr heksametrycznych. Zachowany fragment elegii przedstawia pasożyta wyposażonego we wszystkie te cechy, jakich przeciwieństwem jest Simon Lukiana. Wydaje się przeto, że warto ów opis w całości przytoczyć (fr. 14, przekład Jerzego Danielewicza[19]):

Chromy, piętnem znaczony, sędziwy, podobny włóczędze
Kęsów tłustych wychwalacz przybył w dzień ślubu Melesa
Nie proszony, stęskniony za zupą, i stanął na środku —
Ten bohater, co z błota właśnie się na wierzch wynurzył.

Podobieństwo jest wprawdzie uderzające, ale przecież należy jeszcze się wstrzymać z postawieniem hipotezy, że utwór Asjosa mógł być jednym z pierwowzorów Samosateńczyka, przynajmniej do momentu przeprowadzenia dokładnej analizy zachowanego fragmentu.

Praca H. G. Nesselratha przynosi jeszcze jeden niezwykle interesujący ekskurs (s. 88—121): subtelnie ukazuje w diachronii sposoby odróżniania postaci pochlebcy od figury pasożyta zarówno w teoretycznoliterackich opracowaniach, jak i w antycznej praktyce artystycznej. Nie można się jednak zgodzić z ostatecznym wnioskiem autora, że to właśnie Lukian w swoich czasach powołał do życia literackiego postać pasożyta. Wprawdzie charakterystyka postaci drugo- i trzeciorzędnych w romansach greckich nie została jeszcze w nauce przeprowadzona[20], ale przecież uderza czytelnika postać Therona w *Historii Chajreasza i Kalliroe* Charitona. Niewątpliwie jest on wyposażony w cechy, jakie posiada Simon; umiejętność znalezienia się na uczcie i określenie jego charakteru jako *panúrgos* (c. 12 i 13) bardzo przypominają Lukianowe opisy. Najmniejszych wątpliwości nie budzi pasożyt Gnathon w romansie Longosa *Dafnis i Chloe*, jest to typ przejęty z tradycji komedii nowej, o czym wyraźnie świadczy jego imię. Zresztą dodajmy, że wpływ komedii nowej na twórczość romansopisarzy został w nauce już stwierdzony i w pełni zaakceptowany[21].

Nie sposób omówić w krótkiej, w stosunku do objętości książki (560 stron), recenzji wszystkich szczegółowych kwestii, które H. G. Nesselrath klarownie prezentuje w komentarzu (część druga). Są one najczęściej uzupełnieniem wywodów przedstawionych w części pierwszej. Moim zdaniem na szczególną pochwałę zasługuje samodzielne podejście autora do tekstu. Najnowsze i powszechnie uznane za najlepsze i obowiązujące wydanie M. D. Macleoda z r. 1974 poprawia niemiecki uczony aż w 57 miejscach i szczegółowo uzasadnia swoje propozycje właśnie w komentarzu. Opiera się przy tym na starannych badaniach fotografii i mikrofilmów najważniejszych rękopisów.

Podsumowując dotychczasowe uwagi musimy stwierdzić z naciskiem, że H. G. Nesselrath pracą swą nie tylko uporządkował wyniki badań kilku pokoleń filologów, ale także wniósł twórczy wkład w rozwój naszej wiedzy o poetyce immanentnej satyryka z Samosat.

Kazimierz Korus (Kraków)

---

[19] *Liryka starożytnej Grecji*, Wrocław 1984, BN, S. II 92, s. 299.

[20] Charakterystyka postaci pierwszoplanowych: E. Polaszek, *Sztuka portretowania postaci w romansie greckim*, Kraków 1984, Prace Komisji Filologii Klasycznej, nr 19. Uwagi o Gnathonie: s. 71 i 140.

[21] Por. A. Calderini, *Caritone di Afrodisia*, Torino 1913; L. Rychlewska, wstęp do przekładu *Opowieści Efeskie* Ksenofonta z Efezu, Wrocław 1970, BN II 163, s. XIII: „Znaczniejszy chyba wpływ na powstanie romansu miała nowa komedia attycka..."

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Luigi Gallo, Alimentazione e demografia della Grecia antica. Ricerche. Presentazione di Giuseppe Nenci, Salerno 1984, ss. 131.

Wbrew opinii niektórych badaczy, mówiących o stagnacji badań nad demografią starożytnej Grecji[1], pojawiają się wciąż nowe publikacje m.in. także pod względem metodycznym i metodologicznym[2]. Jedną z nich jest omawiana praca, poświęcona ustaleniu liczby mieszkańców Attyki w IV w. p.n.e. na podstawie produkcji i konsumpcji zbóż. Powyższą tematyką zajmowało się już wielu badaczy, m.in. Letronne (1822), Beloch (1886), Gomme (1933), Segrè (1947), Roebuch (1945) Jones (1957) etc. Jednakże po raz pierwszy poświęcono jej osobną książkę. Ocenić ją należy jako bardzo wartościową. Porządkuje ona cały znany dotąd materiał źródłowy, omawia stan badań nad w.w. problematyką oraz, co najważniejsze, przynosi własne przekonywające ustalenia autora, który jest dobrze znany ze swoich licznych wcześniejszych publikacji na temat demografii starożytnej Grecji.

Książka składa się z trzech części. Pierwsza omawia ogólne założenia pracy i zagadnienia metodologiczne obliczeń liczebności populacji na podstawie produkcji i konsumpcji żywności, głównie zboża. Autor zwraca m.in. uwagę, że nie zawsze występuje korelacja bezpośrednia i dokładna między ogółem ludności a produkcją żywnościową np. w Attyce. Dalej pisze, że stosunek między wielkością populacji a spożyciem i wytwarzaniem pożywienia musi być rozpatrywany w kontekście wszystkich zróżnicowanych elementów, m.in. wykorzystania terytorium (areał upraw, osadnictwo) i poziomu wydajności systemu rolnictwa. Istotny dla prowadzonej analizy jest fakt, że Attyka pod względem wyżywienia nie była samowystarczalna. A więc nie można odnosić do niej ekonomicznego modelu rynku zamkniętego. Fakt ten i inne ograniczenia kazały Gallowi zwrócić baczną uwagę na wydajność rolnictwa, bowiem jej poziom związany był silnie z wykorzystaniem siły roboczej i miał znaczenie dla określenia liczby ludności zatrudnionej w rolnictwie.

Zgodnie z przyjętymi założeniami metodologicznymi w drugim rozdziale autor zajmuje się obliczaniem produkcji i konsumpcji zbóż jako podstawowego składnika diety mieszkańców Attyki i świata greckiego. Okolicznością, która ułatwiła mu zadanie, jest istnienie znacznej liczby świadectw źródłowych, mówiących o produkcji i dystrybucji oraz handlu zbożem w starożytności w basenie Morza Śródziemnego. Na tej podstawie Gallo stwierdził m. in., że w diecie starożytnych Greków jęczmień odgrywał znacznie większą rolę niż pszenica, głównie ze względu na swoją wyższą wydajność z hektara. Sporo miejsca autor poświęcił kwestii ustalenia racji dziennej zboża przypadającej na osobę, a więc elementu stanowiącego podstawę do obliczeń liczby mieszkańców Attyki na podstawie produkcji i konsumpcji zbóż. Stwierdził on, biorąc za podstawę dość powszechnie przyjmowaną, a ustaloną przez Belocha, roczną konsumpcję 7,6 medimnów ziarna, że racja dzienna spożywanego zboża miała wartość 2 800 kalorii, co w porównaniu z normami FAO jest wielkością bardzo znaczną. Według FAO bowiem dzienne zapotrzebowanie kaloryczne dorosłego człowieka wynosi 3337 kalorii. Tak obfity udział zboża w pożywieniu Greków tłumaczy Gallo w sposób przekonujący i ciekawy. Otóż według niego był to wynik kompensacji niedostatecznej jakości pożywienia ilością pokarmu, w tym przypadku zboża. Niska jakość jedzenia spowodowana była brakiem równowagi między komponentami w diecie, a zwłaszcza niskim udziałem

---

[1] Np. J. N. Corvisier, *La démographie historique est-elle applicable à l'histoire grecque?*, Ann. Démogr. Hist. 1980, s. 161—184.

[2] Por. np. prace M. Th. Charlier-Raepsaet, E. Ruschenbusch, S. B. Pomeroy, L. Gallo, M. D. Grmek etc. etc.

produktów białkowych. Tezę Gallo potwierdzają wyniki badań paleopatologicznych (paleodontologia), świadczące o nadmiarze węglowodanów i małym udziale białka w diecie Greków.

Ustalenia autora pokazały także, iż racja dzienna zboża obliczona według wielkości rocznego spożycia 7,6 medimnów nie jest racją minimalną, a w związku z tym nie może być podstawą do obliczeń demograficznych. Poprzez dokładną i szczegółową analizę świadectw źródłowych Gallo ustalił rację, którą uznał za minimalną: 4—5 medimnów pro capite rocznie. Podstawę stanowiły różne przekazy, m.in. Tukidydesa, Diodora, Plutarcha, mówiące np. o 2 kotylach jęczmienia podawanego dziennie więźniom ateńskim w Syrakuzach. Gallo słusznie uznał, że racja dzienna minimalna musiała być jednak nieco wyższa niż dwa kotyle i roczne spożycie zboża mieściło się prawdopodobnie w granicach 4—5 medimnów. Wartości tych jednak nie uznaje on za absolutne, lecz przybliżone i dające jedynie wyobrażenie o rzędzie wielkości.

Kolejny, trzeci rozdział jest najbardziej interesującym i doniosłym fragmentem książki. Autor zajmuje się w nim obliczeniem liczby mieszkańców Attyki w IV w. p.n.e. na podstawie danych demograficzno-alimentacyjnych. Wykorzystując źródła i krytycznie omawiając dotychczasowe szacunki badaczy, Gallo próbuje ustalić zaludnienie Attyki poprzez wielkość produkcji lokalnej, importu i konsumpcji zboża. Godne podziwu są wnikliwość i wszechstronne spojrzenie na omawiane kwestie. I tak np. ze względu na małą reprezentatywność statystyczną źródeł o produkcji lokalnej zboża w Attyce (jedna wzmianka), Gallo przeprowadza obliczenia szacunkowe możliwości produkcyjnych tej części Grecji. W ich rezultacie doszedł do wniosku, że przy areale uprawnym 20% ogólnej powierzchni Attyki, czyli 50 000 ha, systemie trójpolowym i wydajności 6 hl per ha dla pszenicy i 1050 hl per ha dla jęczmienia roczna produkcja zbóż wynosiła 409 000 medimnów jęczmienia i 51 000 medimnów pszenicy. Otrzymane wyniki zbliżone były do liczb występujących na inskrypcji z 329 r. p.n.e. z Delf (8, IG II² 1672), jedynej znanej wzmiance o zbiorach zbóż, które według niej wynosiły 363 medimny jęczmienia i 39 medimnów pszenicy. Przy rocznej konsumpcji pro capite 4—5 medimnów — jak oblicza Gallo — i odjęciu od zbiorów 1/6 na ziarno pod zasiew, produkcja lokalna w Attyce wystarczała na wyżywienie od 66 800 do 83 500 osób. W rzeczywistości — naszym zdaniem — była zdolna wyżywić zapewne mniejszą liczbę ludności, albowiem Gallo nie uwzględnił w obliczeniach, poza zbożem pod zasiew, ilości ziarna, głównie jęczmienia, którym karmiono drób, nierogaciznę i bydło. W sumie ilość zboża przeznaczona do konsumpcji własnej przez ludność była mniejsza niż oblicza Gallo, a zatem mogła wyżywić mniej mieszkańców Attyki, którzy utrzymywali się z lokalnej produkcji zboża na wsi. Należy sądzić, że globalna produkcja zboża pomniejszona była nie tylko o ilość ziarna przeznaczonego pod zasiew, konsumpcję własną rolnika i ziarno na paszę dla inwentarza żywego, ale także — czego autor omawianej pracy nie bierze pod uwagę — o ilość zboża przeznaczonego na wymianę-sprzedaż do miasta[3]. Gallo uważał bowiem, że wieś w Attyce w IV wieku p.n.e. była samowystarczalna i nie utrzymywała kontaktów handlowych z miastem. Pogląd ten jednak budzi zastrzeżenia i jest słabo uzasadniony przez autora. Tym niemniej jego prymitywistyczny charakter ułatwia Gallowi przeprowadzenie obliczeń.

W dalszej części rozdziału trzeciego, analizując fragmenty tekstów m.in. Demostenesa i Strabona oraz poglądy współczesnych badaczy, daje autor własne przekonywające interpretacje świadectw źródłowych i dochodzi do uzasadnionego wniosku, że globalny roczny import zboża do Aten w IV wieku p.n.e. wynosił ok. 800 000 — 900 000 medimnów. Dodając do tego wielkość produkcji lokalnej — 450 000 medimnów

---

[3] Por. A. Wąsowicz, *Osadnictwo greckie*, [w:] *Kultura materialna starożytnej Grecji. Zarys*, pod red. K. Majewskiego, t. II, Wrocław 1977, s. 94—245, passim; eadem, *Zagospodarowanie przestrzenne antycznych miast greckich*, Wrocław 1982, s. 15—19.

uzyskuje się ilość zboża, która według Galla pozwalała rocznie wyżywić od 226 000 do 308 500 osób. Borąc pod uwagę powszechnie uznawane szacunki ludności wolnej w Attyce w IV w. p.n.e. (110 000 — 120 000 osób) Gallo słusznie uważa, że liczba niewolników w tym czasie nie mogła przekraczać 190 000, odrzucając tym samym informację przekazaną przez Atenajosa o 400 000 niewolników w Attyce.

W końcowej partii trzeciego rozdziału autor zajmuje się odpowiedzią na pytanie, czy lokalna produkcja zbóż była wystarczająca dla utrzymania rolniczej ludności Attyki. Analizuje on m.in. strukturę własności ziemskiej, wielkość i rozmieszczenie działek ziemi oraz ich możliwości produkcyjne, strukturę rodziny wiejskiej etc. i dochodzi do wniosku, że lokalna produkcja zboża w Attyce wystarczała na utrzymanie oszacowanej wcześniej liczby ludności wiejskiej (66 800 — 83 500 osób). Na tej podstawie Gallo stwierdza, iż zboże produkowane in loco pośrednio dostarcza wiadomości o liczbie ludności rolniczej mieszkającej na terytorium wiejskim — *chora*. Z kolei zaś ilość zboża importowanego odnosi się wyłącznie do ludności miejskiej i świadczy o jej liczebności. Słuszność powyższego wniosku potwierdza fakt zbieżności między ustaloną przez Gallo liczbą ludności miejskiej: od 160 000 do 225 000 osób, a obliczoną w odmienny sposób przez Gomme'a liczbą mieszkańców miasta — ok. 168 000. Zgodność wspomnianych wyżej wyników uzyskanych różnymi metodami świadczy o wiarygodności ustaleń Gallo.

W sumie omówioną pracę należy uznać za jedną z najcenniejszych pozycji w dziedzinie badań demograficzno-historycznych starożytnej Grecji i świata starożytnego. Jej szczególną wartość stanowią przyjęte przez autora założenia metodologiczne i metodyczne, które mogą mieć znaczenie dla badań demograficznych ludności innych epok historycznych. Na podkreślenie zasługuje niezwykle trafne wyodrębnienie poszczególnych kluczowych kwestii, umiejętnośc stawiania problemów i ich rozwiązywanie oraz dar przekonującej argumentacji.

Wiesław Suder (Wrocław)

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Erich Burck, Silius Italicus. Hannibal in Capua und die Rückeroberung der Stadt durch die Römer, Academie der Wissenschaften und der Literatur, Abhandlunge der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Jahrgang 1984 Nr. 13, Mainz-Stuttgart-Wiesbaden 1984, ss. 53.

E. Burck zajmuje się w swojej rozprawie dwoma epizodami w epopei Siliusza Italika pt. *Punica*, dotyczącymi Kapui. Pierwszy z nich znajduje się w księdze XI (w. 122—368; 385—482), drugi natomiast rozdzielony jest na dwie księgi: XII (w. 449—506) i XIII (w. 94—368). Objętość obydwu epizodów jest mniej więcej jednakowa (345 i 373 wiersze). Treść pierwszego stanowi odpadnięcie Kapui od Rzymu, przyjęcie Hannibala przez jej mieszkańców i jego pobyt w tym mieście, treść drugiego natomiast odbicie Kapui przez Rzymian. W drugim opowiadaniu Siliusz często odwołuje się do pierwszego, tak że tworzą one pewną zamkniętą całość.

Rozprawa składa się z dwóch części — I: „Hannibal in Capua" (s. 3—31) i II: „Die Rückeroberung Capuas" (s. 32—53). Każda z nich obejmuje kilka rozdziałów. Autor koncentruje się na trzech zagadnieniach: stosunku wymienionych epizodów do źródeł i wzorów literackich, ich związku z kontekstem oraz funkcji w triadzie obejmującej księgi XI—XIII. Głównym źródłem Siliusza był Liwiusz. Jeśli chodzi o epizody poświęcone Kapui, B. stwierdza, że w pierwszym z nich epik opiera się w znacz-

nym stopniu na Liwiuszu, natomiast takiego związku z historykiem nie da się wykazać w drugim opowiadaniu, ani w jego całości, ani w poszczególnych partiach. Są także znaczne różnice między obydwu autorami w kolejności wydarzeń i w szczegółach, co B. ilustruje szeregiem przykładów (s. 32).

Wzorem literackim natomiast była przede wszystkim *Eneida* Wergiliusza. Również w epizodach o Kapui jest kilka scen, jak wykazuje B., które pozostają pod wpływem *Eneidy*. Należą do nich: epizod o białej łani, opis uczty na cześć Hannibala i ostatniej uczty senatorów kapuańskich w domu Virriusa; obraz walk toczących się przed Kapuą i poprzedzających jej odzyskanie przez Rzymian wykazuje wiele wspólnych motywów z IX księgą *Eneidy*. B. dokonuje wnikliwej analizy treści i kompozycji obydwu opowiadań dotyczących Kapui i bardzo dokładnie porównuje je z jednej strony z Liwiuszem jako źródłem, z drugiej z Wergiliuszem jako wzorem literackim. Porównanie to pozwala mu na dokładne określenie stosunku epika zarówno do źródła historycznego, jak do wzoru literackiego i na stwierdzenie, że autor *Punica* traktuje je swobodnie. Tak więc przedstawienie tych samych wydarzeń wykazuje u Siliusza niejednokrotnie inną budowę niż u Liwiusza (s. 6); niektóre szczegóły, znajdujące się u Liwiusza, Siliusz opuszcza (s. 10). Czasem zmienia także kolejność wydarzeń (s. 7). Łączy nieraz w jedną całość opowiadania umieszczone u Liwiusza w partiach od siebie oddzielonych (s. 13), punkt ciężkości przesuwa na inne wydarzenie lub inną postać niż Liwiusz (s. 11). Pewne szczegóły krótko opowiedziane przez historyka Siliusz rozbudowuje. Różnice między Siliuszem i Liwiuszem tłumaczą się albo korzystaniem przez poetę z innego źródła niż autor *Ab urbe condita* (poboczne źródło annalistyczne), albo są własnym pomysłem epika (s. 36). Podobny jest stosunek autora *Punica* do Wergiliusza. Sceny bowiem, w których Siliusz wzoruje się na Wergiliuszu, wykazują wprawdzie wiele zbieżności z odpowiednimi opisami w *Eneidzie*, równocześnie jednak są między nimi znaczne różnice (s. 38).

B. zwraca dalej uwagę na fakt, że obydwa epizody poświęcone Kapui łączą się ściśle z kontekstem, i wyjaśnia, że pełnią one ważną funkcję w obrębie triady ksiąg XI—XIII. W triadzie tej szczególna rola przypada księdze XII-ej. W niej bowiem umieścił poeta tzw. scenę rzymską (Rom-Szene). Ta scena pod murami Rzymu (XII 507—752), w której sami bogowie rzymscy udaremniają Hannibalowi marsz na Rzym i jego zdobycie, stanowi bardzo ważną cezurę na końcu drugiej heksady eposu. Dotąd bowiem Hannibal jest wielkim zwycięzcą, natomiast bogowie nie tylko go zatrzymują, ale wyrażają także myśl, że wódz Kartagiński nigdy nie osiągnie swego celu: Jowisz i Rzym pozostaną niepokonane. Obydwa epizody o Kapui tworzą zdaniem B. treściowe i artystyczne ramy tej sceny (s. 51). Ponadto w losie Kapui antycypuje Siliusz los Hannibala i Kartagińczyków w wojnie punickiej. Podobnie jak Kapua została ukarana przez Rzymian za swoją „hybris" i niewierność, tak i Hannibal i Kartagińczycy poniosą karę za zbytnią żądzę władzy i złamanie przymierza. Na przykładzie Kapui ilustruje epik zmienność losów wojny.

Praca B. ma duże znaczenie dla badań nad dziełem Siliusza, tym bardziej że należy on do autorów budzących dotychczas o wiele mniejsze zainteresowanie uczonych niż inni autorzy tej epoki. Z jednej strony jest ona bowiem cennym przyczynkiem do badań nad kompozycją eposu, z drugiej zaś stanowi ważny i przekonywający argument dla tych badaczy, którzy uważają, iż *Punica* są czymś więcej niż poetycką przeróbką odpowiednich partii Liwiusza. B. wykazuje w sposób przekonywający, że poeta traktuje swobodnie zarówno swoje źródło historyczne, jak i wzór literacki, nierzadko też zdobywa się na wprowadzenie własnych pomysłów, co dowodzi, że epikowi nie można odmówić całkowitego braku oryginalności, chociaż był skrępowany faktem, że opisywał wydarzenia historyczne dobrze znane i nie mógł wprowadzać zbyt wielkich zmian.

Hanna Szelest (Warszawa)

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Anonymi Auctoris De rebus bellicis, recensuit Robert I. Ireland, Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, B.G. Teubner Verlagsgesellschaft, Leipzig 1984, pp. XXXIII und 26. 12 Taf., Akademie der Wissenschaften der DDR, Zentralinstitut für Alte Geschichte und Archäologie.

Der Anonymus *De rebus bellicis* hat Konjunktur. Nach einer ersten 'Hausse' in den 50er Jahren, in denen die bis heute maßgebliche, mit einem reichhaltigen Kommentar versehene Edition von Thompson[1] sowie Mazzarinos inzwischen zum Klassiker avancierte *Aspetti sociali del quarto secolo*[2] erschienen, folgt neuerdings ein zweiter Aufschwung: Diverse Arbeiten wurden in den letzten Jahren publiziert[3], und zu Ehren Thompsons erschien 1979 eine umfängliche, ausschließlich dem Anonymus *De rebus bellicis* gewidmete Festschrift, als deren zweiten Band Ireland (=I.) eine Textausgabe und Übersetzung mit ausführlichen Erläuterungen zu Sprache und Stil des Anonymus sowie zur Textüberlieferung präsentierte[4].

Die vorliegende Edition I.s, mit der die renommierte Teubneriana dem aktuellen Interesse am Anonymus *De rebus bellicis* Rechnung trägt, stellt im wesentlichen eine Kurzfassung seiner erwähnten Arbeit dar. Dies gilt sowohl für die Textgestalt als auch für die praefatio, in deren erstem Teil („De aetate Anonymi auctoris", V–VIII) er allerdings ausschließlich Camerons Beitrag zur Festschrift Thompson[5] referiert und entsprechend der communis opinio als Entstehungszeit der Petitionsschrift die Regierungszeit der Kaiser Valentinian I. und Valens, genauer die Jahre 368/369, vermutet. Es ist hier nicht der Ort, das komplizierte Problem der Datierung, für die allein ein verläßlicher terminus post quem (das Jahr 337, s. II 1: *Constantini temporibus...*) existiert, zu erörtern. Hingewiesen sei aber etwa darauf, daß die gängige Auffassung primär auf der unbewiesenen Annahme basiert, das Werk sei vor 378 (Schlacht von Adrianopel) verfaßt worden[6], wohingegen es andere Anhaltspunkte gibt, die eine Datierung ins 5. Jahrhundert nahelegen würden (zum Beispiel die Tatsache, daß der Anonymus keine Silberprägung kennt[7]).

I. setzt die praefatio fort mit einigen Beobachtungen zu Stil und Sprache des Anonymus (VIII–X), die er mit Recht als bisweilen holprig und ungeschliffen charakterisiert. Grammatische und stilistische Eigenwilligkeiten — beispielsweise praef. 6: *considerare est*; X 2: *parumper* (in räumlicher Bedeutung); konsekutives *quod* + finites Verb nach verba sentiendi ac declarandi (praef. 6. VI 1. VII 6); Wortbildung (I 2: *delectabilitas*; VIII 3. IX 1: *fixorium*) — finden sich zuhauf[8], doch dies berechtigt kaum zu I.s These, unserer Anonymus stamme „ex aliqua gente externa quae tum circumlatrabat imperium Romanum" (X). Gegen diese (von Thompson bereits verwor-

---

[1] Thompson, *A Roman Reformer and Inventor*, Oxford 1952.
[2] Rom 1951.
[3] Ich nenne hier nur die Beiträge von Astin, [in:] Déroux (Hg.), *Studies in Latin Literature and Roman History*, vol. III, Brüssel 1983, S. 388–439; Baldwin, Eirene XVI 1978, S. 23–39; Bonamente, AFLM XIV 1981, S. 9–49; Wiedemann, Florilegium I 1979, S. 140–150.
[4] Hassall (Hg.), *The De rebus bellicis*, vol. I, *Aspects of the De rebus bellicis*, II, *The Text*, Edited, Translated and Presented, with Commentaries on Text, Language and Style, by R. Ireland (BAR Intern. Ser. 63), Oxford 1979.
[5] Cameron, *The Date of the Anonymus De rebus bellicis*, [in:] ebd., Bd. I, S. 1–10.
[6] Aufgrund von VI 1: „In primis sciendum est quod imperium Romanum circumlatrantium ubique nationum perstringat insania..."
Vgl. bereits Baldwin, 26: „That is a precarious inference".
[7] Reece, [in:] Hassall (Hg.), *The De rebus bellicis*, I 63.
[8] S. dazu ausführlich Ireland, [in:] ebd., II, S. 113 ff.

fene und von Astin gar nicht mehr berücksichtigte[9]) Auffassung sprechen neben den doch nicht unbeträchtlichen sprachlichen Fähigkeiten des Anonymus (etwa Verwendung diverser Stilmittel; Klauseltechnik) vor allem die peiorative Wendung VI 1: *dolosa barbaries* sowie die den Konventionen entsprechende Form der Herrscheranrede[10] und Höflichkeitsfloskeln[11]. Man wird in dem unbekannten Verfasser eher einen römischen Bewohner wohl des westlichen Reichsteils sehen müssen, der — aufgrund welcher Profession auch immer — besonders mit Verwaltungs-, Finanz- und Militärfragen vertraut war.

Ausführlich beschäftigt sich I. mit der Überlieferungsgeschichte (X–XVI) und der Editio princeps aus dem Jahr 1552 (XVII–XXIII), und dabei gelangt er zu neuen und überzeugenden Erkenntnissen. Der zusammen mit anderen Werken meist geographischer Natur, darunter allerdings auch der *Notitia dignitatum*, überlieferte Anonymus *De rebus bellicis* ist uns in vier Codices capitales aus dem 15. beziehungsweise 16. Jahrhundert erhalten, die, wie I. glaubhaft machen kann, allesamt (also auch die bisher umstrittene Handschrift P) unabhängig voneinander auf den verlorenen Codex Spirensis (aus dem 9. oder 10. Jahrhundert stammend) zurückgehen. Darüberhinaus gelingt I. sowohl aufgrund textexterner Beobachtungen (XVII f.) wie durch detaillierte Textvergleiche (XVIII ff.) der wichtige Nachweis, daß Siegmond Ghelen, der die Erstausgabe besorgte, aller Wahrscheinlichkeit nach ebenfalls den Archetypus der vier Haupthandschriften, also die Speyrer Handschrift, benutzte, was Thompson[12] noch in Abrede gestellt hatte. Damit besteht nun die Möglichkeit, Ghelens Edition, wenn auch mit aller gebotenen Vorsicht, bei der Textherstellung heranzuziehen (zum Beispiel bei IX 1: *venientum*).

Um den textkritischen Apparat nicht übermäßig anschwellen zu lassen, fügt I. bereits im Rahmen der praefatio einen gesonderten Abschnitt ein („De textus emendandi ratione", XXIII–XXVII), in dem Textvarianten und Konjekturen erörtert werden. Gegenüber der Edition von Thompson — und ebenso im Vergleich zu Condorelli, dessen Ausgabe I. allerdings nicht kennt[13] — präsentiert I. in zahlreichen Fällen andere Lesarten, die allerdings nicht in jedem Fall einleuchten — I 1:

> Bellicam laudem et gloriam triumphorum utilitas semper intueatur aerarii, ne profusa largitio semina magis excitet proeliorum.

I. konjiziert *intueatur* statt des einhellig überlieferten *imitatur*. Thompson und Reinach dagegen[14] hatten an *imitatur* festgehalten sowie nach *aerarii* eine Lücke konstatiert und als mögliche Version *cavendum vero* vorgeschlagen, was sich in der Tat durch eine sehr plausible historische Interpretation (jedoch nicht im Sinne Thompsons und Reinachs) stützen läßt, die F. Kolb vorgelegt hat[15]: Aus dem *ne*-Satz geht eindeutig hervor, daß die *profusa largitio* eigentlich der Vermeidung von Kriegen diente. Daher wird man unter der *utilitas aerarii*, die ja eine auf *bellica laus* zielende Politik nachahmt (*imitatur*), den Versuch der Staatskasse verstehen können, (außen-)politische Erfolge zu erzielen, und zwar gewiß in Form von Subsidienzahlungen an barbarische Völker. Derartige Zahlungen dienten dazu, den Verzicht auf feindliche Aktivitäten zu

---

[9] Thompson, *o.c.* S. 3f.; Astin, *o.c.* S. 398 ff.

[10] Praef. 8. 9. XVIII 7; vgl. etwa Fest. *Brev.* I, X, XV, XXX; Veget. I praef. I 28; II praef. III 26; IV praef. IV 31.

[11] Praef. 2 (*mediocritatis meae*); vgl. Veget. III praef.

[12] Thompson, *o.c.* S. 11ff.

[13] Condorelli, *Riforme e tecnica nel 'De rebus bellicis'*, Testo con commento e versione, Messina 1971. Zwar ist Condorellis Edition nicht in der Année Philologique verzeichnet und meines Wissens auch nicht rezensiert worden, dennoch wird (vor allem in der italienischen Forschungsliteratur) häufig auf sie verwiesen; I. hätte sie heranziehen können.

[14] Reinach, RA Sér. 5, XV 1922, S. 214 f.

[15] Kolb, [in:] φιλίας χάριν. *Miscellanea di studi classici in onore di Eugenio Manni,*

erkaufen, bewirken aber in den Augen des Anonymus offenbar genau das Gegenteil, indem sie die Gegner eher noch (*magis!*) zu Kriegen reizen.

Diese Deutung berücksichtigt auch die übrigen Teile der Petitionsschrift, wohingegen I.s Text keinen rechten Sinn ergibt[16], I 3:

> quamobrem patrum nobis est paulisper providentia referenda quam in rebus egenis habuerint, vel quae nunc ⟨ita⟩ in tanta facultatum licentia videatur.

Gerade angesichts der vielen sprachlichen Unebenheiten des Anonymus besteht kein Anlaß, hier den einheitlich überlieferten Text durch Ergänzung eines (den Sinn nur verdeutlichenden) Adverbs zu verbessern. II 6:

> (afflicta paupertas)...per gradus criminum fovit tyrannos, quos ad gloriam virtutis tuae produxit ⟨inopia⟩ magis quam succendit audacia.

Zwar besteht in der Tat keine einsehbare Opposition zwischen den beiden Verben *producere* und *succendere*, so daß mit I. zu *produxit* ein Subjekt zu ergänzen ist[17], doch angesichts der drastischen Sprache des Anonymus gerade auch in diesem Abschnitt erscheint *inopia* als wenig überzeugend – eher wäre an *desperatio*[18] oder auch *oppressio*[19] zu denken.

In vielen anderen Fällen dagegen bietet I. eindeutig bessere Lesarten, zum Beispiel praef. 3: *nec me laus aut ⟨praemium⟩*, praef. 7: *alieni* als lectio difficilior oder auch V4:

> hic quoque pari liberalitate otio donatus abscedat.

In den Handschriften steht *alio*, Thompson hatte *alimonio* erwogen, *otio* ist aber gewiß die plausibelste Lösung (an die jedoch auch bereits Condorelli dachte[20]), zumal es in V 3 heißt:

> honesta missione donatus vacans sibi otio gaudeat absolutus.

Den Abschluß der praefatio I.s (XXVIIIf.) bildet eine kurze Erörterung der vom Anonymus selbst angekündigten (I 10, III 4, VI 5) und in den meisten Handschriften tatsächlich auch enthaltenen Abbildungen einiger Münzen und der militärischen Instrumente. Während V nicht illustriert ist, bieten C, P und M die Zeichnungen, M in zweifacher Ausfertigung, da der Auftraggeber von M im Jahr 1542 zusätzlich eine zweite, ausdrücklich auf besondere Vorlagentreue verpflichtete Kopie der im Codex Spirensis enthaltenen Abbildungen anfertigen ließ (M^2). Während Thompson[21] die Qualität von M^2 bemängelte und seiner Edition daher die Zeichnungen aus C anfügte, entscheidet sich I. in seiner Ausgabe für M^2 (tab. I–XII), da diese Abbildungen dem Archetypus wohl am nächsten kämen[22] – ein Urteil, das den neuesten Forschungs-

---

Bd. VI, Rom 1979, S. 1255–1263.

[16] Ein Eindruck, der auch durch I.s englische Übersetzung (in: Hassall [Hg.], *The De rebus bellicis* II 25) nicht korrigiert, sondern eher noch bestätigt wird.

[17] So auch bereits Thompson, 5 Anm. 2; er schlägt „fortuna" vor.

[18] Vgl. in einem ähnlichen Zusammenhang Ammianus Marcellinus (XXVI 7,7): Die Anhänger des Usurpators Procopius hätten sich „ex vulgari faece..., desperatione consiliisque ductantibus caecis" erhoben; vgl. auch Amm. XXVI 10,3 („vilitas et desperatio").

[19] Vgl. bereits II 5: „tenuioribus videlicet oppressis." Die Wortwiederholung ist „the most remarkable characteristic of the author's style" (Ireland, in: Hassall [Hg.], *The De rebus bellicis*, II 139).

[20] Condorelli, *o.c.* S. 160.

[21] Thompson, *o.c.* S. 16.

[22] S. auch I. s Vorbemerkung zu den Tafeln in Bezug auf den „ordo imaginum" M^2, der „ad fidem archetypi deperditi Spirensis quam accuratissime confectus videtur"

ergebnissen nicht Rechnung trägt, denn den Illustrationen M^2 ist kein Vorrang gegenüber den in C überlieferten Abbildungen einzuräumen[23].

Ungeachtet mancher Einwände bleibt es letztlich jedoch begrüßenswert, daß der Anonymus *De rebus bellicis* nun endlich in einer kritischen Ausgabe, mit einem umfassenden Apparat sowie einem erheblich erweiterten Index versehen, vorliegt, was die künftige Beschäftigung mit dieser Schrift sicherlich erleichtern wird.

Hartwin Brandt (Kiel)

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Boethius, herausgegeben von Manfred Fuhrmann u. Joachim Gruber, Wege der Forschung, Bd. CDLXXXIII, Darmstadt 1984, ss. 466.

Boethius jest to książka wydana w serii *Wege der Forschung*. Każda próba oceny musi więc uwzględniać wymogi i cele, które przyświecają temu przedsięwzięciu. Nie było z pewnością zamiarem edytorów przedstawienie ostatnich wyników badań lub stanu badań nad Boecjuszem. Tym mniej można się spodziewać, że wydawcy chcieli zebrać całą wcześniejszą literaturę, którą poświęcono Boecjuszowi — byłoby to przecież niemożliwe. Postać ta doczekała się ogromnej literatury i od długiego już czasu zainteresowanie nią nie słabnie. Bibliografia (s. 445—460) wymienia bez mała 300 prac i nie jest kompletna. Zamiarem Fuhrmanna i Grubera było więc dokonanie takiego wyboru artykułów, aby tworzyły one optymalnie całościowy, kompletny obraz Boecjusza i poddały krytyce jego dzieła, przy tym by uważne przyjrzenie się im samym pozwalało dostrzec rozwój badań w tym zakresie. Poszczególne prace nie są jednak względem siebie polemiczne, gdyż ich autorzy niejednakowo wyznaczyli przedmiot badań. Czytelnik nie może więc przy pomocy tego zbioru artykułów obserwować, jakimi drogami i w toku jakiej dyskusji rozwiązywano zagadnienia szczegółowe. Tak dokonany wybór artykułów, powstałych w latach 1904—1977, mimo że znajduje usprawiedliwienie we wstępie, nie pozwala też na porównania wartościujące. Zresztą porównania takie byłyby najczęściej niesprawiedliwe z uwagi na postęp wiedzy historycznej i filologicznej, powodowany także zmieniającymi się metodologiami. Wszystkie artykuły należałoby oceniać w taki sposób, aby wskazać na ich miejsce w literaturze w czasach powstania, nawet gdyby wielokrotnie wypadło zauważyć, że nie straciły na doniosłości. Przerosłoby to jednak zamiar autora tego omówienia.

Jeśli więc nie wszystkie oczekiwania czytelnika mogą być spełnione, to jak ocenić zamiar edytorski i jego realizację? Nie ulega wątpliwości, że wydawcy dokonali racjonalnego wyboru materiałów dobieranych według następujących kryteriów: 1. wkład do badań nad rozumieniem życia i dzieł Boecjusza, 2. badania źródłowe, 3. artykuły, które mimo swej gruntowności nie doczekały się właściwego rezonansu.

Kto więc w swych zainteresowaniach chce się zajmować Boecjuszem, ten ma gotowy zbiór artykułów wysokiego lotu, wydanych w wielu często trudno dostępnych czasopismach. Autorów poszczególnych prac łączy fascynacja postacią i twórczością Boecjusza, przez jednych wypowiedziana wprost, a przez innych pośrednio. Wydawcy postanowili przedrukować artykuły napisane w języku niemieckim, angielskim i łaciń-

---

[23] Alexander, [in:] Hassall (Hg.), *The De rebus bellicis* I 12.

skim, a dokonać przekładu tych, które napisano w języku holenderskim, francuskim i włoskim.

W przeszłości i współcześnie traktuje się Boecjusza jako polityka, teoretyka sztuki, logika, teologa i poetę. Wydawcy dokonując wyboru artykułów i układając je w pięć rozdziałów podporządkowali się temu podziałowi, dbając o zachowanie harmonijnego obrazu całości.

Rozdział I zatytułowano „Biographie" i umieszczono w nim cztery artykuły. W. Bark, „Theodoric vs. Boethius: Vindication and Apology", podkreślił, że teologiczne rozprawy zawierały elementy realnej polityki, co musiało wzbudzić podejrzenia i sprzeciw Teodoryka. Od takiej perspektywy wolny jest artykuł J. Mathwicha, „De Boethi morte". Szczególnie warto tu zwrócić uwagę na artykuł H. Tränkle, „Philologische Bemerkungen zum Boethiusprozeß", w którym autor rozpatruje znaczenie śmierci Boecjusza dla chrześcijańskiej tradycji przez pryzmat niewinności ofiary. Mitologizację tego faktu omawia w kolejnym artykule H. R. Patch, „The Beginnings of the Legend of Boethius".

Rozdział II „Gesamtwerk" składa się z dwóch artykułów: A. Kappelmachera, „Der schriftstellerische Plan des Boethius", i z pewnością mniej znanego artykułu F. Sassena, „Boethius — Lehrmeister des Mittelalters", opublikowanego w 1938 r. w języku holenderskim. Rozdział III „Logische Schriften" otwiera artykuł F. Solmsena, „Boethius and the History of the »Organon«", w którym autor zauważa, w jakich związkach pozostaje boecjański system logiczny z arystotelesowską tradycją. Dalej następują artykuły: J. Bideza, „Boethius und Porphyrios", L. Minio-Paluello, „Boethius als Übersetzer und Kommentator aristotelischer Schriften" i J. Shiela, „Boethius' Commentaries on Aristotle".

Spośród ogromnej literatury poświęconej zagadnieniom teologii edytorzy wybrali dwa artykuły i umieścili w rozdziale IV „Theologische Schriften": M. Nédoncelle, „Variationen über das Thema »Person« bei Boethius", i W. Bark, „Boethius' Fourth Tractate, the So-called »De fide catholica«".

Rozdział V zatytułowano „Consolatio". Składa się on z pięciu grup artykułów (łącznie 11 artykułów). Wszystkie pozostają w związku z *Consolatio philosophie*, ale podejmują bardzo urozmaicone zagadnienia, w tym pytania o powstanie i relacje *Consolatio* wobec chrześcijaństwa, wpływ na kształtowanie dogmatów, teorię poznania, ale także teorię muzyki, twórczość poetycką Boecjusza, wreszcie recepcję jego dzieł aż po czasy współczesne.

Omawiany tom jest więc z pewnością wygodnym wprowadzeniem do studiów nad Boecjuszem, ale zamieszczona bibliografia uświadamia, że tylko taką rolę może spełniać.

Kazimierz Ilski (Poznań)

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Lothar Wierschowski, Heer und Wirtschaft. Das römische Heer der Prinzipatszeit als Wirtschaftsfaktor (Habelts Dissertationsdrucke — Reihe Alte Geschichte, Heft 20), Bonn 1984, ss. VIII + 345.

Wpływ wojska na różne dziedziny życia społecznego w państwie rzymskim jest rzeczą od dawna znaną. O ile o oddziaływaniu tym w sferze politycznej i religijnej na ogół wiemy sporo, o tyle o jego gospodarczych efektach stan naszej wiedzy pozostawia wiele do życzenia, mimo że zainteresowanie wpływem wojska na życie gospodarcze państwa rzymskiego przyciąga od dawna uwagę badaczy. Skupia się ona jednak

tylko na niektórych aspektach tego ogromnego zagadnienia. Choć na jego temat tak wiele już powiedziano, próby jego całościowego ujęcia i charakterystyki są nieliczne (por. bibliografię, s. 300–327). Bez wątpienia jedną z przeszkód w tym względzie jest rozległość wspomnianego problemu wymagająca opracowania dużej liczby szczegółowych kwestii.

Trudności te nie zniechęciły jednak Lothara Wierschowskiego, który podjął próbę podsumowania wyników dotychczasowych badań nad nim. W swojej dysertacji skoncentrował się on na kilku kwestiach węzłowych dla wspomnianego tematu. Pierwszą z nich jest sprawa wysokości żołdu w armii rzymskiej (s. 2–15). Wprawdzie w odniesieniu do legionistów nie budzi ona większych kontrowersji, to jednak nadal wiele dyskusji wywołuje wysokość żołdu płaconego żołnierzom z oddziałów pomocniczych. Od dawna przyjęła się opinia, że wynosił on 1/3 wysokości żołdu legionisty (A. von Domaszewski, *Der Truppensold der Kaiserzeit*, Neue Heidelberger Jahrbücher, IX 1899, 225–226 = id., *Aufsätze zur römischen Heeresgeschichte*, Darmstadt 1972, 217–218; G.R. Watson, *The Pay of the Roman Army: The Auxiliary Forces*, Historia V 1956, 372–378). Po raz pierwszy słuszność jej podał w wątpliwość P.A. Brunt, który w opublikowanym w 1950 roku artykule wystąpił z tezą, że żołd ten wynosił 5/6 żołdu legionisty (*Pay and Superannation in the Roman Army*, PBR XVIII 1950, s. 50–71). Pogląd ten przez długi czas nie zyskał uznania w oczach specjalistów. Jego słuszność potwierdziły jednak w pełni poświęcone tej kwestii studia M.P. Speidela (*The Pay of the Auxilia*, JRS LXIII 1973, s. 141 – 147 = id., *Roman Army Studies*, vol. I, Amsterdam 1984, s. 83–89). Powraca do niej także W. Przeprowadzona przez niego analiza źródeł pozwala mu stwierdzić, że żołd płacony żołnierzom oddziałów pomocniczych był zróżnicowany: żołnierz służący w oddziałach jazdy (*alae*) otrzymywał tyle samo co legionista, w oddziałach zaś piechoty (*cohortes*) 5/6 jego żołdu (s. 15).

Sprawa wysokości żołdu płaconego żołnierzom różnych formacji ma podstawowe znaczenie dla rozstrzygnięcia innego, także od dawna dyskutowanego problemu, mianowicie pozycji ekonomicznej żołnierza w społeczeństwie. Podobnie jak w wyżej wspomnianej kwestii wysokości żołdu zdania w tej sprawie są podzielone. By rozstrzygnąć po czyjej stronie jest racja, W. zajął się różnego rodzaju operacjami finansowymi, w których przynajmniej jedną ze stron byli żołnierze. Przeanalizował dane dotyczące pożyczek żołnierzy różnych formacji, ich wysokości, warunków, na jakich były one udzielane, oszczędności żołnierskich oraz postanowień zawartych w testamentach wojskowych (s. 17–44). Na podstawie zebranych informacji W. dochodzi do wniosku, że zasoby finansowe, jakimi żołnierze dysponowali, zapewniały im dość wysoką pozycję ekonomiczną, i to bez względu na to, w jakiej formacji służyli (s. 44–48). Przekonują o tym również tabelaryczne zestawienia danych o ich zasobach finansowych zachowane w źródłach (tab. 1–15).

Dla pełnej oceny pozycji materialnej żołnierzy rzymskich nieobojętne są też rozmiary posiadanych przez nich dóbr innego rodzaju. Zaliczyć do nich można niewolników i wyzwoleńców będących własnością żołnierzy oraz dobra ziemskie. Trzeba jednak od razu zaznaczyć złożony charakter tej ostatniej kwestii. Posiadanie ziemi przez żołnierza pozostającego w służbie miało zupełnie inny wymiar prawny niż w przypadku weterana. Decydował o tym istniejący zakaz posiadania przez niego ziemi na terenie prowincji, w której stacjonowała jego jednostka (BGU 1210). Na podstawie zachowanych źródeł wiadomo, że zasada ta miała głównie zastosowanie na terenie Egiptu. Wiązało się to z dużymi możliwościami finansowymi żołnierzy w porównaniu z ludnością cywilną i względną taniością ziemi na jego terenie. Mimo istnienia tego zakazu mamy liczne dowody na to, że był on w różny sposób omijany. Najczęstszym z nich była dzierżawa majątku. Zainteresowanie tą formą dysponowania ziemią wśród żołnierzy było spore, gdyż korzyści z niej uzyskiwane stanowiły dla nich dodatkowe źródło całkiem pokaźnych dochodów. Znane są również przypadki nabywania ziemi przez żołnierzy. W transakcjach związanych z ziemią obok legionistów występują

także żołnierze oddziałów pomocniczych, a nawet marynarze (s. 74–88). Jednakże w szerszej skali posiadanie ziemi przez żołnierzy pozostających w służbie należy do dużej rzadkości.

W wypadku weteranów-legionistów fakt posiadania przez nich ziemi jest zjawiskiem znanym, szczególnie w okresie wczesnego Cesarstwa. Wynika on z szeroko stosowanej w I wieku n.e., a niekiedy także jeszcze i w II wieku, praktyki przydzielania im działek w chwili zakończenia służby pod sztandarami. Jednakże nie tylko ta grupa dysponowała ziemią. Zdarzało się, że weterani – tak legioniści, jak i żołnierze innych formacji – nabywali ją za własne środki. I takie właśnie przypadki interesują szczególnie W. Z przekazów o tego rodzaju transakcjach wypływają bowiem ważne i ciekawe wnioski. O ile położenie materialne wszystkich żołnierzy pozostających w służbie, bez względu na jej rodzaj, było niemal takie samo, to w przypadku weteranów wyraźnie zauważalna jest korzystniejsza pozycja byłych legionistów (s. 102–111). Zawdzięczali ją oni przywilejom i sporym zasobom finansowym, z jakimi rozpoczynali cywilny etap swojego życia. One to gwarantowały im wysoką pozycję w cywilnych społecznościach (s. 89–102).

Ocena położenia materialnego żołnierzy możliwa jest również z innego punktu widzenia, poprzez określenie siły nabywczej tej grupy społecznej. Metodą przydatną dla jej sformułowania jest zbadanie, jaki rodzaj towarów i usług oni nabywali. Znajomość tego umożliwia równocześnie prześledzenie wpływu obecności wojska na rozwój lokalnego rynku i towarzyszące mu zjawisko urbanizacji (s. 119–151). Zestawienie przekazów źródeł pisanych i danych archeologicznych dotyczących wspomnianej kwestii pozwala W. obalić po raz kolejny tradycyjne i powszechnie akceptowane opinie. Rodzaj nabywanych dóbr i wielkość czynionych zakupów dowodzą jednoznacznie, że zasoby finansowe, jakimi dysponowali żołnierze, były znaczne, dużo większe niż dotąd zwykło się sądzić (s. 122). Duża siła nabywcza, jaką posiadali, nie pozostała bez wpływu na życie ekonomiczne terenu, na którym znajdował się jakikolwiek obóz wojskowy. Rezultaty tego wpływu zauważalne są zwłaszcza w dziejach tych miast i rejonów rzymskiego imperium, gdzie garnizon był największym konsumentem różnego rodzaju dóbr i usług. Mniej jest on natomiast widoczny w dużych ośrodkach miejskich, gdzie obecność wojska była tylko jednym z wielu czynników ich życia gospodarczego (s. 122 n., 139 nn.). Mówiąc o stałej obecności wojska jako czynniku stymulującym rozwój życia gospodarczego różnych rejonów państwa rzymskiego, nie można jednak tego oddziaływania odnosić do dużych obszarów, np. całej prowincji, lecz traktować jedynie w lokalnych ramach. Taki rozmiar tego zjawiska wyznaczają, zdaniem autora, realia ekonomiczne epoki, w której zależności między poszczególnymi ośrodkami życia ekonomicznego były nader luźne (s. 139 nn., 150, 203 n.). Takie ujmowanie tego problemu daje również możliwość lepszego zbadania różnych postaci tego oddziaływania, a przy tym nie wyklucza wniosków ogólniejszej natury.

Gospodarcze konsekwencje obecności rzymskich garnizonów nie ograniczały się tylko do rozwoju sfery handlu, usług i produkcji rzemieślniczej. W jeszcze większym stopniu zaznaczają się one w sferze produkcji rolniczej, która oprócz potrzeb ludności cywilnej musiała pokryć zapotrzebowanie lokalnych garnizonów rzymskich na produkty żywnościowe dla stacjonujących w nich ludzi i zwierząt. Próbując ustalić, jakie były rozmiary tego zapotrzebowania i w jakiej skali jego zaspokojenie było możliwe, W. porusza istotny problem źródeł zaopatrywania się armii rzymskiej. W świetle jego dociekań okazuje się, że problem ten w I – II wieku rozwiązywany był różnymi sposobami: 1. poprzez eksploatację terenów rolniczych należących do poszczególnych jednostek wojskowych, 2. poprzez świadczenia podatkowe ludności prowincjonalnej i 3. drogą kupna (s. 151 nn.). Dwa pierwsze stosowano w bardzo ograniczonej skali, gdyż ilości zaopatrzenia z nich pozyskiwane pokrywały tylko niewielki odsetek rzeczywistych potrzeb. Główna jego masa pochodziła z trzeciego źródła. Rozważania W. prowadzą do jeszcze jednego ważnego ustalenia, a mianowicie, ustanowiona w III

wieku *annona militaris* nie rozwiązała problemów zaopatrzeniowych armii rzymskiej. Mimo jej istnienia w dalszym ciągu zachodziła konieczność pozyskiwania jego części w drodze kupna (s. 159 nn.). Mówiąc o korzyściach, jakie w tej sytuacji przynosiły właścicielom majątków ziemskich dostawy dla wojska, nie można zapominać, że korzyści te były udziałem tylko posiadaczy średnich i dużych gospodarstw, a więc stosunkowo niewielkiej liczebnie grupy. Dla innych grup prowincjonalnego społeczeństwa obecność wojska mogła natomiast oznaczać dodatkowe obciążenia. Obecność terenów rolniczych była też, zdaniem W., bardzo istotnym kryterium branym pod uwagę przy lokalizacji rzymskich garnizonów na świeżo podbitych terenach. I to nie tylko z oczywistego względu łatwiejszego zdobycia niezbędnych ilości zaopatrzenia dla nich, ale także dlatego, że na terenach tych szybciej można było ugruntować rzymską strukturę administracyjną. Nadzieje wzbogacenia się na dostawach dla wojska bardzo szybko pozyskiwały Rzymianom przyjazną sobie postawę miejscowych dużych posiadaczy ziemskich. Ci zaś, z racji pozycji zajmowanej w lokalnej społeczności mogli skutecznie oddziaływać na nastroje innych, stając się w ten sposób fundamentem rzymskiego panowania (s. 161—173).

Dla oceny skutków gospodarczych wynikających z obecności wojska niebagatelne znaczenie ma problem zaopatrzenia armii w broń. W. nie interesuje jednak w tym wypadku produkcja warsztatów wojskowych, ale cywilnych. Z racji bowiem ogromnego zapotrzebowania na tę część żołnierskiego ekwipunku, duża część produkcji potrzebnego uzbrojenia odbywała się poza wojskowymi warsztatami. Z tego też względu była ona bardzo intratna dla cywilnych producentów; wedle szacunkowych obliczeń autora, przy założeniu, że średni koszt pełnego uzbrojenia pojedynczego żołnierza wynosił 200—300 denarów, corocznie tylko dla samych rekrutów potrzebne było wyposażenie bojowe wartości ok. 2—3 mln denarów (s. 202). Źródła, jakie posiadamy, nie wyjaśniają ani zasad organizacji tej produkcji, ani jej rozmiarów w poszczególnych ośrodkach zajmujących się jej wytwarzaniem. Wiadomo jednak, że warsztaty uzbrojenia znajdowały się niemal we wszystkich prowincjach rzymskiego imperium. Szczególnie duże rozmiary ich produkcja osiągnęła w Galli i Italii (s. 173—207).

Innym ważnym zagadnieniem omówionym przez autora, a zasługującym na specjalne odnotowanie, jest sprawa wysokości stałych kosztów utrzymania armii rzymskiej oraz innych wydatków na rzecz wojska (s. 208—224). Kwestia ta ciągle absorbuje uwagę badaczy, ale proponowane przez nich wnioski nie mogą zyskać szerszego uznania (zob. R. MacMullen, *The Roman Emperors Army Costs*, Latomus XLIII 1984, s. 571—589). Przede wszystkim dlatego, że niemal każdy z nich przyjmuje inną cyfrę odnośnie do liczebności legionu i wysokości żołdu płaconego żołnierzom oddziałów pomocniczych. Niezależnie od tych osobną trudnością, zwłaszcza w podobnych obliczeniach dla II—III wieku, jest nie znana dokładnie liczba oddziałów *auxilia* pozostających w danym momencie w służbie, ponieważ za poszczególnych cesarzy ulegała ona poważnym zmianom. W tej sytuacji wszelkie przypuszczenia dotyczące ilości, a co za tym idzie i liczebności tych jednostek, kryją w sobie trudny do określenia margines błędu. Do jakich różnic między proponowanymi wyliczeniami może dochodzić w zależności od przyjętych danych wyjściowych ilustruje tab. 21 (s. 213). Zawiera ona wyliczenia przypuszczalnych kosztów utrzymania armii rzymskiej za Domicjana uwzględniające istniejące w literaturze przedmiotu opinie, że żołnierze oddziałów pomocniczych otrzymywali żołd w wysokości 5/6, 2/3, bądź 1/3 tego, który otrzymywał legionista. Odpowiednie kwoty wynoszą: ponad 90 mln denarów, podnad 87 mln i ok. 60 mln. Dodać należy, że wyliczenia te dotyczą wyłącznie legionów i *auxilia*. Obok żołdu, osobną, wcale niemałą pozycję w wydatkach na wojsko stanowiły koszty materiałów wojennych, kwoty wypłacane corocznie weteranom, donatywy. Z upływem czasu wielkość wydatków na wojsko systematycznie wzrastała, co z kolei pociągało za sobą konieczność wybijania coraz większej ilości pieniądza i oznaczało spadek jego wartości. W efekcie praktyka ta doprowadziła do sytuacji, że w III wieku żołnierze

należne im świadczenia zaczęli otrzymywać częściowo w naturaliach. Stosowanie tego rozwiązania nie miało na celu zmniejszenia obciążenia skarbu, lecz podyktowane było brakiem odpowiedniej ilości pieniądza.

Przedstawione uwagi mają za cel zasygnalizowanie najważniejszych problemów omówionych przez autora. Z cytowanych źródeł można się zorientować, że jego rozważania opierają się głównie na danych z terenu Egiptu, Brytanii i prowincji germańskich. Ta baza źródłowa nie dyskwalifikuje jednakże wartości wniosków i uogólnień formułowanych przez W. Wynika to choćby z faktu, że nie są one oparte wyłącznie na przekazach pisanych, ale poparte są również danymi archeologicznymi; nie od dziś zaś wiadomo, że pod względem archeologicznym wymienione tereny należą do lepiej zbadanych.

Niezależnie od pewnych typowych zjawisk występujących wszędzie tam, gdzie mamy do czynienia ze stałą obecnością wojska i jej ekonomicznymi efektami, w niektórych częściach państwa rzymskiego pojawiały się na ograniczonym obszarze również inne związane z nią zjawiska gospodarcze. Chociaż zasięg ich był niekiedy niewielki, to jednak dla całości problemu także mają swoje znaczenie.

Specyficznym typem monet wybijanym przez mennice wielu miast Azji Mniejszej w okresie II–III wieku, są tzw. *Signamünzen* (Cl. Bosch, *Die kleinasiatischen Münzen der römischen Kaiserzeit*, AA 1931, col. 422–455). Ich pojawienie się i funkcja związane są ściśle z obecnością oddziałów rzymskich w Anatolii. Obecność ta miała jednakże odmienny charakter niż ta, o jakiej mówi autor w odniesieniu do zachodnich prowincji państwa rzymskiego. Jest to bowiem obecność z zasady krótkotrwała, związana z przemieszczaniem, zarówno w okresie pokoju, jak i wojny, większych lub mniejszych mas wojska między prowincjami bałkańskimi a wschodnią granicą Imperium. *Signamünzen* będąc pieniądzem miejskim, służyły zaspokojeniu potrzeb lokalnego rynku na drobną monetę zdawkową w chwili, kiedy obecność większej liczby wojska w określonym mieście powodowała nagły wzrost zapotrzebowania na taki pieniądz. Geneza tych emisji świadczy, że nawet przejściowa obecność wojska na pewnym terenie mogła pociągnąć za sobą doraźne efekty ekonomiczne. Trzeba też zauważyć, że ta okresowa obecność wojska nabrała cech trwałego zjawiska. Od chwili kiedy w latach 70-tych I wieku Flawiusze stworzyli w Anatolii stały system obrony wschodnich granic państwa rzymskiego, aż do III wieku na szlakach łączących porty nad Propontydą i obozy wojskowe nad Eufratem trwać będzie mniej lub bardziej intensywny, niemniej nieustanny ruch oddziałów wojskowych. Zaspokajanie ich potrzeb w trakcie tych długich przemarszów stanie się wówczas jednym z ważnych czynników rozwoju gospodarczego miast leżących na trasach tych przemarszów i regionów, przez które one przebiegały (por. E. Dąbrowa, *Ancyra – czynniki rozwoju miasta*, Eos LXII 1974, 323–337; id., *Pozycja społeczna arystokracji galackiej i jej podstawy gospodarcze (I–III wiek n.e.)*, Eos LXIII 1975, s. 129–147; id., *L'Asie Mineure sous les Flaviens*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1980, s. 79–85).

Czy jednak obecność wojska można zawsze utożsamiać z pomyślnością wszystkich mieszkańców terenów, na których mamy z nią do czynienia? Odpowiedzi na tak sformułowane pytanie nie znajdziemy w recenzowanej książce. Wprawdzie autor kilkakrotnie w różnych miejscach stwierdza, że obecność ta mogła być niekiedy dość uciążliwa, lecz sytuacje te traktuje jako marginalne. Nie kwestionując pozytywnej roli, jaką odegrała obecność wojska w rozwoju gospodarczym wielu regionów rzymskiego imperium, nie można pominąć milczeniem również i towarzyszących jej zjawisk negatywnych, mogących nieraz w dużej mierze ograniczyć rozmiary tych korzystnych (zob. St. Mitchell, *The Balkans, Anatolia, and Roman Armies across Asia Minor* [w:] *Armies and Frontiers in Roman and Byzantine Anatolia*, Oxford 1983, s. 131–150). Nie sposób ich zignorować, szczególnie wówczas, gdy na skutki te spojrzymy z szerszej perspektywy, wykraczając poza sferę samych zjawisk ekonomicznych (por. E. Dąbrowa, *La garnison romaine à Doura-Europos. Influence du camp sur la vie*

de la ville et ses conséquences, [w:] Zeszyty Naukowe UJ. Prace historyczne z. 70, Warszawa-Kraków 1981, 61—74). Z drugiej strony musimy mieć jednak świadomość tego, że poznanie wszystkich ujemnych skutków towarzyszących, bądź też wynikających z tej obecności nie jest możliwe z powodu zbyt szczupłej liczby informacji zachowanych w źródłach.

Pod adresem autora można wysunąć jeszcze inne uwagi krytyczne, ale też z całym przekonaniem trzeba stwierdzić, że recenzowana książka jest w literaturze przedmiotu pozycją nie tylko ważną i cenną, ale i niezwykle ciekawą. Będą po nią musieli sięgnąć tak badacze zajmujący się sprawami rzymskiej wojskowości w dobie Cesarstwa, jak i specjaliści od historii gospodarczej Rzymu tego samego okresu.

Edward Dąbrowa (Kraków)

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Prosopographie chrétienne du Bas-Empire, I, André Mandouze, Prosopographie de l'Afrique chrétienne (303—533), Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris 1982, ss. 1323.

Nikt nie kwestionuje ogromnej przydatności badań prosopograficznych i będących ich rezultatami zestawień dla słabo i nierównomiernie w materiale źródłowym oświetlonych epok, jakimi są zwłaszcza schyłek epoki antycznej i wczesne średniowiecze. Początki zamysłu opracowania prosopografii okresu późnego cesarstwa rzymskiego, nawiązującego do starej, zarzuconej ostatecznie w roku 1933 inicjatywy akademii berlińskiej z końca XIX wieku (Th. Mommsen, A. Harnack), sięgają roku 1951. Pojęta jako kontynuacja znanej *Prosopografii Cesarstwa Rzymskiego* (*Prosopographia imperii Romani saec. I, II, III*; w skrócie: PIR), wydawanej od roku 1933 (do roku 1970 doprowadzono ją do litery L), prosopografia późnorzymska powstaje w rezultacie podziału zadań pomiędzy ośrodek brytyjski (British Academy) i francuski (wymienione w tytule recenzji centrum paryskie). Anglicy podjęli opracowanie prosopografii „świeckiej": *Prosopography of the Later Roman Empire* (w skrócie: PLRE), której dwa tomy (I, obejmujący lata 260—395, ukazał się w roku 1971; II, lata 395—527, w roku 1980) należą, podobnie jak tomy PIR, do podstawowych narzędzi pracy historyków dziejów antycznych. Uczeni francuscy natomiast pracują nad prosopografią „chrześcijańską" późnego antyku (*Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, w skrócie: PChBE), której pierwszy okazały tom, obejmujący Afrykę północną, ukazał się przed kilkoma laty drukiem. Paralelne edycje, uzupełniające się i stanowiące organiczną całość, PLRE i PChBE, wykazują jednak zasadniczą rozbieżność w zakresie koncepcji: o ile pierwsza z nich skonstruowana została według zasady chronologicznej, dla PChBE zdecydowano się na zastosowanie kryterium geograficznego. PChBE obejmuje osoby (mężczyzn i kobiety) stanu duchownego oraz świeckie, zarówno chrześcijan jak i niechrześcijan, o ile odegrały one jakąkolwiek dostrzegalną w źródłach rolę w dziejach chrześcijaństwa. Wyłączono więc masę osób, z reguły prostych wiernych, znanych wyłącznie z napisów nagrobnych, pominięto osoby pochodzenia afrykańskiego, których działalność rozgrywała się wyłącznie poza Afryką, nie uwzględniono osób, których istnienie zanotowano bezimiennie (anonimowo), pominięto władców wandalskich (PIR i PLRE także pomijają władców), ze względu na wyjątkowość zjawiska i ogrom materiału pominięto postać św. Augustyna. Uwzględniono natomiast osoby pochodzenia obcego (spoza Afryki), o ile odegrały one określoną rolę w dziejach chrześcijaństwa afrykańskiego. Przy tej kategorii osób starano się odsyłać do następnych, nie opublikowanych jeszcze tomów PChBE. Jeżeli chodzi o osobistości „oficjalne" (np. urzędnicy rzymscy), ujęte także najczęściej w PLRE, przyjęto słuszną zasadę odsyłania w pierwszym

rzędzie do wymienionego dzieła i jedynie uzupełniania tamtejszych danych materiałem północnoafrykańskim.

Ramy chronologiczne PChBE wytyczają: początek ruchu donatystów oraz rekonkwista Belizariusza. Osoby późniejsze winny znaleźć się w postulowanej *Prosopografii bizantyjskiej*.

Na sygnalizowaną tu publikację składają się: przedmowa pióra nieżyjącego już Henri-Irénée Marrou, patronującego przedsięwzięciu od jego początków (s. 7—12), nota wydawcy A. Mandouze'a (s. 13—16), z której dowiadujemy się m.in., że tom obejmuje 2 565 osób i zawiera 2 525 właściwych not biograficznych (oczywiście bardzo różnej objętości), 23 osoby wątpliwej historyczności lub wymienionych jedynie w *Elenchus* Possidiusa oraz 17 osób pozostających w luźnym związku z Afryką i dlatego z konieczności przesuniętych na razie do następnych tomów. Na s. 17—26 zamieszczono wykaz źródeł i literatury przedmiotu cytowanych w dalszych częściach prosopografii przy pomocy skrótów. Zasadnicza część dzieła obejmuje strony 30—1239, artykuły nie zostały ponumerowane. Pozostałą część tomu zajmują niezbędne pomoce heurystyczne. Na s. 1241—1309 Stan-Michel Pellistrandi zestawił dane o prowincjach kościelnych i diecezjach afrykańskich („Fastes de l'église d'Afrique") — rezultat pracochłonnych odrębnych badań. Strony 1310—1317 obejmuje konkordancja nowożytnych i starożytnych nazw geograficznych zestawiona przez Françoise Pontner. Wreszcie na s. 1318—1320 umieszczono tablicę chronologiczną synodów, konferencji i kolokwiów Kościoła afrykańskiego w obrębie lat 311/312 —525.

Nie ulega wątpliwości, że jesteśmy świadkami powstawania jednego z podstawowych narzędzi badawczych do dziejów Kościoła, społeczeństwa i państwa późnoantycznego. Znaczenie dzieła będzie wzrastało gwałtownie w miarę publikowania kolejnych tomów, obejmujących dalsze regiony świata antycznego. Wartość podobnych edycji mierzy się koncepcją i konsekwencją w jej realizacji oraz bogactwem faktograficznym i maksymalną kompletnością kwerendy źródłowej. Usterki i pominięcia nie są praktycznie do uniknięcia. Sporą ich liczbę oraz godne uwagi spostrzeżenia i zastrzeżenia dotyczące koncepcji dzieła zgłosił Heinrich Chantraine w obszernym omówieniu: *Ein neues Hilfsmittel zur Erforschung der Spätantike — die „Prosopographie chrétienne du Bas-Empire"*, Francia XI 1983 (1984), s. 697—712.

Jerzy Strzelczyk (Poznań)

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Wolfgang Speyer, Büchervernichtung und Zensur des Geistes bei Heiden, Juden und Christen, Stuttgart 1981, A. Hiersemann Verlag, Bibliothek des Buchwesens VII, ss. X + 209 + 10 ilustracji.

Wiadomo, że do naszych czasów dotarła jedynie mała część literatury antycznej[1]. Jedną z przyczyn było niszczenie książek, lecz fakt ten na ogół pomijano lub uwzględniano w stopniu niewystarczającym w pracach poświęconych historii przekazu litera-

[1] J. Werner, *Zur Überlieferung der antiken Literatur*, Symbolae Philologorum Posnaniensium IV 1979, s. 57, podaje, że spośród 2000 znanych nam autorów greckich zachowały się dzieła ok. 300, z tego znamy wszystkie utwory ok. 150 pisarzy. Spośród ok. 800 autorów łacińskich zachowały się dzieła ok. 160 (w wielu wypadkach tylko jedno dzieło), a fragmenty ok. 400 autorów. Zob. L. Małunowiczówna, *Co spowodowało straty w spuściźnie literatur antycznych?* Roczniki Humanistyczne IX 1960, s. 65—75.

tury antycznej. Brakowało całościowego opracowania tego ważnego problemu[2]. Sp., profesor filologii klasycznej w Salzburgu oraz współwydawca *Reallexikon für Antike und Christentum*, jest autorem znanej książki *Die literarische Fälschung im heidnischen und christlichen Altertum*, München 1971 (Handbuch der Altertumswissenschaft, I 2). Wcześniej opublikował on artykuł *Büchervernichtung* w JbAC XIII 1970, s. 123–152, stanowiący punkt wyjścia do napisania omawianej przez nas książki. Składa się ona z trzech części, a zamyka ją bibliografia (s. 189–193) oraz indeks (s. 195–209).

W części pierwszej (s. 7–42), poświęconej problemom ogólnym, omawia Sp. niszczenie książek: 1. spowodowane przez siły przyrody, np. wskutek uderzenia pioruna wywołującego pożar biblioteki, trzęsienia ziemi, wybuchu wulkanu, rozbicia się statku; 2. podczas wojen i walk politycznych (np. w r. 48/47 spłonęło Museion w Aleksandrii, po śmierci Cezara zniszczono bibliotekę proskrybowanego Warrona, pożary biblioteki cesarskiej w Konstantynopolu w latach 475, 1204 i 1453, przy czym legendą jest jednak spalenie biblioteki przez cesarza Leona III, ikonoklastę, w r. 726, zniszczenie biblioteki w Jerozolimie przez Arabów w r. 637), 3. przemiany w sferze religijnej, moralnej, politycznej, społecznej i gospodarczej sprawiały, że całe literatury popadały w zapomnienie i tym samym ginęły (np. epika hellenistyczna, poezja opiewająca miłość do chłopców, apologetyka chrześcijańska II w., pisma polemizujące z Κατὰ Χριστιανῶν Porphyriosa). Rozwój języka sprawił, że stare utwory stawały się coraz słabiej rozumiane i dlatego szły w zapomnienie i ginęły. W literaturze naukowej nowe dzieło często wypierało starsze i to wcale nie dlatego, że było lepsze (np. młodsze komentarze do dzieł Arystotelesa wyparły starsze). W epoce hellenistycznej oraz w okresie cesarstwa ważne starsze opracowania monograficzne oraz obszerne prace naukowe zostały wyparte przez encyklopedie, epitomy i kateny. Gdy język grecki wyszedł z użycia na Zachodzie w II w.n.e., przestano tam na ogół przepisywać dzieła greckie. Dlatego przepadły pisma Hipolita, który jako jeden z ostatnich pisał w Rzymie po grecku. Wiele pism, przede wszystkim autorów pogańskich, przepadło dlatego, że nie przepisano ich w końcu IV i w V w., gdy kodeks pergaminowy wyparł ostatecznie zwój papirusowy i kodeks papirusowy. Sp. powinien wspomnieć również o tym, że od poł. IX do końca X w. nastąpiło w Bizancjum przejście z pisma uncjalnego na minuskułę (tzw. μεταχαρακτηρισμός). Kodeksy nie przepisane minuskułą musiały zaginąć. Prawie wszystkie zachowane rękopisy greckich autorów klasycznych wywodzą się z kodeksów przepisanych minuskułą w IX lub X w. (zob. L. D. Reynolds – N. G. Wilson, *Scribes and Scholars. A Guide to the Transmission of Greek and Latin Literature*, Oxford 1974², s. 51–54; J. Czerniatowicz, *Książka grecka średniowieczna i renesansowa*, Wrocław 1976, s. 35 n., 71 n.). Pierwszą część książki Sp. zamyka rozdział (s. 25–42) omawiający różne sposoby celowego niszczenia książek (np. ukrycie, spalenie, wrzucenie do wody).

Druga część (s. 43–119) omawia niszczenie książek i cenzurę w starożytności niechrześcijańskiej. Ponad połowę miejsca poświęca Sp. przedstawieniu działalności władz państwowych w Grecji i w Rzymie (s. 43–83). Na świat grecki przypada zaledwie kilka stron (s. 43–51) i jest to, moim zdaniem, najsłabsza część pracy Sp., wymagająca w przyszłości obszerniejszego opracowania. Zbyt krótko i bardzo powierzchownie omówił Sp. procesy o bezbożność wytaczane w Atenach w końcu V i w IV

---

[2] Sp. wymienia następujące prace szczegółowe: C. A. Forbes, *Books for Burning*, TAPhA LXVII 1936, s. 114–125; F. H. Cramer, *Bookburning and Censorship in Ancient Rome*, Journal of the History of Ideas VI 1945, s. 157–196; A. S. Pease, *Notes on Book-Burning*, [w:] Munera Studiosa, Cambridge, Mass. 1946, s. 145–160. Nie zna natomiast najnowszej pracy G. W. Clarke'a, *Books for Burning*, Prudentia IV 1972, s. 67–81, oraz wcześniejszego artykułu tego autora, *The Burning of Books and Catullus 36*, Latomus XXVII 1968, s. 575–580. Zob. również G. Putherbeus, *Theotimus sive de tollendis et expungendis malis libris, iis praecipue quos vix incolumi fide et pietate legere queant*, Paris 1549, i J. Gretser, *De iure et more prohibendi, expurgandi et abolendi libros haereticos et noxios* [...], Ingolstadt 1603.

w. p.n.e. Już w starożytności (np. Ios. *C.Ap.*II 262–268), a szczególnie w czasach nowożytnych pisano wiele o braku tolerancji Ateńczyków i różnie oceniano ich postępowanie. Problem ten należało omówić dokładniej wykorzystując całą literaturę naukową[3].

Znamy tylko jeden wypadek publicznego spalenia książki w Grecji klasycznej — Περὶ θεῶν Protagorasa w Atenach. Jednak niektórzy badacze słusznie wątpią w historyczność tego wydarzenia[4]. Natomiast faktem historycznym jest palenie ksiąg Starego Testamentu w Palestynie za rządów króla Antiocha IV Epifanesa, panującego w latach 175–164 (1 Macc. 1, 56 n.). W II w.n.e. (nie w I w. jak pisze Sp., s. 49) Aleksander z Abonuteichos spalił publicznie Κύριαι δόξαι Epikura (Luc. *Alex.* 47). Wypędzano czasem filozofów z niektórych miast lub państw, np. pitagorejczyków z pd. Italii w V w. p.n.e., epikurejczyków z Messenii i z Krety. Wypędzili filozofów również Lizymach, król Tracji (305–281), oraz Ptolemeusz VIII Euergetes II (w r. 145/144). W 307 r. p.n.e. uchwalono w Atenach prawo Sofoklesa zakazujące nauczania filozofii bez zgody władz, lecz wkrótce je uchylono. Było one skierowane przeciwko perypatetykom, którzy wcześniej popierali rządy macedońskie w Atenach.

W Rzymie republikańskim niszczono książki przede wszystkim z przyczyn religijnych i religijno-politycznych. Senat zawsze uważał, że wprowadzenie daleko idących zmian w religii przodków zagraża podstawom niepisanej konstytucji oraz dobru społeczeństwa. Dlatego *nobilitas* przeciwstawiała się wprowadzeniu obcych kultów, astrologii oraz nowych poglądów religijnych i filozoficznych. W 213 r.p.n.e. senat polecił skonfiskować wszystkie niekontrolowane przepowiednie, które powstawały podczas drugiej wojny punickiej (Liv. XXV 1, 12). Przypuszczalnie zniszczono te pisma, chociaż Liwiusz nie mówi tego wyraźnie. Natomiast dobrze jest poświadczone spalenie ksiąg liturgicznych używanych w kulcie Dionizosa w 186 p.n.e. po znanym skandalu wywołanym przez orgiastyczne obchody Bacchanaliów (Liv. XXXIX 16, 8). Z mowy konsula przytoczonej przez Liwiusza wynika, że zastosowano rozporządzenie już dawno istniejące i często stosowane. W 181 r. p.n.e. spalono pisma pitagorejczyków, które rzekomo znaleziono w grobie króla Numy na Janiculum (np. Liv. XL 29, 12–14; Plin. NH XIII 84–87). W 161 r. p.n.e. wypędzono filozofów i retorów, a w 173 lub 154 usunięto dwu filozofów epikurejskich. W 155 p.n.e. Kato Starszy przekonał senatorów, aby jak najszybciej rozpatrzyli sprawę, z którą przybyło poselstwo ateńskie składające się z trzech filozofów, i nakazali im zaraz opuścić Rzym. Dwukrotnie wypędzano astrologów (139 i 33 p.n.e.).

Wolność słowa i pisma była w Rzymie republikańskim jeszcze względnie duża, a nawet rosła ze stopniowym upadkiem władzy senatu. Po dojściu Augusta do władzy uznano wszelką krytykę państwa rzymskiego za krytykę princepsa. Teraz sam cesarz decydował o tym, czy wypowiedź ustną lub pisemną należy uznać za krytykę i tym samym za zdradę stanu (*perduellio*) oraz obrazę majestatu, czy też nie. Dlatego władcy despotyczni karali śmiercią lub wygnaniem historyków, mówców i poetów, a ich pisma kazali wrzucać w ogień. August prowadził początkowo politykę umiarkowaną, lecz pod koniec swych rządów (od 6 n.e.) kazał palić utwory literackie oraz *libelli famosi*

---

[3] Zob. K. J. Dover, *The Freedom of the Intellectual in Greek Society*, Talanta VII 1975, s. 24–54, i G. Marasco, *I processi d'empietà nella democrazia ateniese*, Atene e Roma XXI 1976, s. 113–131.

[4] Zob. np. J. Burnet, *Greek Philosophy*, I, London 1924, s. 112; K. v. Fritz, RE XXIII 1, 1957, s.v. *Protagoras*, Sp. 909–911; C. W. Müller, *Protagoras über die Götter*, Hermes XCV 1967, s. 150–159 (= Sophistik hrsg. v. C. J. Classen, Darmstadt 1976, s. 326–339 [WdF CLXXXVII]), przekonująco wykazuje, że tradycja o procesie jest zależna od Philochorosa; H. Lloyd-Jones, *The Justice of Zeus*, Berkeley-Los Angeles-London 1971, s. 133 n. (Sather Classical Lectures, XLI); B. Snell, *Die Entdeckung des Geistes*, Göttingen 1975⁴, s. 298 przyp. 1. Za historycznością procesu opowiedział się E. R. Dodds, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley-Los Angeles 1956², s. 201 przyp. 66 (Sather Classical Lectures, XXV).

(czyli paszkwile). Następcy Augusta zaczęli uważać sympatię dla ideałów republikańskich i wybitnych postaci okresu republikańskiego za przejaw spisku i zdrady stanu. Cenzura państwowa była najostrzejsza w latach 14 – 96, czyli do śmierci Domicjana. Prześladowano wtedy wielu pisarzy, a ich książki niszczono (Sp. s. 62 – 73). Za Domicjana rozszerzono karę na tych, którzy sporządzali i rozpowszechniali potępione pisma. Np. historyk grecki Hermogenes z Tarsu został zamordowany, a przepisywaczy jego książki ukrzyżowano (Suet. *Domit.* 10, 1). To zaostrzenie stosowali później cesarze chrześcijańscy od V w. wobec czytelników i przepisywaczy literatury heretyckiej. Np. cesarz Justynian zagroził w 536 obcięciem ręki kopistom dzieł monofizyty Sewera z Antiochii (*Acta Conc. Oec. III*, p. 121, 25 – 29). Cesarz Dioklecjan (284 – 305) dążący do umocnienia państwa ostro zwalczał manichejczyków (dekret z 297 r.) oraz chrześcijan (dekret z 303 r.) nakazując niszczyć ich książki. Dioklecjan był pierwszym cesarzem, który uświadomił sobie, że *Stary* i *Nowy Testament* stanowią podstawę życia i kultu chrześcijan. Dlatego władze zorganizowały zakrojoną na szeroką skalę akcję poszukiwania i niszczenia książek chrześcijańskich (głównie *Biblii* i ksiąg liturgicznych).

Cenzurę stosowały nie tylko władze państwowe, ale także filozofowie, którzy zdecydowanie odrzucali fałszywy obraz Boga i człowieka w utworach niektórych poetów. Np. według Heraklita należałoby usunąć z agonów poetyckich oraz wychłostać Homera i Archilocha (FVS 22 B 42). Zdecydowanym zwolennikiem cenzury był Platon, który usunął ze swego idealnego państwa Homera i innych epików, Aischylosa i Eurypidesa oraz niektórych liryków (*Rep.* II 376 e – III 398 b, X 595 a – 608 b; cf. *Leg.* VII 799 e – 802 d, 810 e – 811 e, 817). Ustanowił on również surowe prawa przeciwko ateistom (*Leg.* X 907 d – 909 d). Platon starał się nawet wykazać, że myśl ludzka nie może być całkowicie swobodna, lecz musi podlegać ograniczeniom[5]. Legendą jest natomiast wiadomość, że Platon zamierzał spalić dzieła Demokryta, ale odwiedli go od tego dwaj pitagorejczycy zwracając uwagę na to, że były one już zbyt szeroko rozpowszechnione (D.L. IX 40 = Aristoxenus F 131 Wehrli).

Plutarch (*De aud. poet.* 12 p. 33 b – 34 b) chwalił postępowanie Antystenesa, Zenona z Kition i Kleanthesa, którzy usuwali budzące ich zgorszenie fragmenty z różnych utworów poetyckich. Stoik Athenodoros (I w. p.n.e.), kierownik biblioteki w Pergamonie, usuwał pewne partie z dzieł starszych stoików (D.L. VII 34).

Po dojściu Konstantyna Wielkiego do władzy chrześcijanie zaczęli stosować niszczenie książek w walce duchowej z poganami, heretykami i Żydami. Zagadnieniu temu poświęcił Sp. trzecią część swej książki (s. 120 – 179). Państwo chrześcijańskie niszczyło przede wszystkim książki występujące przeciwko wierze. Dlatego przepadły pisma antychrześcijańskie Frontona, Kelsosa, Hieroklesa, Porphyriosa i Juliana Apostaty. Szczególnie gorliwie niszczono książkę Porphyriosa Κατὰ Χριστιανῶν. Już Konstantyn wydał edykt (przed 333 r.) nakazujący jej niszczenie (Const. Imp. Epist. ap. Socr. HE I 9 [PG LXVII, col. 88 C] et Gelas. HE II 36,1 [GCS XXVIII p. 128] = T IX Harnack). Jest to, jak słusznie zauważył Harnack „das erste staatliche Bücherverbot im Interesse der Kirche" (Porphyrius, *Gegen die Christen*, 15 Bücher, Berlin 1916, s. 31, Abh. d. Preuss. Ak. d. Wiss., Phil.-Hist. Kl. 1916, 1). Edykt przeciwko Porphyriosowi ponowili cesarze Teodozjusz II i Walentynian III w r. 448. Władcy chrześcijańscy, idąc w ślady swych poprzedników pogańskich, kazali niszczyć literaturę magiczną i astrologiczną, *libelli famosi* oraz pisma manichejczyków. W latach 371 – 372 (lub 374) miała miejsce z rozkazu cesarza Walensa jedna z największych akcji niszczenia książek połączona ze straceniem wielu wybitnych osób, w tym także filozofów. Oskarżano tych ludzi o spisek i o praktyki magiczne (Amm. Marc. 29, 1, 5 –

[5] „Das Denken ist nach Platons Auffassung und Beweisführung nicht gänzlich frei, sondern findet seine Grenze am Göttlichen. Wer diese Grenze durch absoluten Unglauben oder Schwarze Magie nicht achtet, verfällt der Strafe, die durch die sakral-politische Lebensordnung verhängt wird, auf der auch sein Idealstaat beruht" (Sp. s. 85).

29, 2, 4). W prowincjach wschodnich Imperium organizowano w pewnych odstępach czasu zakrojone na szeroką skalę poszukiwania pism magicznych. Zachowały się relacje o takich akcjach w Antiochii i Bejrucie.

Niszczono również księgi liturgiczne używane w kulcie bóstw pogańskich oraz księgi przepowiedni. Np. w końcu IV w. tłum fanatycznych chrześcijan podburzony przez mnichów egipskich zniszczył dwa ważne ośrodki kultu Sarapisa — w Aleksandrii (391 r.) i w Kanopos. W 402 r. zniszczono Marneion w Gazie. W zachodniej części cesarstwa duże poruszenie wywołało spalenie wyroczni sybillińskich przez Stylichona (407/408).

Wykształceni chrześcijanie odnosili się jednak do literatury pogańskiej na ogół pozytywnie[6]. Warto przypomnieć, z jakim oburzeniem przyjęto ustawę Juliana Apostaty z 362 r., zabraniającą chrześcijanom nauczania literatury pogańskiej w szkołach. Zdecydowanie wrogi stosunek spotykamy jedynie u tych, którzy pochodzili z obszarów słabo zhellenizowanych lub słabo zromanizowanych (np. Tertulian, donatyści, Tacjan, autor *Didascalia XII Apostolorum*, mnisi orientalni)[7]. Naturalnie nie akceptowano literatury pogańskiej w sposób bezkrytyczny, lecz odrzucano to, co nie dawało się pogodzić z religią i moralnością chrześcijańską (zob. Ch. Gnilka, ΧΡΗΣΙΣ. *Die Methode der Kirchenväter im Umgang mit der antiken Literatur*, I: *Der Begriff des „rechten Gebrauchs"*, Basel-Stuttgart 1984). Dlatego nie przepisywano pojedynczych komedii, elegii lub epigramów. Czasem usuwano pewne nieprzyzwoite wersy lub zdania. Nawet Hieronim, wielki miłośnik literatury pogańskiej, nie zawahał się udzielić następującej rady w jednym ze swoich listów: „si quid in eis utile repperimus, ad nostrum dogma convertimus, si quid vero superfluum, de idolis, de amore, de cura saecularium rerum, haec radimus, his calvitium indicimus, haec in unguium morem ferro acutissimo desecamus" (*Ep.* 21, 13, 6 = CSEL LIV, p. 122 sq). Nie ma jednak wielu przykładów takich zniszczeń w zachowanych rękopisach. Pozbawione podstaw są sądy wypowiadane przez niektórych starszych badaczy, że chrześcijanie zniszczyli bardzo wiele dzieł pogańskich w V—VI w. (zob. Sp. s. 133 przyp. 18 i s. 184).

Tak Kościół katolicki jak heretycy uważali niszczenie książek za właściwy środek skutecznego zwalczania wrogów wiary. Ich horyzont myślowy nie pozwalał im zrozumieć, że innowierca stara się uczciwie interpretować objawienie, ale widzieli w nim bezbożnika, wroga Boga. Wrogiem wiary był przede wszystkim niewierzący Żyd i pogański przeciwnik Chrystusa, potem, zależnie od punktu widzenia, tzw. heretyk lub tzw. prawowierny. Przykładowo monofizyci uznawali za heretyków diofizytów, obrońców czwartego soboru powszechnego w Chalkedonie (451 r.). Trzeba dodać, że pojęcie heretyka ulegało dużym zmianom w historii Kościoła. Dlatego nie tylko poszczególni pisarze kościelni II i III w. oscylowali między prawowiernością a herezją, ale także ich nauki zbliżały się do poglądów heretyckich wskutek rozwoju dogmatów (zob. głośny spór o Orygenesa, zmarłego w 254 r., rozpoczęty w końcu IV w., a zakończony jego potępieniem dopiero na soborze powszechnym w 553 r.).

---

[6] O stosunku chrześcijan do literatury pogańskiej zob. np. Ch. N. Cochrane, *Chrześcijaństwo i kultura antyczna*, Warszawa 1960, s. 214 nn.; A. H. Amstrong-R. A. Markus, *Wiara chrześcijańska a filozofia grecka*, Warszawa 1964, s. 160—186; H.-I. Marrou, *Historia wychowania w starożytności*, Warszawa 1969, s. 435—468; C. L. Ellspermann, *The Attitude of Early Christian Fathers Toward Pagan Literature and Learning*, Washington 1949; W. Jaeger, *Das frühe Christentum und die griechische Bildung*, Berlin 1963; O. Gigon, *Die antike Kultur und das Christentum*, Gütersloh 1966; A. Wifstrand, *Die alte Kirche und die griechische Bildung*, Bern 1967.

[7] Bardzo znane były słowa Tertuliana (*de praescr. haer.* 7,9 = CCL 1 p. 193): „quid ergo Athenis et Hierosolymis? quid academiae et ecclesiae?" Zob. Didasc. 3,2—18 (TU LXXV, p. 5 n.): „gentiles autem libros penitus ne tetigeris [...] ab omnibus igitur his tam alienis et diabolicis scripturis fortiter te abstine". Statuta ecclesiae antiqua, can. 16 (CCL 149, p. 345): „ut episcopi libros gentilium non legant, haereticorum autem pro necessitate et tempore". Cf. Joh. Diac. *Vit. Greg. M.* 3,33 (PL LXXV, p. 148).

Literaturę heretycką zwalczały zarówno władze świeckie, jak kościelne. Cesarze wydawali specjalne edykty przeciwko konkretnym herezjom, natomiast Kościół potępiał heretyków na synodach i soborach. Pozytywnemu rozumieniu jakiegoś artykułu wiary odpowiadało potępienie fałszywego dogmatu. Jeśli nawet potępione pismo uniknęło spalenia, nie było już w przyszłości przepisywane i stopniowo popadało w zapomnienie. Z literatury heretyckiej zachowały się przede wszystkim streszczenia i cytaty umieszczane w pismach prawowiernych dla celów polemicznych, książki rozpowszechniane przez heretyków pod imieniem autora prawowiernego oraz tłumaczenia na języki tych ludów, na które Kościół rzymski nie miał żadnego wpływu lub tylko nieznaczny. Dlatego zachowały się w języku syryjskim pisma nestoriańskie, monofizyckie oraz zwolenników Orygenesa, a w języku koptyjskim biblioteka gnostyczna w Nag Hammadi. Rzadko zachowały się większe części spuścizny pojedynczych heretyków. Miało to miejsce wtedy, gdy dany pisarz dopiero w pewnym okresie swego życia lub w pewnych dziełach głosił poglądy heretyckie, np. Tertulian i Orygenes (zob. A. Harnack, *Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius*, I, Leipzig 1893, s. XXI–LXI: „Grundzüge der Überlieferungsgeschichte der vornicänischen Litteratur in älterer Zeit"). Heretycy, stanowiąc mniejszość, bardzo rzadko niszczyli książki katolickie. Jednakże chętnie uciekali się do tego środka, gdy stanowili większość w państwie lub mieli poparcie władcy. Np. ariański król Wandalów Hunerich (477–484) rozkazał palić pisma autorów katolickich. Ikonoklaści niszczyli książki broniące kultu obrazów. Heretycy często dokonywali zmian w tekstach autorów katolickich, czyli dopuszczali się fałszerstw.

Niezwykle rzadko występowano w starożytności przeciwko niszczeniu książek. Na ogół uważano to za właściwy środek walki z przeciwnikami. Jako pierwszy napiętnował takie postępowanie Seneka Retor (*contr.* 10 praef. 5–7). Również Tacyt (*Ann.* IV 35, 4–5; XIV 50, 2) i Sextus Aurelius Victor (*Caes.* 20, 1–4) byli przeciwni niszczeniu książek. Tacyt zwracał uwagę na to, że palenie książek jest nieskuteczne, gdyż nigdy nie można zniszczyć wszystkich egzemplarzy, a w dodatku niszczenie książki przyczynia się do wzrostu zainteresowania potępionym dziełem.

Zaletą książki Sp. jest to, że nie ogranicza się tylko do rejestracji faktów niszczenia książek, ale próbuje wniknąć w mentalność ludzi starożytnych i stara się wyjaśnić, że niszczono książki w starożytności na ogół z innych powodów niż w czasach nowożytnych. Słusznie krytykuje on niewłaściwe podejście badaczy nowożytnych do tego problemu (s. 5 n., 30–36, 55 n.). Wedle pojęć antycznych książka jest częścią autora, jest jego duchowym dzieckiem. Już Arystofanes użył tego określenia (*Nub.* 528–536), aby odpowiednio wyrazić ścisły związek między pisarzem i jego dziełem. Ten ścisły związek sprawia, że dzieło spotyka w pewnych sytuacjach taki sam los jak jego twórcę. Jeśli jego autor uchodzi za wroga wspólnoty religijno-politycznej, w której żyje, czyli za przeklętego, to samo spotyka jego książkę. W starożytności wierzono, że na człowieku przeklętym ciąży pojmowana materialnie zmaza (μίασμα, *contagium*). Dlatego stanowił on wraz ze swoją rodziną i majątkiem niebezpieczeństwo zakażenia całej wspólnoty (por. Speyer, RAC VII 1969, s.v. *Fluch*, Sp. 1164 ff.). Zatem nie tylko wypędzano winnego przez apotropaiczną klątwę i kamienowanie, ale także palono publicznie jego pisma, które uważano za niebezpieczne dla wspólnoty; chciano w ten sposób wyrzec się książki, która ściągała przekleństwo i odwrócić od siebie gniew bóstwa. Dlatego palenie książek wcale nie musiało być wyrazem samowoli państwa, nietolerancji czy tyranii, ale raczej wyrazem sumienia religijnego wspólnoty. Ani poganie, ani chrześcijanie nie mogli przecież tolerować książek krytykujących ich religię, gdyż opierając się na swym rozumieniu świata i bóstwa musieli przyjąć, że tego rodzaju książki zagrażają dobru wspólnoty. Wierzyli oni, że tylko wtedy mogą się usprawiedliwić wobec bogów lub Boga, jeśli poganie zabijali chrześcijan jako wrogów bóstw i palili ich pisma jako ściągające przekleństwo; z drugiej strony chrześcijanie rzucali klątwę na pisarzy wrogo nastawionych do wiary, pogan i heretyków oraz niszczyli ich pisma.

Przytoczony wyżej przykład spalenia książki Epikura w II w. n.e. dowodzi, że jeszcze w tak późnym okresie myślenie religijno-magiczne odgrywało dużą rolę. Naturalnie nie można twierdzić, że przy niszczeniu książek kierowano się wyłącznie motywami religijnymi. Były oczywiście odstępstwa od tej zasady (np. niszczenie książek pisarzy o sympatiach republikańskich w Rzymie).

W magicznym obrazie świata wizerunek, słowo lub imię jest identyczne z przedstawianą osobą — to, co się dzieje z wizerunkiem lub napisanym słowem, spotyka także osobą przedstawianą[8]. Właśnie wiara w magiczną siłę słowa przynoszącego nieszczęście była przyczyną tego, że za imienną obrazę osób groziła w Rzymie od samego początku kara śmierci (Cic. *De rep.* IV 10, 12). Uważano, że spisana obelga obywatela rzymskiego (*libelli famosi*) zagraża bezpieczeństwu wspólnoty i niszczono ją. Dlatego właśnie skazano na śmierć Valeriusa Soranusa za zdradę tajnego imienia Rzymu w 82 r. p.n.e. (zob. Th. Köves-Zulauf, *Die* 'Επόπτιδες *des Valerius Soranus*, RhM CXIII 1970, s. 345 n.).

Sp. poświęcił swą pracę dwu problemom — niszczeniu książek i cenzurze. W pewnym stopniu jest to uzasadnione, gdyż cenzura często pociągała za sobą niszczenie książek. Jednakże problem cenzury jest bardziej skomplikowany i właściwie należałoby mu poświęcić osobną rozprawę. Istniała przecież cenzura prewencyjna i autocenzura. Trzeba omówić również problem wolności słowa w społeczeństwie antycznym[9].

Wprawdzie książka Sp. jest zaopatrzona w obszerne przypisy, ale nie wszystkie problemy szczegółowe zostały zbadane równie dokładnie, np. datowanie wniosku Diopeithesa, procesy o bezbożność, krytyka religii ludowej przez filozofów greckich. Można również uzupełnić literaturę cytowaną przez autora. Znalazłem nie znane Sp. testimonium, mówiące o zniszczeniu biblioteki Hieronima przez heretyków (pelagian) w Betlejem w 416 r. (Aug. *De gest. Pel.* 66 = CSEL XLII p. 121; cf. C. Wendel, RAC II, 1954, s. v. *Bibliothek*, Sp. 252). Świadczy to zapewne o tym, że nie wszystkie testimonia zostały uwzględnione przez autora. Potrzebne jest zatem drugie poszerzone wydanie tej pracy, która już obecnie jest cenną i niezbędną pomocą dla badacza kultury antycznej.

Marek Winiarczyk (Wrocław)

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Erasmus Roterodamus, Opera omnia recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata, North-Holland Publishing Company; Tomus IX 2, Amsterdam — Oxford 1983, pp. VIII + 292.

Another volume of the *Opera omnia* by Erasmus Roterodamus published und e the auspices of the International Commission for the Edition of the Erasmus' Complete

---

[8] Zob. A. Dieterich, *Eine Mithrasliturgie*, Leipzig 1923[3], s. 110—116, i R. Hirzel, *Der Name. Ein Beitrag zu seiner Geschichte im Altertum und besonders bei den Griechen*, Abhandl. d. Sächs. Ak. d. Wiss., Phil.-Hist. Kl. XXXVI 2, Leipzig 1927[2], s. 9—27.

[9] Należy uwzględnić m. in.: M. I. Finley, *Censura nell'antichità classica*, Belfagor XXII 1977, s. 605—622; id., *The Freedom of the Citizen in the Greek World*, Talanta VII 1975, s. 1—23; A. B. Breebaart, *The Freedom of the Intellectual in the Roman World*, Talanta VII 1975, s. 55—75; A. Momigliano, *La libertà di parola nel mondo antico*, Rivista storica italiana LXXXIII 1971, s. 499—524; G. Scarpat, *Parrhesia. Storia del termine e delle sue traduzioni in latino*, Brescia 1964.

Works, contains *Apologia respondens ad ea quae Iacobus Lopis Stunica taxaverat in prima duntaxat Novi Testamenti aeditione.* This is the second volume of the ninth "ordo". Although Erasmus himself membered this work among the ones of the eighth "ordo", we accept his apologiae as the ninth "ordo" in accordance with the Basel edition of 1540. The most recent edition of Erasmus' *Apologia* has been accomplished by a Leyden scholar, Professor H. J. de Jonge.

There are two parts in a broad (57 pages) introduction in English. The first one is devoted to the background of the work, the history of the final stage of the polemics and the figure of an educated Spaniard, Iacobus Lopis Stunica — Erasmus' polemicist. The second part of the introduction contains a description of the work itself.

In the first chapter of the introduction ("Historical background of the controversy with Stunica: the appearance of the *Novum Instrumentum* (1516) and its reception") the author goes back to 1516 when Erasmus published *Novum Instrumentum,* a Greek text of the New Testament and supplemented it with his own Latin translation. H. J. de Jonge describes animated discussions on the subject of Erasmus' *The New Testament,* which took place at that time, especially among the theologians. The most violent accusations came from Stunica. The first of them, *Annotationes contra Erasmum Roterodamum in defensionem translationis Novi Testamenti,* were published in 1520 at Alcalà. In the second chapter of the introduction ("Jacobus Lopis Stunica and his polemics with Erasmus. His writings") H.J. de Jonge not only discusses *Annotationes* and gives a full view of Stunica's life but also includes Stunica's bibliography. It should be noticed that this is the first complete bibliography of Stunica's works: his manuscripts and printed works, those works of which no copy is known and those of which Stunica's authorship is uncertain. This bibliography is very important and useful for the researchers who want to follow the polemics between Stunica and Erasmus. The third chapter describes in full the controversy between Erasmus, Stunica and Carranza ("A chronological synopsis of the thirteen polemical writings exchanged by Stunica and Carranza on the one side and Erasmus on the other").

The second part of the Introduction begins with Chapter 4 ("Circumstances of composition of Erasmus' *Apologia...*") and also contains Chapter 5 ("Structure and literary genre of the *Apologia*") and Chapter 6 ("The textual history of the *Apologia.* The present edition"). The present edition of the *Apologia* is also supplemented with a list of names' and works' abbreviations used in the commentary and an index nominum. Also the apparatus criticus and the broad commentary follow the text.

It should be reminded that the first *Apologia* by Erasmus which is included in the ninth volume was printed by Dirk Martens at Louvain in September 1521 and was a reply to Stunica's *Annotationes.* The text of *Apologia* consists of 212 sections which is also the number of *Annotationes.* These are practically philological and theological reflections in which Erasmus tried to defend himself against Stunica's attacks.

In his edition H. J. de Jonge derived from editio princeps of the *Apologia* of 1521 (in apparatus criticus marked as *A*) pointing out, that it is a critical review of it. Further changes in the text are presented in the critical apparatus which includes lectiones of the second edition of 1522, the edition of *Opera omnia* of 1540 and lectiones of corrigenda of *A* edition and marginalia written by Erasmus himself on a copy of the edition of 1522. The apparatus also contains the most important lectiones of the two later editions: the one of London (1660) and the one of Leyden (1706).

The decision to edit *A* as a main text seems controversial because the second, revised edition of the *Apologia* was published in 1522 in Basel (in apparatus criticus marked as *B*) in Erasmus' lifetime. The editor motivates his choice stating that *Apologia* belongs to the first stage of the long polemics and ought to be read in the original version. However, the decision to edit editio princeps as a main text is contradictory to the principle of the publication of the last authorized version of the work. Thus, it is only in the critical apparatus that H. J. de Jonge mentions Erasmus' new argu-

ments which constitute an important enrichment of the first version (e.g. p. 75 v. 278: "Christus? *A*: Christus? Eusebius Caesariensis historiae suae quam Ecclesiasticam inscripsit libro tertio meminit Euangelii secundum Hebraeos, sed addit in ecclesia non fuisse receptum. De altero volumine non meminit. *B BAS*"). Similarly v. 354 p. 79 is enriched in the second edition.

The author points out in the introduction that apparatus criticus omits typical misprints and differences in spelling. I believe, however, that the notice on p. 75 (v. 270): "Origines *A*: Origenes *B BAS*" or on p. 262 (v. 583): "Cleophe *A B*: Cleophae *BAS*" is irrelevant. Similarly a typical mistake is "ergo" which is a meaningless word when it is compared with the right one — "erga" (p. 224 v. 983).

It has been already mentioned that the present edition of the *Apologia* is supplemented with a broad and detailed historical and philological commentary. A philological commentary refers to Stunica's *Annotationes*, to the places taken from the *Bible*, from the writings of the Church Fathers and to the works of ancient literature mentioned by Erasmus. It would be worthwhile, though, to study Erasmus' text more thoroughly and to prepare similia in more detail. The commentary omits the traces of ancient authors which can be found in Erasmus' language. For example, the expression "Linguae petulantis" (p. 72, v. 217) reminds of Propertius I 16, 37 and the expression "Inextricabilem errorem" (p. 106, v. 925) does not only allude to *Annotationes* but also reminds of Vergil's *Aeneis* VI 27. Nevertheless editor's comments referring to other works by Erasmus will surely be of great interest to a philologist, for example an explanation of a phrase "manum non verterim" (p. 154, v. 838) with reference to *Adagia* (adag. 221).

Finally, I would like to stress that the edition of the *Apologia* being practically, as it has been already mentioned, philological and theological reflections, was not an easy task. H. J. de Jonge accomplished it successfully.

Barbara Milewska (Warszawa)

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Jerzy Strzelczyk, Goci — rzeczywistość i legenda, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa 1984, ss. 460, XVI + 79 ilustracji + 16 map w tekście.

Historiograficzną refleksję nad dziejami gockimi zainicjowali w zasadzie dwaj czołowi luminarze wczesnego średniowiecza — Kasjodor i Izydor z Sewilli. Obaj autorzy, niekiedy dość liberalnie obchodzący się z faktami, napisali dzieła pretendujące do miana powszechnej historii Gotów i w tym zakresie długo nie znajdowali samodzielnych kontynuatorów. Niemałą rolę odegrał tu fakt, że po upadku ostatniego państwa gockiego (pocz. VIII w.) na dzieło o podobnym charakterze zabrakło po prostu „zapotrzebowania społecznego". W tej sytuacji nie dziwi, że następna *Historia Gothorum*[1],

[1] W rzeczywistości był to skrót *Getiki* Jordanesa opublikowany dopiero w XVIII w. Przystępne wydanie [w:] *Aeneae Silvii Piccolomini qui postea fuit Pius II Pontifex Maximus opera inedita* ..., ed. J. Cugnoni, Atti della R. Accademia dei Lincei Anno CCLXXX, vol. VIII, Roma 1883. NB. W omawianej pracy J. S. przyjmuje, że rękopis *Getiki*, który posłużył Piccolominiemu do napisania *Historia Gothorum*, został przez niego odnaleziony w austriackim klasztorze Göttweig (s. 362). Jednak w liście Piccolominiego, informującego kardynała Juana Carvajala o tym odkryciu, znajdujemy wzmiankę o „... monasterium Cirtuicense, quod est in monte altissimo constructum non longe ab Hystro inter Viennam atque Pataviam ..." (*Fontes rerum Austriacarum*, LXVIII, Wien 1912, 115, s. 56). Rękopiśmienne *Cirtuicense* powszechnie poprawia

pióra Eneasza Sylwiusza Piccolominiego (późniejszy papież Pius II), powstała dopiero w połowie XV wieku, gdy problematyka gocka zaczęła się (z pozanaukowych przyczyn) znowu uaktualniać.

Nie wdając się w bliższe omawianie literatury Renesansu wypowiadającej się w interesującym nas względzie, za podsumowanie jej osiągnięć można uznać studium holenderskiego humanisty Hugona Grotiusa (Huigh de Groot)[2]. W porównaniu z potężnym dziełem Jana Magnusa[3] objętościowo raczej skromne[4], ale górując nad nim wielkim krytycyzmem wobec źródeł, nadało dalszym badaniom właściwy, naukowy charakter. Mimo wielkiego ich rozwoju w następnych stuleciach, niezbyt często pojawiały się próby całościowego podsumowania osiągnięć analitycznych. Tu należałoby wymienić dawniejsze prace H. Bradley'a[5], M. Schönfelda[6], L. Schmidta[7], G. Müller-Kualesa[8], a z nowszych: książki P. Scardigliego[9] i H. Wolframa[10]. Abstrahując od ich wartości naukowej należy zauważyć, że tylko częściowo mogły one pełnić rolę ogólnych wprowadzeń w historię Gotów, gdyż tę stronę ich użyteczności mocno ograniczało kończenie wykładu w najlepszym razie na upadku państwa Wizygotów (pocz. VIII w.). Ujęcia te pozostawiały więc poza zasięgiem swych zainteresowań losy Gotów po upadku ich państwowości, a także bardzo ważne zagadnienie uporczywego utrzymy-

---

się na *Gotvicense*, ale poprawka, jak każda, pozostawia cień niepewności. Szczególnie zastanawia, czy tak dokładnego opisu położenia wymagała dobrze przecież znana w Rzymie, XI-wieczna fundacja benedyktyńska w Göttweig.

[2] H. Grotius, *Historia Gotthorum, Vandalorum et Langobardorum* ..., Amstelodami 1655 (wydane pośmiertnie, gdyż Grotius zmarł w 1645 roku, zob. *Biographisches Wörterbuch zur deutschen Geschichte*, I, München b.r.w., s. 955).

[3] *Historia de omnibus Gothorum Sueonumque regibus 1554* (mnie niedostępne).

[4] Jest to właściwie obszerny wstęp i komentarze do opublikowanych tam kilku głównych źródeł do dziejów ludów germańskich we wczesnym średniowieczu. Na uwagę zasługuje zestawienie i objaśnienie słownictwa gockiego (s. 575–604), gdzie np. *Vinitharjus* tłumaczono jako: *Venedorum dominus* (s. 602).

[5] H. Bradley, *The Goths from the Earliest Times to the End of the Gothic Dominion in Spain*, London [3]1891.

[6] M. Schönfeld, *Goti*, RE, Supplementband 3 (1918), col. 797–845.

[7] L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung. Die Ostgermanen*, München 1941, s. 195–528.

[8] G. Müller-Kuales, *Die Goten*, [w:] *Vorgeschichte der deutschen Stämme*, Bd.III, Leipzig-Berlin 1940, s. 1149–1274.

[9] P. Scardigli, *Die Goten. Sprache und Kultur*, München 1973. Jest to poprawione i rozszerzone wydanie tegoż; *Lingua e storia dei Goti*, Firenze 1964.

[10] H. Wolfram, *Geschichte der Goten. Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts. Entwurf einer historischen Ethnographie*, München 1979. Dalsze wskazówki bibliograficzne dotyczące zarysów i opracowań ogólnych w artykule J. Strzelczyka, *Stan badań nad dziejami i kulturą Gotów do chwili osiedlenia się na terytorium rzymskim*, Roczniki Historyczne XLVII 1981, s. 121–124, przyp. 6–20. Tam też (s. 115–168) gruntowny przegląd literatury szczegółowej w zakresie wskazanym tytułem. Nieco wcześniej włoska autorka B. Scardigli opublikowała dwa wyczerpujące omówienia nowszej literatury dotyczącej Gotów w III i IV wieku, odnotowujące także wypowiedzi w pracach o szerszej tematyce, zob. B. Scardigli, *Die gotisch-römischen Beziehungen im 3. und 4. Jahrhundert n. Chr. Ein Forschungsbericht 1950–1970, Bd. I. Das 3. Jahrhundert*, ANRW II 5, 1, 1976, s. 200–285; tejże, *Conveniunt itaque Gothi Romanique ... (Ein Forschungsbericht über die römisch-gotischen Beziehungen im 4. Jahrhundert n. Chr.: 1950–1975)*, Romanobarbarica IV 1979, s. 255–340. Oczekując na zapowiadane w cytowanym wyżej artykule J. Strzelczyka dalsze przedstawienie stanu badań (*o.c.* s. 120) ograniczę się tylko do wskazania kilku najnowszych, ogarniających większe fragmenty historii Gotów monografii. Są to książki: S. Teillet, *Des Goths à la nation gothique. Les origines de l'idée de nation en Occident du V^e^ au VII^e^ siècle*, Paris 1984; Th. S. Burns, *A History of the Ostrogoths*, Bloomington 1984; G. Albert, *Goten in Konstantinopel: Untersuchungen zur oströmischen Geschichte um das Jahr 400 n. Chr* (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums: Reihe 1, Monographien: Bd. II), Paderborn – München – Wien – Zürich 1984. Ukazało się też polskie tłumaczenie *Getiki*; E. Zwolski, *Kasjodor i Jordanes. Historia gocka, czyli scytyjska Europa* (Rozprawy Wydziału Historyczno-Filologicznego KUL 49), Lublin 1984, z obszernym wstępem, lecz niezadowalającym komentarzem.

wania się gockiej tradycji i legendy w średniowieczu i czasach nowożytnych. Sytuacja uległa diametralnej zmianie z chwilą ukazania się wzmiankowanej w nagłówku książki J. Strzelczyka, będącej przedmiotem niniejszego omówienia.

Na jej treść składają się: przedmowa (s. 19—20), wstęp (s. 21—36) oraz dwanaście rozdziałów merytorycznych, ujętych w trzy zasadnicze części. „I. Prahistoria Gotów" (s. 39—120), gdzie omówiono najwcześniejszy przedrzymski etap historii gockiej; II. „Romania Gothica" (s. 123—316), poświęcona głównie procesowi powstawania i rozwoju państw gockich w zachodniej połaci Imperium Romanum; III. „Epilog dziejów Gotów" (s. 341—402), zajmujący się tzw. pośmiertnymi losami tego plemienia. Cennym dodatkiem jest aneks zawierający fragmenty wybranych źródeł do historii tego ludu, przełożonych na język polski przez dwóch poznańskich filologów klasycznych: J. Danielewicza i I. Lewandowskiego (s. 403—424). Dalej (s. 425—438) przytoczony jest aparat naukowy (przypisy i poradnik bibliograficzny), a także wykaz ilustracji i map z podaniem źródeł ich pochodzenia (s. 10—18). Posługiwanie się książką ułatwia zbiorczy indeks, odnoszący się jednak tylko do s. 19—405, z wyłączeniem map i ilustracji.

Wstęp, przynoszący m.in. uwagi o charakterze źródeł do historii Gotów, zawiera także interesujący wywód dotyczący rozumienia nazwy Got, Goci przez źródła starożytne. Do niego zakradł się jednak drobny błąd. Mianowicie nie jest ścisłe twierdzenie (s. 29), jakoby cesarz Walerian padł w roku 260 na polu bitwy. Z napisu Szapura I wynika niezbicie, że cesarz wraz z towarzyszącymi mu senatorami i oficerami dostał się do niewoli i odesłano go do Persji[11]. Śmierć w wojnie z Szapurem I poniósł (raczej nie z rąk perskich) kilkanaście lat wcześniej Gordian III[12] i w składzie jego armii znajdowali się wymienieni w napisie „Goci" i „Germanie"[13].

Sygnalizowana wyżej część I pracy rozpada się na dwa rozdziały, z których pierwszy: „Od Bałtyku nad Morze Czarne" zajmuje się kluczowymi dla tego etapu historii Gotów zagadnieniami ich praojczyzny, pobytu na ziemiach polskich, wędrówki nad Morze Czarne, organizacji politycznych wytworzonych przed najazdem huńskim.

Wbrew tezom K. Tymienieckiego, C. Weibulla, R. Hachmanna, a ostatnio i W. Mańczaka[14], Autor przychyla się do opinii tych uczonych, którzy w zasadniczym zrębie dają wiarę świadectwu Jordanesa o wędrówce Gotów ze Skandynawii w stepy nadczarnomorskie przez terytorium współczesnej Polski. Sprzeciwił się on także hipotezie (G. Labuda, R. Hachmann) dowodzącej śródlądowego położenia osad gockich nad

---

[11] Po bitwie: „... the Emperor Walerian, and the rest: his prefects, men of senatorial rank and leaders who commanded this army, all of them we (Szapur — J. P.-P.) took by our own hands and sent them to Persis". Cyt. wg dokonanego przez M. I. Rostovtzeffa, *Res gestae divi Saporis and Dura*, Berytus VIII, fasc. 1, 1943—1944, s. 30, angielskiego przekładu fragmentu napisu.

[12] Rostovtzeff, *o.c.* s. 23; W. Seyfarth, *Römische Geschichte. Kaiserzeit*, Bd. I, Berlin 1980, s. 282.

[13] W. Wüst, *Goten in Indien? Ein Forschungsbericht zur mittelindoarischen Epigraphik*, [w:] F. Altheim, *Geschichte der Hunnen*, Bd. III, Berlin 1961, s. 172; Rostovtzeff, *o.c.* s. 22; Zwolski, *o.c.* s. 41.

[14] W. Mańczak, *Kamen die Goten aus Skandinavien?*, Indogermanische Forschungen LXXXVII 1982 (wyd. 1983), s. 127—137. Badacz ten jest zdania, że „... die Urheimat der Goten lag nicht in Skandinavien, sondern im äussersten Süden der Germania, in der Nähe des römischen Kaiserreiches ..." (s. 137). Teza W. Mańczaka opierająca się wyłącznie na faktach językowych (stosowana przezeń metoda już wcześniej wywoływała zastrzeżenia językoznawców) zupełnie ignoruje wymowę źródeł pisanych, które na wskazanym przez niego terenie Gotów nie znają (mimo że był on od dawna dobrze im znany), a które uchwyciły ich na obszarze Skandynawii (Jordanes) i Polski (Tacyt, Pliniusz Starszy, Jordanes, Ptolemeusz). W. Mańczak nie wyjaśnia, dlaczego Goci, zajmując pierwotnie południową część Germanii, nie znaleźli się w czołówce plemion germańskich napierających na Rzym. Nie precyzuje też chronologii ani kierunku ich wędrówki nad Morze Czarne. Można wątpić, czy wykazująca tyle oczywistych słabości hipoteza znajdzie uznanie w nauce.

Wisłą, zauważając słusznie, iż dane Tacyta nie przesądzają o konieczności takiego wniosku (s. 43, 51). Natomiast nie znajdujemy w pracy przekonywających dowodów na rzecz „odrzańskiej" koncepcji lokalizacji Gothiskandzy, za którą się Autor (choć niezbyt zdecydowanie) opowiada (s. 49, 66). Oprócz innych, wcześniej zgromadzonych argumentów przemawiających przeciw tej tezie[15], należy zwrócić uwagę na jeszcze jeden — jak się zdaje niedoceniony w dotychczasowej dyskusji naukowej — szczegół wzmacniający „wiślańską" lokalizację wylądowania grupy Beriga. Przytoczę najpierw część owego dyskusyjnego fragmentu *Getiki*. „Ex hac igitur Scandza insula quasi officina gentium aut certe velut vagina nationum cum rege suo nomine Berig Gothi quondam memorantur egressi: qui ut primum e navibus exientes terras attigerunt, illico nomen loci dederunt. nam odieque illic, ut fertur, Gothiscandza vocatur..." [16] Na szczególną uwagę zasługuje tu przede wszystkim ostatnie zdanie. Daje ono nie tylko interesującą informację o źródle tej relacji[17], ale nade wszystko dowodzi (użycie słówka *odieque*), że nazwa Gothiskandza funkcjonowała jeszcze w czasach Jordanesa, a więc ponad pięćset lat od jej powstania i ponad trzysta lat od wywędrowania Gotów z obszaru polskiego. Nazwa mogła się utrwalić i przetrwać do VI w. tylko na terenie długo przez Gotów zasiedlanym (w przeciwnym razie nic nie tłumaczy jej kilkusetletniego bytu), co niedwuznacznie wskazuje na tożsamość Gothiskandzy z rejonem dolnej Wisły, gdyż tylko tam ich obecność potwierdzają niezależnie inne źródła. Nie widać zatem dostatecznych podstaw do zrewidowania tradycyjnego stanowiska w tej sprawie.

Za bezsprzecznie najważniejsze osiągnięcie tego rozdziału należy uznać dostarczenie przez Autora namacalnych dowodów (ekspansja cecelskiej fazy kultury wielbarskiej) na zasadniczą wiarygodność przekazanej u Jordanesa epopei o wędrówce Gotów znad Wisły w kierunku Pontu przez krainę zwaną Oium. Prawdziwość tego faktu wielokrotnie podawanego w wątpliwość doznała w wywodach Autora przekonywającego wsparcia. Źródła archeologiczne pozwoliły na sprecyzowanie szlaku tej długotrwałej marszruty. Biegł on — zdaniem J. S. — od dolnej Wisły przez Mazowsze, Podlasie, Wołyń, Ukrainę do Morza Czarnego (s. 66 i nn., mapa nr 6 na s. 62). Ze wszystkich dotychczasowych prób ustalenia trasy wędrówki Gotów na południe jest to bez wątpienia teza najlepiej uzasadniona i wydaje się przekonywająca.

Następnym, niezwykle ważnym problemem omawianym przez Autora jest „państwo" Hermanaryka. W ślad za H. Łowmiańskim[18] J. S. zanegował rozwijaną we wcześniejszej, zwłaszcza niemieckiej literaturze naukowej koncepcję ogromnego imperium ostrogockiego króla w Europie północno-wschodniej (s. 74), słusznie wskazując na nieprawdopodobieństwo uformowania się tak olbrzymiego tworu w warunkach ustroju plemiennego[19]. Niemniej nie przeczy on możliwości handlowo-militarnej ekspansji Hermanaryka na głęboką Północ sądząc, że relacja Jordanesa o podboju *arctoi gentes* może odpowiadać rzeczywistej geografii gockich wypraw rabunkowych, dopuszczając też narzucenie zależności tamtejszym ludom (s. 75).

Zagadnienie tzw. *arctoi gentes* (*Getica* 116) wielokrotnie już dyskutowane w literaturze naukowej nie zostało dotąd zadowalająco rozstrzygnięte. Poza Th. von Grienbergerem[20], widzącym w przytoczonym przez Jordanesa wykazie plemion podporządkowanych Hermanarykowi nie konkretne ludy, lecz określenia literackie (epitety),

---

[15] H. Łowmiański, *Początki Polski. Z dziejów Słowian w I tysiącleciu n.e.*, Bd. I, Warszawa 1963, s. 213—215, 219, 223—226, 237.

[16] Iordanis *De origine actibusque Getarum*, [w:] Iordanis *Romana et Getica*, rec. Th. Mommsen, MGH, AA 5, 1, Berolini 1882, IV 25—26 (s. 60).

[17] Łowmiański, *o.c.* s. 213 przyp. 614.

[18] Łowmiański, *o.c.* s. 397—398, 400.

[19] W tym kontekście dziwią wypowiedziane w innym miejscu (s. 110) słowa: „Ostrogoci na Ukrainie w IV wieku utworzyli rozległe państwo typu, powiedzielibyśmy, wręcz orientalnego".

[20] Th. von Grienberger, *Ermanariks Völker*, Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur XXXIX 1895, s. 154—184.

i J.J. Mikkolą[21], lokalizującym je na Kaukazie, większość badaczy poszukiwała *arctoi gentes* wśród znanych z późniejszej relacji *Powieści dorocznej* ludów fińskich i bałtyjskich, osiągając w szczegółowych ustaleniach dość rozbieżne zresztą rezultaty[22]. Na ogół zgadzano się tylko co do dwóch wymienionych nazw: Merens i Mordens, utożsamianych ze średniowiecznymi plemionami fińskimi — Mordwą i Merją. Te identyfikacje, polegające na uzgadnianiu przekazanej u Jordanesa listy podbitych przez Hermanaryka ludów z danymi o kilkaset lat późniejszej *Powieści dorocznej*, nie mogą w pełni przekonać. W przekazie Jordanesa, opisującego działalność zdobywczą gockiego króla, uderza przede wszystkim to, że podbój „ludów północy" zaliczył on do pierwszego jej etapu[23] (dostrzega to również Autor). Dopiero później następuje uderzenie na siedzących nad Meotydą Herulów[24], po czym — pod piórem Jordanesa — ekspansja kieruje się na północ, obejmując swym zasięgiem Wenetów (Słowian) i Estiów (Bałtów)[25]. Trudno przypuścić, by Ostrogoci najpierw atakowali odległe plemiona fińskie, a dopiero w następnej kolejności bliższych ich bazom wypadowym nad Morzem Czarnym Wenetów i Herulów. Toteż należy uznać, że starcia z Wenetami, Herulami i Estiami, zamykające ostatni etap przedsięwzięć zdobywczych Hermanaryka, wyznaczały jednocześnie geograficzny kres jego ekspansji na wschodzie[26] i północy. Wobec tego nasuwa się pytanie, czy trafnie interpretowano zwrot *arctoi gentes* w sensie ludów znajdujących się na północ od „państwa" Ostrogotów, czy nie odzwierciedla on raczej śródziemnomorskiego punktu widzenia, gdzie słowa te napisano. Częściowo przynajmniej słuszność takich podejrzeń zdają się potwierdzać ostatnie, szczegółowe badania I. Korkkanen[27]. Autorka po ponownym przejrzeniu rękopiśmiennej tradycji *Getiki* (uwzględniając także nie znany Mommsenowi rękopis palermitański, tzw. *Codice Basile*), średniowiecznych testimoniów zawierających interesujący nas fragment *Getiki* oraz wszystkich jej wydań i tłumaczeń, zrekonstruowała tekst zapiski w następującej postaci: „quos domuerant Gothi Scythathiudos inaxungis *vasinabrocans merens mordens iminiscans rogans *iadzans athal naue *goc *peucenas *celtas"[28]. Tekst ten, sporządzony pierwotnie w języku gockim (tak sądził już Th. von Grienberger), miał być następnie zepsuty przez kogoś, kto nie znał języka gockiego (Korkkanen domyśla się tu Kasjodora) i w zepsutej już formie został przekazany u Jordanesa.

Następnie, odrzucając dotychczasową metodę interpretowania zapiski w oparciu o dane *Powieści dorocznej*, skupiła swą uwagę na odczytaniu z niej znanych ze źródeł III—IV w. sąsiadów Gotów w strefie nadczarnomorskiej. Nie mogąc na tym miejscu dokładniej prezentować wywodów Korkkanen, poprzestanę na stwierdzeniu, że za uzasadnione można uznać jej identyfikacje Rogas z Rugami[29], Tadzans z sarmackimi

---

[21] J.J. Mikkola, *Die Namen der Völker Hermanarichs*, Finnisch-ugrische Forschungen XV 1915 (wyd. 1922), s. 56—66, zob. też niżej przyp. 25.

[22] I. Korkkanen, *The Peoples of Hermanaric. Jordanes, „Getica" 116*, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, ser. B. 187, Helsinki 1975, s. 32—46. Ta praca nie była znana J. S.

[23] *Getica* XXIII 116 (s. 88).

[24] Ibidem, XXIII 117 (s. 88).

[25] Ibidem, XXIII 119—120 (s. 88—89). G. Labuda, *Fragmenty dziejów Słowiańszczyzny zachodniej*, Bd. II, Poznań 1964 (kwalifikujący część nazw z listy Jordanesa jako osobowe, nie plemienne) zmieniał kolejność etapów interesujących nas podbojów, s. 72—74.

[26] Moim zdaniem G. Labuda, *o.c.* s. 56, zbyt szybko uznał za pewnik, że granice Ostrogotów opierały się o Don, gdyż Ammian Marcellinus (XXXI 3, 1) pisze tylko o sąsiadowaniu Greutungów z Alanami zwanymi Tanaitami (Dońcami), skąd nie wynika automatycznie, że granicą między obu plemionami był Don. Mogła ona przebiegać bardziej na zachód od tej rzeki.

[27] Zob. wyżej przyp. 22.

[28] Korkkanen, *o.c.* s. 73.

[29] Ibidem, s. 64—66; por. Grienberger, *o.c.* s. 173 i n.; Labuda, *o.c.* s. 66, 72.

Jazygami[30], Coldas z Celtami[31], Bubegenas z Peucynami[32]. Inne nawiązania, w tym i biblijne, nie są przekonywające[33]. Niemniej jednak odczytanie z listy Jordanesa niektórych przynajmniej ludów sarmackich, germańskich oraz Celtów (obecność tych plemion na terytorium objętym później władzą Hermanaryka nie budzi wątpliwości) stanowi ważny krok naprzód w kierunku sprowadzenia militarno-politycznych osiągnięć ostrogockiego monarchy do rzeczywistych, znacznie skromniejszych niż się sądzi, wymiarów.

Rozdział drugi części I naświetla m.in. początki najazdów gockich na posiadłości rzymskie. Autor jest zdania (s. 87—88), że wstępem do nich było zdobycie przez Gotów Olbii, co miało nastąpić po roku 248, z którego pochodzi najpóźniejsza olbijska inskrypcja, poświęcona bogu Merkuremu. Na przeszkodzie w przyjęciu tego poglądu stoi fakt znalezienia na terenie Olbii grobu zawierającego monety cesarza Waleriana (253—260)[34]. Znalezisko wskazuje na trwanie osadnictwa rzymskiego w tym mieście jeszcze po roku 248. E. Doruțiu-Bŏila, która specjalnie badała to zagadnienie, sądzi, że Olbia wraz z Kallatis i Histrią padły łupem Gotów nie wcześniej jak ok. 267 r.[35] Chronologia wypraw morskich na wybrzeża małoazjatyckie o kilkanaście lat późniejszych od lądowych najazdów na Mezję (a zapewne i na Dację) potwierdza ustalenia rumuńskiej uczonej[36]. Nie widać więc dostatecznych podstaw do twierdzenia, jakoby zdobycie miast północnopontyjskich, a w szczególności Olbii, stanowiło preludium do tzw. „wojen gockich".

Natomiast całkiem niesłusznie przypisał Autor (s. 89) założenie Philippopolis (Płowdiw) cesarzowi Filipowi Arabowi. Tę wersję podaje Jordanes[37], ale mija się ona z prawdą, gdyż w rzeczywistości miasto ufundował jeszcze w IV w. p.n.e. Filip II, król Macedonii[38].

Na szczególne podkreślenie zasługuje w tym rozdziale znakomita analiza struktury społeczeństwa wizygockiego w Dacji i nie mniej wnikliwie naświetlone początki jego chrystianizacji. Szkoda jednak, że badając stosunki społeczne u Wizygotów Autor zrezygnował z bliższej analizy słownictwa *Biblii* Wulfili, chociaż sam przyznaje, że jest ona „...kapitalnym źródłem do wewnętrznych dziejów wizygockich..." (s. 110), a „...słownictwo przekładu odzwierciedla stanowczo etap rozwoju społeczeństwa wizygockiego z IV w." (s. 168, por. też s. 32). Występowanie w przekładzie Wulfili takich słów jak np. þius* (niewolnik domowy, sługa)[39], aizasmiþa (kowal, rzemieślnik biegły w obróbce metali)[40] rzucają sporo światła zarówno na charakterystyczne zajęcia ludności, jak i na jej zróżnicowanie pod względem społecznym. Kusząc się o uwzględnienie tego materiału[41] można było o dackich Wizygotach powiedzieć znacznie więcej.

---

[30] Ibidem, s. 66.
[31] Ibidem, s. 48—53.
[32] Ibidem, s. 53—54.
[33] Ibidem, zob. zwłaszcza s. 73. Odnosi się to szczególnie do nazw Merens i Mordens, przy których autorka powróciła do wątpliwych interpretacji Th. von Grienbergera (s. 71 i nn.).
[34] Schmidt, *o.c.* s. 210; Scardigli, *o.c.* s. 260.
[35] E. Doruțiu-Bŏila, *Zur Frage der Zerstörung Histrias im 3. Jahrhundert u. Z.*, Studii Clasice VI 1964, s. 257.
[36] Zosimos (I 31,1) umieszcza siedziby napastników nad Dunajem.
[37] *Romana*, 283 (s. 37).
[38] Chr. M. Danoff, *Philippopolis* 1, RE, HBd. XXXVII (1937), col. 2244.
[39] Odpowiednie miejsca jego występowania w tekście *Biblii* zestawił W. Streitberg, *Die gotische Bibel* (Germanische Bibliothek Abt. 2, Bd. III) II, Heidelberg 1910, s. 149.
[40] Ibidem, s. 6.
[41] Zob. częściowo sceptyczne uwagi o tego typu źródle u Th. S. Burnsa, *The Ostrogoths. Kingship and Society* (Historia. Einzelschriften: H. 36), Wiesbaden 1980, s. 50 i n.

Pewne — drobne zresztą — zastrzeżenia budzi także solidna i wszechstronna analiza *Męczeństwa św. Saby*. Autor stawia tezę, że pogańska część wioski (w której żył św. Saba) aktywnie angażowała się w obronę swych ziomków chrześcijan przed prześladującymi ich możnymi gockimi (s. 113), i widzi w tych działaniach koronny dowód istnienia solidarności wspólnoty wiejskiej wobec uciążliwych (w danymwypadku antychrześcijańskich) zarządzeń zwierzchnich władz gockich (s. 116—117). Tak sformułowany wniosek wymaga jednak niewielkiej korekty, gdyż ze źródła nie wynika z całą oczywistością, aby „solidarnościowa" postawa cechowała całą pogańską część wsi, jak zdaje się sądzić J. S.

We fragmencie 3 hagiograf pisze[42]: „Pewni poganie [podkreślenia moje — J.P.-P.] ze wsi, w której mieszkał Saba, zamyślili sprawić, by związani z nimi chrześcijanie, podporządkowując się publicznej uchwale prześladowców, zjedli kawałki mięsa nie ofiarowane bożkom ... by w ten sposób bliskie im osoby uchować od skazy, a prześladowców oszukać". Gdy zaś św. Saba swym wystąpieniem pokrzyżował te zamiary: „... ci, którzy knuli taki podstęp ..." pozbyli się go ze wsi i dopiero po jakimś czasie zezwolili na jego powrót do niej. Kiedy władze gockie ponownie zainteresowały się wsią, żądając uczestnictwa w pogańskim rytuale „...niektórzy poganie ze wspomnianej wsi..." chcieli przysiąc, że nie ma w niej żadnego chrześcijanina. Gdy św. Saba i tym razem odmówił podporządkowania się publicznej uchwale „...wieśniacy ... kryjąc bliskie sobie osoby ..." złożyli w obecności gockiego możnego przysięgę, że poza św. Sabą nie ma u nich innych chrześcijan.

A zatem tylko część pogańskich mieszkańców osady, stale ta sama, przejawia ciągłą aktywność. Motorem ich działania jest najwyraźniej troska o swych krewnych. Oni to są autorami pomysłu mającego oszukać możnych, oni doprowadzają do wypędzenia Świętego, oni wreszcie zezwalają na jego powrót z krótkotrwałej banicji. Klucz do odpowiedzi na pytanie, dlaczego właśnie ta grupa jest stale aktywna, zawierają chyba słowa nie znanego z imienia naczelnika gockiego, który po wezwaniu św. Saby przed swoje oblicze zapytał zaraz, czy posiada on jakiś majątek. Otrzymawszy od świadków odpowiedź przeczącą powiedział: „...ten człowiek nie może ani pomóc, ani zaszkodzić" i puścił go wolno[43].

Naczelnik gocki nie interesuje się w ogóle religijnymi przekonaniami św. Saby, uwagę koncentrując wyłącznie na jego stanie majątkowym. Gdy okazało się, że Święty żadnych dóbr materialnych nie posiada, przestaje się nim zajmować. Najwidoczniej (przynajmniej w tej fazie prześladowań) przynależność do gminy chrześcijańskiej w Gocji dackiej niosła w sobie niebezpieczeństwo konfiskat majątkowych i to tłumaczy gorączkowe poszukiwanie drogi wyjścia przez tę grupę pogan, która posiadała w swych rodzinach wyznawców represjonowanej religii. Pragnęła ona uniknąć utraty dóbr znajdujących się w gospodarstwach rodzinnych.

Na podstawie źródła nie możemy więc wydać jednoznacznego sądu o postawie (wobec zarządzeń władz) wszystkich pogan ze wsi, lecz tylko o postawie niektórych z nich, w dodatku — jak sądzę — wymuszonej względami praktycznymi. Pozostaje niewiadomą, do jakiego stopnia niewątpliwie tolerancyjni poganie gotowi byli — jako całość — chronić chrześcijan z pobudek czysto humanitarnych.

Trudno się też zgodzić w wypowiedzianą na s. 116 uwagą, jakoby pojmanie św. Saby nastąpiło „z dala od rodzinnej wsi". Moim zdaniem lektura *Passio* prowadzi do odmiennego wniosku.

Według hagiografa[44], krótko przed Wielkanocą Święty wyruszył w drogę do „innej miejscowości" w celu odwiedzenia prezbitera Gutthikasa, z którym chciał wspólnie

---

[42] Korzystam z polskiego przekładu *Passio* dokonanego przez J. Danielewicza, *Opis męki świętego Saby Gota*, Meander 1981, z. 1, s 36. fr. 3.

[43] Danielewicz, *Opis męki ..., l.c.*

[44] Ibidem, fr. 4 (s. 36—37).

spędzić święto. Niewątpliwie powodem tej podróży była nieobecność w jego rodzinnej wsi duchownego, zdolnego w czasie Paschy odprawić liturgię. Na to wskazują i jego własne słowa skierowane do nadprzyrodzonej zjawy (nakazującej mu przerwanie podróży i powrót do prezbitera Sansalasa): „Sansalasa nie ma w domu" (czyli w ich rodzinnej osadzie, gdyż inaczej św. Saba nie mógłby tego stwierdzić). Nie wiedział jednak, że Sansalas (przebywający przejściowo z powodu prześladowań na terenie Cesarstwa) tymczasem „... wrócił do swego domostwa (czyli do wsi – J. P.-P.) ze względu na święty dzień Paschy. Dowiedziawszy się o tym dopiero w drodze św. Saba zawrócił, spotkał się z Sansalasem, a na trzeci dzień obaj zostali ujęci przez Atharidosa". Ich spotkanie i pojmanie nastąpiło w miejscowości, do której Sansalas powrócił na święto Paschy, tożsamej (jak wskazywałem wyżej) z rodzimą wsią św. Saby.

Następna część książki („Romania Gothica") poświęcona została w zasadniczym zrębie dziejom państw: ostrogockiego w Italii i wizygockich w Galii i Hiszpanii, ale i pomniejsze epizody historii Gotów (Radagais, Gainas) znalazły tu odpowiednie uwzględnienie.

Rozdziały traktujące o italskich Ostrogotach (III i IV) zawierają systematyczne omówienie dziejów politycznych i ustroju państwa, a także interesujący zarys kultury duchowej. Brak uwag na temat kultury materialnej rekompensuje z nawiązką obfity materiał ilustracyjny, umożliwiający czytelnikowi zorientowanie się w czołowych osiągnięciach architektury i sztuki (ściślejszej) Italii tego okresu.

W na ogół nienagannym pod względem merytorycznym wykładzie znajduje się kilka stwierdzeń dość trudnych do przyjęcia. Brak np. źródłowego poparcia dla poglądu, jakoby Teodoryk zabiegał w Konstantynopolu o insygnia królewskie, a w wyraźnej sprzeczności z faktami źródłowymi pozostaje stwierdzenie: „...Anastazjusz uznał jego (Teodoryka – J. P.-P.) władzę, przesyłając mu uroczysty ornat królewski" (s. 127). *Excerpta Valesiana*, które są naszym informatorem w tym punkcie, notują przysłanie do Italii „omnia ornamenta palatii, quae Odoacar Constantinopolim transmiserat"[45]. Rzecz oczywista Odoaker nie odsyłał poprzednio do Konstantynopola insygniów królewskich, lecz cesarskie i one właśnie, po dyplomatycznych zabiegach na dworze Anastazjusza I, powróciły do Italii.

Nie sądzę też, wbrew Autorowi (s. 165), aby historiografia współczesna zdołała „...w ogólnym zarysie rozwarstwić *Getikę*, to znaczy określić, co Jordanes przejął od Kasjodora, a co dodał od siebie bądź przejął z innych źródeł". Wobec niezachowania się *Historii gockiej* Kasjodora wszelkie ustalenia w tym zakresie siłą rzeczy noszą bardzo hipotetyczny charakter i są stale kwestionowane[46]. Najgorętszy spór toczy się zwłaszcza o to, spod czyjego pióra wyszły ostatnie rozdziałki *Getiki* i na ujednolicone stanowisko badaczy w tej sprawie trudno w najbliższym czasie liczyć. Natomiast najświeższej daty praca S. Krautschicka[47] nie pozostawia wątpliwości, że aktywność polityczna Kasjodora nie ustała bynajmniej między 538–540 rokiem, jak zdaje się sądzić J.S. (s. 163), lecz trwała o kilkanaście lat dłużej. Tenże badacz przytacza też interesujący argument przemawiający za tym, że *Historia gocka* Kasjodora zachowywała swą aktualność polityczną aż do 550/1 r. (inaczej Autor, s. 166), a zaczerpnięty ze słów Jordanesa: „...nostris verbis duodecem Senatoris volumina de origine actusque Getarum ab olim et usque nunc per generationes regesque..."[48]. Biorąc słowa „ab

---

[45] *Excerpta Valesiana*, rec. J. Moreau-V. Velkov, Lipsiae 1968, pars posterior 64 (s. 19).

[46] Nawet tradycyjnie przypisywane autopsji Jordanesa fragmenty *Getiki* podważa ostatnio J. Kolendo, *Opisy wschodnich Bałkanów w Getica Jordanesa i ich źródło – Historia gocka Kasjodora*, Balcanica Posnaniensia. Acta et Studia I 1984, s. 125–132, zob. szczególnie s. 131.

[47] S. Krautschick, *Cassiodor und die Politik seiner Zeit* (Habelt Dissertationsdrucke: Reihe Alte Geschichte, H. 17), Bonn 1983.

[48] *Getica*, Praefatio (s. 53).

olim et usque nunc" dosłownie, dowodzi S. Krautschick, musimy uznać, że Kasjodor kontynuował swe dzieło do momentu, w którym streścił go Jordanes[49]. Trudno odmówić mu słuszności.

Punkt ciężkości omawianej książki spoczywa na okresie toledańskiego państwa Wizygotów (4 rozdziały). Nie ma tu bodaj istotnego zagadnienia, któremu Autor nie poświęciłby uwagi. Procesy, które wolno uznać za podstawowe dla dziejów wizygockiej Hiszpanii, a więc konsolidację polityczną, unifikację religijną i językową oraz formowanie się jednolitego społeczeństwa hiszpańskiego zostały przedstawione gruntownie i w sposób krytyczny. Liczne są tu spostrzeżenia i wnioski nowe.

Obszernie omówiono także kulturę wizygockiej Hiszpanii (s. 289—316) i mniej widoczny w źródłach rozwój miast i handlu (282—288).

Tylko problem antyżydowskiego kursu państwa Wizygotów nie doczekał się, mimo zapowiedzi Autora (s. 226), rozwiązania (mam tu na myśli ustalenie jego powodów). Uzupełniając zebrany przez J. S. materiał, trzeba przypomnieć o specjalnych poselstwach wysyłanych przez bizantyjskich cesarzy do Hiszpanii, nakłaniających królów wizygockich do represjonowania Żydów.

Rozważania o Romania Gothica zamyka interesujący wywód o ewolucji stosunku świata antycznego do Gotów (s. 317—337).

Część następną („Epilog dziejów Gotów") otwiera rozdział o Gocji krymskiej, której losy Autor śledzi aż do początku czasów nowożytnych. Jego zdaniem, mniej więcej od końca VII w. nie można mówić o Gotach na Krymie jako odrębnej grupie etnicznej (s. 350). Nie negując znaczenia zachodzących na Krymie procesów asymilacyjnych i infiltracji kulturowej (świadectwa źródeł archeologicznych są zupełnie wyraźne), nie jesteśmy przekonani, czy istotnie już w VII w. wypadły one niekorzystnie dla Gotów. Autor nie wziął pod uwagę świadectwa nader ważnego i wiarygodnego źródła znanego w literaturze naukowej pod nazwą *Vita Ioannis Gothie*. Według *Vita* Goci krymscy wzniecili w 787 r. antychazarskie powstanie, w którym wziął udział ich lud (ὁ λαός) kierowany przez nie znanego z imienia swego władcę (ὁ Κύριος)[50]. W. Tomaschek dorzuca jeszcze jedną kategorię społeczną uczestniczącą w powstaniu — możnych (οἱ ἄρχοντες)[51]. Przekaz nie tylko rzuca interesujące światło na strukturę społeczną Gocji krymskiej końca VIII w., ale stanowi również dowód utrzymywania się odrębności etnicznej, a poniekąd i resztek samodzielności politycznej Gotów w tym czasie. Toteż wydaje się konieczne przesunięcie proponowanej przez J. S. cezury co najmniej o jedno stulecie, choć i ta data jest chyba za wczesna.

Nie jest jasne, na jakiej podstawie Autor przyjmuje koniec VI w. jako początek zwierzchności Chazarów nad Gotami krymskimi (s. 344). Ta proponowana przez L. Schmidta[52] data jest wyraźnie błędna, gdyż w rzeczywistości Krym dostał się w tym czasie (na krótko) pod władzę kaganatu tureckiego[53], a Chazarowie nie pojawili się jeszcze nad Morzem Czarnym. Początki ich penetracji Półwyspu przypadają na następne stulecie[54], natomiast przejście Gotów pod ich panowanie wiąże się powszechnie

---

[49] Krautschick, *o.c.* s. 19 i n.

[50] Korzystam z wydania: F. Halkin, *Le synaxaire grec de Christ Church à Oxford*, Analecta Bollandiana LXVI, Bruxelles 1948, nr 3, s. 81.

[51] W. Tomaschek, *Die Goten in Taurien* (Ethnologische Forschungen über Ost-Europa und Nord-Asien I), Wien 1881, s. 23. Badacz ten powoływał się na niedostępne mi XVII-wieczne (*Acta Sanctorum Junii V*, Antwerpiae 1709, s. 190—194) wydanie tekstu. Trzy dotychczasowe jego edycje operają się na różnej, nie uzgodnionej podstawie rękopiśmiennej: G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, Berlin 1958, s. 565—566.

[52] Schmidt, *o.c.* s. 400; tenże, *Zur Geschichte der Krimgoten* [w:] Festschrift zum 70 geb. K. Schumachers, Mainz 1930, s. 335 stwierdzał: „Seit Ende des 6. Jahrhunderts standen die Krimgoten unter Herrschaft der Chazaren".

[53] M.I. Artamonov, *Istorija Chazar*, Leningrad 1962, s. 195.

[54] Artamonov, *o.c.* s. 196; D. Ludwig, *Struktur und Gesellschaft des Chazaren-Reichs im Licht der schriftlichen Quellen*, Diss. Münster, 1982, s. 101.

w literaturze naukowej z upadkiem wspomnianego w *Vita Ioannis Gothie* powstania 787 roku[55].

Ostatni (12), bardzo obszerny rozdział tej książki zajmuje się losami Gotów po upadku ich państw oraz średniowiecznym i nowożytnym „gotycyzmem". Można jedynie żałować, że Autor omawiając utrzymywanie się idei gockiej na Półwyspie Iberyjskim (s. 360—363) nie przedstawił swego poglądu na ewentualny udział tradycji wizygockiej w genezie tytułu cesarskiego w średniowiecznej Hiszpanii[56]. Na szersze potraktowanie zasługiwałyby też losy Gotów we frankijskiej, od połowy VIII wieku, Septymanii, która cieszyła się w ramach monarchii Karolingów pewną autonomią. Intelektualiści gockiego pochodzenia odegrali nawet pewną rolę w tzw. odrodzeniu karolińskim.

Genezę i rozwój „gotomanii" w różnych krajach europejskich (i nie tylko) prześledził Autor z wielką starannością, umożliwiając czytelnikowi gruntowne zorientowanie się w przyczynach trwałości tego zjawiska. Tu warto było także wspomnieć o literaturze czasów nowożytnych nawiązującej wprawdzie do tradycji gockiej, ale nie mającej nic wspólnego z „uczonym nacjonalizmem". Jako przykład może posłużyć napisana około połowy XVI stulecia przez J. Cochlaeusa[57] (Dobnek) biografia Teodoryka Wielkiego. W dobie narastającej nietolerancji religijnej chciał ten humanista na przykładzie ostrogockiej Italii wykazać możliwość pokojowego, harmonijnego współżycia różniących się w wierze[58].

Tych kilka uwag recenzenta, dotyczących zresztą drugorzędnych dla pracy zagadnień, pozostaje bez wpływu na oczywisty fakt, że w postaci książki J. S. otrzymujemy w pełni nowoczesną, opartą na najnowszych badaniach analitycznych syntezę dziejów Gotów. Autor, na miarę możliwości tego typu przedsięwzięcia, konfrontuje wnioski literatury przedmiotu z podstawą źródłową (o wiele bardziej niż dawniejsze syntezy wykorzystując osiągnięcia archeologii) i dochodzi w wielu sprawach do niezależnych, odmiennych ustaleń szczegółowych i generalnych.

W stosunku do poprzednich opracowań potraktował on temat znacznie szerzej, co pozwoliło, w miarę zachowania się źródeł, na zbadanie zaniku Gotów jako etnosu i obserwację rozwoju tradycji odwołującej się do ich przeszłości. Większy nacisk położył też na uchwycenie przebiegu zachodzących w gockich organizmach politycznych procesów integracyjnych i dezintegracyjnych i na sferę kultury duchowej Gotów. Z zagadnień wagi zasadniczej zabrakło właściwie tylko przedstawienia niezwykle istotnego w dziejach Ostrogotów okresu dominacji huńskiej.

Przed książką publikowaną w poczytnej serii „ceramowskiej" stoi wymóg powiązania jej funkcji naukowej z popularyzacją obranego tematu. Rzadka umiejętność łączenia ścisłości naukowego sądu z literacką lekkością prezentowania trudnego przecież (a mało znanego szerszej publiczności) tematu pozwoliła Autorowi wywiązać się z tego zadania znakomicie.

Jan Prostko-Prostyński (Poznań)

---

[55] Np. Ludwig, *o.c.* s. 103; Moravcsik, *o.c.* s. 82. Artamonov, *o.c.* s. 252, początek zawisłości Gotów od Chazarów kładzie na połowę VII w., ale zajęcie ich terytorium (Doros) wiąże z insurekcją, s. 255.

[56] W polskiej historiografii odmienne stanowiska w tej sprawie zajmują J. Baszkiewicz, *Państwo suwerenne w feudalnej doktrynie politycznej do początków XIV w.*, Warszawa 1964, s. 39, i B. Zientara, *Świt narodów europejskich. Powstawanie świadomości narodowej na obszarze Europy pokarolińskiej*, Warszawa 1985, s. 69.

[57] J. Cochlaeus, *Vita Theoderici regis Ostrogothorum et Italiae*, 1544 (mnie niedostępne).

[58] P. Lamma, *Teoderico nella storiografia bizantina*, [w:] tegoż, *Oriente e Occidente nell'alto Medioevo. Studi storici sulle due civilità*, Padova 1968, s. 193 przyp. 1 (po raz pierwszy artykuł był opublikowany w Studi romagnoli III 1952).

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Geschichte der Stadt Augsburg von der Römerzeit bis zur Gegenwart, herausgegeben von G. Gottlieb, W. Baer, J. Becker, J. Bellot, K. Filser, P. Fried, W. Reinhard, B. Schimmelpfenning, Stuttgart, Konrad Theiss Verlag, 1984. Teil I: **Frühgeschichte Augsburgs: Vorrömische Zeit — Römisches Augsburg — Augsburg im Übergang zum Mittelalter,** herausgegeben von Günther Gottlieb, s. 3—112.

Dzieło, którego pierwszą część tu omawiamy, powstało z okazji niebagatelnego jubileuszu dwutysiąclecia istnienia Augsburga: za datę bowiem powstania Augusta Vindelicum, jego rzymskiej protoplastki, uznaje się rok 15 p.n.e. Rzadko się zdarza, aby w nauce w sposób świadomy przyjmowano twierdzenie fałszywe, a tak jest właśnie w przypadku daty założenia Augusta Vindelicum. W roku 15 p.n.e. bowiem nie założono tego miasta; najwcześniejsze pozostałości rzymskich umocnień w obrębie dzisiejszego Augsburga (Augsburg-Oberhausen) datowane są na lata 8/5 p.n.e. (por. s. 27—28). Śladów osadnictwa cywilnego zaś, uchwytnych w materiale archeologicznym, dopatrywano się do niedawna dopiero w okresie schyłku panowania Tyberiusza („a więc czwarte dziesięciolecie I wieku" — s. 34). Za osiągnięcie badawcze ostatnich lat uznać można stwierdzenie pewnych jego pozostałości i w latach wcześniejszych, tj. od 15/17 n.e., czyli od opuszczenia obozu wojskowego Augsburg-Oberhausen (s. 33—36). Cóż więc skłoniło wydawców *Historii miasta Augsburga* do „podciągnięcia się" pod ten niezwykły jubileusz? Nie możemy wykluczyć konkurencji, jako że o tytuł najstarszego miasta na ziemi niemieckiej ubiega się kilka współczesnych ośrodków o początkach sięgających czasów rzymskich i dysponujących mniej więcej takimi samymi argumentami co Augsburg (Kempten, Köln, Mainz, Trier, Neuß). Posłużmy się tu jednak wyjaśnieniem G. Gottlieba, wydawcy omawianej części, przedstawionym w odrębnym artykule, ale powstałym w ścisłym związku z *Historią Augsburga*: „Rok 15 przed Chr. oznacza podbój pogórza alpejskiego przez Rzymian [...] Podbój ten spowodował włączenie znacznych części dzisiejszych południowych Niemiec w obręb Imperium Romanum. Nie można jednak z całkowitą dokładnością określić początków trwałego osadnictwa (cywilnego). Rok 15 przed Chr. jest więc czasowo jedynym pewnym punktem odniesienia, a w sensie znaczenia — kluczem do historii pogórza alpejskiego i Augsburga, ponieważ oznaczał on początek panowania, które przez okrągłe 500 lat określało rozwój Augsburga i w ciągu którego Augsburg był najpierw twierdzą, a następnie miastem i stolicą prowincji Recji. Dlatego też można uznać rok 1985 za rok jubileuszowy"[1].

Twórcami interesującej nas części jest sześciu autorów: H. P. Uenze, W. Kuhoff, G. Gottlieb, L. Bakker, V. Bierbrauer i W. Sage. Zasadniczy zrąb, obejmujący 10 z czternastu rozdziałów (s. 18—87) napisany został przez L. Bakkera i G. Gottlieba (ten drugi, jak już wspomniano, jest redaktorem całości). Pozostali są autorami części wstępnej (Uenze: okres przedrzymski, s. 3—11; Kuhoff: źródła i stan badań, s. 11—17) oraz zamykającej dzieje Augsburga w czasach starożytnych (Bierbrauer: osadnictwo alamańskie w A. i najbliższej okolicy, s. 87—100; Sage: wczesne chrześcijaństwo i kościoły z okresu przejściowego, s. 100—112). Bakker i Gottlieb napisali po pięć rozdziałów, przy czym pierwszy z nich jako archeolog zajął się tymi wszystkimi problemami dziejów Augusta Vindelicum, które dają się rekonstruować głównie lub jedynie przy pomocy źródeł archeologicznych (obóz wojskowy Augsburg-Oberhausen, początki osiedla cywilnego Augusta Vindelicum, topografia, życie gospodarcze w rzymskim Augsburgu i Augsburg w okresie późnoantycznym), a Gottlieb przedstawił historię

[1] G. Gottlieb, *Das römische Augsburg*, Antike Welt XVI 2, 1985, s. 3—4.

społeczno-polityczną (podbój rzymski, sytuacja prawno-administracyjna, miasto a terytorium, ludność i organizacja społeczna, religia i kulty).

Że pisanie o Augusta Vindelicum nie jest łatwe, a w pewnym sensie nawet ryzykowne, przekonuje już rozdział o źródłach i stanie badań (Kuhoff)[2]: źródła są bowiem prawie znikome. Jeśli chodzi o literackie, to ograniczają się one zaledwie do paru wzmianek u Strabona, Ptolemeusza, Pliniusza Starszego, Welejusza Paterkulusa i scholiasty do Horacego, *Carm.* IV 4, 17. W pewnym zakresie uzupełniają je późnoantyczne *itineraria* i *Notitia dignitatum*, wszystkie one jednak na dobrą sprawę wystarczają zaledwie do stwierdzenia faktu istnienia Augusta Vindelicum, jej lokalizacji i określenia miejsca w strukturze administracyjnej prowincji (stolica Recji). Źródła epigraficzne natomiast, które tak znacząco pozwalają rekonstruować życie wielu ośrodków rzymskich, w przypadku Augusta Vindelicum powodują uczucie rozterki: dotychczas znanych jest zaledwie 114 inskrypcji (por. s. 12); dostarczają one danych o 156 osobach, co – jeśli przyjmiemy, iż w II–III wieku liczba mieszkańców wynosiła 5–10 tys.[3] – jest oczywiście kroplą w morzu (por. s. 60–61). Wystarczy ten stan rzeczy porównać z Mogontiacum, stolicą Germanii Górnej, aby uzmysłowić sobie, jak skromne są to dane[4]. Taki właśnie a nie inny stan źródeł powoduje, że w zasadzie wszystko, co historii Augusta Vindelicum dotyczy (poza jej lokalizacją), pozostaje w sferze niedomówień i niejednokrotnie daleko idących przypuszczeń.

A jednak bibliografia rzymskiego Augsburga jest wcale pokaźna i liczy już sobie ponad 400 pozycji[5]. Jest to wyraźnym dowodem postępu (głównie dzięki archeologii) w badaniach nad Augusta Vindelicum, świadcząc zarazem o rosnącej liczbie problemów, na które trudno jest dzisiaj odpowiedzieć.

Wyraźnym założeniem metodycznym zespołu autorskiego jest skoncentrowanie uwagi na tych najbardziej dyskusyjnych problemach historii Augusta Vindelicum, które dzięki postępowi prac archeologicznych mogą być w znacznej mierze w stosunku do wcześniejszych ustaleń weryfikowane. Problemy te to przede wszystkim: 1. czas istnienia i rola obozu wojskowego Augsburg-Oberhausen; 2. lokalizacja Strabonowej (IV 6, 8) Damasia: dotąd uważano, że chodzi o Augusta Vindelicum[6], ostatnio zaczyna jednak dominować pogląd, że Strabon miał na myśli dzisiejszą miejscowość Auerberg, położoną w górnym biegu rzeki Lech, na płd. od Augsburga[7]; 3. administracyjno-polityczna funkcja Augusta Vindelicum w I wieku n.e.: czy rzeczywiście już wtedy była ona stolicą Recji? Bardzo skromna zabudowa, jak wynika to z danych archeologicz-

---

[2] Por. także W. Schleiermacher, *Augusta Vindelicum*, [w:] *Germania Romana*, Bd. I: *Römerstädte in Deutschland*, Heidelberg 1960 (Gymnasium Beihefte, H. 1), s. 78–89: H.-J. Kellner, *Augsburg, Provinzhauptstadt Raetiens*, ANRW II, 5.2, Berlin-New York 1976, s. 690–717; G. Gottlieb, *Das römische Augsburg. Historische und methodische Probleme einer Stadtgeschichte*, München 1981, szczególnie s. 14–26.

[3] Kellner, *o.c.* przyjmuje liczbę 10–15 tys.

[4] Zob. K.-V. Decker, W. Selzer, *Mogontiacum*, ANRW II, 5.1, Berlin-New York 1976, s. 457–553, szczególnie s. 541–543; V. Kronemayer, *Beiträge zur Sozialgeschichte des römischen Mainz*, Frankfurt a.M.-Bern-New York 1983.

[5] G. Ruprecht, *Bibliographie zum römischen Augsburg*, [w:] Gottlieb, jak przypis 2, s. 35–67: 394 pozycji. Wydanie drugie tej pracy, München 1985, z bibliografią uzupełnioną przez W. Kuhoffa i M. Hagenmüller (doprowadzoną do jesieni 1984) nie było mi dostępne.

[6] Por. P. C. Planta, *Das alte Raetien*, Berlin 1872, s. 24–25.

[7] Tak w recenzowanej pracy Bakker, s. 30, oraz Kellner, *o.c.* s. 700. Jako problem otwarty pozostawione u Gottlieba, *Das römische Augsburg. Historische und methodische Probleme...*, s. 15. Podstawą wnioskowania tych trzech autorów jest praca G. Ulberta, *Der Auerberg*, [w:] *Ausgrabungen in Deutschland*, Mainz 1975, s. 409–433. Na ewentualność taką wskazywano jednak już wcześniej, por. np. R. Heuberger, s.v. *Vindelici*, RE IX A 1 (1961), s. 11, i W. Hübener, *Zum römischen und frühmittelalterlichen Augsburg*, Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz V 1958, s. 210–211.

nych, wyraźnie kontrastuje z Cambodunum[8] (na płd.-zach. od Augsburga, w górnym biegu rzeki Iller, dzisiejsza miejscowość Kempten), co nakazuje rozważyć, czy przypadkiem we wczesnym okresie (I wiek) ten drugi ośrodek nie był stolicą prowincji. Argumentem dodatkowym może być fakt, iż Augusta Vindelicum prawa miejskie (municypalne) otrzymała dopiero w II wieku, a sądząc po zabudowie Cambodunum (forum, basilica, curia), mogło ono mieć status *municipium* w I wieku, a więc przed Augusta Vindelicum jako stolicą Recji (?). Data zresztą nadania statusu municypalnego rzymskiemu Augsburgowi to kolejny 4. problem: czy nadał go Hadrian, czy też dopiero Antoninus Pius, jakby to mogło wynikać z niedawno opublikowanego fragmentu dyplomu wojskowego[9]. Te i inne problemy, dotyczące 5. struktury zaludnienia, 6. historii politycznej Augusta Vindelicum, 7. zasięgu terytorium miasta etc., roztrząsane są w pracy niezwykle ostrożnie. Autorzy, chcąc przedstawić najnowszy stan badań, wolą raczej, co przynosi im tylko chlubę, zostawić pewne kwestie otwarte, ze znakiem zapytania, niż zbyt pochopnym (w ich odczuciu) sądem wytworzyć u czytelnika niewłaściwy, a przynajmniej nie mający pokrycia w źródłach, obraz rzeczywistości.

Mimo to zyskujemy w miarę pełny wizerunek rzymskiego Augsburga, i to ze świadomością, iż współczesna wiedza uległa w stosunku do minionych lat znacznemu pogłębieniu, a perspektywy badawcze nie są bynajmniej wyczerpane. Nawet jeśli uznamy, nastawieni krytycznie, że wyciąganie wniosków o strukturze zaludnienia i stosunkach społecznych na podstawie danych o 156 osobach (s. 60–61, Gottlieb) jest przedwczesne, a twierdzenie, że Tacyt pod określeniem „splendidissima Raetiae provinciae colonia" (*Germania*, c. 41) miał na myśli Augusta Vindelicum (s. 52–53, Gottlieb), kryje w sobie zbyt duży stopień ryzyka, to z drugiej strony wypadnie przyznać, iż historyk nie ma innego wyjścia, jak na bazie istniejącego zasobu źródeł dokonywać prób rekonstrukcji przeszłości. Czas natomiast, rozwój metod badawczych i ewentualne poszerzenie bazy źródłowej potwierdzą lub zweryfikują tezy stawiane dzisiaj. Dowodzi tego omawiana tu praca, a znakomity rozdział o życiu gospodarczym miasta (s. 62–73, Bakker) wskazuje, jak bardzo dopływ nowych źródeł, w tym wypadku archeologicznych, może uzupełnić i poszerzyć stan naszej wiedzy.

Bibliografii Augusta Vindelicum przybyła nowa, niezwykle wartościowa i interesująca pozycja, którą warto polecić wszystkim zainteresowanym.

Leszek Mrozewicz (Poznań)

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

Historische Inschriften zur römischen Kaiserzeit von Augustus bis Konstantin, übersetzt und herausgegeben von Helmut Freis, Texte zur Forschung, Bd. 49, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1984, ss. XVII + 270.

Czterdziesty dziewiąty tom serii „Texte zur Forschung", wydawanej przez zachodnioniemieckie Wissenschaftliche Buchgesellschaft, jest wyborem źródeł do dzie-

---

[8] Por. W. Schleiermacher, *Cambodunum-Kempten. Eine römische Stadt in Allgäu*, Bonn 1972; Kellner, *o.c.* s. 702–703.

[9] G. Seitz, *Militärdiplomfragmente aus Rainau-Buch und Aalen*, Fundberichte aus Baden-Württemberg VII 1982, s. 317–341, szczególnie s. 334–338: fragment dyplomu poświadcza istnienie jeszcze w l. 137/141 *civitas Licatium*, co z kolei może wykluczyć status prawny *municipium* w odniesieniu do Augusta Vindelicum w tych latach, a więc nie mogłaby go ona otrzymać od Hadriana.

jów Wczesnego Cesarstwa Rzymskiego, ale źródeł bardzo specyficznych: są nimi bowiem inskrypcje łacińskie i greckie, wyłącznie w przekładzie na język niemiecki. Twórcą jego jest Helmut Freis (HF), znany z klasycznej już dzisiaj monografii *Die Cohortes Urbanae* (Epigraphische Studien II 1967).

Motywem, którym kierował się przy opracowywaniu tego wyboru, była chęć dostarczenia studentom historii starożytnej (dodajmy: studentom o żadnej lub znikomej znajomości języków klasycznych) kompetentnego zestawienia (w przekładzie) inskrypcji, ilustrujących główne procesy historyczne Wczesnego Cesarstwa (do Konstantyna Wielkiego). Jest to więc praca pomyślana przede wszystkim jako pomoc dydaktyczna, nie pozbawiona jednak pewnych ambicji naukowych.

Książka dzieli się na siedem części, zgodnie z periodyzacją dziejów Wczesnego Cesarstwa: a więc inskrypcje z okresu panowania dynastii julijsko-klaudyjskiej, flawijskiej, od Nerwy do Hadriana, dynastii Antoninów, Sewerów, „cesarzy wojskowych" i wreszcie z okresu Dioklecjana-Konstantyna Wielkiego. W ramach każdej części napisy uporządkowane zostały z punktu widzenia ich treści wg następującego klucza: a) wydarzenia historyczne, pod którym pojęciem HF rozumie polityczne wydarzenia o charakterze ogólnopaństwowym, b) kult panującego, c) administrowanie Imperium, d) sprawy miast (Städtewesen). Nie oznacza to jednak, że ów podział merytoryczny konsekwentnie przeprowadzony został we wszystkich siedmiu częściach. W całości zachowany jest tylko w części pierwszej („inskrypcje z okresu panowania dynastii julijsko-klaudyjskiej"), w pozostałych zaś został w różny sposób uszczuplony: wśród inskrypcji z okresu flawijskiego nie ma działu dotyczącego miast (Städtewesen), a wśród tekstów z czasów od Nerwy do Hadriana HF nie wyodrębnił napisów odnoszących się do kultu cesarskiego, w czwartej natomiast („inskrypcje z okresu panowania Antoninów") brak jest działu „wydarzenia historyczne", a zamiast „kultu panującego" jest po prostu ogólnie „kult", z jednym zresztą tylko tekstem ku czci Silvanusa (s. 175, CIL XII 103). Część piąta („inskrypcje z okresu panowania dynastii Sewerów") podzielona została merytorycznie tylko na „administrowanie Imperium" i na „Städtewesen". Dwie ostatnie zaś, obejmujące napisy z czasów kryzysu III wieku i panowania Dioklecjana-Konstantyna Wielkiego, mają zaznaczony tylko jeden dział: „administrowanie Imperium" (Reichsverwaltung).

Jak z tego widać, HF nie przestrzegał zbyt mocno narzuconego przez siebie podziału merytorycznego (tak wyraźnego w części pierwszej), co jest zapewne wynikiem zarówno stanu zachowania źródeł, jak i niejednokrotnie niemożności jednoznacznego „zakwalifikowania" danego tekstu do określonego działu. Ale odnosi się również wrażenie, że przynajmniej w niektórych przypadkach, było to działanie zamierzone. Dlatego też jako pewne zastrzeżenie pod adresem HF wysunąć można brak w części drugiej („inskrypcje z okresu flawijskiego") działu odnoszącego się do miast (Städtewesen). Na czasy panowania Flawiuszy przypada bowiem powstanie *leges municipales*, wzorcowych dla okresu późniejszego. Chodzi oczywiście o słynne prawa z Salpensa i z Malaca. HF umieścił je w dziale „Reichsverwaltung" (s. 116–128), co bez wątpienia można by uznać za właściwe, gdyby nie fakt, że ich poprzedniczkę, *lex coloniae Genetivae Iuliae sive lex Ursonensis*, wyodrębnił jednak pod hasłem „Städtewesen" (s. 85–101).

Ilość tekstów zamieszczonych w poszczególnych częściach nie jest jednakowa. Na ogólną liczbę 153 bez mała jedna trzecia, bo aż 46, znajduje się w części pierwszej. Najmniej napisów zestawionych jest w części szóstej (osiem) i siódmej (cztery). W pozostałych zaś ich liczba waha się między 20 a 30. Proporcje te są, jak można przypuszczać, wynikiem zarówno długości każdego z okresów, jak i różnej intensywności erygowania inskrypcji w każdym przedziale chronologicznym. Założeniem HF jest przede wszystkim przybliżenie studentom stosunkowo słabo wykorzystywanej w procesie nauczania kategorii źródeł, jaką są napisy. Niemniej można by zaryzykować pogląd, iż ze względu na fakt, że właśnie okres julijsko-klaudyjski jest najlepiej, w porównaniu

z późniejszymi, przedstawiony w źródłach literackich, sensowne byłoby, jak sądzę, inne rozłożenie proporcji, z większą korzyścią dla wieku II i III. Tym bardziej uwypukliłoby to znaczenie tekstów epigraficznych w rekonstrukcji dziejów pryncypatu.

Zaproponowany przez HF podział na działy merytoryczne jest wyjściem naprzeciw panującej współcześnie tendencji strukturalnego, a nie z punktu widzenia wydarzeń jednostkowych, przedstawiania dziejów rzymskich (zob. s. XIII). Tendencja ta zaciążyła na podejściu HF do doboru źródeł, powodując np. eliminację, poza nielicznymi, tekstów, które odnoszą się do dziejów militarnych Rzymu. Tym samym ze struktury społeczno-politycznej Rzymu zniknęła zarówno rola armii, tak przecież istotna, jak i w ogóle dzieje wojen (z wyłączeniem kilku napisów, które przy okazji ilustrowania innych działów wspominają również o wojnach). Paradoksalnie można by więc wyrobić sobie pogląd, że te aspekty życia rzymskiego nie znalazły odzwierciedlenia w inskrypcjach (a jeśli już, to w stopniu znikomym). Nie trzeba jednak wskazywać, jak liczne są napisy z okresu czy to wojen markomańskich, czy innych, napisy będące niejednokrotnie jedynym źródłem do odtworzenia ich charakteru i przebiegu. Myślę, że uwzględnienie elementu militarnego (Militärwesen) w historii strukturalnej Rzymu, w omawianej pracy w formie osobnego działu merytorycznego, byłoby ze znaczną korzyścią dla zaproponowanego przez HF zestawienia źródeł.

W sumie jednak, pozostawiając na boku powyższe, dyskusyjne przecież zagadnienia, przyznać trzeba, że w postaci książki HF zyskujemy bardzo wartościowy i niezwykle solidnie zrobiony wybór źródeł epigraficznych. Z powodzeniem konkurować on może z wcześniej powstałymi pracami tego typu, jak V. Ehrenberga i A. H. M. Jonesa (*Documents illustrating the Reigns of Augustus and Tiberius*, Oxford 1955) oraz E. Smallwooda (*Documents illustrating the Principates of Nerva, Trajan and Hadrian*, Cambridge 1966; *Documents illustrating the Principates of Gaius, Claudius and Nero*, Cambridge 1967), będącymi zresztą wzorcami dla HF, a przerasta je niewątpliwie, jeśli chodzi o zakres chronologiczny.

W wyborze HF znajdujemy m.in. tak ważne źródła jak *fasti* (Aminterni, Ostienses, Praenestini), *acta Fratrum Arvalium*, przywileje przyznawane miastom i poszczególnym obywatelom, wspomniane wyżej prawa miejskie, reskrypty cesarskie, napisy z kamieni milowych, uchwały rad miejskich, edykt Dioklecjana *de pretiis rerum venalium* i szereg innych. Przy każdym tekście zaznaczone są najważniejsze edycje, a przy rozbieżnościach edytorskich (chodzi przede wszystkim o uzupełnienia inskrypcji uszkodzonych) HF podaje, czyją lekcję przyjmuje za obowiązującą. Mimo że wszystkie napisy podane są w przekładzie niemieckim, autor zaznacza wiersze (co piąty), zdradzając w ten sposób chęć przypisania swemu wyborowi pewnych walorów naukowych. Nie wyklucza bowiem, że zbiór ten zainspiruje czytelnika (studenta) do dalszej pracy z tekstem oryginalnym, przy wykorzystaniu zaproponowanego przekładu.

Wyraźnym mankamentem edycji HF jest właśnie fakt, iż praca ta nie została wydrukowana w wersji bilingwicznej: tekst oryginału obok przekładu. Uprzedzające ten zarzut wyjaśnienia autora, „że przy dwujęzycznych wydaniach rzadko który student sięga do oryginału ... a czytelnik, który chciałby posłużyć się przekładem przy pracy nad tekstem oryginalnym, może bez trudu dotrzeć do edycji naukowych, każdorazowo wskazanych", a nadto, że dzięki wydrukowaniu tylko przekładów „mogła być uwzględniona podwójna liczba inskrypcji" (s. XII), w pełni przekonują, niemniej czytelnikowi zawsze marzy się rozwiązanie optymalne.

Abstrahując od powyższych uwag, jak i od ewentualnych drobnych potknięć[1],

---

[1] Jak ma to miejsce w przypadku horotesii M' Laberiusa Maximusa. HF oparł swój przekład (s. 65–67) na publikacji D. M. Pippidiego, *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias in hellenistischer und römischer Zeit*, Berlin 1962, s. 134–136, a nie zna późniejszych uzupełnień tego samego autora (*Un fragment inedit al hotărniciei lui Laberius Maximus*, Studii Clasice VI 1964, s. 331–342). Końcowy fragment tego źródła

przyznać trzeba, że zaoferowane przez HF zestawienie materiału epigraficznego dla Wczesnego Cesarstwa wypada bardzo korzystnie. Życzyć by sobie należało podobnego na naszym polskim gruncie.

Leszek Mrozewicz (Poznań)

HF tłumaczy [... von den Grenzen des] Landes der Dimenses... W oryginale, w wersji z roku 1962 brzmi on: [... a finibus terr]arum Dimensium..., podczas gdy w świetle nowego fragmentu, opublikowanego w roku 1964: [a finibu]s canabar(um) D[imensium...]. Różnicę merytoryczną pozostawiam bez komentarza.

C O M M E N T A R I I

Eos LXXV 1987
PL ISSN 0012-7825

LXXXI SPRAWOZDANIE
z działalności
POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO
za okres od 22 IX 1984 do 20 IX 1985 r.

(Opracowała Iwona Żółtowska)

A

1. LXXXI Walne Zgromadzenie Polskiego Towarzystwa Filologicznego w Opolu w dniach 21—23 września 1985 r.

LXXXI Walne Zgromadzenie PTF otworzyła Prezes Zarządu Głównego, prof. dr hab. M. Cytowska, w dniu 21 września o godzinie 9^{00}. Prof. Cytowska powitała uczestników Zjazdu i gości. Przemówienie powitalne wygłosił Rektor Wyższej Szkoły Pedagogicznej imienia Powstańców Śląskich, prof. dr hab. Stanisław Kochmann, a następnie dziekan Wydziału Filologiczno-Historycznego tej uczelni, prof. dr hab. Feliks Pluta. W imieniu władz Opola powitał uczestników Walnego Zgromadzenia sekretarz KW PZPR Eugeniusz Brudkiewicz, który wręczył Prezesowi Towarzystwa medal wybity z okazji czterdziestolecia powrotu Śląska Opolskiego do Macierzy. Następnie prof. dr hab. M. Cytowska przypomniała dzieje filologii klasycznej na Śląsku, zwracając uwagę na osiągnięcia śląskich uczonych i ich związki z Akademią Krakowską. Prezes PTF podkreśliła również znaczenie powstania Koła Opolskiego. Z kolei uczestników Walnego Zgromadzenia powitały przedstawicielki Kół, które zorganizowały Zjazd — Prezes Koła Wrocławskiego, doc. dr hab. J. Ławińska-Tyszkowska oraz — w imieniu gospodarzy — Prezes Koła Opolskiego PTF, dr J. Rostropowicz.

Przedpołudniowej sesji naukowej przewodniczył prof. dr M. Brożek. Referat „Staropolska pochwała trudu górników i hutników" wygłosił doc. dr hab. H. Myśliwiec, który interesująco przedstawił życie i dzieło kuźnika i poety, Walentego Rozdzieńskiego. W dyskusji nad referatem udział wzięli: prof. dr M. Brożek, doc. dr hab. I. R. Danka, doc. dr hab. A. Wójcik. Zwrócono uwagę na ciekawy problem oczytania autora dzieła w literaturze antyku.

Po krótkiej przerwie rozpoczęła się część administracyjna Walnego Zgromadzenia. Przewodniczyła prof. dr hab. M. Cytowska. Na wstępie podjęto uchwałę, by wysłać depesze z pozdrowieniami do członków honorowych Polskiego Towarzystwa Filologicznego.

Sprawozdanie z działalności Zarządu Głównego od 22 IX 1984 do 20 IX 1985 r. przedstawiła prof. dr hab. A. Szelest, sprawozdanie finansowe — mgr S. Skała, sprawozdanie Komisji Dydaktycznej — dr W. Popiak. Członkowie tej Komisji uczestniczyli w pracach Komitetu Olimpiady Języka Łacińskiego. Dzięki współpracy z Ministerstwem Oświaty i Wychowania przeprowadzono trzytygodniowy kurs wakacyjny dla nauczycieli języka łacińskiego. Tematyka wykładów obejmowała zagadnienia

dotyczące historii, archeologii, literatury antycznej oraz jej wpływu na literaturę europejską i polską, łaciny średniowiecznej i teorii języka. Trwają prace nad przygotowaniem kolejnych takich kursów.

Sprawozdanie Redakcji „Eos" odczytał doc. dr hab. J. Danielewicz. W okresie sprawozdawczym drukiem ukazały się oba zeszyty woluminu LXXII. W najbliższym czasie ukaże się zeszyt pierwszy woluminu LXXIII. Do druku oddano zeszyt drugi woluminu LXXIII oraz zeszyt pierwszy woluminu LXXIV. Zespół redakcyjny zakończył już pracę nad przygotowaniem zeszytu drugiego tegoż woluminu. Rocznik ten w całości będzie dedykowany prof. dr. M. Brożkowi. Artykuły i recenzje nadsyłane są z wielu ośrodków w Polsce, a także z zagranicy, m.in. z Finlandii, Francji, RFN, Stanów Zjednoczonych i Wielkiej Brytanii.

Sprawozdanie Komisji Rewizyjnej przedstawiła prof. dr hab. A. Szastyńska-Siemion. Komisja Rewizyjna w składzie: prof. dr hab. S. Stabryła, prof. dr hab. A. Szastyńska-Siemion, mgr M. Wikarjakowa, doc. dr. hab. A. Komornicka po przeprowadzeniu kontroli ksiąg kasowych i dokumentów stwierdziła zgodność zapisów oraz celowość wydatkowania kwot. Komisja wyraziła uznanie za wzorowe prowadzenie działalności finansowej Głównej Księgowej, pani R. Kmiecik, i Skarbnikowi PTF, mgr. S. Skale. Komisja zaproponowała wprowadzenie do porządku dziennego Walnego Zgromadzenia wniosku o podwyższenie składek członkowskich i zwróciła uwagę na konieczność punktualnego ich wpłacania przez poszczególne koła.

Następnie, zgodnie z porządkiem obrad, odczytali sprawozdania sekretarze 11 Kół PTF. Dyskusję nad sprawozdaniami przeniesiono na sesję popołudniową.

Prof. dr hab. M. Cytowska przedstawiła zebranym wnioski Zarządu Głównego: 1. Zarząd Główny stawia wniosek o podwyższenie rocznej składki do 200 zł ze względu na trudną sytuację finansową Towarzystwa. Po dyskusji przeprowadzono głosowanie. Wniosek przeszedł większością głosów (dwa głosy — nie, trzy osoby wstrzymały się od głosu); 2. Zarząd Główny stawia wniosek o złożenie podziękowania Komitetowi Olimpiady Języka Łacińskiego za uwieńczoną sukcesem, ofiarną pracę nad podniesieniem rangi łaciny i jej popularyzacją. Wniosek przyjęto jednomyślnie.

Również jednomyślnie zebrani przyjęli wniosek o nadanie mgr I. Borzymińskiej-Majowej i prof. dr. J. Łanowskiemu tytułów członków honorowych Polskiego Towarzystwa Filologicznego. Uczestnicy Walnego Zgromadzenia zgotowali nowym członkom honorowym PTF długą i serdeczną owację.

Protokół z posiedzenia Komisji Nagród i Wyróżnień odczytał jej przewodniczący, doc. dr hab. K. Korus. Na posiedzeniu dnia 20 września 1985 r. Komisja uchwaliła przyznanie nagród PTF mgr L. Pisarskiej z Koła Gdańskiego i mgr A. Gruszczyńskiej-Grzymskiej z Koła Warszawskiego. Uchwała Komisji została przyjęta przez Walne Zgromadzenie jednomyślnie.

Popołudniowa sesja dydaktyczna odbyła się w ratuszu miejskim. Przewodniczyła prof. dr hab. M. Cytowska. Sprawozdanie z przebiegu Olimpiady Języka Łacińskiego odczytała dr W. Popiak. Następnie przeprowadzono dyskusję nad sprawozdaniami, w której udział wzięli: doc. dr hab. I. R. Danka, mgr L. Jarzębowski, mgr S. Skała, prof. dr M. Brożek, mgr M. Wikarjakowa, mgr W. Pokrywka. Drugiej części sesji przewodniczyła dr W. Popiak. Referat pt. *O nowym podręczniku do nauczania języka łacińskiego*, przygotowany wraz z mgr M. Fikus-Kohut, wygłosiła mgr G. Wcisło. W referacie przedstawiono zalety nowego podręcznika akademickiego *Rudimenta linguae Latinae* S. Wilczyńskiego i T. Zarych. W dyskusji głos zabrali: prof. dr M. Brożek, mgr S. Wilczyński, mgr L. Bobiatyński, dr J. Macjon, mgr T. Simla, prof. dr J. Łanowski, mgr W. Pokrywka, doc. dr hab. I. R. Danka. Mgr H. Żuberek przypomniała o potrzebie wymiany informacji o nowych skryptach powstających w poszczególnych ośrodkach akademickich.

Przedpołudniowej sesji drugiego dnia Zjazdu przewodniczył prof. dr J. Łanowski. Referaty wygłosili: doc. dr hab. A. Komornicka, *Grecka pieśń weselna*; prof. dr hab.

A. Szastyńska-Siemion, *Dzieło literackie w ujęciu epigramatyków greckich*, oraz doc. dr hab. J. Danielewicz, *Anakreontyki jako gatunek literacki*. W dyskusji nad referatem doc. dr hab. A. Komornickiej udział wzięli: doc. dr hab. I. R. Danka, prof. dr M. Brożek, dr J. Macjon, prof. dr J. Łanowski. W dyskusji nad referatem prof. dr hab. A. Szastyńskiej-Siemion głos zabrali: doc. dr hab. J. Ławińska-Tyszkowska, prof. dr M. Brożek, doc. dr hab. J. Danielewicz, dr M. Szymański, dr J. Styka, prof. dr J. Łanowski. W związku z referatem doc. dr hab. J. Danielewicza wypowiadali się: doc. dr hab. A. Komornicka, prof. dr M. Brożek, prof. dr hab. A. Szastyńska-Siemion, prof. dr J. Łanowski.

Po południu uczestnicy Walnego Zgromadzenia zwiedzili zabytki Opola oraz śląskie patriotyczne sanktuarium — Górę św. Anny, gdzie pod pomnikiem Czynu Powstańczego złożono wiązanki kwiatów.

W ostatnim dniu Zjazdu posiedzeniu naukowemu przewodniczył prof. dr hab. R. Turasiewicz. Referaty wygłosili: doc. dr hab. A. Wójcik, *Małe formy literackie w świadomości literackiej poetów epoki Augusta*, prof. dr hab. S. Stabryła, *Między udręką a ekstazą; uwagi o poezji miłosnej Propercjusza*, oraz prof. dr hab. A. Szelest *„Mozella" Auzoniusza*. W dyskusji nad referatami udział wzięli: prof. dr M. Brożek, doc. dr hab. I. Lewandowski, dr J. Mantke, mgr L. Bobiatyński, doc. dr hab. H. Myśliwiec, dr J. Macjon, dr E. Polaszek, prof. dr hab. L. Rychlewska, doc. dr hab. H. Podbielski, prof. dr hab. R. Turasiewicz. Zwrócono uwagę na znaczenie realiów historycznych dla tematyki wszystkich referatów oraz na dążenie do precyzyjnego określenia gatunków literackich, które dało się zauważyć zarówno w referatach wygłoszonych podczas sesji poświęconej literaturze greckiej, jak i łacińskiej.

Zamykając obrady Walnego Zgromadzenia PTF prof. dr hab. M. Cytowska podziękowała Kołu Opolskiemu i Wrocławskiemu, wszystkim organizatorom i uczestnikom Zjazdu, przewodniczącym poszczególnych sesji, a zwłaszcza referentom. Dzięki nim „opolskie otium" było inspirujące naukowo i udane od strony organizacyjnej. Prezes Towarzystwa poinformowała zebranych, że następne Walne Zgromadzenie odbędzie się w Krakowie.

2. Działalność Zarządu Głównego PTF od 22 IX 1984 do 20 IX 1985 r.

W okresie sprawozdawczym odbyły się cztery posiedzenia Zarządu Głównego. Omawiano na nich bieżące sprawy Towarzystwa: sprawy finansowe, kwestie dotyczące organizacji Zjazdu w Opolu oraz sprawy Komisji Popularyzacji i Komisji Dydaktycznej. Szczególną uwagę zwrócono na sytuację finansową, przede wszystkim zaś na niepokojący fakt dużych zaległości w regulowaniu składek członkowskich. Dzięki energicznej działalności Skarbnika sytuacja uległa wprawdzie poprawie, jednak niektóre koła nadal zalegają ze składkami. Zarząd zajmował się również sprawą organizacji Zjazdu w Opolu, współpracując z Kołem Opolskim.

Delegacja Towarzystwa w osobach prezesa prof. dr hab. M. Cytowskiej i sekretarza prof. dr hab. A. Szelest wzięła udział w uroczystościach urządzonych w dniach 13—14 IX 1985 r. przez Niemiecką Akademię Nauk z okazji jubileuszu honorowego członka PTF, prof. dr. Johannesa Irmschera. Prezes Towarzystwa wręczyła jubilatowi adres gratulacyjny i złożyła powinszowania w języku łacińskim.

W okresie sprawozdawczym PTF włączyło się także do prac przygotowawczych III Kongresu Nauki Polskiej.

Zarząd Główny PTF przy współudziale i pod patronatem Uniwersytetu Warszawskiego zorganizował — już po raz trzeci — w roku akademickim 1984/85 cykl wykładów publicznych. Dotyczyły one kultury politycznej w starożytności. Stroną organizacyjną zajmowała się powołana przez Zarząd Główny komisja w składzie: prof. dr hab. A. Sadurska — przewodnicząca, prof. dr hab. I. Bieżuńska-Małowist, doc. dr hab. M. Pąkcińska — sekretarz, mgr M. Korotaj i mgr I. Żółtowska. Wykłady wywołały duże zainteresowanie.

W maju br. Samodzielny Oddział Inspekcji PAN przeprowadził kontrolę dotyczącą działalności statutowej Towarzystwa, jego gospodarki finansowej oraz wykorzystania dotacji przyznanej przez Polską Akademię Nauk. Stwierdzono, że Towarzystwo prowadziło wielokierunkową, aktywną działalność statutową zarówno w sferze organizacyjnej, jak i naukowej oraz popularyzatorskiej. Gospodarka finansowa, rachunkowość i ewidencja środków rzeczowych prowadzona jest prawidłowo. Dotacje przyznawane przez PAN wykorzystywane są zgodnie z przeznaczeniem, przy zachowaniu zasady celowości i gospodarności. W protokole pokontrolnym wyrażono Towarzystwu uznanie za aktywną działalność statutową.

3. Sprawozdanie finansowe

Wpływy:	
1. Dotacja PAN	261.000,–
2. Składki członkowskie	73.660,–
3. Sprzedaż wydawnictw	3.058,–
4. Odsetki bankowe	2.208,–
Razem	339.926,–
Saldo z dnia 1 września 1984	218.569,38
Ogółem aktywa:	558.495,38
Wydatki:	
1. Osobowy fundusz płac	153.600,–
2. Składki ZUS	66.048,–
3. Fundusz nagród pracowniczych	11.796,–
4. Fundusz prac zleconych	3.500,–
5. Koszty popularyzacji (w tym delegacje prelegentów)	24.654,–
6. Usługi materialne (pocztowe)	30.919,–
7. Koszty Zjazdu w Lublinie	84.575,–
8. Zakup „Eos" na wymianę zagraniczną	–
9. Materiały biurowe i zakup książek	9.710,–
10. Koszty wymiany zagranicznej	52.190,–
11. Różne (fundusz socjalny, mieszkaniowy)	9.075,–
Razem	446.067,–
Saldo na dzień 31 VIII 1984	112.428,38
	558.495,38

B

SPRAWOZDANIA KÓŁ PTF

1. Sprawozdanie Koła Gdańskiego

Koło liczy 30 członków. Skład Zarządu Koła: przew. – mgr M. Wujtewicz, zast. przew. – prof. dr hab. S. Zabłocki, sekr. – mgr F. Wujtewicz, skarbn. – mgr E. Roguszczak, czł. Zarz. – dr Z. Głombiowska, dr P. Gruszka; Komisja Rewizyjna; przew. – mgr B. Mossakowska, czł.: mgr L. Pisarska, mgr J. Bellwon.

W okresie sprawozdawczym odbyło się siedem zebrań:

1. Prof. O. Reverdin z Genewy: *Hellenizm i Reformacja w Genewie 1550–1600* (wykład w języku francuskim).

2. Mgr M. Wujtewicz: *Sprawozdanie z LXXX Walnego Zgromadzenia PTF w Lublinie.*

3. Doc. dr hab. M. Szarmach: *Łacińskie piśmiennictwo wczesnochrześcijańskie a druga sofistyka.*

4. Dr Z. Głombiowska: *Jana Kochanowskiego „Lyricorum libellus".*

5. Doc. dr hab. K. Głombiowski: *Zdobycie Babilonu przez Cyrusa w tradycji greckiej i wschodniej.*

6. Dr R. Pankiewicz: *Fluktuacje wartości metali monetarnych we wczesnym Cesarstwie Rzymskim.*

7. Dr Z. Głombiowska: *„Foricenium VI. In tumulum Francisci Petrarcae" Jana Kochanowskiego a problem petrarkizmu w jego twórczości.*

W ramach popularyzacji antyku mgr L. Pisarska urządziła w I LO w Gdańsku konkurs ze znajomości mitologii i powtórzyła dla klas pierwszych przedstawienie *Narada bogów olimpijskich na temat Gdańska i Pomorza.* Na przedstawieniu obecna była młodzież z V LO. Mgr M. Kamińska wygłosiła w I LO pogadankę z przeźroczami na temat *Ateny i Akropol.* Podczas szkolenia metodycznego nauczycieli języka łacińskiego mgr M. Kamińska dała pokaz przeźroczy na temat *Starożytna Grecja* oraz *Starożytny Rzym.* Podobne lekcje przedstawiła podczas kursu metodycznego w Krakowie. W celu popularyzowania kultury antycznej wśród uczniów nie uczących się łaciny mgr M. Kamińska wygłasza pogadanki podczas lekcji wychowawczych. W ramach współpracy z Towarzystwem Przyjaźni Polsko-Greckiej wygłosiła również referat o Akropolu. Nauka języka łacińskiego prowadzona jest w ośmiu liceach ogólnokształcących Trójmiasta i w trzech liceach ogólnokształcących woj. gdańskiego oraz we wszystkich liceach medycznych.

2. Sprawozdanie Koła Katowickiego

Koło liczy 42 członków. W okresie sprawozdawczym Koło działało pod kierownictwem Zarządu w składzie: przew. — doc. dr hab. M. Salamon, zast. przew. — mgr H. Morawcowa, sekr. — mgr S. Sobczak, skarbn. — mgr H. Zemanek, czł. Zarz. — mgr M. Małeszczyk-Zysko, dr W. Kaczanowicz.

Członkowie Koła uczestniczyli w pięciu zebraniach, na których wygłoszono następujące referaty:

1. *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia w Lublinie.*
2. Dr L. Morawiecki: *Moneta grecka i rzymska.*
3. Doc. dr hab. M. Salamon: *Aleksander Wielki w Bizancjum.*
4. Prof. dr hab. S. Stabryła: *Obraz rzeczywistości w poezji Wergiliusza.*
5. Mgr N. Rogosz: *Rywalizacja między Cezarem a Pompejuszem w 52 roku.*

Członkowie Koła prowadzili i prowadzą działalność popularyzatorską w szkołach i uczelniach przez organizowanie odczytów i spotkań np. w liceach ogólnokształcących w Bytomiu, Rybniku, Gliwicach oraz w Śląskiej Akademii Medycznej.

3. Sprawozdanie Koła Krakowskiego

Koło liczy 64 członków. Zarząd pracował w następującym składzie: przew. — prof. dr hab. R. Turasiewicz, zast. przew. — doc. dr hab. K. Korus, sekr. — dr J. Styka, skarbn. — dr K. Woś, czł. Zarz. — mgr T. Opioła, dr M. Bednarski; Komisja Rewizyjna: przew. — doc. dr hab. Z. Gansiniec, czł. — dr E. Polaszek, mgr A. Siekierzyński.

W okresie sprawozdawczym odbyło się dziewięć zebrań, na których referaty wygłosili:

1. Mgr A. Gargul: *Walka Cycerona o republikę.*
2. Mgr M. Maślanka: *Koncepcja czasu u Sofoklesa.*
3. Prof. dr hab. R. Turasiewicz: *Recenzje książek: E. Ziolkowski, The Epithaf of Thucidides i J. Kindstrand, The Stilistic Evaluation of Aeschines in Antiquity.*
4. Dr E. Polaszek: *Wątek miłosny greckiej powieści obyczajowej.*
5. Mgr H. Wolanin: *Derywacja w „Sztuce gramatycznej" Dionizjusza Traka.*
6. Mgr G. Zakrzewska: *Znaczenie terminu* ὅμοιος *w „Poetyce" Arystotelesa.*
7. Dr K. Woś: *Docere — delectare — movere: funkcje książki antycznej.*

8. Mgr K. Pawłowski: *Neologizmy w „Kronice" Kadłubka.*
9. Prof. dr hab. S. Stabryła: *Elementy teorii genologicznej w pismach Platona.*

Ponadto w ramach popularyzacji wiedzy o antyku referaty wygłosili prof. dr hab. S. Stabryła i prof. dr hab. R. Turasiewicz.

Członkowie Koła Krakowskiego uczestniczyli w przygotowaniu III Olimpiady Języka Łacińskiego, wchodząc w skład Komitetu Regionalnego.

4. Sprawozdanie Koła Lubelskiego

Koło liczy 45 członków. Skład Zarządu: przew. — doc. dr hab. H. Podbielski, zast. przew. — ks. dr hab. R. Popowski, sekr. — mgr K. Narecki, skarbn. — mgr M. Jędrych, czł. Zarz. — mgr J. Bagińska, ks. dr H. Ostrowski; Komisja Rewizyjna: przew. — mgr K. Frąk, czł. — doc. dr hab. M. Nagnajewicz, ks. dr A. Eckmann.

W okresie sprawozdawczym odbyło się siedem posiedzeń naukowych, na których wygłoszono następujące referaty:

1. Ks. dr hab. R. Popowski: *Gorgoneion w historii i sztuce.*
2. Doc. dr hab. K. Stawecka: *Kochanowski jako przedstawiciel renesansu.*
3. Ks. doc. dr hab. H. Wójtowicz: *Homerycka i biblijna idea gościnności.*
4. Prof. dr hab. A. Chałubińska: *Starożytny Limes w RFN.*
5. Mgr M. Babiński: *Actio i contemplatio u Seneki Młodszego.*
6. Ks. doc. dr hab. H. Wójtowicz: *Nadzieja w postawie ludzkiej u Tertuliana.*
7. Ks. doc. dr hab. F. Drączkowski: *Agape w piśmiennictwie wczesnochrześcijańskim.*

5. Sprawozdanie Koła Łódzkiego

Koło liczy 57 członków. Zarząd Koła pracował w następującym składzie: przew. — dr J. Macjon, zast. przew. — mgr T. Simla, sekr. — mgr Z. Danek, skarbn. — mgr H. Pawlak, czł. Zarz. — doc. dr hab. I. R. Danka, prof. dr hab. S. Oświecimski, prof. dr hab. J. Starnawski, doc. dr hab. B. Wiśniewski; Komisja Rewizyjna: mgr G. Kruszewska, mgr Z. Lisik, mgr Ł. Macherowa.

W okresie sprawozdawczym odbyło się dziewięć zebrań Koła, na których wygłoszono następujące referaty:

1. Doc. dr hab. B. Wiśniewski: *Koncepcja bytu u Melissosa.*
2. Mgr Ł. Macherowa: *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia PTF w Lublinie.*
3. Dr J. Czerwińska: *Poglądy sofistów i Tukidydesa na państwo i prawo.*
4. Prof. dr hab. A. Sadurska: *Siedem dni tygodnia i manipulowany kalendarz w starożytności.*
5. Dr W. Gawłowska: *Odkrycie grobu Aleksandra Macedońskiego w Vergina.*
6. Prof. dr hab. J. Starnawski: *Studia Stefana Srebrnego o teatrze i dramacie greckim.*
7. Doc. dr hab. A. Komornicka: *Archiloch — poeta i żołnierz.*
8. Dr T. Fijałkowski: *Formacja filozoficzna Andrzeja Frycza Modrzewskiego.*
9. Doc. dr hab. B. Wiśniewski: *Próba interpretacji traktatu Gorgiasza „O niebycie".*
10. Prof. M. J. Benejam: *La vision de l'âge d'or dans la culture européenne.*

W omawianym okresie odbyło się także dziewięć zebrań Sekcji Indoeuropejskiej Łódzkiego Koła PTF. Pracami Sekcji kieruje jej przewodniczący, doc. dr hab. I. R. Danka. Oto tematy zebrań:

1. Mgr S. Hibner: *Das Nibelungenlied.*
2. Mgr B. Kamińska: *Ausra — indoeuropejska bogini Zorzy.*
3. Doc. dr hab. I.R. Danka: *Stosunki etniczne, językowe i kulturowe w II tysiącleciu p.n.e. w Anatolii.*
4. Dr T. Grabarczyk: *Goci w świetle źródeł archeologicznych.*
5. Doc. dr hab. I. R. Danka: *Rekonstrukcja języka indoeuropejskiego a koncepcje budowy sztucznych języków międzynarodowych volapüka i esperanta.*

6. Mgr M. Mielczarek: *Prehistoryczne hełmy z rogami.*
7. K. Witczak: *O pierwotnych Wenetach.*
8. Doc. dr hab. I. R. Danka i dr J. Sroka: *Indoeuropejski charakter słownictwa perskiego i tadżyckiego* (komunikat naukowy).
9. Mgr Z. Danek: *Platońska koncepcja języka sztucznego.*
10. Dr K. Soueref: *Testimonia Mycenaea quae in Epiro habentur.*

Sekcja prowadzi także naukę rekonstruowanego języka indoeuropejskiego. Informacje o wygłaszanych odczytach pojawiają się na plakatach, co stwarza zwłaszcza społeczności akademickiej możliwość uczestniczenia w zebraniach Koła Łódzkiego.

Koło kontynuuje działalność popularyzatorską. W okresie sprawozdawczym mgr D. Jędrzejczak, dr J. Czerwińska i mgr Z. Danek wygłosili 5 referatów dla młodzieży. Dr J. Macjon wygłosił odczyt na konferencji nauczycielskiej. Zorganizowano także dla młodzieży łódzkich liceów konkurs na ilustarcję do *Metamorfoz* Owidiusza. Nagrody książkowe wręczono zwycięzcom konkursu na zebraniu Koła. Koło Łódzkie zajmowało się pracami organizacyjnymi związanymi z III Olimpiadą Języka Łacińskiego. Dla uczestników Olimpiady zorganizowano uroczystość. Jej program obejmował pogadankę mgr. Z. Danka *O działalności Polskiego Towarzystwa Filologicznego i łódzkiej Katedry Filologii Klasycznej,* montaż słowno-muzyczny *Liryka grecka,* śpiewanie pieśni łacińskich i tańce przy muzyce greckiej. Z okręgu łódzkiego w eliminacjach centralnych Olimpiady uczestniczyły cztery osoby.

Przy Kole Łódzkim działa w dalszym ciągu punkt konsultacyjny dla nauczycieli języka łacińskiego, prowadzony przez mgr T. Simlę.

6. Sprawozdanie Koła Opolskiego

Koło Opolskie liczy 15 członków. Skład Zarządu: przew. — dr J. Rostropowicz, sekr. — mgr M. Fikus, skarbn. — mgr G. Wcisło, czł. Zarz. — dr B. Wołowik; Komisja Rewizyjna: doc. dr hab. F. Nowak, doc. dr hab. L. Stadkowska, mgr J. Trelka.

Opolskie Koło PTF zorganizowało w drugim roku swojej działalności osiem posiedzeń o następującej tematyce:

1. Dr B. Wołowik: *Wpływy greckie w leksyce szkolnej.*
2. Dr J. Rostropowicz: *Medea — bohaterka „Argonautyk" Apolloniosa z Rodos.*
3. Mgr G. Wcisło: *Quintus Metellus — wzór rzymskiej doskonałości w świetle „Wojny z Jugurtą" Sallustiusza.*
4. Prof. dr hab. A. Szastyńska-Siemion: *Franciszka Dionizego Kniaźnina parodia Pindara.*
5. Dr J. Mantke: *Cesarze rzymscy jako poeci.*
6. Prof. dr J. Łanowski; doc. dr hab. J. Ławińska-Tyszkowska: *Szkoła hellenistyczna.*
7. Mgr L. Sękowski: *Droga Cezara do boskości wg Bocheńskiego.*
8. Mgr I. Kosiorowska-Majka: *Postać Odyseusza w tragediach Eurypidesa.*

Koło Opolskie współpracuje stale z Kołem Wrocławskim PTF. Jedną z form tej współpracy jest wymiana odczytów, w ramach której dr J. Rostropowicz gościła z referatem pt.: *Rzym w poezji aleksandryjskiej III—II w. p.n.e.,* we Wrocławiu.

Propagowano również kulturę antyku przez wygłaszanie prelekcji w Klubie Międzynarodowej Prasy i Książki w Opolu.

W związku z organizowanym LXXXI Walnym Zgromadzeniem PTF Zarząd Koła odbył kilka zebrań, niektóre wspólnie z zarządem Koła Wrocławskiego, celem omówienia szczegółów współpracy.

7. Sprawozdanie Koła Piotrkowskiego

Koło liczy 30 członków. Skład Zarządu: przew. — mgr M. Marszycka, sekr. — mgr I. Kmiecik, skarbn. — mgr Z. Rosenbach, czł. Zarz. — mgr E. Obszarny.

Zebrania Zarządu odbywały się przed każdym zebraniem ogólnym i przed zebra-

niami zespołu nauczycieli, w których uczestniczyła mgr E. Siuta, nauczyciel-metodyk. Odbywały się też posiedzenia poświęcone opracowaniu całorocznego planu pracy, omawianiu realizacji planu, przygotowywaniu i organizowaniu konkursów. Wygłoszono następujące referaty:

1. *Wrażenia delegatów Piotrkowskiego Koła PTF ze Zjazdu w Lublinie.*
2. *Życie i osiągnięcia naukowe, dydaktyczne i wychowawcze Adama Trybusa*, wystąpienie prof. dr hab. J. Starnawskiego w czasie wieczoru poświęconego pamięci zmarłego Prezesa Koła.
3. Mgr E. Siuta: *Wychowanie patriotyczne.*
4. Mgr I. Kmiecik: *Wychowanie patriotyczne na bazie kilkunastu pierwszych lekcji podręcznika „Lectio Latina" dla klasy II.* Lekcję otwartą ilustrującą problem przeprowadziła na podstawie czytanki *De Marco Porcio Catone* mgr E. Królikiewicz.
5. Dr J. Macjon: *Teologia stoicka.*
6. Mgr I. Kmiecik: *O nauczaniu gramatyki.* Lekcję otwartą przeprowadziła mgr M. Kalle.
7. Mgr S. Fudalej: *Problem nauczania słówek.*
8. Mgr E. Siuta: *Główne kierunki nauczania i wychowania.*
9. Mgr E. Majewska: *Sprawozdanie z kursu wakacyjnego.*

Zorganizowano dwa konkursy. W pierwszym z nich, polegającym na tłumaczeniu i objaśnianiu tekstu łacińskiego, wzięli udział uczniowie pierwszych i drugich klas liceów ogólnokształcących. Celem drugiego konkursu, zorganizowanego dla uczniów szkół podstawowych, było zainteresowanie młodzieży lekturą o tematyce starożytnej, poznanie życia starożytnych Greków i Rzymian. Prowadzono kółko naukowe dla klas drugich liceum.

8. Sprawozdanie Koła Poznańskiego

Koło liczy 32 członków. Zarząd Koła pracował w składzie: przew. — doc. dr hab. I. Lewandowski, zast. przew. — doc. dr hab. K. Liman, sekr. — mgr A. Mikołajczak. skarbn. — mgr M. Wikarjakowa, czł. Zarz. — prof. dr hab. W. Steffen, doc. dr hab. J. Danielewicz, dr W. Szulc, mgr A. Marcinkowska; Komisja Rewizyjna: doc. dr hab, A. Wójcik, mgr J. Heinke-Łuś, mgr A. Czapliński. Na walnym zebraniu Koła w dniu 18 X 1984 r. dokonano zmian w składzie Zarządu. Doc. dr hab. I. Lewandowski zrzekł się obowiązków przewodniczącego Koła, pozostając nadal członkiem Zarządu. W toku głosowania wybrano przewodniczącym doc. dr. hab. K. Limana, a zastępcą przewodniczącego, drogą kooptacji, doc. dr. hab. S. Dworackiego.

W okresie sprawozdawczym odbyło się pięć zebrań naukowych, na których wygłoszono następujące referaty:

1. Dr W. Stefański: Ψεῦδος, ἀληθές, ἐξαπατᾶν *w „Kratylosie" Platona.*
2. Dr M. Wesoły: *Argument własny Gorgiasza.*
3. Mgr M. Wikarjakowa: *Antyczne i polskie cmentarze na ziemi włoskiej.*
4. Doc. dr hab. W. Wróblewski: *Walka o nowy ideał wychowawczy na przełomie V i IV w p.Ch. pomiędzy* ἔργον i λόγος.
5. Mgr E. Wesołowska: *Ruch sceniczny w „Medei" Seneki.*

Ponadto na zebraniu w dniu 10 XII 1984 r. dr M. Wesoły przedstawił sylwetkę i biografię naukową zmarłego członka Koła, mgr R. Porawskiego. W ramach działalności popularyzatorskiej mgr M. Wikarjakowa, doc. dr hab. A. Wójcik oraz mgr J. Heinke-Łuś wygłosili cztery odczyty w Towarzystwie Przyjaźni Polsko-Włoskiej, w szkołach średnich i w Klubie Seniora. Z inicjatywy mgr M. Wikarjakowej zorganizowano konkurs fotograficzny „Antyk na szlaku turystycznym". Wybrane fotogramy eksponowane były na wystawie w Collegium Novum. Doc. dr hab. I. Lewandowski prowadził konferencje metodyczne dla nauczycieli języka łacińskiego. Członkowie Koła współpracowali, jak co roku, przy organizacji i przeprowadzeniu Olimpiady Języka Łacińskiego.

9. Sprawozdanie Koła Toruńskiego

Koło liczy 32 członków. Zarząd pracuje w następującym składzie: przew. — doc. dr hab. L. Witkowski, zast. przew. — prof. dr hab. Z. Abramowiczówna, sekr. — dr W. Appel, skarbn. — mgr L. Zasławski, czł. Zarz. — mgr A. Domański, mgr L. Jarzębowski, doc. dr hab. M. Szarmach; Komisja Rewizyjna: przew. — doc. dr hab. W. Bojarski, mgr A. Kłopotowska, dr I. Mikołajczyk.

W okresie sprawozdawczym odbyło się osiem posiedzeń. Oto ich tematyka:

1. Sprawozdanie ze Zjazdu PTF w Lublinie i przekazanie doc. dr. hab. L. Witkowskiemu dyplomu członka honorowego PTF.
2. Doc. dr hab. M. Szarmach: *Minucjusz Felix i druga sofistyka.*
3. Mgr J. Baliński: *Wokół recepcji Heliodora w XVI i XVII w.*
4. Dr I. Mikołajczyk: *Wrażenia filologa z wędrówki po Sycylii.*
5. Dr I. Mikołajczyk: *Zabytki starożytnego Rzymu* — prelekcja z przeźroczami.
6. Dr N. Bella: *De quibusdam Ovidii „Fastorum" vocibus.*
7. Mgr M. Stępień: *Kilka uwag o literaturze mezopotamskiej.*
8. Prof. Kytzler: *Sphragis in der griechischen und lateinischen Literatur.*

W zakresie popularyzacji wiedzy o antyku przedstawiciele Koła: dr I. Mikołajczyk, dr W. Appel, mgr E. Gołkowska, mgr L. Zasławski wygłosili siedem pogadanek dla młodzieży szkół średnich w Toruniu i Brodnicy.

10. Sprawozdanie Koła Warszawskiego

Koło liczy 122 członków. Zarząd pracował w następującym składzie: przew. — doc. dr hab. J. Axer, zast. przew. — doc. dr hab. M. Pąkcińska, sekr. — mgr M. Mielczarska, skarbn. — dr M. Borowska, czł. Zarz. — doc. dr hab. J. Wojtczak, mgr H. Kaczmarski, mgr B. Milewska, mgr K. Turska; Komisja Rewizyjna: przew. — mgr S. Światłowska, czł. — mgr H. Gesztoft, mgr J. Lasocki, mgr C. Mielczarski, mgr H. Szumowska. Przewodniczącą Sekcji Popularyzacji jest mgr B. Brzuska. Od października 1984 w pełnieniu funkcji skarbnika mgr H. Żuberek zastępowała dr M. Borowską.

Podstawową formą działalności Koła są posiedzenia naukowe. Oto tematyka siedmiu posiedzeń, które odbyły się w okresie sprawozdawczym:

1. Prof. O. Reverdin: *De Guillaume Budé à Henri Estienne — l'élaboration du dictionnaire grec-latin.*
2. Prof. dr H. Schwabl: *Die Probleme der neueren Homerforschung.*
3. Dr H. Cichocka: *Historia i funkcja retoryki w Bizancjum.*
4. Prof. dr W. Görler: *Kontrastierende Szenenpaare — indirecte auktoriale Wertungen in Vergils Aeneis.*
5. Prof. dr hab. O. Jurewicz: *„Biblioteka" Focjusza.*
6. Prof. dr hab. A. Szastyńska-Siemion: *Poezja grecka w Rzymie na przełomie starej i nowej ery.*
7. Dr J. Mańkowski: *Jan Kochanowski nad III pieśnią „Iliady".*

W posiedzeniach prócz członków Koła uczestniczyli studenci filologii klasycznej UW i zaproszeni goście, m. in. pracownicy i studenci Instytutu Historii, Zakładu Archeologii Śródziemnomorskiej oraz pracownicy Instytutu Badań Literackich PAN.

Działalność Sekcji Popularyzacji — Sekcja pracowała w składzie: przew. — mgr B. Brzuska; mgr B. Milewska. Zorganizowano bezpłatne kursy łaciny i greki. Powstały trzy grupy języka łacińskiego (lektorzy: mgr A. Włodarska, mgr H. Ambroziak, mgr K. Turska) i dwie grupy języka greckiego (lektorzy: mgr B. Strycharczyk, mgr J. Mielnik). Sekcja zorganizowała również siedem prelekcji popularyzujących wiedzę o antyku. Wygłosili je: mgr K. Lewartowski, mgr J. Ciechanowicz, mgr C. Mielczarski, mgr M. Grzesiowski, mgr E. Makowiecka, mgr M. Niewęgłowska, mgr I. Żółtowska. W prelekcjach tych uczestniczyła młodzież szkolna, a także studenci archeologii, historii sztuki, bibliotekoznawstwa.

11. Sprawozdanie Koła Wrocławskiego

Koło liczy 43 członków. Zarząd Koła pracuje w następującym składzie: przew. — doc. dr hab. J. Ławińska-Tyszkowska, zast. przew. — mgr K. Kopeć, sekr. dr D. Łowicka, skarbn. — doc. dr hab. M. Winiarczyk, czł. Zarz. — prof. dr hab. H. Wałkówska, mgr M. Oboron, mgr M. Wróbel; Komisja Rewizyjna: doc. dr hab. H. Myśliwiec, dr J. Sachse, dr J. Mantke. W ramach Koła działa Sekcja Dydaktyczna Języka Łacińskiego kierowana przez mgr. K. Kopcia oraz Sekcja Popularyzacji Wiedzy o Antyku kierowana przez prof. dr. J. Łanowskiego.

W roku sprawozdawczym odbyło się sześć posiedzeń Zarządu Koła (w tym cztery wspólne z Zarządem Koła Opolskiego) oraz pięć zebrań Koła, na których wygłoszono następujące referaty:

1. Prof. dr hab. J. Cygan: *Prawo Lachmanna a zasady ogólnej fonologii.*
2. Dr J. Burchardt: *Proces widzenia w ujęciu Witelona.*
3. Dr J. Rostropowicz: *Rzym w poezji aleksandryjskiej III—II w. p.n.e.*
4. Dr L. Stankiewicz: *Afraniusz — przedstawiciel rodzimej komedii rzymskiej zwanej „fabula togata".*
5. Prof. dr hab. J. Falenciak: *Ze starodawnych zapisów na skrawkach kart i pergaminów.*

Sekcja Dydaktyczna zorganizowała w okresie sprawozdawczym dwie konferencje metodyczne dla nauczycieli języka łacińskiego. Lekcje pokazowe przeprowadzili: mgr S. Tymicz i mgr D. Kosewska. Swoje metody nauczania przedstawiły: mgr E. Pobiedzińska oraz mgr M. Oboron. Dr W. Jamróz zapoznała uczestników konferencji z przebiegiem III Olimpiady Języka Łacińskiego.

W ramach popularyzacji wiedzy o antyku członkowie Koła: prof. dr J. Łanowski, prof. dr hab. A. Szastyńska-Siemion, doc. dr hab. J. Ławińska-Tyszkowska, dr J. Mantke, dr W. Jamróz, dr D. Łowicka, wygłosili kilka odczytów, uczestnicząc m.in. w Dniach Kultury Greckiej we Wrocławiu. Ponadto dr W. Tyszkowski zorganizował wystawę, na której zaprezentowano wybrane hellenika ze zbiorów Biblioteki PAN — Zakładu Narodowego im. Ossolińskich. Członkowie Koła brali aktywny udział w organizacji i przeprowadzeniu III Olimpiady Języka Łacińskiego.

MIĘDZYNARODOWE SYMPOZJUM „BADANIA LIMESU DOLNODUNAJSKIEGO" W VIDIN (BUŁGARIA)

W dniach od 19 do 22 sierpnia 1985 roku odbyło się w Vidin (Bułgaria) międzynarodowe sympozjum pt. „Badania limesu dolnodunajskiego", w którym uczestniczyli archeolodzy z Bułgarii, Jugosławii, Niemieckiej Republiki Demokratycznej, Polski i Włoch. Konferencja zorganizowana została z okazji 75-lecia Okręgowego Muzeum Historycznego w Vidin i 10-lecia wspólnych bułgarsko-włoskich systematycznych badań archeologicznych w Ratiaria (Arčar).

Obrady otworzył prof R. Katinčarov, który dokonał podsumowania osiągnięć Muzeum Historycznego w Vidin w zakresie ewidencji stanowisk archeologicznych oraz prowadzonych badań wykopaliskowych. Trzy następne referaty poświęcone były rezultatom bułgarsko-włoskich badań archeologicznych na terenie rzymskiego i wczesnobizantyjskiego miasta Ratiaria (Arčar). Prof. D. Susini (Bolonia) zwrócił uwagę na możliwości interpretacyjne, jakie tkwią w mapach i rysunkach wykonanych na początku XVIII wieku przez włoskiego podróżnika Luigi F. Marsili. Przebywał on na terenach nad Dolnym Dunajem i zarejestrował szereg obiektów archeologicznych, które dzisiaj już nie istnieją. Referat prof. V. Velkova (Sofia) poświęcony był zagadnieniu powstania obozu legionowego Ratiaria. Autor przedstawił koncepcję pochodzenia nazwy Ratiaria jako bezpośredniego łacińskiego tłumaczenia autochtonicznej nazwy wcześniej istniejącej tam osady przedrzymskiej. D. Giorgetti omówił wyniki dotychczasowych badań archeologicznych w Ratiaria prowadzonych przez ekspedycję Uniwerystetu w Bolonii.

W drugim dniu obrad zaprezentowano zagadnienie rozprzestrzenienia się kultu Heraklesa na terytorium miejskim Ratiaria (V. Najdenova, Sofia) oraz typologii ceramiki naczyniowej datowanej na IV—VI wiek, a pochodzącej z wykopalisk na terenie tego miasta (G. Kuzmanov, Sofia). Autor zwrócił uwagę na wyraźnie widoczne w materiałach z Ratiarii wpływy form ceramiki pannońskiej. Problem faz budowy systemu obronnego w tym mieście poruszony został w wystąpieniu J. Atanasovej i A. Nikolajevej (Vidin). Chciałbym podkreślić w tym miejscu występowanie pewnych podobnych rozwiązań we wczesnych fazach kamiennych fortyfikacji w Ratiaria i Novae (Svištov). Z kolei R. Ivanov (Sofia) przedstawił uwagi o rozmieszczeniu wojsk rzymskich na terytorium Ratiarii w oparciu o materiał inskrypcyjny.

Dwa następne referaty wygłosili badacze jugosłowiańscy. Materiały pochodzące z castrum Novae (Čezava) przedstawił M. Vasić. Z dużym zainteresowaniem uczestników spotkało się drugie z wystąpień, w którym V. Kondić i E. Rankov przedstawili rezultaty badań archeologicznych na terenie statio cataractarum Diana. Oba obiekty znajdują się nad samym Dunajem na terenie Moesia Superior.

Bazylikalna budowla publiczna w Oescus (Gigen) była tematem referatu prof. T. Ivanova (Sofia). Fronton tej budowli zdobiły posągi kariatyd, a fragmenty ich znaleziono w trakcie prac eksploracyjnych.

W trzecim dniu sympozjum przedstawiono cztery referaty przygotowane przez członków ekspedycji prowadzących wspólne polsko-bułgarskie badania archeologiczne

w Novae (Svištov). Prof. M. Čičikova (Sofia) i prof. L. Press (Warszawa) przedstawiły wyniki prac eksploracyjnych dotyczących budowli z perystylem znajdującej się extra muros w pobliżu bramy zachodniej miasta oraz, odkrywanego przez ekspedycję Uniwersytetu Warszawskiego, valetudinarium w północno-zachodniej części Novae. Z kolei prof. A. Dimitrova-Milčeva omówiła kolekcję gemm pochodzących z odkryć przypadkowych, jak również systematycznych badań wykopaliskowych prowadzonych w Novae. A. Biernacki przedstawił dotychczasowe dane na temat term legionowych znajdujących się po zachodniej stronie principia. Problem powstania i struktury floty mezyjskiej były przedmiotem rozważań T. Sarnowskiego (Warszawa).

W następnej części obrad zaprezentowano sześć komunikatów, wśród których z dużym zainteresowaniem spotkało się wystąpienie G. Kabakčievej o nowo odkrytych piecach szklarskich w Oescus. K. Wachtel (Berlin) przedstawił nie znaną dotychczas inskrypcję z Sexaginta Prista (Ruse) wystawioną przez praefectus cohortis II Flavia Brittonum. Rezultaty ostatnich badań wykopaliskowych w okolicach Montana (Michailovgrad) zreferował G. Aleksandrov. Między innymi poinformował o odkryciu tolosowej budowli mającej średnicę 22,60 m. V. Božilova (Sofia) poświęciła swój komunikat zespołowi inskrypcji odkrytych w Montana. Próby podsumowania dotychczasowego stanu badań nad Almus (Lom) dokonał V. Stoičkov. Z kolei T. Ivanov przedstawił wyniki kilkuletnich prac wykopaliskowych na terenie forum w Nicopolis ad Istrum (Nikjup). Z zainteresowaniem przyjęto wystąpienie V. Velkova, który w oparciu o znalezioną w Sexaginta Prista inskrypcję grecką zaprezentował tezę, iż miasto to wchodziło w skład terytorium Nicopolis ad Istrum.

G. v. Bülow (Berlin) na podstawie analizy faz rozwoju budownictwa w Jatrus (Krivina), starała się wykazać, iż około 380 roku n.e. nastąpiła w tym kasztelu wyraź na zmiana układu przestrzennego. Za główną jej przyczynę autorka uznała uwarunkowania gospodarcze. Z kolei B. Böttger (Berlin) wychodząc z analizy procentowej niektórych typów ceramiki naczyniowej z Jatrus, zwrócił uwagę na zmiany w strukturze spożycia takich artykułów jak ziarno i oliwa. Następnie D. Stančev w ramach krótkiego komunikatu przedstawił rezultaty najnowszych badań wykopaliskowych w Sexaginta Prista. W większości są to jednak nadal badania o charakterze ratunkowym. Problem lokalizacji obozu i canabae legionu XI Claudia w Durostorum (Silistra) omówił P. Donevski.

Uczestnicy konferencji mieli również możliwość bezpośredniego zapoznania się z terenem wykopalisk w Ratiaria oraz zbiorami muzealnymi w Vidin.

Podsumowując stwierdzić należy, że ten rodzaj konferencji, której uczestnikami są członkowie ekspedycji archeologicznych prowadzących badania na terenie limesu dolnodunajskiego, jest bardzo wartościowym forum wymiany doświadczeń i poglądów. Umożliwia on również nakreślenie wspólnych kierunków badawczych na najbliższe lata. Uczestnicy sympozjum podkreślali również konieczność periodycznego organizowania takich monotematycznych konferencji.

Andrzej B. Biernacki (Poznań)

JAPOŃSKA KONFERENCJA NA TEMATY ANTYCZNE

Japończycy od dłuższego już czasu wykazują żywe zainteresowanie historią starożytną, rozwijają własne badania nad tą epoką, zarówno w odniesieniu do świata śródziemnomorskiego jak też Dalekiego Wschodu, w tym głównie własnego kraju. Wielu uczonych japońskich (jak Toru Yuge, Masaoki Doi, Hidemichi Ota i inni, w tym sporo młodzieży) odbyło dłuższe staże naukowe w różnych ośrodkach uniwersyteckich Europy (głównie Włoch), brało udział w licznych konferencjach i zjazdach międzynarodowych, publikuje swe prace w fachowych czasopismach europejskich.

W dniach 5—8 stycznia 1986 roku Japończycy zorganizowali pierwszą na terenie swego kraju konferencję naukową z zakresu historii starożytnej, na temat form kontroli i uzależnienia warstw niższych w tej epoce. Mimo ogromnych odległości dzielących Japonię od Starego i Nowego Świata wzięło w niej udział spore, 24-osobowe grono historyków z Europy i Ameryki, 6 profesorów z Korei oraz około 40 najwybitniejszych specjalistów ze wszystkich ważniejszych ośrodków uniwersyteckich Japonii.

Za oficjalne języki konferencji uznano: angielski, niemiecki, francuski oraz włoski. Przeważał zdecydowanie angielski, choć wielu Japończyków znało też nieźle niemiecki i włoski. Stosunkowo najmniej znanym językiem na Dalekim Wschodzie okazał się francuski.

W czasie obrad, prowadzonych w dwóch sekcjach, wygłoszono łącznie 70 referatów, których zdecydowana większość (64) dotyczyła Grecji i Rzymu, a tylko kilka (6) najdawniejszych dziejów Japonii i Dalekiego Wschodu. Podziwu godna była punktualność i dyscyplina czasowa obrad. Każda sesja rozpoczynała się dokładnie co do minuty. Referenci mieli do dyspozycji 20 minut (materiały konferencyjne rozesłano wcześniej wszystkim uczestnikom). Po 15 minutach dzwonek ostrzegał, że pozostało ich już tylko 5, a po ich upływie, na ponowny dzwonek, przewodniczący przerywał wystąpienie. Również zgłoszenia do dyskusji odbywały się ściśle wedle określonego regulaminu, a głos w dyskusji nie mógł przekroczyć 5 minut.

Za główne osiągnięcie sympozjum wypada uznać jakby „nieoficjalne włączenie" japońskich uczonych do światowego gremium badaczy dziejów starożytnych. Wygłoszone przez nich referaty i ich udział w dyskusjach wykazały wysokie umiejętności i wiedzę oraz dobre przygotowanie warsztatowe. Warto podkreślić, że niektóre referaty dotyczyły kwestii niezwykle skomplikowanych i trudnych, niekiedy natury metodologicznej i metodycznej, a przy tym bardzo ważnych i interesujących, jak wystąpienia prof. T. Yuge na temat „ideologii wyzwolenia" w czasach antycznych, prof. M. Doi o konieczności ujmowania dziejów antycznych z punktu widzenia warstw niższych, H. Oty o strukturze społecznej i walce klasowej warstw niższych świata antycznego, czy prof. N. Maezawy o społeczeństwie niewolniczym w świecie grecko-rzymskim.

Kilka interesujących szczegółowych referatów wygłosili młodzi japońscy adepci antyku, jak na przykład: K. Moritani o idei powszechnego pokoju w Grecji w IV wieku przed n.e., pani A. Gotoh o ideologii circumcelliones, czy pani N. Kurity na temat charakteru wojny jugurtyńskiej. Warto zaznaczyć, że wśród japońskich uczonych zajmujących się antykiem znalazło się kilka pań.

Interesujące dla Europejczyków i Amerykanów okazały skię referaty dotyczące najdawniejszych dziejów Japonii i innych krajów Dalekiego Wschodu. Spośród nich wiele pytań i głosów dyskusyjnych wywołały wystąpienia: prof. K. Naoki na temat roli władzy cesarskiej i rodziny Tenno w dziejach Japonii, prof. S. Tomy o wpływach eschatologicznej myśli starochińskiej na terenach Azji Wschodniej, czy też prof. T. Niyahary o strukturze społecznej i walce klasowej w starożytnej Japonii.

Wśród referatów wygłoszonych przez specjalistów europejskich i amerykańskich najżywszy oddźwięk wywołały wystąpienia prof. prof.: P. Lévêque'a, M. Lévêque (Francja), W. Edera i D. Metzlera (RFN), J. Irmschera (NRD), G. Szemlera i V. Harrisa (USA) oraz przedstawiciela Meksyku J. R. F. Martineza-Lacy.

Spośród wystąpień polskich żywe zainteresowanie i dyskusję wywołał referat prof. I. Bieżuńskej-Małowist na ściśle związany z problematyką sympozjum temat oporu w grecko-rzymskim Egipcie. Również pozostałe referaty: doc. J. Gurby o ofiarach ludzkich na ziemiach Europy środkowej w epoce neolitu, prof. T. Łoposzki o rzekomych powiązaniach katylinarczyków z niewolnikami oraz prof. E. Konika o politycznej roli „clementia Caesaris" — znalazły żywy oddźwięk wśród słuchaczy i zostały dobrze przyjęte.

Stronę organizacyjną konferencji wypada ocenić jako doskonałą. Przygotowane materiały po ich ewentualnym uzupełnieniu przez autorów zostaną opublikowane drukiem, w formie wielotomowego wydawnictwa. Wszystkim biorącym udział w konferencji została dostarczona pełna lista uczestników, wraz z podaniem ich miejsc pracy oraz adresów domowych (co z pewnością ułatwi dalsze korespondecyjne kontakty).

Każdego zagranicznego uczestnika sympozjum gospodarze oczekiwali już na lotnisku lub dworcu kolejowym. Następnie wszyscy zostali przewiezieni autokarami do „Instytutu Fudżi" w Susono (około 200 km na południowy zachód od Tokio. Gmach instytutu został wzniesiony tuż u stóp słynnej Fudżi-Jamy, w odległości zaledwie 14 km od jej wierzchołka w linii prostej. Piękne i świetnie wybrane miejsce, odosobnione w górach, zapewniało całkowitą izolację i koncentrację obrad. Doskonałe wyposażenie instytutu (jest to placówka badawcza z dziedziny pedagogiki i sportu) stwarzało prawdziwy komfort obrad i całego pobytu.

Po konferencji organizatorzy przygotowali kilka atrakcyjnych wycieczek po kraju (między innymi do starej stolicy, Kioto, oraz do Hiroszimy), a także całodzienną wycieczkę z przewodnikiem po Tokio.

Przygotowaniem sympozjum i imprez towarzyszących kierował dwunastoosobowy Komitet Organizacyjny, na czele z prof. Toru Yuge, a sprawy techniczne spoczywały w rękach pani Atsuko Gotah. Sprawności mogliby Japończykom pozazdrościć organizatorzy wielu europejskich konferencji.

Jan Gurba, Tadeusz Łoposzko (Lublin)

CONSPECTUS MATERIAE

COMMENTATIONES

Paginae

Wiśniewski Bohdan: Λόγος et Νοῦς chez Democrite et Heraclite . . . . . 5—11
Wesoły Marian: „To Correct the Argument of Melissus" (*De nat. hom.* 1): an Allusion to Gorgias? . . . . . 13—19
Maślanka Maria: Antropologiczna wizja czasu u Sofoklesa (La vision anthropologique du temps chez Sophocle) . . . . . 21—37
Głombiowski Krzysztof: Ktezjasz z Knidos a współczesna orientalistyka (Ktesias von Knidos und die gegenwärtige Orientalistik) . . . . . 39—49
Banek Kazimierz: Czy istniała Amfiktionia Lakińska? (Did the Lacinian Amphictyony Ever Exist?) . . . . . 51—68
Zawadzki Stefan: Gubaru: a Governor or a Vassal King of Babylonia? . . . 69—86
Czypicka Teresa: Funzionalita del dialogo tra Venere e Giove nel libro III delle *Puniche* di Silio Italico . . . . . 87—93
Szelest Hanna: Die *Mosella* des Ausonius und ihre literarische Tradition . . 95—105
Mrozewicz Leszek: Przesiedlenia ludnościowe na rzymską stronę Renu i Dunaju w okresie Wczesnego Cesarstwa (Les déplacements de populations sur la rive romaine du Rhin et du Danube sous le Haut Empire — jusqu'aux guerres avec les Marcomans) . . . . . 107—128
Biernacki Andrzej B., Mrozewicz Leszek: Bonus Eventus — un nouveau témoignage du culte à Novae (Moesia Inferior) . . . . . 129—140
Starnawski Jerzy: Problemata Sarbieviana selecta . . . . . 141—167

CENSURAE LIBRORUM

Heinz-Günther Nesselrath, Lukians Parasitendialog, Untersuchungen und Kommentar, Berlin-New York 1985 (Kazimierz Korus) . . . . . 169—175
Luigi Gallo, Alimentazione e demografia della Grecia antica, Salerno 1984 (Wiesław Suder) . . . . . 176—178
Erich Burck, Silius Italicus. Hannibal in Capua und die Rückeroberung der Stadt durch die Römer, Mainz-Stuttgart-Wiesbaden 1984 (Hanna Szelest) . . . . 178—179
Anonymi Auctoris *De rebus bellicis*. Recensuit Robert I. Ireland, Leipzig 1984 (Hartwin Brandt) . . . . . 180—183
Boethius. Herausgegeben von Manfred Fuhrmann und Joachim Gruber, Darmstadt 1984 (Kazimierz Ilski) . . . . . 183—184
Lothar Wierschowski, Heer und Wirtschaft. Das römische Heer der Prinzipatszeit als Wirtschaftsfaktor, Bonn 1984 (Edward Dąbrowa) . . . . . 184—189
Prosopographie chrétienne du Bas-Empire, I, André Mandouze, Prosopographie de l'Afrique chrétienne (303—533), Paris 1982 (Jerzy Strzelczyk) . . . . . 189—190
Wolfgang Speyer, Büchervernichtung und Zensur des Geistes bei Heiden, Juden und Christen, Stuttgart 1981 (Marek Winiarczyk) . . . . . 190—196
Erasmus Roterodamus, Opera omnia recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata, IX 2, Amsterdam-Oxford 1983 (Barbara Milewska) . . 196—198
Jerzy Strzelczyk, Goci — rzeczywistość i legenda, Warszawa 1984 (Jan Prostko-Prostyński) . . . . . 198—207
Geschichte der Stadt Augsburg von der Römerzeit bis zur Gegenwart. Tl. I: Frühgeschichte Augsburgs: Vorrömische Zeit — Römisches Augsburg — Augsburg im Übergang zum Mittelalter, herausgegeben von Günther Gottlieb, Stuttgart 1984 (Leszek Mrozewicz) . . . . . 208—210
Historische Inschriften zur römischen Kaiserzeit, übersetzt und herausgegeben von Helmut Freis, Darmstadt 1984 (Leszek Mrozewicz) . . . . . 210—213

COMMENTARII

LXXXI Sprawozdanie z działalności Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 22 IX 1984 do 20 IX 1985 (Iwona Żółtowska) . . . . . 215—224
Międzynarodowe sympozjum „Badania limesu dolnodunajskiego" w Vidin (Bułgaria) (Andrzej B. Biernacki) . . . . . 225—226
Japońska konferencja na tematy antyczne (Jan Gurba, Tadeusz Łoposzko) 227—228

Cena zł 270·—
Indeks 35715

INDEX AUCTORUM

	Paginae
Banek Kazimierz (Tarnoviae)	51
Biernacki Andrzej B. (Posnaniae)	129, 225
Brandt Hartwin (Chilonii)	180
Czypicka Teresa (Torunii)	87
Dąbrowa Edward (Cracoviae)	184
Głombiowski Krzysztof (Sopot)	39
Gurba Jan (Lublini)	227
Ilski Kazimierz (Posnaniae)	183
Korus Kazimierz (Cracoviae)	169
Łoposzko Tadeusz (Lublini)	227
Maślanka Maria (Cracoviae)	21
Milewska Barbara (Varsaviae)	196
Mrozewicz Leszek (Posnaniae)	107, 129, 208, 210
Prostko-Prostyński Jan (Posnaniae)	198
Starnawski Jerzy (Lodziae)	141
Strzelczyk Jerzy (Posnaniae)	189
Suder Wiesław (Wratislaviae)	176
Szelest Hanna (Varsaviae)	95, 179
Wesoły Marian (Posnaniae)	13
Winiarczyk Marek (Wratislaviae)	190
Wiśniewski Bohdan (Lodziae)	5
Zawadzki Stefan (Posnaniae)	69
Żółtowska Iwona (Varsaviae)	215

WARUNKI PRENUMERATY

Prenumeratę na kraj przyjmują Oddziały RSW „Prasa-Książka-Ruch" oraz urzędy pocztowe i doręczyciele w terminie do dnia 25 listopada na rok następny.
Cena prenumeraty rocznej — 540,— zł.
Jednostki gospodarki uspołecznionej, instytucje, organizacje i wszelkie zakłady pracy zamawiają prenumeratę w miejscowych Oddziałach RSW „Prasa-Książka-Ruch", w miejscowościach zaś, w których nie ma Oddziałów RSW — w urzędach pocztowych.
Czytelnicy indywidualni opłacają prenumeratę wyłącznie w urzędach pocztowych i u doręczycieli.
Prenumeratę ze zleceniem wysyłki za granicę przyjmuje RSW „Prasa-Książka-Ruch", Centrala Kolportażu Prasy i Wydawnictw, ul. Towarowa 28, 00—958 Warszawa, konto XV Oddział NBP w Warszawie Nr 1153—201045—139—11.
Prenumerata ze zleceniem wysyłki za granicę jest droższa od prenumeraty krajowej o 50% dla zleceniodawców indywidualnych i o 100% dla zleceniodawców instytucji i zakładów pracy.
Sprzedaż numerów bieżących i archiwalnych.
— w Księgarni Ośrodka Rozpowszechnienia Wydawnictw Naukowych PAN; płatność gotówką, przelewem lub za zaliczeniem pocztowym.
Adres: OR PAN, Pałac Kultury i Nauki, 00—901 Warszawa, konto IX Oddział NBP Warszawa 1094—4792
— w PPKD Księgarni Ossolineum nr Wr. 93—009 Rynek 8, 50—106 Wrocław, konto NBP IV O/M Wrocław 93044—55.
Orders for this periodical from abroad can be placed with „Ars Polona", Krakowskie Przedmieście 7, 00—068 Warszawa, Poland or with
— Kubon Sagner, Inhaber Otto Sagner, D 8 München 34, Postfach 86, Bundesrepublik Deutschland;
— Earlscourt Publications, Ltd., 130 Shepherd Bush Centre, London W 12, Great Britain;
— Licasa Commissionaria Sansoni, Via Lamarmora 45, 50 121 Firenze, Italy.